PLA 29612

FRANZ ANSEL

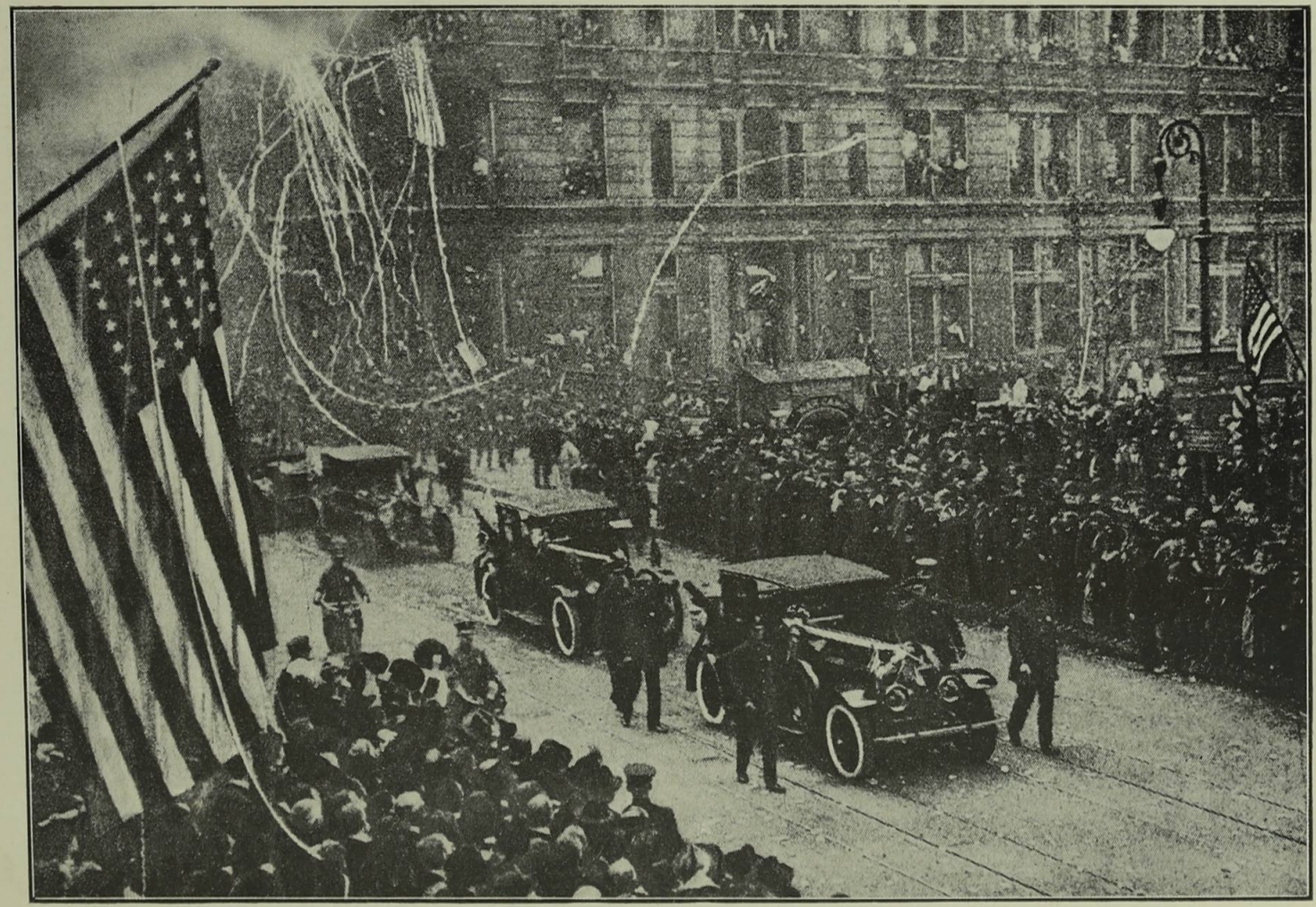
LE GRAND VOYAGE
DU
ROI DES BELGES
AUX
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

BRUXELLES ET PARIS
LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie. ÉDITEURS

1922

LA 29612

LE GRAND VOYAGE
DU ROI DES BELGES
AUX
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE



2. — Le triomphe royal dans Broadway : serpentins et *paper bits*.

FRANZ ANSEL

LE GRAND VOYAGE
DU
ROI DES BELGES
AUX
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

BRUXELLES ET PARIS
LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, ÉDITEURS
—
1921

Il a été tiré
de ce livre 100 exemplaires
sur papier de Hollande à la cuve Van Gelder Zonen,
numérotés de 1 à 100.

—

Exemplaire nº 67

LE GRAND VOYAGE
DU
ROI DES BELGES
AUX
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

PREMIÈRES JOURNÉES D'AMÉRIQUE

Lundi, 22 septembre 1919.

C'est sans le moindre déploiement de cérémonial et de pompe, sans faste, sans fanfares, sans fracas, que le Roi et la Reine des Belges sont partis de la gare du Nord pour leur randonnée triomphale à travers les États-Unis ; et jamais voyage plus glorieux n'eut un commencement plus discret.

Outre les Souverains et le prince Léopold, le train spécial emporte leur suite : la comtesse Ghislaine de Caraman-Chimay, dame d'honneur de la Reine ; le lieutenant-général baron Jacques, commandant la 3 DA, à laquelle le duc de Brabant appartient comme simple soldat ; le colonel Tilkens, de l'état-major général, aide-de-camp du Roi ; le major d'artillerie comte Guy d'Oultremont, adjudant de la cour ; M. Max-Léo Gérard, secrétaire du Roi ; M. Charles Graux, secrétaire de la Reine ; le lieutenant Goffinet, officier d'ordonnance ; le lieutenant-colonel Nolf, médecin de Leurs Majestés. La comtesse de Hemricourt de Grunne, grande

maîtresse, le comte Jean de Merode, grand maréchal de la cour, le comte d'Arschot-Schoonhoven, chef de cabinet du Roi, et les membres de la Légation des États-Unis, accompagnent jusqu'à l'embarcadère d'Ostende les Souverains qui ne peuvent décemment emprunter, pour gagner la mer, la porte seulement entrebâillée qu'Anvers ouvre sur le vaste monde.

D'un glissement doux, presque insensible, le train spécial file par la plaine qu'un tiède soleil d'arrière-saison baigne de sa lumière délicate, pareille à la patine dorée qui couvre les tableaux des vieux maîtres. Lourde du fardeau de ses moissons, la terre sourit, épanouie dans sa fécondité heureuse, comme une grasse déesse de Rubens toute chargée d'épis et de fruits. Les dernières glaneuses quittent à peine les champs où la faulx a passé, que déjà les premières charrues y tracent de nouveaux sillons. Une sérénité reposée plane sur les Flandres, rendues enfin aux tranquilles travaux de la paix.

Et pourtant, cette terre qui sourit demeure toute meurtrie de la guerre : clochers abattus, murs croulants, arbres déchiquetés par la mitraille, ponts brisés, ruines partout éparses, attestent que ses récentes blessures ne sont encore qu'à demi fermées. Quels ressorts d'énergie morale ne faut-il pas à cette martyre pour se reprendre ainsi au labeur !

Gand, Bruges : ces noms glorieux, qui sonnaient autrefois les fanfares triomphales d'un passé de splendeur, nous évoquent aujourd'hui toutes les humiliations, toutes les cruelles souffrances de la région d'étape. Puis, voici la contrée auguste où, pendant quatre longues années, la guerre déchaîna ses fureurs ; voici les rivières, les canaux qu'ont franchis les troupes victorieuses qui, le roi Albert à leur tête, ont balayé comme paille au

vent la horde grise des envahisseurs. Emplissons-nous les yeux de ces images tragiques, imprimons-nous au cœur ces souvenirs d'épopée, qui nous aideront là-bas à ne pas oublier ce que fut pendant la guerre la Belgique militante, souffrante — et triomphante : car c'est tout cela que l'Amérique va magnifiquement glorifier dans la personne du Roi des Belges.

De toute sa jeunesse reconquise, Ostende, qui a pansé ses plaies, sourit au Roi et à la Reine qu'elle a vus aux jours héroïques : les autorités communales, l'armée et le clergé sont là, s'empressant autour des Souverains descendus de leur train spécial, tandis que, massée sur le quai dans un ruissellement de soleil, une foule enfiévrée d'enthousiasme prolonge des ovations sans fin. Mais l'heure du départ a sonné, et la cheminée de l'*Ingraham* fume déjà sur le bleu du ciel : le Roi, la Reine et le jeune Prince, puis les personnages de la suite, franchissent tour à tour la passerelle du torpilleur qui, aussitôt, largue les amarres et quitte le port.

Les bateaux mouillés dans le chenal arborent le pavois des grands jours : tous les pavillons de l'Entente claquent à la brise et chatoient au soleil dans une folle débauche de couleurs ; hardiment juchés sur les mâts ou suspendus comme des oiseaux dans les cordages, les marins agitent leurs bonnets. D'un bout à l'autre de l'estacade, où grouille une multitude compacte, les écoles d'Ostende font la haie, et des nuées de drapeaux belges, auxquels se mêlent de-ci de-là les plis d'une bannière étoilée ou d'un étendard congolais, papillottent dans la chaude lumière. Les mouchoirs, les chapeaux palpitent ; des acclamations, des vivats éclatent et roulent en longues traînées, tandis que, debout tous les trois sur la dunette du *destroyer*, le roi Albert, la Reine et le prince Léopold, visiblement émus, saluent

et remercient ce peuple qui leur crie son ardent amour et ses souhaits d'heureux voyage. Mais la course est déjà rapide : voici la pointe de l'estacade, où se groupe une vaillante fanfare qui éparpille au vent marin les accents d'une mâle *Brabançonne*, derniers lambeaux de la patrie que le souffle du large effiloche.

Maintenant, l'éperon de l'*Ingraham* fend d'un élan impétueux la nappe grise de la mer du Nord, où il soulève des vagues puissantes : allongé, tendu en avant, ramassé au point que son pont se trouve presque au niveau des flots, on dirait un fin lévrier dont la course, dans l'herbe d'une prairie, propage de longues ondulations. Il file trente nœuds à l'heure. Jusqu'au *George Washington*, qui mouille dans les eaux neutres à une lieue de Calais, il y a quarante-cinq milles : l'agile et robuste *destroyer* les dévorera d'une telle allure qu'à peine laissera-t-il à ses hôtes le temps qu'il faut pour savourer la joie grisante de cette vitesse.

Ostende n'est plus à l'horizon qu'un point vague : voici Mariakerke, puis Middelkerke, lignes de toits rouges coupant la jaune rangée des dunes. De loin en loin, une tour d'église, dressée ainsi qu'un ostensoir, apparaît sur la plaine flamande qu'enveloppe un doux voile de brume bleue. Et voici les souvenirs tragiques : derrière ces frêles collines de sable, cette contrée plate et dénudée, ce sont les rives de notre Yser, petite rivière longtemps obscure et que tant d'exploits héroïques firent la sœur sublime de la Marne... Le grand fantôme de Nieuport-Bains montre ses blessures toujours ouvertes ; et un peu plus loin, c'est La Panne, c'est l'hôpital de l'Océan, ce sont les villas solitaires où Albert et Elisabeth, parmi le grondement du canon et les averses d'obus allemands, ont vécu quatre années d'exil et ressenti le contre-coup de toutes les souffrances de leur

peuple. Quelles grandes et douloureuses images ne doivent pas hanter leur mémoire en face de ces grèves désolées, qui abritèrent pendant quatre ans la plus noble infortune royale que l'histoire du monde ait connue! La Reine, les deux coudes appuyés au bastingage de la dunette, la jumelle marine à la main, grave, silencieuse et recueillie, scrute ardemment cet horizon qui lui rappelle tant de souvenirs à la fois si chers et si tristes, tant de jours et de nuits d'angoisse, tant de visites réconfortantes dans les salles blanches des hôpitaux, tant de bonnes paroles maternelles répandues comme des gerbes de fleurs sur de pauvres lits d'agonie... Elle ne se lasse pas, la royale infirmière, de contempler ce paysage tragique où la guerre et ses durs devoirs enfermèrent longtemps son destin. Mais ses yeux le voient-ils vraiment? Entre elle et cette contrée meurtrie, toute peuplée de ruines et de tombes, des larmes impossibles à refouler n'interposent-elles pas leur buée?... Nul, sans doute, ne le saura jamais : les souffrances augustes doivent rester secrètes. Laissant la Reine à ses rêveries, les personnes de la suite s'éloignent, et tout le monde, sur l'étroite dunette, observe un silence religieux...

Mais l'horizon marin se resserre : ce sont les eaux du Pas-de-Calais que laboure et soulève maintenant la mince étrave du *destroyer*. Là-bas, émergeant du brouillard, une masse grise surgit tout à coup, qui reste immobile sur la mer et, à mesure que l'on s'en rapproche, grandit jusqu'à l'énormité : c'est le *George Washington*, transport de la marine américaine, auquel échoit l'insigne honneur de convoyer le roi Albert vers la République étoilée.

Une manœuvre habile et hardie, d'une rapidité surprenante, amarre solidement l'*Ingraham* aux flancs du

paquebot gigantesque, dont la colossale cheminée commence à fumer légèrement. L'immense transatlantique surplombe, de la hauteur vertigineuse de sept étages superposés, le torpilleur qui, à ses pieds, semble singulièrement minuscule : ce n'est qu'en renversant la tête que l'on peut embrasser du regard la masse énorme du léviathan, qui, de la ligne de flottaison jusqu'à la fine pointe du grand mât, dépasse peut-être en altitude la tour de Notre-Dame d'Anvers.

Le coup d'œil est superbe : sur les ponts supérieurs, en grande tenue de parade, l'équipage est rangé en cordons symétriques, le coude en angle aigu et la main au bonnet. Dans les barques de sauvetage, qui s'alignent en longue file au sommet du navire, quatre marins par canot sont debout et figés dans la même attitude : pas un muscle qui bouge, pas un œil qui sourcille; une immobilité totale et prodigieuse a pétrifié ces hommes, et le *George Washington* ressemble à quelque monstrueux jouet peuplé d'innombrables soldats de plomb. Spectacle grandiose, impressionnant, et qui donne à lui seul l'idée de la puissance américaine, de cette force qui repose surtout sur l'ordre et sur la discipline.

Au moment où le Roi franchit l'étroite passerelle qui rattache l'*Ingraham* à la coupée du formidable transport, le pavillon royal est hissé au grand mât, la fanfare du bord joue une vibrante *Brabançonne*, et la membrure du colosse tremble sous le fracas d'une salve de vingt-et-un coups de canon. Puis le capitaine Mac-Cauley, commandant du *George Washington*, entouré de ses officiers, souhaite la bienvenue à ses hôtes, et, accompagnés de leur suite, les Souverains belges gagnent leurs appartements à travers une longue enfilade de corridors et d'escaliers où, la main à la casquette

blanche, droits et roides dans leurs tuniques bleues, les *Marine Guards of Honor* font la haie sur leur passage.

Les appartements royaux, situés sur le pont C, comprennent une série de chambres et de salons luxueux, décorés de gerbes de fleurs et abondamment pourvus de tous les agréments qui peuvent donner en mer la sensation du home, c'est-à-dire de ce confort intime que l'on rencontre malaisément dans les hôtels cosmopolites, où le cadre et les meubles dénoncent la même impersonnalité. Ici, dans leur palais flottant, le Roi et la Reine retrouveront ce qui fait le charme de leur vie : l'impression exquise d'être chez eux, dans une atmosphère familiale; car la marine américaine prodigue à ses illustres hôtes les plus délicates attentions.

Une fastueuse salle à manger et un grand salon d'apparat, situés sur le pont-promenade, et dont les fines boiseries encadrent de très belles vues polychromées de la capitale des Etats et de l'antique maison de campagne de Washington à Mount-Vernon, complètent dignement l'ensemble des appartements royaux. Le pont-promenade, à tribord, est entièrement réservé aux Souverains et à leur suite, et un fusilier marin y veille, la nuit comme le jour, à la stricte observation de la consigne, que personne ne songe à violer d'ailleurs : car, en dépit de l'ardente curiosité qu'ils excitent, la plus parfaite discrétion ne cessera d'environner le Roi et la Reine des Belges.

Après quarante minutes d'attente, employées à mettre sous pression les formidables machines du bord, le grand transport américain lève l'ancre, met le cap vers l'ouest et fait bientôt s'évanouir les jolies collines de Calais, toutes violettes de bruyères en fleurs au delà des flots de claire émeraude, et les falaises crayeuses de Douvres.

Une escorte de trois destroyers accompagne le navire royal : l'*Ingraham*, en tête, montre la route, tandis qu'à bâbord le *Hale* et le *Maddox* à tribord vont naviguant de conserve avec le *George Washington*. A voir leur course rapide cingler la mer houleuse, on comprend la vitesse qui emporte le paquebot, dont on imaginerait sans cela que la grande masse reste immobile, tant sa marche est paisible et douce. Un dur tangage élève et abaisse tour à tour la proue des torpilleurs, qui plongent dans l'écume blanche : sur le pont du paquebot, les joueurs de palet sont aussi à leur aise qu'au milieu d'une prairie, et seul le mouvement des machines imprime à la carcasse géante une perpétuelle vibration, pareille aux pulsations d'un cœur.

Dès lors, commence la vie du bord, cette existence oisive et lente des traversées sur l'océan, où l'on remplit le vide des heures par la contemplation des flots, les allées et venues sur le pont, les causeries, les lectures, les rêves. Un bateau qui passe, un oiseau qui vient s'abattre sur quelque mât, prennent des proportions d'événements. Le temps coule ainsi, monotone, mesuré par les heures des repas, et l'on s'abandonne sans défense à la torpeur de l'inaction, à une sorte d'anéantissement du vouloir et de la pensée. La mer est là, toujours présente, qui vous berce et qui vous endort : on ne voit qu'elle, on n'entend qu'elle, on n'existe plus que par elle...

Si, pourtant, il y a autre chose : pour distraire le désœuvrement des Belges qui accompagnent le Roi, les surprises ne manquent pas à bord, — car ce navire américain, c'est un morceau d'Etats-Unis qui transporte en plein océan la langue, les habitudes, les mœurs, la musique, les mets d'outre-mer ; et, une fois qu'on y a mis le pied, on est déjà en Amérique. On ne compte plus que par dollars, *quarters* et *cents*, et, tout d'abord,

on fait des erreurs de calcul. Les lettres que l'on jette à la boîte — d'un geste un peu prématuré! — il faut les affranchir de timbres portant l'effigie vénérée de Washington ou de Franklin. Or, rien ne donne la sensation d'être dans un pays étranger autant que la nécessité où l'on s'y trouve de se servir d'une autre monnaie et d'autres timbres : en sorte que, sur ce grand bateau, l'on éprouve l'impression aiguë, non pas, certes, d'un dépaysement (on n'est jamais dépaysé dans la maison de ses amis), mais d'une brusque transplantation au milieu d'un peuple inconnu ; et, pour se distraire, il suffit d'ouvrir les yeux et les oreilles.

Puis, il y a à bord un journal : *The Hatchet*, qui paraît chaque soir, donnant la chronique du navire, le programme de ses deux théâtres, le tableau de la course du jour et les radiogrammes quotidiens. La « Hachette » rappelle un beau trait de Washington encore enfant, trait de franchise devenu proverbial chez nos amis d'outre-Atlantique, où il inculque à la jeunesse cette profonde horreur du mensonge qui distingue les Américains. Ne jamais mentir : on ne saurait imaginer, pour un journal, une plus belle devise que celle-là!

Et enfin, il y a la musique — car le transport a son orchestre, qui chaque soir, sur le pont-promenade, joue les morceaux les plus en vogue, — une musique qui d'abord étonne, déconcerte et chatouille les nerfs, mais à laquelle on s'habitue, et que l'on finit par aimer pour son entrain, sa gaîté saine, sa piquante saveur d'exotisme. Il en est de ces airs étranges comme de certaines épices violentes dont les cuisiniers d'outre-mer assaisonnent leurs mets nationaux : elles irritent d'abord le palais, et, à grand renfort d'eau glacée, on tâche d'éteindre cet incendie; puis, petit à petit, on s'y fait au point de ne pouvoir s'en passer.

Mardi 23 septembre.

Ce matin, la mer est sereine et le ciel faiblement couvert. Les destroyers sont toujours là, en avant, à droite et à gauche, tanguant et plongeant dans la houle. A les voir danser, l'on devine qu'un vent assez vif fouette les flots ; pourtant, lorsque l'on regarde l'eau de la hauteur du pont-promenade, qui la surplombe de cinq étages, c'est à peine si elle apparaît ridée de frissons fugitifs.

La vie du bord s'organise, et l'on commence peu à peu à se familiariser avec la topographie de l'immense transatlantique et avec les habitants qui peuplent cette cité flottante : des groupes se forment pour le jeu, la promenade ou la causerie ; des liens d'amitié se nouent entre les passagers belges et les nombreux officiers de la flotte et de l'armée : car le Roi, se faisant scrupule d'employer pour son seul usage ce grand transport américain, a manifesté le désir qu'il servît au rapatriement d'unités restées en Europe, et c'est pourquoi l'on voit à bord maints gradés des troupes fédérales. Ces hommes vous plaisent du premier coup ; dans leurs figures ouvertes et franches, qui, entièrement rasées, accusent la mâle énergie de leurs lignes, on lit déjà les traits saillants du caractère américain : droiture, audace et décision, habitude de ne jamais compter que sur soi-même (*self-reliance*, comme ils disent d'un mot expressif), sens exact des réalités, esprit d'initiative, sang-froid, gravité que tempère souvent une gaîté de *boy* en vacances, goût des exercices de plein air qui rendent agile et vigoureux, absence complète de vanité, de-pose et de morgue, mais aussi de fourberie et de malice. Qu'ils soient de l'Est ou de l'Ouest, ces soldats

inspirent la confiance : on les sent sincères et loyaux, fidèles à la parole donnée, incapables du moindre mensonge, bien trop virils pour consentir à farder la vérité nue ou à déguiser leur pensée. Ils témoignent plutôt d'une franchise parfois un peu rude et abrupte, qui sied bien à ces hommes de guerre, et d'une telle simplicité d'âme qu'elle vous fait penser quelquefois à la candeur de grands enfants. Il en est plusieurs, parmi eux, qui reviennent de la côte mourmane : ils ont eu froid, ils ont eu faim, ils ont vu la mort face à face au pays blême des longs hivers ; et c'est merveille de les entendre conter paisiblement, sans phrases, les étonnantes péripéties de leur lointaine expédition. A présent qu'ils sont « *homeward bound* », à peine se souviennent-ils encore des périls qu'ils ont affrontés ; mais, lorsqu'ils songent aux *buddies* morts, aux vaillants et chers camarades qui reposent là-bas sous la neige, un nuage de mélancolie passe sur leur visage volontaire...

Chose étrange : tous ces hommes d'action sont des liseurs passionnés de romans. Indifférents au spectacle de la mer, ils passent presque toute la journée étendus dans leur rocking-chair, dévorant avec conviction quelque nouvelle sentimentale, quelque étude de mœurs new-yorkaises ou quelque épisode du Far-West, dont les fausses aventures pâlissent devant leur épopée vécue.

Durant ce premier jour de mer, on a rencontré trois paquebots qui, la pointe dirigée au Sud, gagnaient sans doute les côtes d'Espagne. La nuit, maintenant, tombe sur les flots, qui lentement se foncent, s'obscurcissent, et ondulent au pied du navire comme de grandes tentures de velours noir, frôlant la pesante coque d'acier avec un frisson mystérieux. Dans l'ombre, les signaux

lumineux dont les combinaisons diverses font reconnaître les uns des autres les trois torpilleurs de l'escorte, bougent aux caprices mouvants des vagues, comme des colliers de perles ardentes sur la poitrine nue d'une danseuse. Mais l'étrave du *George Washington* coupe les lames d'un élan égal, et les plus hautes impriment à peine une oscillation insensible à la grande masse ferme sur sa base et puissamment équilibrée. L'impression de sécurité est si complète qu'elle abolit jusqu'à l'idée d'un risque possible, et, après le dîner, les cent pas que l'on fait sur le pont-promenade n'exigent nullement le pied marin.

Pourtant, quand le Roi et la Reine, entourés des membres de leur suite et des officiers du transport, regardent sur l'écran lumineux défiler les *moving pictures*, le tangage arrache aux boiseries et à la charpente du navire des craquements secs et prolongés qui prennent, dans le profond silence, je ne sais quoi de vaguement sinistre : il semble que ce corps gigantesque gémisse sous l'assaut de la mer, alors qu'au contraire ces craquements attestent toute l'élasticité de sa membrure souple et robuste.

C'est dans la grande salle à manger, transformée comme par enchantement en salle de cinématographe et décorée du nom pompeux de Théâtre Martha Washington, que ces séances ont lieu chaque soir. Le Roi n'en manquera pas une seule : aussi bien sont-elles instructives et suggestives au plus haut point, car elles ouvrent de claires échappées sur les idées, les habitudes et les coutumes du Nouveau Monde. Sans doute, les films américains inondent les cinémas d'Europe ; mais, créés pour l'exportation, ils ont subi auparavant certains apprêts qui les adaptent aux modes de sentir du Vieux Monde : tels, certains vins qu'on édulcore

pour en approprier l'arome au goût des palais étrangers. Les *moving pictures* du paquebot, produits nettement américains, que l'influence européenne n'adultère en aucune façon, ont un « bouquet » plus fort, plus âpre, et, si j'ose dire ainsi, plus *brut* : ce sont de rudes et excitants breuvages, faits pour les pionniers de l'Ouest, et qui vous emportent le gosier. Les scènes dramatiques sont plus crues, plus violentes que sur nos écrans, si violentes qu'on a quelquefois presque envie de fermer les yeux. La fantaisie des scènes comiques est aussi plus folle, plus poussée, plus chargée, plus extravagante. Ce sont bien là le pathétique et les pitreries qui conviennent à une race jeune et audacieuse, encore habituée au risque, et dont seules les émotions fortes peuvent secouer les nerfs solides, tandis qu'il faut, pour dilater sa rate et provoquer son large rire (car elle n'a pas encore appris à sourire avec scepticisme), des imaginations d'une bouffonnerie énorme. Mais tout cela est parfaitement sain, et cette boisson si capiteuse ne contient nul principe toxique.

Ainsi, à chaque heure, peu à peu et par expériences morcelées, l'Amérique se découvre à nous, et ce que laissent entrevoir d'elle ces brèves et furtives échappées redouble, au lieu de l'apaiser, notre impatience de la connaître.

Mercredi 24 septembre.

Une surprise attend ce matin les passagers dont la première pensée est d'aller saluer la mer : les trois destroyers de l'escorte ont quitté le transport dès l'aube, se dirigeant vers les Açores, et le *George Washington* est

seul sur l'océan illimité qui tout à coup paraît plus vaste. On regrette de perdre ainsi ces compagnons fidèles, dont les bonds sur les lames vous distrayaient un peu, retenaient votre attention dans le vide des journées. Le Roi, lui, n'est pas étonné de ne plus voir là les torpilleurs : car il a entretenu hier soir, par la téléphonie sans fil, le commandant de l'*Ingraham*, lui adressant ses remerciements et ses vœux d'heureuse traversée.

Du reste, entre la famille royale et la marine américaine, c'est un échange continuel d'attentions et de gracieusetés, comme si l'une disputait à l'autre le plaisir de la reconnaissance : ce matin même, avant le lunch, l'amiral Long a reçu des mains du Roi la plaque de grand officier de l'Ordre de Léopold, tandis que la rosette d'officier du même ordre fleurissait la boutonnière du capitaine Mac-Cauley et que le commandant Perkins était nommé officier de l'Ordre de la Couronne.

Vers midi, le transatlantique dépasse un navire à coque rouge, gagnant lui aussi l'Amérique et battant pavillon français; et, pour le saluer, un des matelots de quart hisse au mât d'artimon la bannière étoilée... Ce sera d'ailleurs l'unique rencontre de la journée : déjà l'océan se dépeuple et, seul sur le grand désert d'eau, un folâtre essaim de mouettes tourbillonne au-dessus du sillage. Leur vol égal suit sans effort la course rapide de l'Arche immense, dont elles semblent être les colombes messagères. Parfois, elles se posent sur les vagues, où elles se laissent mollement bercer, toutes blanches parmi les frissons glauques; puis, claquant des ailes, elles s'enlèvent et reprennent leur paisible essor. Le jour où elles ne seront plus là, poussant leurs petits cris plaintifs, si mélancoliques et si

doux, une solitude plus accablante s'appesantira sur la mer.

En attendant, le cycle des heures tourne d'un mouvement lent et tranquille, et l'on continue par degrés de plier à cette vie marine, qui va durer plus d'une semaine, un corps et une âme de terrien. Machinalement, comme malgré eux, les passagers d'un grand paquebot contractent de nouvelles habitudes, s'assouplissent à des disciplines qui hier leur étaient inconnues, acquièrent une sorte de sixième sens que l'on pourrait appeler le sens transatlantique. Cette adaptation au milieu, pour agréable qu'elle soit d'ailleurs, ne va pas sans difficultés : la topographie d'un navire tel que celui qui nous emporte est compliquée et déroutante comme le plan d'une ville étrangère qu'on visite pour la première fois. La cité flottante, elle aussi, a ses rues, ses places, ses carrefours, qui s'enchevêtrent en labyrinthe : il faut chercher, s'orienter dans ce dédale de corridors, de salons, de ponts, d'escaliers. D'abord, on hésite, on tâtonne, on s'égare, on revient sur ses pas. Puis, à force de patientes recherches, on découvre quelques points de repère, qui aident à gagner sans encombre, par le plus court chemin possible, la *barber's shop* ou la cantine, le buffet ou l'infirmerie, le bureau de poste ou la fontaine d'eau fraîche.

Suivant le rite des traversées transatlantiques, on s'accoutume à consulter la carte marine où, trois fois par jour, des épingles indiquent le *point* et mesurent le « *day's run* ». Elles semblent se déplacer lentement, ces petites épingles dont la tête rouge marque sur le bleu de l'océan la place exacte que l'on occupe ; et pourtant, chaque heure, chaque minute augmente fatalement la distance qui nous sépare de l'ancien Monde, de nos foyers, des êtres que nous aimons ; chaque tour de

l'hélice élargit le fossé incommensurable qui s'interpose entre eux et nous. Aujourd'hui à midi, nous sommes à 750 milles d'Ostende.

Une fois repéré dans l'espace, il faut s'orienter dans le temps. Cette marche continue vers l'Ouest retarde l'heure qu'on apporte d'Europe, et, chaque jour, vers midi, l'on doit, sous peine de se mettre en désaccord avec l'harmonie générale, régler sa montre sur les horloges du bord et faire parcourir aux aiguilles une marche rétrograde qui embrasse un secteur de vingt-cinq minutes. Ainsi, chaque soir, lorsqu'on s'endort, il se trouve que l'on a vécu près d'une demi-heure de surcroît, exactement 1,500 secondes.

Réservé à l'usage du Roi, le *George Washington*, contrairement aux transatlantiques ordinaires, n'offre qu'une animation discrète : sauf sur le pont-promenade, qu'arpentent les officiers, et sur les autres ponts supérieurs, où vont et viennent les gens de service et les marins de l'équipage, une solitude étrange règne au centre du navire. On a peine à s'imaginer que ce grand bateau silencieux, où l'on entend de loin en loin frémir le bourdon d'une guitare ou le fredon d'une mandoline, transporte à peu près deux mille hommes : le quartier des matelots du bord se trouve situé à l'avant, et la plus sévère discipline confine les soldats à l'arrière. Ce n'est qu'aux jours de matches de boxe que la flotte et l'armée se mêlent.

Justement, cet après-midi, l'équipage et les hommes de troupes ont organisé quelques *bouts* en l'honneur du prince Léopold, qui, élevé au collège d'Eton, est devenu un fervent des sports et tout spécialement de la boxe. Le spectacle est haut en couleur : autour du ring, estrade improvisée qui se dresse sur le pont arrière, les tuniques kaki des soldats se mêlent aux blouses bleues

des marins. Les uns, sur les différents ponts, se tiennent debout en masses compactes; d'autres sont assis par grappes le long des bastingages. Tous suivent avec passion les mouvements des boxeurs, les « coups d'arrêt », les « chassé-bas », les « prises de jambe » ; et, selon les phases de la lutte, tour à tour matelots et soldats acclament ou conspuent leurs champions. De leur foule grouillante partent des cris, des rires, des coups de sifflet, des salves d'applaudissements, une tempête de rumeurs qu'emporte le vent du large ; et une gaîté robuste et saine émane de ces mâles exercices, qui réclament tout ensemble vigueur, souplesse, décision et sang-froid, — les qualités précisément du caractère américain.

Jeudi 25 septembre.

L'immensité, la solitude, l'espace infini et désert. On fouille ardemment l'horizon pour découvrir ne fût-ce qu'un point, une petite tache grise qui vous prouve qu'on n'est pas seul sur l'Atlantique : on ne voit que la nappe d'eau sans bornes, perpétuellement remuée par la houle lente et régulière qui soulève ici l'océan, comme une respiration paisible, égale et large.

Pourtant, vers onze heures, à bâbord, surgit sur l'étendue liquide un menu voilier à coque grise, pareil à un léger fantôme se confondant avec la brume. C'est un tout petit navire, — si petit qu'à le voir fendre le dos des vagues, on songe à l'*aes triplex* d'Horace et l'on se sent pris d'un frisson. Un bon vent souffle dans ses voiles grises et le pousse doucement vers l'Europe. Mais qui sait quelles affreuses tempêtes ne l'assailliront pas

demain ! On l'observe avec émotion décroître au loin, puis s'effacer, se perdre dans l'immense océan...

Ceux qui trouvent monotones les heures d'une traversée, ne savent pas regarder : car rien n'est plus divers, plus changeant, plus mobile que le mouvement, la forme et la nuance des flots. Selon l'heure et le vent, et selon qu'elle revêt sa robe claire de soleil ou son voile de brouillard, la mer, grande capricieuse, est toujours différente. Ce matin, sous un ciel légèrement nuageux, qui tamise en pluie d'or les rayons du soleil, la nappe de l'Atlantique se marbre de grandes taches d'ombre et de plaques lumineuses : les unes sont presques noires, les autres éblouissantes comme un glacis d'argent. L'après-midi, changement à vue : sous le ciel redevenu serein, toute la mer est d'un bleu profond, d'un azur opaque et foncé, où la blancheur pure des mouettes se détache avec plus d'éclat et prend une valeur singulière.

Malgré la beauté du spectacle, le temps s'écoule avec lenteur. Heureusement, le *George Washington* n'est pas du nombre de ces navires dont on fait le tour en une journée : cette ville, comme l'antique Ecbatane, hausse sept étages superposés, et l'on y rencontre amplement de quoi occuper ses loisirs. A chaque exploration nouvelle, on découvre, dans les flancs profonds du colosse, des coins ignorés et des retraites insoupçonnées ; on s'étonne d'y voir d'immenses pièces, spacieuses comme des marchés publics, qui demeurent absolument vides et ne servent à aucun usage. Ce transatlantique gigantesque peut abriter sept mille personnes, et il n'en transporte que deux mille : en sorte que cette population flotte à l'aise dans l'énorme paquebot, ainsi qu'en un vêtement trop large.

Le *George Washington*, construit par les ateliers Vulcan, de Stettin, date de dix ans. Interné à Hoboken

dès la déclaration de guerre, il fut réquisitionné pour la flotte américaine lorsque les Etats-Unis entrèrent en lutte à leur tour. Il a transporté en Europe plusieurs centaines de milliers d'hommes, et c'est le trente-sixième voyage qu'il accomplit dans l'Atlantique sous le pavillon étoilé. On l'appelle « le bateau du Président Wilson », car il eut par quatre fois l'honneur de convoyer le célèbre homme d'Etat, dont un portrait signé orne le grand vestibule.

Pour mesurer la taille du monstre, qui compte plus de 200 mètres de long, il faut explorer ses entrailles et descendre dans ses profondeurs ; il faut voir la salle des machines, les insondables soutes à charbon, les immenses réservoirs d'eau fraîche qui jaugent 3.630 tonnes, les cales où s'entassent en montagnes des provisions qui suffiraient à nourrir une ville assiégée, les glacières où s'étalent des viandes à faire pâmer Gargantua, les cuisines dont les fours sans nombre semblent avoir été allumés pour les noces de Pantagruel.

Malgré le vide que creuse l'absence de cinq mille hommes, laissant inoccupés les couchettes et les hamacs qui garnissent l'entrepont, l'animation est grande aux étages inférieurs. Le seul service du bord mobilise tout un peuple : les couloirs et les escaliers grouillent d'une constante allée et venue de marmitons aux bonnets blancs, de jeunes matelots au teint hâlé, portant avec grâce la blouse bleue que barre la cravate de soie noire, et de petits Philippins trapus, à la chevelure épaisse et sombre et aux yeux légèrement bridés, bonshommes intelligents et souples, qui, en qualité de *stewarts*, se multiplient dans les cabines et dans la grande salle à manger, et dont les jacassements fluets amusent l'oreille des passagers d'un bruit de volière exotique.

Les matelots sont, eux aussi, bien curieux à observer, avec leurs têtes expressives couronnées de grands cheveux plats, leur allure souple et alerte, leur gaîté de grands enfants, l'incroyable agilité qu'ils mettent à se rassembler, au coup de sifflet des manœuvres, sur le pont où les appelle quelqu'un de ces exercices qui entretiennent dans la flotte une discipline militaire. Ils forment une immense famille dont tous les membres sont égaux, et l'on rencontre parmi eux des *boys* élevés dans le luxe et qui, sans songer à se plaindre, balaient le plancher du pont.

Vendredi 26 septembre.

D'un jour à l'autre, comme un décor que transforment des jeux de lumière, la vaste mer change de couleur : ce matin, sous un ciel brumeux, elle apparaît d'un gris de plomb, sans même la crête d'écume d'une vague. Le calme plat, redouté des voiliers, immobilise les flots de l'Atlantique dans une torpeur ensommeillée. Puis, un brouillard pluvieux se lève, qui enveloppe de son voile opaque l'océan devenu invisible, et, à intervalles réguliers, la sirène pousse ses cris stridents. D'heure en heure, une chaleur plus lourde s'appesantit, et l'on respire un air tiède et moite de serre chaude : car la course du *George Washington* s'infléchit nettement vers le sud, afin d'éviter les grands froids qui, à cette époque de l'année, règnent dans les parages de Terre-Neuve, et nous nous trouvons aujourd'hui à la latitude de Milan.

Samedi 27 septembre.

Le brouillard s'est évanoui : un chaud soleil, montant dans un ciel pur, éclaire jusqu'aux extrêmes confins les eaux tranquilles de l'Atlantique, et sa nappe, que soulèvent à peine les vagues lentes de la houle de fond, se colore d'un azur foncé, presque noir, pareil au bleu sombre des flots méditerranéens. La ligne de l'horizon, là-bas, est droite, précise, comme métallique, et, du haut des ponts supérieurs, le cercle immense, au bord du ciel, apparaît si nettement tranché que l'océan sans bornes a l'air d'une grande plaque tournante d'acier bleu, au centre de laquelle le navire semble un point immobile et fixe. On ne se lasse pas de contempler cette immensité lumineuse, cette solitude grave et sereine, pleine d'une ineffable poésie.

On est à 1,500 milles d'Ostende, à peu près au milieu du grand désert liquide, en sorte qu'on voit s'accentuer les diverses manifestations des phénomènes océaniques. Penché à l'avant du bateau, où l'étrave, en fendant les ondes, fait jaillir des broderies d'écume, on aperçoit distinctement, dans la transparence de l'eau bleue, d'épais bouquets ronds d'algues rousses, qui souvent s'en vont en longues files, semblables à des chapelets d'éponges. Parfois, dans un éclair rapide, un grand poisson de forme bizarre glisse et fuit le long de la coque, à moins que, dans sa course terrible, l'étrave au tranchant acéré ne le coupe en deux comme un couteau. Puis, voici les poissons volants, qui ne correspondent guère à l'idée que l'on s'en fait en général : petits et d'une blancheur d'argent, ils sortent des profondeurs d'une vague, franchissent dans l'air l'étroite vallée qui les sépare d'une autre lame, et réinté-

grent leur élément; leurs menues nageoires frétillantes scintillent aux rayons du soleil, et, à les voir voler par bandes, on dirait, perdus sur la mer, des essaims de papillons blancs.

Le samedi est, dans la marine, jour réglementaire d'inspection : ce matin, sur le pont lavé, nettoyé, brossé, astiqué, dont le plancher est aussi net et les cuivres aussi reluisants que ceux d'une maison hollandaise, le roi Albert passe en revue les *Marine guards of honor* et l'équipage du navire. Rangés en cordons impeccables le long des deux ponts supérieurs, droits et fixes dans leurs tuniques bleues, ces mille hommes étroitement serrés forment un mur de fer infrangible.

Le bateau, qui a fait toilette depuis les cales à provisions jusqu'aux salles blanches de l'infirmerie, se prête à une visite d'ensemble : le Roi et la Reine l'entreprennent, pilotés par l'amiral Long et le commandant Mac-Cauley. Mais le mot « visite » est bien faible pour cette longue pérégrination qui, de la poupe où cantonnent les soldats, conduit les Souverains et leur suite à la proue, quartier des matelots, en passant par l'enfilade des installations multiples que comporte un tel navire.

Entre toutes, la salle des machines intéresse les touristes royaux. C'est là, et là seulement, que l'œil peut mesurer l'étonnante profondeur de la coque du transport, divisée partout ailleurs en tranches longitudinales : car la salle des machines inscrit son vaste rectangle au centre même du navire, dont elle occupe toute la hauteur, coupant en section verticale les sept étages superposés, qui ouvrent tous une porte de fer sur cet abîme vertigineux que prolonge encore, tout là-haut, le puits rond de l'énorme prise d'air. Là palpite

l'organe essentiel du grand transport, le cœur d'acier qui bat jour et nuit du même rythme et communique ses pulsations, depuis la poupe jusqu'à la proue, au corps du géant formidable.

Accoudé au frêle balconnet de la plus élevée des plates-formes qui surplombent ce gouffre de métal, on s'effraye, penché sur le vide, de sa prodigieuse profondeur qui réduit à la taille de nains les mécaniciens athlétiques dont on entrevoit, tout en bas, les bourgerons ou les torses nus. On descend dans cette cuve ardente par une série d'échelles de fer dont les échelons et les garde-mains, tout luisants d'huile et de cambouis, prêteraient à de dangereuses glissades, si des torchons d'épaisse charpie n'en essuyaient la sueur grasse ; et, malgré les plates-formes qui, d'étage en étage, interrompent la descente, cette excursion réclame un pied sûr, une tête ferme et des nerfs à l'épreuve, d'autant que le mouvement des bielles, des pompes à air et des pistons, imprime à ces légères échelles une sorte de tremblotement fiévreux.

Une fois arrivé à fond de cale, on lève la tête, — et c'est alors que l'impression est écrasante : la cage carrée vous apparaît dans ses dimensions fabuleuses, haute comme une tour de cathédrale et vaste comme une immense usine. Un monde de machines vous entoure, que dessert un peuple d'ouvriers : ce ne sont que courroies, tiges, cylindres, volants, régulateurs à boules, — et tout cela tourne, monte et descend, dans un bruit, un mouvement, une fièvre, un frénétique déplacement d'air, qui ajoutent encore au vertige dont on est saisi malgré soi en cet empire de la vapeur.

Ces machines sont les plus grandes de l'espèce dans le monde entier : actionnées par huit doubles chaudières, dont la pression courante atteint 215 livres au pouce

carré, leur force est de 20,000 chevaux. Ces monstres consomment tous les jours des montagnes de combustible : le transatlantique emporte 6.500 tonnes de houille ! Il y a mainte ville de Belgique qui en brûle moins en un an.

De la chambre de chauffe, où règne une température de four, qui oblige de renouveler de quatre en quatre heures l'équipe des chauffeurs qui travaillent là, on passe presque sans transition sous l'espèce de cyclone glacé que chasse la gigantesque prise d'air qui fait pendant à la cheminée.

La force ainsi multipliée par les chaudières et les machines se transmet au grand arbre de couche, qui la communique à l'hélice : on suit cette énorme tige d'acier jusqu'à la poupe, par un couloir de quelque cent mètres de longueur. Quant aux ancres du bord, chacune d'elles pèse à peu près dix mille kilos...

C'est aujourd'hui grande fête à bord : cet après-midi, l'équipage organise sur le pont-promenade une série de jeux et de courses en l'honneur du prince Léopold, qui, par sa bonne grâce souriante et son goût des sports athlétiques, a conquis toutes les sympathies et le titre de *very nice boy*. Le Roi et la Reine, eux aussi, prirent grand plaisir à cette séance, où, une fois de plus, la marine et l'armée ont montré leur émulation, rivalisant de force, d'adresse, d'agilité ou de malice.

Le promenoir aérien est hérissé d'obstacles : filets de cordes épaisses suspendus en hamacs à la charpente du pont, filets de cordes plus minces disposés en travers, puis quatre énormes « manches à air », sortes de cheminées de toile grise, étendues de tout leur long. Il s'agit tout d'abord de se dépêtrer des rets, ce qu'on ne fait qu'en passant par les plus larges mailles, que l'on

ne trouve pas tout de suite; puis, il faut s'engager dans les longues manches à air saupoudrées de farine, suivre ces boyaux étroits en rampant sur les genoux aussi vite que possible : de courts frissons agitent la toile au passage de chaque concurrent, qui en sort tout enfariné, à la grande joie de l'assistance.

Les courses qui suivent, plus amusantes encore, déchaînent des tempêtes d'éclats de rire. Cette fois, c'est par couples que concourent les champions qui portent les couleurs de la marine ou de l'armée : solidement liés par une jambe, les deux hommes tombent, se relèvent, retombent, et, frères siamois d'un instant, tour à tour distancent leurs rivaux ou se laissent distancer par eux; puis, l'un des coureurs porte l'autre à cali-fourchon sur son dos, et les mêmes chutes de recommencer; enfin, l'un des deux concurrents pousse devant lui, en le tenant par les pieds, son compère qui marche sur les mains, et ces brouettes humaines se croisent, se dépassent, se culbutent l'une l'autre, tant et si bien que la dernière, ayant sagement pris la tangente, arrive au poteau bonne première.

Le moindre incident de ces courses soulève des explosions de joie parmi la nombreuse assistance. Le Roi, la Reine et le jeune Prince ne sont pas les derniers à rire : ils prennent à ces jeux pittoresques un plaisir franc et sans contrainte, et l'intérêt qu'ils y apportent, l'entrain qu'ils mettent à applaudir les vainqueurs des différentes courses, comme s'ils se trouvaient en présence de quelque épreuve sensationnelle, achèvent de leur gagner les cœurs.

Cette journée de réjouissances se termine par un match de boxe plus solennel que celui de l'autre jour, et qui groupe sur le pont arrière toute la population du bord, tandis que le Roi et la Reine assistent, du haut

du pont-promenade, à cette séance de pugilat. Comme lors du tournoi précédent, matelots et soldats s'agglomèrent par grandes masses compactes, bleues ou brunes : la moindre place qui donne vue sur le ring grouille de spectateurs attentifs. Les uns restent debout sur les ponts ou assis sur les bastingages; d'autres s'accroupissent sur le plancher, s'accrochent aux cordages, aux échelles, ou bien chevauchent les mâts couchés. Les chauffeurs, le torse à demi-nu, montrent leurs bras musclés et bronzés. Sur toute la largeur du navire, c'est un fouillis de figures glabres, aux traits tendus et accusés, expressifs de mâle énergie et de volonté indomptable. Et tout cela s'enlève en vigueur sur l'azur sombre de l'océan, cependant que la houle du large balance lentement ces grappes humaines, d'où partent tour à tour des clameurs, des éclats de rire, des coups de sifflet ou de longues salves d'applaudissements.

C'est la marine qui remporta les grandes victoires de la journée : handicapée par le roulis, l'armée était vaincue d'avance. Le soir, rangés sur le pont C, les vainqueurs de ces joûtes épiques, qui sont presque tous des matelots, reçoivent du jeune prince Léopold la récompense bien méritée : épingle de cravate, montre-bracelet, étui à cigarettes d'argent, porte-mine d'or, boutons de manchette. Chaque présent est accompagné d'un mot de félicitations et d'une vigoureuse poignée de mains qui en rehausse encore le prix, et tous se retirent heureux et fiers, emportant le souvenir princier.

Après le coucher du soleil, les flots de l'océan se gonflent et la houle se fait plus puissante : les grosses lames, vaguement éclairées par les feux du transatlantique, passent en files ininterrompues, comme des troupeaux de monstres marins bombant leurs dos ronds et luisants. Entre elles, se creusent de larges vallées aux

pentes miroitantes et polies. Mais ces grandes vagues, dont les matelots estiment la hauteur à huit mètres, demeurent silencieuses et paisibles : elles impriment seulement au navire un lent mouvement de balançoire, qui tour à tour fait monter et descendre les étoiles qu'on voit clignoter dans les déchirures des nuages. Ce n'est qu'un bercement très doux, qui n'empêche pas les jeunes marins de danser gaiement sur le pont au son de leurs airs favoris, des airs entraînants au possible, faits pour accompagner une joie simple, naturelle, largement épanchée et coulant à pleins bords comme les fleuves de là-bas.

Dimanche 28 septembre.

La mer, ce matin, s'est calmée : elle s'étale, presque sans une ride, dans une immobilité grise; il semble que l'Atlantique lui-même observe le repos dominical, qui épand par l'immense paquebot un grave et religieux silence. A onze heures, un « service chrétien » groupe dans la grande salle à manger, sans distinction de confessions, tous les officiers du transport, et, dans leurs quartiers, les soldats et les matelots de l'équipage sanctifient le jour du Seigneur avec ce sérieux recueilli, cette absence de respect humain et cette conviction résolue que les Américains apportent dans le domaine des choses divines.

Cette journée s'écoule plus oisive et plus lente encore que les autres : sur les flots tranquilles, le navire aurait l'air d'être pris de sommeil, si l'on ne percevait le battement régulier, puissant, continu, des pistons qui, d'une propulsion égale et jamais ralentie, le poussent vers les côtes d'Amérique.

Lundi 29 septembre.

Le *George Washington* est rentré dans la grande route transatlantique : hier, il croisait un steamer de haut bord qui se dirigeait vers l'Europe ; aujourd'hui, dans la matinée, nous rencontrons un charbonnier, noir passant qu'on salue aussi en hissant au mât d'artimon la glorieuse bannière étoilée.

Le « point » fait à midi accuse 2,520 milles d'Ostende, et 860 milles seulement nous séparent du port de New-York. A mesure que nous nous rapprochons du continent américain, les radiogrammes venus d'Europe se font plus rares, et plus nombreux ceux qui arrivent du Nouveau Monde, en sorte que, chaque soir, la lecture du numéro de la *Hatchet* achève de nous déraciner et de transplanter nos esprits dans une autre sphère d'événements, d'habitudes et de conceptions. On ne se détache pas de l'Europe ; mais, comme on n'en perçoit plus guère que de vagues et lointains échos, on songe moins à ce qui s'y passe, et l'on s'intéresse davantage aux hommes et aux choses d'outre-mer. L'aventure de Fiume, par exemple, nous passionne un peu moins chaque jour, cependant que l'état de santé du Président Woodrow Wilson, que les dépêches disent fatigué de sa grande tournée dans l'Ouest et rentré à la Maison Blanche, inspire au Roi et à sa suite des inquiétudes qui, d'heure en heure, iront sans cesse en grandissant. Il semble que les ondes mystérieuses qui viennent aboutir aux antennes de la télégraphie sans fil, vous entraînent, un peu malgré vous, dans un nouveau cycle d'idées et de préoccupations.

Des alternatives de brouillards suivies de radieuses éclaircies ont rompu l'uniformité de cette journée sans

incidents. Maintenant, un magnifique soleil se couche, parmi la pourpre et l'or, dans les flots bleus qu'il illumine; le globe de flamme descend lentement sous la ligne nette de l'horizon, devant la proue même du navire qui cingle tout droit vers l'occident. Le ciel prend des teintes d'aigue-marine d'une transparence éblouissante, où flottent en archipels vermeils de petites nuées de cuivre rouge. Et sur cette gloire, les mâts, les vergues et les cordages enchevêtrés, plus sombres de minute en minute, profilent en noir leurs entrelacs, tandis que, sur l'océan clair, l'astre largement échancré prolonge une étincelante traînée qui trace une avenue triomphale à l'étrave du *George Washington*.

Cependant, debout à l'arrière, où déjà les premières étoiles scintillent à travers la mâture, on peut voir un homme de haute taille qui, accoudé au bastingage, se courbe légèrement, comme soucieux de diminuer sa grandeur; tout absorbé dans ses pensées ou dans quelque conversation avec l'un ou l'autre officier, il est peut-être seul à ne pas voir la route d'apothéose que suit le gigantesque transatlantique, fier d'arborer à son grand mât le pavillon tricolore belge...

Mardi 30 septembre.

Malgré l'approche des côtes, dont à l'heure actuelle nous ne sommes plus séparés que par cent cinquante lieues, distance qui nous paraît infinitésimale, l'Atlantique demeure vide : seul, dans la matinée, un voilier colossal élève sur l'horizon sa haute tour de toile grise, semblable à une église debout parmi les plaines.

Aujourd'hui, nous retardons de quatre heures vingt minutes sur l'heure européenne; et, de savoir si proche

la terre du Nouveau-Monde, notre impatience s'accroît d'en voir surgir au loin la ligne encore confuse. Penché à l'avant du navire, on scrute la vaste étendue glauque dans l'espoir vague d'y découvrir un petit point qui, en grandissant, accusera la forme d'une colline, les contours d'une ville ou d'un port; on s'imagine que la vigie juchée dans la tourelle de guet d'où elle observe l'espace marin, va crier : « Terre ! » d'une voix sonore, comme le veilleur des caravelles qui emportaient vers l'inconnu la fortune de Christophe Colomb. Mais, ce soir encore, le soleil, plongeant dans l'immense océan, n'éclaire que le désert des eaux...

Cependant, après la séance traditionnelle de cinéma au théâtre Martha Washington, un murmure satisfait accueille l'apparition sur l'écran lumineux d'un avis laconique, annonçant que l'on sera demain, dans la soirée, devant New-York. En dépit des charmes du voyage et des agréments du navire, grande maison qui leur a été si cordialement hospitalière, les Américains et les Belges se réjouissent de cette nouvelle qui leur fait battre le cœur à tous : les uns vont revoir leurs familles, les autres voir pour la première fois une terre pleine de prodiges étranges.

Un nuage de mélancolie jette pourtant son ombre sur cette joie : les radiogrammes de Washington disent que le président Wilson est retenu à la Maison Blanche par l'aggravation de son mal et qu'il ne pourra saluer les Souverains au débarcadère. Ces pénibles circonstances bouleversent le programme du voyage royal, et la visite à Washington n'aura lieu sans doute qu'au retour de la grande tournée dans l'Ouest.

Mercredi 1er octobre.

Toute grise et moutonnée d'écume sous l'âpre vent qui fouette ses flots, la mer, ce matin, est hargneuse. Mais tout annonce l'approche des côtes : on entrevoit parmi la brume de puissants steamers, des voiliers dont le nombre augmente d'heure en heure ; une grande hirondelle rase la crête des lames de ses ailes aiguës ; un aigle de mer au bec crochu vient se percher sur les cordages ; puis apparaissent de petits oiseaux, mésanges, chardonnerets ou pinsons, qui se sont laissés entraîner au large par quelque navire et profitent maintenant du *George Washington* pour rejoindre la terre : ils ressemblent aux oiseaux d'Europe, mais un examen attentif révèle de légères différences dans les dessins de leur plumage. Les matelots les saluent avec attendrissement ; le roi Albert lui-même suit leurs gracieux ébats : car c'est déjà un peu d'Amérique qu'ils apportent, ces messagers si frêles.

L'Amérique ! Elle est là, toute proche : on va la voir... Vers quatre heures de l'après-midi, sans que personne ait crié : « Terre ! », une ligne de collines bleues surgit là-bas, à l'horizon du Nord, doucement soulevée au-dessus des flots, vaporeuse et comme irréelle. Puis, une longue bande de sable jaune s'étale et court à perte de vue, portant de loin en loin un phare ; derrière elle, il y a des cheminées, des villas, des usines, des trains qu'on reconnaît à leur fumée qui bouge : c'est Long Island, la bien nommée, qui compte un million d'habitants. Et sans doute, vue à cette distance, cette terre plate, meublée de hangars, de fabriques et de petits cottages, ressemble aux sites que l'on rencontre sur l'Escaut, l'Elbe ou la Tamise, près

des grandes agglomérations industrielles ou maritimes; mais on la contemple avidement, parce que cette terre, c'est l'Amérique!

Le roi Albert vient d'adresser, par la télégraphie sans fil, ce message au peuple des Etats-Unis :

« Au moment de mettre le pied sur le sol américain, le Roi et la Reine des Belges désirent exprimer au peuple des Etats-Unis le grand plaisir qu'ils éprouvent à aborder ses rivages sur l'invitation du Président Wilson.

« Le Roi apporte à cette nation d'amis le témoignage des profonds sentiments de gratitude de ses sujets pour la puissante aide morale et matérielle que l'Amérique leur donna au cours de la guerre. Le nom de la *Commission for Relief in Belgium* vivra éternellement dans la mémoire des Belges.

« Le Roi se réjouit à la perspective de rendre visite aux cités dont les cœurs ont battu avec ceux des villes belges, et dont les continuels sacrifices n'ont pas connu de mesure. Il est heureux de l'occasion qui va s'offrir à lui de rencontrer les citoyens éminents qui, animés par les idées les plus élevées, se sont placés à la tête des œuvres créées pour soulager les souffrances de la guerre.

« Le peuple américain, sa splendide armée et sa courageuse flotte, ont noblement et puissamment servi un grand idéal. »

A l'heure où le soir sème sa cendre, le transport ralentit sa marche et, pour la première fois, arrête les battements de son cœur d'acier : car New-York est encore lointaine, et, en continuant la course, on n'y arriverait qu'à minuit. On jette l'ancre près de Sandy Hook, au milieu de la Lower Bay; et l'impression est singulière, de l'immobilité complète qui suit soudain, après dix jours, la trépidation continue que le va-et-vient des pistons imprimait au transatlantique.

La nuit tombe à peine, que déjà les feux tournants du phare de Sandy Hook clignotent comme un œil de cyclope ouvert sur les ténèbres du large, tandis qu'une cité balnéaire, dressée là-bas au bord des flots, allume dans l'ombre le flamboiement de ses hôtels à vingt étages. Tout cela se déplace peu à peu : car le navire chasse doucement sur ses ancres et décrit un vaste demi-cercle avant de s'immobiliser, pareil au lévrier rompu, qui, cherchant une place favorable pour se reposer et dormir, tourne lentement en rond sur lui-même.

Jeudi 2 octobre.

Dans la fraîcheur du matin, le *George Washington* lève l'ancre et pointe l'étrave vers New-York, laissant derrière lui Sandy Hook, sa grève plate, son phare et ses dunes. Une forte brise fouette les eaux vertes de la Lower Bay, dont les rives s'estompent à peine dans le lointain, car la matinée est brumeuse. Il semble que l'on n'ait pas encore quitté la haute mer; cependant, dans l'immense étendue liquide, le navire royal n'est plus seul : une escorte de sept destroyers accompagne sa dernière étape. Puis, dans la grisaille du brouillard, se montrent là-bas de petits points noirs qui bougent et grandissent rapidement, — et bientôt six puissants *sea-planes* animent l'atmosphère silencieuse du vrombissement de leurs moteurs : cette escadre ailée croise dans l'air à une vitesse phénoménale, décrit de grandes courbes, monte, descend, quitte l'énorme transport et le rejoint, pareille à une nuée d'oiseaux tournoyant au-dessus d'une baleine. Les pilotes de ces hydravions s'amusent à effleurer de l'aile les hautes cheminées du vaisseau : il passent si près qu'on voit nettement, à

l'avant des barques aériennes, l'opérateur de cinéma qui manœuvre son petit moulinet et, de sa main demeurée libre, agite gaiement son bonnet de laine ; mais le dur fracas des hélices pulvérise les acclamations que lancent vers le *George Washington* les audacieux aviateurs.

Les rives se rapprochent peu à peu, et voici que s'ouvrent les Narrows, le détroit qui relie l'une à l'autre la Lower Bay et l'Upper Bay, et qui est comme le goulot de la bouteille renversée que forme la rade de New-York. La terre, maintenant, est toute voisine, et, à bâbord, Staten Island silhouette dans une brume légère ses coteaux mollement infléchis, mêlant aux usines, aux hangars et aux entrepôts gigantesques, des cottages riants, des jardins, des pelouses d'un vert tendre et frais : union charmante de la nature et de la vie industrielle qui surprend au premier abord, mais que l'on rencontre fréquemment sous le ciel des Etats-Unis.

Au moment où, toujours environné des destroyers et des *seaplanes*, le navire franchit les Narrows, les forts Hamilton et Nadsworth saluent le roi Albert d'une salve de vingt-et-un coups de canon, et le transport stoppe un instant afin d'embarquer à son bord le baron de Cartier de Marchienne, l'intelligent et sympathique ambassadeur à Washington, dont l'activité dévouée, jointe à une profonde connaissance des choses et des gens d'outre-mer, a puissamment contribué à conquérir à la Belgique l'amitié des Etats-Unis.

Une fois les Narrows dépassés, les regards des voyageurs embrassent l'un des plus prodigieux spectacles que l'homme ait jamais contemplés : celui de la rade de New-York. Nul port d'Europe ne peut donner une telle impression de grandeur, de puissance et de vie fiévreuse : c'est bien la porte d'un autre Monde que l'on

franchit en passant les Narrows, d'un Monde où les œuvres de l'homme sont, comme la nature elle-même, à une échelle titanique. Hambourg, Liverpool, Londres même, se rapetissent dans les souvenirs de quiconque a vu l'Upper Bay. Tout, ici, semble démesuré ; devant ces estuaires immenses et ces majestueuses rivières qui s'enfoncent au loin dans la brume, devant ces nappes d'eau sans limites qui baignent des cités colossales et portent d'énormes transatlantiques, on touche du doigt cette vérité, que tout enseigne en Amérique : en plaçant l'homme infime en face de ses créations gigantesques, la nature, aux États-Unis, le force à voir et à faire « grand ».

A peine les coups de canon des forts se sont-ils tus, qu'une forme vague surgit au loin dans le brouillard : la statue de la Liberté. Lentement, la figure formidable se rapproche, s'accuse davantage, précise ses contours énergiques : dressée sur le haut piédestal qui couronne son îlot rocheux, couverte d'une belle patine verdâtre, d'un geste magnifique et tranquille elle élève au-dessus de sa tête le flambeau qui éclaire le Monde, tandis que la brume matinale et l'épaisse fumée des vaisseaux l'enveloppent comme d'un nuage d'encens. On salue avec émotion cette image auguste et paisible, présent de la généreuse France à la République d'outre-mer, ce symbole d'une fière éloquence auquel l'alliance de la grande guerre a prêté une valeur nouvelle ; et il semble que la belle déesse, pour qui l'on meurt si facilement, sourie, en ce matin d'automne, au Roi qui souffrit en son nom.

Le *George Washington* continue sa course régulière et rapide, toujours circonvenu et frôlé par le vol bruyant des avions. Le mouvement du port croît sans cesse et, plus nombreux à chaque instant, steamers,

remorqueurs, *ferry-boats* croisent et entremêlent leurs sillages, leurs fumées et leurs rauques appels. Vers le nord, le ciel est noyé dans un brouillard fuligineux que traversent de confuses lueurs, buée dense qu'envoie dans les airs l'haleine de l'immense métropole ; et l'on scrute avidement cette brume d'où New-York bientôt va sortir... C'est d'abord une vision très vague, comme suspendue dans l'atmosphère, une sorte de fabuleux mirage qui sans doute va s'évanouir : de grands fantômes jaunâtres se dressent, criblés de petits trous lumineux, à des hauteurs vertigineuses, parmi les panaches de fumée qui montent de leurs faîtes inégaux ; et, lorsqu'ils se sont rapprochés, on reconnaît en eux les « gratte-ciel ». Ce concile de géants de pierre, cette série de tours de Babel qui se dépassent les unes les autres, cette invraisemblable assemblée des plus hauts monuments du monde groupés sur un étroit espace, c'est la *sky-line* de Manhattan. Et l'on a beau être préparé par les récits des voyageurs, les photographies et les films : ce spectacle vous frappe de stupeur, vous cloue sur le pont du navire dans une contemplation béante.

A mesure que New-York se rapproche, les plans prennent plus de consistance, les grandes architectures s'accusent, et les petits trous lumineux deviennent les grandes fenêtres carrées des bureaux que l'épais brouillard oblige d'éclairer en plein jour. Sur les murs géants, sur les toits, s'étalent des réclames monstrueuses dont les grandes lettres, la nuit tombée, allument des splendeurs flamboyantes. On sent que la fièvre des affaires et la concurrence commerciale sont plus ardentes, plus effrénées, mais aussi plus entreprenantes en cette ville que partout ailleurs.

Les navires, qui se multiplient à l'entour du *George Washington*, ont arboré le grand pavois, et toute

l'immense rade est en fête : ce ne sont partout, sur l'eau plombée, que d'éclatantes taches de couleur. Et quelle vie, quelle animation ! Un transatlantique entre au port, bondé d'une foule sombre d'émigrants; un autre, lentement, gagne la pleine mer. Les grands *ferry-boats* vont et viennent, portant en larges lettres dorées, sur leurs coques peintes d'un vernis clair, des noms aux consonances étranges : ces gares flottantes, à deux étages, transportent avec rapidité, de Manhattan à Hoboken, de Brooklyn à Staten Island, des cargaisons incalculables de véhicules et de piétons ; prolongement des rues et des rails qu'arrête la nappe d'eau de la baie, elles promènent à travers la rade un miroitement de glaces polies et un gai bariolage d'affiches qui composent au port de New-York une physionomie bien à lui, joyeuse et comme papillottante.

Maintenant, Manhattan est tout proche, et il suffit d'un bref coup d'œil pour se rendre compte de l'émotion qu'y provoque l'arrivée du Roi : quais, docks, pontons, embarcadères, combles des *buildings*, tout apparaît noir d'un fourmillement humain, d'un grouillement de foules compactes s'agitant au pied des gratte-ciel. Des centaines de milliers d'yeux sont braqués sur la dunette, où, auprès du Roi, la Reine, son léger voile de gaze blanche envolé au vent du large, regarde grandir l'immense ville... Et soudain, de cette masse confuse, s'élève, impétueuse et brusque comme un hululement de tempête à travers une forêt de mâts, une longue et formidable bordée de coups de sifflet retentissants, si aigus, si stridents et si multipliés que, malgré la distance, on en est assourdi : cela monte, s'enfle en vagues sonores, déferle sur la ville et la rade, emplit toute l'étendue brumeuse d'un fracas allègre et puissant, d'une sorte d'ivresse dionysiaque qui accélère le rythme des cœurs et la

course du sang dans les veines. Avant même qu'il mette pied à terre, New-York salue le Roi des Belges à sa façon, — et le fait est que, pour dominer le vacarme des sirènes, des grues, des chantiers, de toute la fièvre intense du port, il ne faut rien moins qu'un tel bruit. Ces folles bordées de coups de sifflet, qui vont accueillir les Souverains d'un bout à l'autre de leur voyage, sont, de ce côté de l'océan, le signe suprême de l'enthousiasme parvenu à son paroxysme : tant il est vrai que les coutumes sont une question de longitude.

Comme le *George Washington* entre dans la North River, le yacht *Noma*, transportant le comité de réception, s'approche du navire royal : les couleurs belges le parent de la poupe à la proue ; ses passagers, pressés le long des bastingages, agitent éperdument chapeaux, mouchoirs, drapelets, et poussent de longs vivats, cependant que, rythmée par la fanfare du bord, une vibrante *Brabançonne* s'essore dans l'air marin.

Déjà le pier de Hoboken, où le transport doit aborder, se dessine au loin, sur la gauche ; tout chatoyant d'une profusion de clairs drapeaux et d'oriflammes, on dirait un immense berceau drapé de soies multicolores. Il est à peu près midi lorsque le *George Washington*, après une manœuvre savante, touche le quai de cette jetée, de l'autre côté de laquelle se dressent les cheminées géantes du léviathan qui amena l'illustre général Pershing et le cardinal Mercier.

En attendant l'heure du débarquement, le couple royal contemple, du haut de la dunette, le spectacle pittoresque qui se déroule à ses pieds : tout un essaim de dames de l'Armée du Salut, en uniformes bleu clair, agitent vers les Souverains des drapelets étoilés et lancent des *cheers* vibrants ; et, le long d'une poutrelle de

fer, à quelque cent pieds au-dessus de l'eau, un bataillon de photographes et de cinématographistes armés de leurs lourds appareils, soucieux de ne manquer nul aspect de cette arrivée mémorable, circulent, se croisent et se dépassent, ainsi que font les hirondelles qui, sur un fil téléphonique, s'amusent à changer de place entre elles. Les téméraires évolutions de ces chevaliers du *ciné* et de ces héros du kodak, leurs bonds, leur mépris du vertige, divertissent manifestement la Reine, qui, par un juste échange, en prend quelques instantanés, tandis que le Roi, cordialement, leur envoie un salut de la main.

Mais les matelots du *Washington* ont assujetti la passerelle : la fanfare du bord exécute une *Brabançonne* d'une fière allure, les fusiliers marins et la garde d'honneur alignée sur le pier présentent les armes, figés dans une attitude roide, les Souverains belges quittent leur palais flottant, — et, fait unique dans les annales de la République étoilée, un Roi débarque officiellement sur le sol des Etats-Unis, tandis qu'une sonnerie de trompettes et un bref roulement de tambours soulignent cette minute historique.

Tous les yeux sont fixés sur lui : on le regarde descendre la passerelle, et l'on s'étonne de le voir si grand, — si grand que son képi effleure le bord de la tenture de soie suspendue à la haute charpente, et qui forme le plus colossal, le plus somptueux drapeau belge dont jamais ouvriers prodigues aient assemblé les trois couleurs. Derrière le Roi s'avance la Reine, légère et toute de blanc vêtue, un long voile de satin d'une éclatante blancheur flottant sur les épaules, pareille à une princesse de légende scandinave que la neige virginale drape de la tête aux pieds : on la reconnaît tout de suite au délicieux sourire qui n'appartient qu'à elle, à ce sourire

qui va conquérir l'Amérique, et un frémissement d'aise court parmi l'assistance. La charmante comtesse de Caraman-Chimay, sa dame d'honneur, la suit. Puis vient le jeune prince Léopold, svelte et rose dans son uniforme de simple soldat du douzième de ligne, coiffé du bonnet de police dont le gland de soie rouge se balance sur son front, la glorieuse fourragère agrafée à la tunique. Enfin, l'ambassadeur de Belgique, le lieutenant-général Jacques et les autres membres de la suite débarquent à la file indienne, et, à bord du *George Washington*, il ne se trouve plus un seul Belge.

Parmi les personnages qui, groupés en demi-cercle sous un dais magnifique de bannières étoilées unies aux drapeaux belges, attendent les voyageurs royaux, apparaît au premier rang le vice-président Marshall, remplaçant le Président Wilson que la gravité de son état retient à la Maison Blanche; Mme Marshall accompagne son mari. Autour d'eux se presse la suite arrivée de Washington, et qui comprend : MM. Robert Lansing, secrétaire d'État; Newton D. Baker, secrétaire à la Guerre; le général Peyton C. March, chef d'État-Major; Breckenridge Long, secrétaire d'État adjoint. Le gouverneur Runyon et le mayor Griffin représentent respectivement l'État de New-Jersey et la ville de Hoboken.

De la harangue de bienvenue du vice-président Marshall, il convient de citer l'éloquente conclusion, qui marque excellemment la signification de l'accueil triomphal que les États-Unis s'apprêtent à faire au Roi :

« Aujourd'hui, dans ce vaste pays, il n'est pas un seul homme aimant la liberté, la loyauté, la justice et le courage, qui ne salue avec joie, en Votre Majesté, un Roi sans artifice, un homme doué d'un haut sens viril

de l'honneur... La République accueille en vous le Roi du plus brave peuple que l'on ait jamais vu, mais surtout l'homme dont la conduite a puissamment aidé à raffermir le monde dans la légalité et l'ordre, la concorde, la loyauté et la liberté. »

Répondant au Vice-Président, le Roi exprime la joie profonde qu'il éprouve à toucher le sol de la généreuse Amérique, qui, aux jours d'épreuves, a tendu aux Belges une main secourable, et dont les vaillants soldats ont pris une part si glorieuse à la victoire de l'Entente. Les Américains constatent avec un plaisir visible que le roi Albert s'exprime en un excellent anglais et sans s'aider d'aucune note.

Les présentations terminées, le Roi et la Reine, escortés par les personnages officiels, se mettent en marche vers la sortie, parcourant dans toute sa longueur le pier gigantesque, dont la voûte et les hautes parois disparaissent sous une étincelante profusion de grandes bannières aux plis soyeux ; il y a là 3.000 étendards, qui marient entre elles les couleurs de toutes les nations de l'Entente : cette décoration splendide a coûté la bagatelle de 75,000 dollars, et jamais Roi n'est entré dans une ville par une allée plus triomphale.

Rangés en deux files sans fin contre les cloisons pavoisées, des jeunes gens et des jeunes filles en uniformes font la haie : les premiers appartiennent aux *Knights of Columbus* et à divers groupes de Boy-Scouts, les secondes à l'Armée du Salut ou à la *Young Women Christian Association*, ou bien encore aux *Girl-Scouts*. Vêtues de bleu ou de kaki, impeccablement alignées, toutes ont aux lèvres le même sourire, toutes, la main crânement arrêtée au bonnet fleuri d'une cocarde, font le même salut militaire, telles des soldats à la parade ; et ce déploiement de jeunes forces révèle

un ordre, une discipline, une solidarité sociale qui montrent la puissance de l'esprit public aux États-Unis.

Des limousines de la Cité, spacieuses et confortables voitures aux carrosseries peintes de brun clair, attendent les Souverains et leur suite au pied des degrés de la jetée, d'où elles les emportent rapidement vers le *Lackawanna ferry*, où, traversant la North River, le cortège quittera Hoboken pour gagner la rive de New-York. Il tombe une pluie fine et serrée, qui ne refroidit pas l'enthousiasme des nombreuses écoles de fillettes et des détachements de boy-scouts alignés au bord des trottoirs et poussant de joyeux vivats.

Tout à coup, les autos s'arrêtent sous une manière de viaduc : par une échappée qui laisse voir le ciel brumeux, on aperçoit de hautes cheminées de navires qui vont et viennent dans les deux sens, et dont le vent qui souffle du large rabat les panaches de fumée. La halte se prolonge. Que fait-on? Pourquoi cette station imprévue?... Il y a là quelques policiers, mais aucun passant ne circule. Une dizaine de minutes s'écoulent; puis, on voit s'avancer lentement une énorme armature de fer : un pont tournant, selon toute apparence... Non : c'est la station du *ferry*. On se croyait sur la terre ferme, et l'on était un peu surpris de cet arrêt inexplicable : on était, en réalité, sur le ferry-boat *Ithaca*, dont les deux mâchoires gigantesques avaient aisément englouti les autos du cortège royal.

Celles-ci, bientôt, reprennent leur course sur l'autre bord de la North River, où commence la ville de New-York : l'animation des rues grandit ; on entrevoit, dans un éclair, des maisons prodigieusement hautes, d'une couleur fauve, comme enfumée, des places où de grandes palissades portent des affiches aux teintes violentes et aux figures démesurées, faites pour attirer l'œil de loin,

des monuments, des tours, des chemins de fer aériens, et, dans l'ombre écrasante des masses cyclopéennes qui enserrent les avenues, une fuite perpétuelle d'automobiles sans nombre, se croisant ou se dépassant avec un ordre miraculeux.

Une marquise que drapent de leurs plis de lourdes tentures de velours grenat et une grande bannière étoilée jointe à un immense drapeau belge, puis, dans un vestibule de marbre recouvert d'un épais tapis, des palmiers et des gerbes de fleurs : telle apparaît la somptueuse entrée de l'hôtel Waldorf-Astoria, qui arbore une parure de fête en l'honneur de ses hôtes royaux. Bien qu'un demi-incognito entoure cette arrivée discrète, il y a, massée devant l'hôtel, une cohue compacte de curieux, formée en majorité de dames et de fraîches jeunes filles, avides de connaître les traits de la reine Élisabeth, que toute l'Amérique appelle, depuis 1914, « la première femme de la guerre » : *the first lady of the war*. Un long murmure ravi, mêlé aux *cheers* sonores, témoigne que leur attente n'a pas été déçue.

Les Souverains belges avec leur suite occupent au Waldorf-Astoria une enfilade d'appartements situés au troisième étage et ouvrant leurs larges croisées sur la fameuse « Cinquième Avenue ». Ces appartements fastueux et magnifiquement décorés furent ceux du général Pershing, pendant les triomphales journées où New-York fêta ses victoires. Ainsi les pas du roi Albert trouvent ici, tout naturellement, l'empreinte d'autres pas héroïques, et ces deux grandes figures s'unissent dans une harmonie fraternelle.

Un lunch intime réunit autour de Leurs Majestés, dans la claire salle à manger des appartements royaux, le Vice-Président des États-Unis et Mme Marshall ; le Secrétaire d'État adjoint et Mme Breckenridge-

Long; l'ambassadeur des États-Unis à Bruxelles et Mme Brand-Whitlock ; l'ambassadeur de Belgique à Washington et la baronne de Cartier de Marchienne ; le général March ; le consul général de Belgique et Mme Pierre Mali ; enfin, les membres de la suite qui accompagne les Souverains depuis le départ de Bruxelles.

Dès maintenant, le *royal party* s'augmente des deux ambassadeurs, du major général William M. Wright, commandant la 49e Division ; de M. George C. Tarler, conseiller d'ambassade; du colonel Patterson ; de M. Pol Le Tellier, secrétaire de l'ambassade de Belgique à Washington, et de M. J. M. Nye, chef des agents spéciaux.

La joyeuse entrée officielle n'ayant lieu que demain matin, le Roi pourrait, s'il le voulait, se reposer cette après-midi ; mais on sait de reste que le repos n'entre guère dans ses habitudes : seulement accompagné du Prince et du rear admiral Long, le Roi entreprend vers quatre heures, dans un demi-incognito, une reconnaissance de New-York. Sa voiture s'arrête bientôt devant un modeste immeuble de la Quarante-septième rue du quartier oriental : là siège le *Belgian Bureau*, centre de la colonie belge, dont le rez-de-chaussée abrite la petite église Saint-Albert, si touchante d'humilité, et qui ressemble, tant elle est basse, aux obscures chapelles souterraines où priaient les premiers chrétiens. Et ne sont-ce pas des exilés, des proscrits, des persécutés qui sont venus dans cette humble église répandre leur âme aux pieds de Dieu ?

Le Roi visite d'abord ce temple qui fut baptisé de son nom et où, durant quatre ans de guerre, pas un jour ne s'est écoulé sans que les plus ferventes prières fussent adressées au Ciel pour lui et pour la Belgique éprouvée.

Puis, montant au premier étage, le Souverain gagne la salle bondée où l'attend la colonie belge, impatiente de revoir ces traits où les durs devoirs de la guerre ont marqué leur virile empreinte. Il y a là Mgr Stillemans, directeur du *Belgian Bureau,* et son assistant le Père Nys ; Mgr Hebbelynckx, vice-recteur de l'Université de Louvain ; M. Pierre Mali, consul général de Belgique ; les grands violonistes Eugène Ysaye et Ovide Musin, etc., etc...

Quand le Roi paraît sur le seuil, le visage heureux et riant, un grand cri de loyal amour et de gratitude éperdue salue son entrée dans la salle ; il y a des larmes dans tous les yeux, tous les cœurs battent un peu plus vite... Albert Ier verra sans doute des démonstrations plus grandioses, non de plus touchantes que celle-ci, qui lui vient de compatriotes restés obstinément fidèles au culte de leur petit pays.

Mgr Stillemans, qui fut, pendant la guerre, à la tête du *Belgian Relief Committee*, lequel recueillit quatre millions de dollars en faveur des Belges, souhaite la bienvenue au Souverain ; puis, faisant le tour du cercle, le Roi va de l'un à l'autre, serre les mains, cause avec chacun, heureux de saluer ces Belges qui, par leur travail opiniâtre, ont su se faire une place à eux dans la formidable métropole. Simple et charmante cérémonie, qui laissera un souvenir ému à tous ceux qu'elle à réunis dans un même sentiment d'amour et de fierté patriotique.

Le soir, dans Broadway fourmillant et violemment illuminé par le flamboiement des réclames qui couvrent les murs de ses gratte-ciel, on voyait se promener des Belges curieux des spectacles de New-York, et que ce Manhattan nocturne éblouissait et amusait, car ils

s'arrêtaient par instants devant quelque annonce lumineuse plus impressionnante que les autres : le chat qui court après la pelote de fil, la jeune femme vivement balancée au rythme de son escarpolette, l'automobile dont la course effrénée éparpille follement à la brise les cheveux blonds de la *motor-girl*, la cascade d'émeraudes, de topazes, d'opales, de rubis, de saphirs, — immenses *Mané-Thécel-Pharès* inscrits sur les murs flamboyants de cette vertigineuse Babel par un Zacharie *up to date* ; ou bien encore ils regardaient, les yeux levés vers les hauteurs, un *building* de quarante étages, qui, vaguement éclairé d'en bas, profilait parmi les ténèbres un grand spectre de lumière blafarde que couronnait comme d'un halo la fine buée phosphorescente montant d'un *roof-garden* en fleurs où, autour des abat-jour roses, les soupeurs, sur la fraîche terrasse, achevaient gaiement leur soirée à quelque deux cents mètres du sol...

1. — Le Roi et Mr Rodman Wanamaker quittant Battery Place en automobile

LE TRIOMPHE DU ROI A NEW-YORK

Vendredi 3 octobre.

Le programme du *royal trip* comportait naturellement, avant toute autre démarche, une visite à Washington : le Roi tenait essentiellement à rendre au Président Wilson la visite qu'il en avait reçue et à dire au chef de l'État la reconnaissance de son peuple pour l'aide que les États-Unis lui avaient si généreusement et si spontanément prêtée. La maladie du Président est venue renverser ces projets, et, contrairement à toute attente, c'est Washington qui est devenue la dernière étape du voyage, et à New-York échoit l'honneur d'accueillir le Roi la première.

Cette journée inaugurale n'en aura que plus d'éclat : si la République étoilée possède son cerveau à Boston, et à Washington les organes qui commandent sa vie politique, c'est à la pointe de Manhattan qu'on entend palpiter son cœur aux journées de fièvre populaire; c'est dans Broadway, chemin de gloire, rue sans pareille dans l'univers, que défilent les triomphateurs acclamés par des multitudes telles qu'on n'en voit nulle part

ailleurs ; c'est là, comme sur l'avenue sublime qui rattache le Louvre à l'Étoile, que les Victoires aux ailes de flamme reposent leur vol éblouissant. Jamais sacre de vainqueurs ne trouverait sur la terre un décor plus grandiose, s'il n'y avait Paris, sa place de la Concorde et ses Champs-Elysées. Mais les constructions surhumaines qui enveloppent Broadway dans leur ombre, prêtent aux triomphes qui s'y déroulent on ne sait quelle grandeur formidable que Rome même ne leur donnerait pas, et l'apothéose d'aujourd'hui prendra dans ce cadre une ampleur ignorée de la vieille Europe.

Une courte croisière sur l'Hudson précédera l'entrée triomphale. Le Roi ayant manifesté le désir de se rendre compte des commodités d'abordage que présente la ville de New-York, c'est au pier 36, le meilleur, que l'embarquement aura lieu.

Bien qu'il ne soit guère que dix heures, déjà une multitude fiévreuse attend dans la 33e rue le départ des autos royales, qui bientôt, à une vive allure, démarrent dans un appel de trompes et un ronronnement de moteurs et remontent la Cinquième Avenue, précédées par un détachement de policiers motocyclistes qui rendent la voie libre devant elles. A peine a-t-on le temps d'entrevoir des gratte-ciel géants, qui ont l'air, avec leurs faîtes noyés de brume, de cathédrales juxtaposées par un architecte en délire, et dont la hauteur prodigieuse croît à mesure qu'on approche du port, — et déjà un cordon serré de *policemen*, une foule grouillante, des pavoisements et des fanfares, annoncent que l'on arrive au pier. Des centaines de gracieuses jeunes filles en emplissent le premier étage d'un papillottement de robes blanches : coiffées seulement de leurs cheveux qui, à la mode américaine, retombent en coques sur les oreilles et encadrent la fraîcheur des joues, elles applau-

dissent frénétiquement le Roi et la Reine qui, conduits par le comité de réception, franchissent la passerelle du *Noma*. Ce beau yacht, qui appartenait autrefois à Vincent Astor et qui, au cours de la grande guerre, fut mêlé dans les eaux d'Europe aux opérations maritimes, a été récemment acquis par Rodman Wanamaker, puissant homme d'affaires, président du *Mayor's Welcome committee,* lequel groupe les représentants les plus éminents du commerce et de la finance de New-York, du monde politique, de l'armée, de la marine, etc... Pressés sur la dunette du yacht, ces messieurs, pendant l'excursion, seront présentés tour à tour au roi Albert, qui ne manquera pas de nouer avec chacun d'eux une conversation instructive qu'il reprendra à l'occasion.

Redescendant la North River, le *Noma*, dans une marche rapide, gagne bientôt le large de la baie, pour offrir à ses hôtes princiers une vue d'ensemble de Manhattan. Et d'abord, le ciel et les eaux apparaissent fumeux et brumeux, ouatés d'une grisaille indistincte : fumées du brouillard sur la baie, fumées des grands navires qui passent, fumées innombrables de New-York coiffant de leurs panaches multiples les immenses toits plats des gratte-ciel. Puis, un coup de vent balaye la brume, et Manhattan sort de ses limbes : le soleil illumine de face la *sky-line*, qui maintenant s'affirme dans sa puissante réalité et découpe des arêtes précises sur le ciel lentement éclairci ; et, sous les rayons du matin, les murs gigantesques des *buildings* prennent une gracieuse patine vermeille qui allège leurs masses écrasantes, tandis que, çà et là, la dorure d'une corniche ou d'une statue dressée au faîte de quelque tour, jette d'ardentes étincelles. Aperçue ainsi dans la gloire d'une claire matinée automnale, New-York est singulièrement belle.

A présent, contournant l'éperon de la presqu'île de Manhattan, le *Noma* remonte l'East River, et l'énorme *Sky-line* se déplace sans rien perdre de sa majesté : vus de cet angle, ses grands profils se distinguent mieux les uns des autres et s'accusent avec plus de relief. On reconnaît et on nomme tour à tour les plus imposantes unités de cette collection de géants, qui semblent se presser coude à coude au bord de la rade, pour mieux voir les allées et venues des vaisseaux : la tour du *Metropolitan*, le clocheton du *Singer building*, la pyramide du *Banker's Trust*, le vaste *Municipal building*, portant sur son toit un palais semblable au baldaquin de parade qui charge le dos d'un éléphant, et, roi de ce peuple de colosses, le *Woolworth building*, dont la flèche monte à 792 pieds, — la plus haute construction de pierre que la planète ait jamais vue.

Cette assemblée de *sky-scrapers*, dont le moindre, dans nos villes d'Europe, provoquerait la stupéfaction, cette rangée de tours colossales massées sur un espace restreint, remémore invinciblement ces planches synthétiques des atlas, qui, pour l'instruction des enfants, groupent les uns à côté des autres les plus hauts monuments du monde. On croit voir la dure silhouette d'une chaîne de montagnes rectilignes, d'où émergent quelques pics aigus; et l'on reste muet d'étonnement devant la grandeur écrasante de cette sorte de chaos cosmique, si énorme qu'il semble être plutôt une création de la nature qu'une œuvre de l'industrie humaine.

De l'autre côté de la rivière, c'est Brooklyn, le faubourg immense, avec ses usines, ses cheminées, ses chantiers, ses embarcadères, ses pontons et ses entrepôts. Le large bras de mer, que traversent plusieurs ponts de deux kilomètres, y répand une vie, un mouvement, une fièvre de travail dont le seul spectacle excite et enivre

l'imagination, et ce port intérieur développe un panorama d'une grandeur et d'une puissance incomparables. Surplombant l'eau de cinquante mètres, le pont suspendu de Brooklyn dessine un lacis métallique d'une légèreté arachnéenne, où les piétons ont l'air de mouches guettées par l'araignée géante que figure un tramway en marche. Cette merveille d'art, longtemps célèbre, n'est plus la seule de son espèce : là-bas, au fond d'une perspective où l'épaisse fumée des bateaux plaque des empâtements gras et lourds, deux ou trois ponts semblables se devinent, plus fins, plus aériens encore, et où courent sans cesse, rattachant le faubourg à la métropole, les longs trains de l'*elevator*. Les Etats-Unis sont une terre où l'on multiplie les miracles, où l'énergie et la hardiesse ne reculent devant aucun effort.

Le programme a fixé midi pour la joyeuse entrée du Roi. Tout annonce que cette heure approche : déjà, les sirènes des vaisseaux emplissent la rade de leur allègre vacarme, et de grandes bannières étoilées palpitent maintenant au sommet des gratte-ciel. Un radieux soleil de victoire illumine partout la *sky-line*, car le ciel aussi a voulu fêter cette heure inoubliable.

Le *Noma* regagne rapidement la pointe extrême de Manhattan et s'amarre aux flancs du Pier A, que des trophées de drapeaux belges et d'étendards américains recouvrent de leurs plis chatoyants. Le vide de la vaste Battery Place, où attendent les autos royales, s'encadre d'un cordon rectiligne de troupes de l'artillerie côtière et du 22e d'infanterie, qui, roides et figées au port d'armes, y dessinent un quadrilatère d'une perfection géométrique. Une force de cinq cents policiers contient et refoule non sans peine la cohue qui, dans Battery Park et les artères avoisinantes, déborde en impatiente marée.

Onze heures trois quarts sonnent aux horloges lorsque le roi Albert débarque, suivi de la Reine et du Prince. Le major general Barry et le rear admiral Glennon saluent sur le quai les Souverains et les conduisent aux limousines qui les mèneront au *City Hall*. Tandis que les automobiles chargent les membres du *royal party* et du comité de réception, un gratte-ciel qui domine la place d'une hauteur de trente-quatre étages, le *Whitehall building*, donne au Roi un avant-goût des ovations qui vont l'accueillir dans Broadway : chacune de ses trois cents croisées encadre des grappes mouvantes de têtes penchées vers la large esplanade, et, du rez-de-chaussée jusqu'au faîte, l'immeuble monstrueux bat des mains, pousse des *cheers*, agite des mouchoirs, acclame et siffle à perdre haleine. C'est comme une brusque bouffée de l'air du Nouveau Monde qui vous souffle au visage, quelque chose de joyeux, de franc et de robuste, la saine alacrité d'un peuple jeune et fort.

Mais déjà le cortège s'ébranle au milieu des acclamations qui montent du parc, des rues voisines et des maisons de Battery Place. L'immense apothéose commence à l'heure précise fixée par le programme, et elle se déroulera sans le plus petit accroc : car les Etats-Unis sont le pays de l'ordre et de la discipline. Et pourtant, quelles forces imposantes New-York a dû mobiliser pour l'entrée triomphale du Roi ! Un escadron de *policemen* à cheval, superbes dans leur uniforme bleu, un régiment d'infanterie, un détachement d'artillerie, ouvrent la marche du cortège, qui compte cent automobiles, et que flanquent à droite et à gauche des policiers motocyclistes.

Il y a, d'ici au *City Hall*, une distance d'un mille, et Broadway traverse New-York de part en part sur une

longueur de près de six lieues. Mais l'espace relativement court que va parcourir la parade est le cœur même de la cité : là s'accumulent et se bousculent les *buildings* aux bureaux sans nombre où les plus grandes affaires du monde — commerce, industrie et finance — ont leur siège et leur centre nerveux, immeubles que la nécessité d'être situés auprès du port, jointe au prix énorme du terrain, fit se développer en hauteur et monter à des altitudes qui sont constamment dépassées.

Nul endroit n'est mieux indiqué pour servir de point de départ à l'entrée triomphale du Roi : là, regardant Broadway, se dresse, devant ce fameux *Bowling Green* qui fut le berceau de New-York, le *Custom House*, dont le fronton porte des statues allégoriques de marbre blanc, représentant les nations maritimes du globe ; l'une d'elles se distingue de ses sœurs par sa blancheur immaculée, et, sur son socle, on lit : BELGIUM. Coiffée du casque, armée du bouclier, elle semble fière d'être mêlée à ce chœur de puissances navales. Elle occupe la place d'une statue qui avait pour nom *Germania*...

Sur les degrés du *Custom House*, s'échelonnent des rangs de spectateurs que l'œil renonce à dénombrer, et nul mot ne pourrait traduire le frémissement qui parcourt cette cohue et les cris délirants qu elle pousse, quand passent la limousine du Roi, puis celles de la Reine et du Prince. Sur les corniches des édifices, sur les terrasses, sur les toits plats des vertigineux *sky-scrapers*, apparaissent de noires grappes humaines qu'on dirait suspendues dans l'air. Mais ce qui défie toute peinture, ce qui passe l'imagination, ce qui, même après qu'on l'a vu, semble encore un rêve fantastique, c'est le peuple innombrable pressé sur les deux trottoirs de Broadway : étranglée comme une

gorge étroite entre les parois des gratte-ciel qui l'écrasent de leurs masses géantes, l'artère sans fin s'enfonce là-bas en une perspective insondable, absolument déserte et vide dans toute la largeur de l'asphalte, mais bordée jusqu'à *City Hall*, des deux côtés, d'un cordon noir, d'une longue traînée sombre et grouillante, faite de centaines de milliers d'hommes.

La métropole démesurée et sa formidable banlieue ont jeté par immenses poignées leurs populations dans cette rue, où circule, aux jours ordinaires, un demi-million de passants : par les chemins de fer, les *ferry-boats*, les *elevators*, les *subways*, New-York, Brooklyn, Jersey-City, Newark, Elizabeth, Richmond, ont déversé leurs flots humains dans Broadway et dans ses abords, et l'on sent que cette multitude est mue par un élan d'amour plus que par la curiosité. Jamais événement historique n'a rassemblé en aucun lieu du monde une foule plus dense et plus anxieuse que celle qui va, en ce grand jour, acclamer le Roi dans Broadway.

Aussi, quand le cortège royal débouche dans la fameuse artère, une clameur inouïe éclate, si forte et si brusque qu'elle ressemble à quelque décharge d'artillerie, et ce cri d'un peuple en délire, ce mugissement de mer humaine, cette rumeur prodigieuse grandit, s'enfle, se propage en traînée de poudre sur une distance d'une demi-lieue, et s'en va mourir tout là-bas, pareille aux grondements du tonnerre se prolongeant en échos sourds jusque aux limites de l'horizon.

Cet ouragan impétueux confond, mêle et roule toutes les voix capables de traduire l'enthousiasme d'une multitude d'un million d'hommes dans une cité américaine ; et, de même que dans une tempête l'oreille ne perçoit tout d'abord que le fracas terrible du vent, où se noient tous les autres bruits, on n'entend aux premières minutes

qu'un brouhaha vague et confus, dont on n'arrive que peu à peu à discerner les notes multiples et les éléments composites. Il y a de tout dans ce concert : des sons de trompes d'automobiles, des éclats cuivrés de fanfares, des carillons de cloches d'églises, de longs mugissements de sirènes, de folles bordées de coups de sifflet qui partent comme des fusées sonores, et surtout, aigus et stridents à trouer nos tympans d'Europe, des *cheers* poussés à plein gosier et des vivats retentissants, dont les murailles cyclopéennes renvoient et amplifient encore les assourdissantes vibrations.

Mais, en cette journée triomphale, Broadway n'est pas moins étonnant pour les yeux que pour les oreilles : cette double chaîne de monts cubiques, que séparent seules les gorges étroites formées par les voies latérales, et qui font de la large rue une sorte de ravin resserré, cette longue procession de Titans luttant à qui l'emportera dans l'audacieuse ascension de l'Olympe, cette rangée de tours de Babel surplombant de leurs masses énormes le grouillement sombre et confus d'une foule de vallée de Josaphat, — ce spectacle, pour l'Européen fraîchement débarqué à New-York, est quelque chose de si nouveau, de si étrangement prodigieux, qu'il est tenté d'abord de croire à quelque rêve extravagant. Nous n'avons jamais vu ailleurs, et jamais plus nous ne verrons une cohue d'une telle densité, un rassemblement d'êtres humains aussi follement innombrable : car les *offices* de la cité ont, en l'honneur du Roi des Belges, fermé leurs portes en ce grand jour avant l'instant réglementaire. Magasins, bureaux maritimes, banques et compagnies d'assurance se sont tous vidés de leurs hôtes : tout le peuple laborieux des *clerks*, des caissiers et des sténographes, toute la gent espiègle des dactylos et des midinettes new-yorkaises, occupent

aujourd'hui les trottoirs, serrés, pressés, tassés au point qu'une épingle jetée d'une fenêtre ne tomberait pas sur le pavé. La ruche géante de pierre et de béton a lâché ses actives abeilles, et toutes ses alvéoles sont vides.

Toutes? Non : les croisées des immeubles — et certains *buildings* colossaux en comptent jusqu'au nombre de cinq cents — montrent, sous leurs guillotines relevées, des groupes d'employés des deux sexes, avidement penchés vers l'asphalte où les autos royales s'avancent; et, jusqu'au quarantième étage, toutes les fenêtres qui ouvrent sur Broadway encadrent ainsi de fraîches guirlandes de *girls* aux chevelures blondes ou brunes et au sourire éblouissant, jetant vers le Roi et la Reine une pluie de *cheers* et de baisers dont les dernières gouttes, encore chaudes, viennent s'éparpiller sur la suite.

Il y a, dans les acclamations et les gestes joyeux de bienvenue que prodiguent à leurs hôtes princiers ces humbles travailleurs des *offices*, un élan, une ardeur, une fougue, qui révèlent la sincérité en même temps que la profondeur de leurs sentiments d'amitié. On sent que le droit, la justice, la liberté, sont pour ce peuple autre chose que des abstractions, qu'il admire qu'une petite nation ait souffert pour ces grandes idées, qu'il salue dans le roi Albert leur chevaleresque défenseur et leur incarnation vivante. Et l'on songe non sans émotion que, parmi ces jeunes dactylos et ces apprenties couturières, il en est qui, en 1914, renonçaient à leur cinéma ou restreignaient héroïquement leurs modestes frais de toilette, afin d'envoyer leur obole aux victimes belges de l'invasion.

Mais voici Wall Street, rue célèbre où les plus grandes banques d'Amérique alignent leurs somptueuses façades et où, sous des voûtes de béton, s'entassent de fabuleux monceaux de banknotes, de valeurs et d'or.

C'est là que Plutus a son trône, c'est là que ruisselle le Pactole, c'est là que la finance mondiale possède son centre et son levier, c'est là que s'élaborent les chiffres qui abaissent ou qui haussent le change jusqu'aux confins de l'univers. La plus riche des artères du globe semble aujourd'hui paralysée : entre ses murailles de marbre blanc, un long fleuve noir d'automobiles demeure arrêté dans sa course ; car Wall Street même chôme en l'honneur du Roi, — et Dieu sait combien de millions lui coûteront ces précieuses minutes ravies au gain et consacrées à l'exaltation d'un héros !

D'ailleurs, toute la vie de New-York se trouve en ce moment suspendue par la marche du triomphe royal : un flux grossissant de tramways, d'autobus et de *motor-cars*, dont on voit fuir à perte de vue les toitures ou les impériales, s'immobilise dans toutes les *streets* dont les affluents viennent grossir le puissant courant de Broadway ; et, comme cette grande rue du commerce compose la colonne vertébrale de Manhattan et de New-York, sa paralysie gagne et glace les plus lointaines extrémités de la gigantesque métropole. Cet arrêt d'un mouvement fiévreux et qui jamais ne se ralentit, cette suspension d'activité dont New-York n'a donné l'exemple que dans les plus grandes circonstances de l'histoire des États-Unis — comme à la mort de Roosevelt, où, en signe de deuil, les tramways, les automobiles, les chemins de fer s'arrêtèrent pendant une minute, — c'est le plus magnifique hommage qu'une telle ville puisse dédier au Roi.

En face de Wall Street, un clocher surgit au milieu des gratte-ciel : c'est *Trinity Church*, dont la flèche est singulièrement humiliée par ces « cathédrales du commerce ». Sous l'église, un spacieux cimetière, semé de dalles et de stèles blanches, s'étend en bordure de

Broadway : le contraste de ce champ de repos avec le tumulte de la rue et l'agitation des passants est prodigieusement suggestif. Là, parmi d'autres morts illustres, est enterré Robert Fulton, qui, en propageant le premier la navigation à vapeur, s'est acquis des titres éclatants à la gratitude de l'Union; les petits tombeaux de marbre recouvrent des martyrs de l'Indépendance. Ce peuple a la piété des morts, et il le prouve en gardant là, au cœur même du centre des affaires, cette nécropole dont le terrain a une valeur incalculable.

Engorgées par l'arrêt de la circulation, les rues qui débouchent dans Broadway sont noires d'une multitude compacte et d'une longue file de véhicules couronnés de bouquets humains. Chacune de ces voies latérales souffle sur le passage du cortège une plus chaude bouffée d'enthousiasme et une plus folle tempête de cris. A certains endroits, le tumulte atteint à un tel paroxysme qu'on éprouve une sorte de vertige : comme un élixir capiteux, le délire de cette foule vous gagne, vous monte à la tête, vous enivre, vous emporte en un tourbillon de sensations désordonnées que la raison ne contrôle plus.

Tâchons pourtant de garder notre sang-froid, d'ouvrir les yeux et de bien voir cette apothéose sans pareille : nous ne vivrons plus de telles minutes... Devant nous, l'escorte militaire et les limousines qu'elle précède soulèvent un poudroiement léger, et l'on ne peut distinguer nettement la voiture où se trouve le Roi; mais on devine l'endroit où elle passe à la brusque explosion des *cheers*, aux grandes vagues qui agitent la foule lorsqu'elle a reconnu les traits du triomphateur d'aujourd'hui, au papillottement des mouchoirs, des chapeaux, des drapelets sans nombre qui flottent, palpitent et tourbillonnent au-dessus de l'océan des têtes, et au long

sillage d'émotion que cette voiture laisse derrière elle. Les mêmes mouvements et les mêmes cris signalent le passage de la Reine, avec des nuances plus discrètes, plus caressantes, oserait-on dire : car il semble que ce peuple comprenne qu'il faut, à cette femme délicate, un langage tendre et mesuré.

Si on lève les yeux vers le ciel, le spectacle n'est pas moins curieux : tout là-haut, entre les arêtes que découpe le faîte des *buildings*, des nuées de petits papiers blancs, pareils aux plumes qui s'échapperaient d'un énorme édredon crevé, flottent dans l'atmosphère lumineuse et descendent lentement vers le sol; parfois même, c'est tout un journal qui dégringole en tournoyant, va et vient comme la brise le pousse. Manifestations saugrenues? Que non! L'on reconnaît ici ce sens pratique et sainement « réaliste » qui distingue les Américains : les cris qu'on jetterait vers la rue du haut d'un quarantième étage se perdraient, avant d'arriver, parmi le tonnerre des vivats; alors, on déchire un journal en mille morceaux qu'on éparpille dans l'air (dans l'impatience de l'enthousiasme, il arrive qu'on ne le déchire pas et qu'on le précipite tout entier), ou bien l'on abandonne au vent des poignées de grands confetti : ainsi, on aura pris sa part de l'allégresse universelle, et, puisqu'on ne peut se faire entendre, on attirera du moins les regards. Et l'effet, d'en bas, est charmant : ces menues parcelles de papier, qui longtemps demeurent suspendues à des hauteurs phénoménales, étincellent et dansent au soleil comme des essaims de papillons, et, sous cette pluie de flocons blancs, Broadway semble un *Canyon* rocheux perdu dans une tempête de neige.

Scraps of paper (chiffons de papier) : c'est ainsi qu'on nomme à New-York ces menus lambeaux de gazettes, qui accompagnent dans la cité les grandes réjouissances

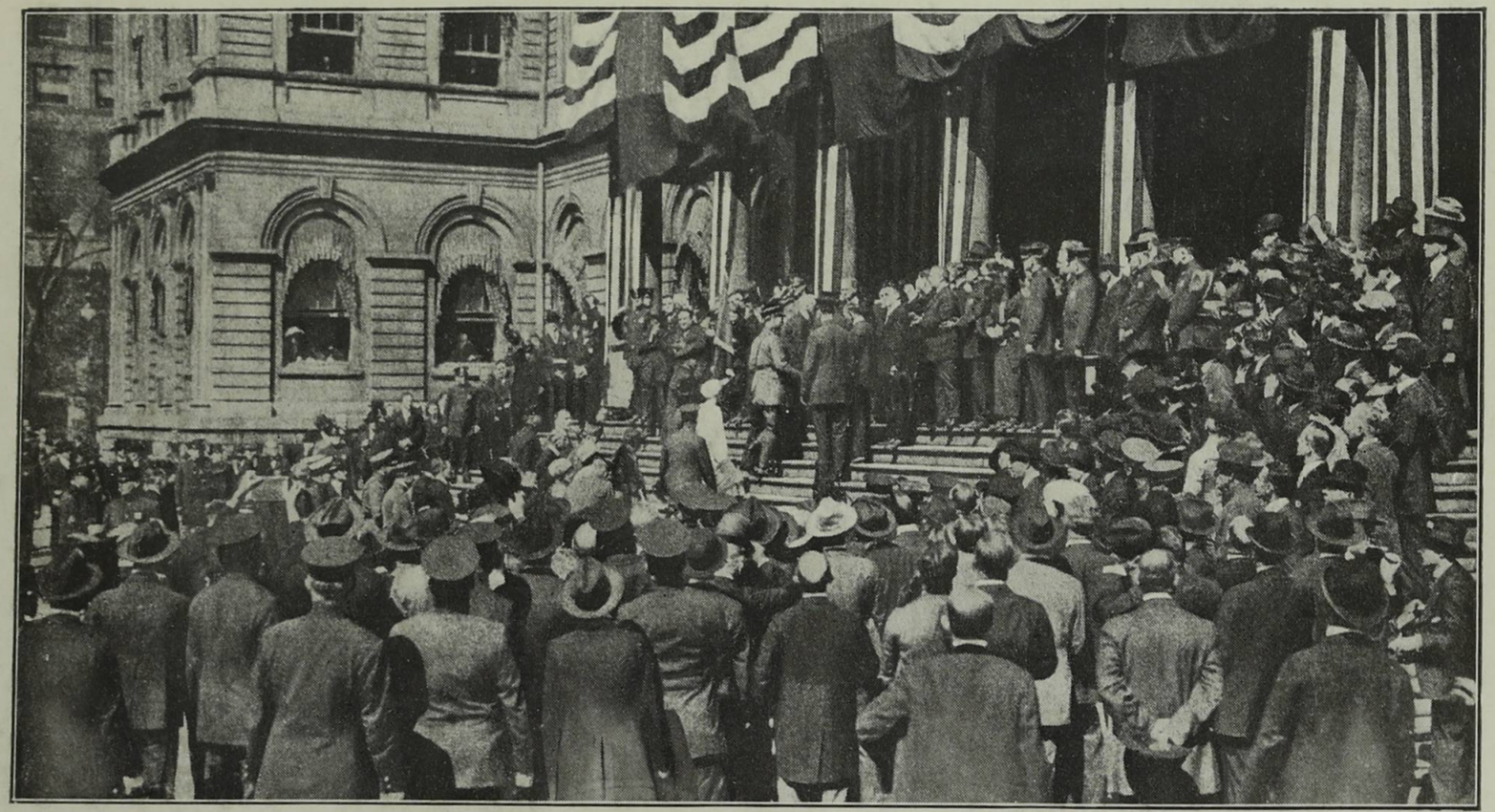
publiques. Piquante ironie du destin, qui associe malicieusement à ce triomphe du roi Albert le souvenir de Bethman-Hollweg!

Il y a aussi les serpentins, qui fusent, se déroulent en spirales et se tendent d'une fenêtre à l'autre en entrelacs enchevêtrés, suspendant leurs épaisses guirlandes aux murs des étages inférieurs.

Et surtout il y a les drapeaux, dont New-York, pour fêter le Roi, fait aujourd'hui une dépense monstre. Les immenses bannières étoilées, qui partout pendent en plis soyeux aux croisées ouvertes des *buildings*, rehaussent encore le pittoresque et l'éclat de ce cadre urbain par leur chatoiement prestigieux; et certes, aucun drapeau au monde n'est plus splendide que celui-là, qui mêle aux trois couleurs de France une constellation étincelante, aucun ne se prête mieux que lui à décorer les murs des villes ou l'intérieur des édifices, aucun ne chante mieux au soleil l'hymne de gloire et de liberté, ce « chant des astres » célébré par Rostand. D'un bout à l'autre de l'Amérique, nous allons voir flotter ainsi, arborée en l'honneur du Roi, la bannière aux raies blanches et rouges, au carré bleu semé d'étoiles; nous la rencontrerons partout, fraternellement unie aux plis du drapeau de mil-huit-cent-trente, et nous en garderons au cœur une émotion inoubliable, aux yeux un souvenir ébloui.

L'enthousiasme va croissant à mesure que l'on approche de *City Hall*, et la chaleur des ovations augmente de minute en minute : la température de cette fièvre, qu'on croyait au point maximum, monte encore de plusieurs degrés.

Soudain, comme une clairière immense au débouché d'une drève étroite, un vaste espace vide se découvre et se creuse entre les gratte-ciel : c'est Park Row, grande



3. — L'arrivée du Roi et de la Reine au City Hall de New-York.

place plantée d'arbres, que dominent les masses écrasantes de la « Cathédrale du commerce » et du *Municipal building*. Demeurant déserte en son centre jusqu'aux degrés du *City Hall*, elle est ceinte dans tout son pourtour d'un peuple innombrable de curieux, d'une marée humaine dont les flots se brisent et expirent, impuissants, contre un barrage de *policemen* qui, plus soucieux de maintenir l'ordre que de prendre leur part du spectacle, tournent le dos au cortège qui passe pour mieux surveiller leur public.

Le *City Hall* est un gracieux monument de style italien, composé d'un portique central, de deux ailes à un seul étage mais aux proportions harmonieuses, et d'une petite tour à coupole où s'insère un cadran d'horloge. Au milieu des voisins géants qui de tous côtés l'environnent, il semble étrangement minuscule : sa beauté rachète amplement l'exiguïté de sa taille, qui au surplus n'est qu'apparente.

Un bataillon de photographes et de cinématographistes braque à l'envi ses appareils, tandis que le Roi et la Reine descendent de leurs automobiles et gravissent lentement le perron où les accueille Mr. Hylan, le mayor du Greater New-York. Un escalier de marbre blanc mène à l'*Aldermanic Chamber*, où la réception aura lieu : à peine les Souverains arrivent-ils au vestibule du rez-de-chaussée, qu'une salve d'applaudissements éclate, crépite et se prolonge sans fin, répercutée par les murailles et mêlée de vibrants hourras ; elle part des galeries découvertes qui entourent le premier étage et où, contre les balustres de marbre, s'entasse une multitude compacte. Mais cette cohue est une élite, qui groupe, triée sur le volet, tout ce que le commerce, la politique, l'aristocratie financière et le monde intellectuel comptent de plus brillant à New-York.

Pourtant, la garde sévère qui veille au seuil de la salle de parade va encore, parmi cette élite, opérer un nouveau triage : les corridors et les galeries débordent en effet d'invités de la deuxième catégorie tout prêts à violer la consigne, tant ils sont désireux de voir leur mayor faire du Roi des Belges un bourgeois du Greater New-York. Mais, parvenus au seuil du temple, après quelle dépense de coups de coude ! il faut montrer une seconde carte. Et les membres du *royal party* risqueraient eux-mêmes d'échouer, si les *policemen* spécialement chargés de leur protection ne venaient à leur aide et ne leur frayaient passage dans la foule.

L'*Aldermanic Chamber* est comble : un homme de plus, on étoufferait ; à peine distingue-t-on les boiseries qui décorent les murs de la salle. Mais déjà, face au roi Albert et à la Reine, le mayor parle :

« La cité de New-York s'honore de souhaiter la bienvenue au premier Roi et à la première Reine qui visitent les Etats-Unis. Nous sommes heureux de saluer le Souverain-soldat qui a gagné les applaudissements et l'admiration du monde par son courage, sa sincérité et son dévouement plein d'abnégation aux intérêts et à la vie de son peuple. Nous honorons ce chef qui fut toujours prêt à partager les périls de ses sujets et qui insuffla dans leurs cœurs la confiance, la sécurité, la certitude de la victoire, de la liberté et de la gloire.

« Nous saluons avec des sentiments profonds d'admiration et d'amour la femme qui fut constamment sa compagne aux heures du plus sombre danger, la femme dont les mains secourables, sur les champs de bataille et les lits de souffrance, relevait les soldats que les coups du sort laissaient indomptables et ranimait les courages défaillants de ceux qui se battaient pour la cause de leur pays.

« Nous saluons Leurs Majestés le roi Albert et la reine Elisabeth de Belgique.

« Le monde connaît la triste histoire des souffrances de la Belgique, la violation des traités, l'invasion, les déportations, le terrorisme, la faim et les massacres. La Belgique fut en fait le pivot de la guerre. Ce fut son cri qui fit courir aux armes l'humanité éprise de liberté et qui fit se souder en une force invincible toutes les armées du droit.

« Le peuple belge a révélé des aptitudes jusqu'alors ignorées à la solidarité nationale. Quoique martyrisé et dispersé, il s'élèvera au-dessus de ses voisins dans la reconstruction d'une nouvelle et plus grande Belgique. Il cherchera pour cette œuvre l'aide des Etats-Unis : elle lui sera spontanément et joyeusement accordée. La générosité américaine se manifestera dans la reconstruction de la Belgique comme elle l'a fait durant la guerre...

« Nous sommes unanimes à reconnaître que l'activité, l'industrie et la persévérance des travailleurs belges sont des facteurs d'une valeur incalculable dans le problème qui se pose maintenant au pays. La confiance avec laquelle le peuple belge a déjà entrepris la tâche de reconstruction est le meilleur indice que la Belgique remportera dans la paix une victoire aussi triomphante que dans la guerre...

« Au nom de notre vaste communauté de citoyens, j'ai le plaisir de décerner à Vos Majestés le droit de bourgeoisie d'une ville qui portait sur son premier écusson les mots : *Nouvelle Belgique*, d'une cité dont l'histoire passée et présente a été celle d'un entier dévouement à la cause de la liberté et de la démocratie, d'une cité fière de son américanisme, — la glorieuse cité de New-York ».

De vifs applaudissements saluent cette éloquente péroraison, tandis que le mayor Hylan remet au Roi le rouleau de parchemin qui le fait citoyen de New-York; et, quand le calme s'est rétabli, le Roi lui-même prend la parole au milieu d'un profond silence et d'une émotion religieuse :

« Monsieur le Maire,

« Je vous remercie cordialement pour vos paroles de bienvenue. J'apprécie hautement l'honneur que la cité de New-York me décerne en me faisant un de ses citoyens. Je prise d'autant plus haut ce témoignage, qu'en Belgique les institutions municipales ont toujours joué dans le passé et continuent de remplir aujourd'hui un rôle marqué dans la vie publique du pays. Je pense qu'il n'y a pas dans l'histoire du monde un autre exemple pareil à celui de la ville de New-York qui, née voici trois siècles à peine, est devenue dans ce court espace de temps l'un des centres de l'activité universelle.

« New-York est, en effet, digne d'être la métropole commerciale et financière de cette admirable démocratie américaine qui s'est montrée aussi grande dans la guerre que dans la paix, et toujours généreuse envers ceux qui souffraient.

« Je suis heureux, Monsieur le Maire, de pouvoir apporter, à l'immense cité qui nous entoure de ses splendeurs, les salutations de la Belgique. »

A peine le Souverain s'est-il tu, que les bravos et les vivats éclatent et crépitent en longues salves. Mr. Rodman Wanamaker adresse ensuite au couple royal quelques

brèves paroles de bienvenue, aussi cordiales que délicates, évoquant le rôle héroïque que le Roi et la Reine des Belges ont joué durant la grande guerre; puis, se tournant vers l'assistance, il s'écrie :

— Vous savez, n'est-ce pas ? que ce sont eux qui ont gagné la guerre?

— Oui, nous le savons! répond-on de toutes parts.

Alors, Mr. Wanamaker drape sur les épaules du monarque les plis de soie d'un grand drapeau américain : le Roi, en un geste spontané, soulève un coin de cette bannière et le porte gravement à ses lèvres, et une folle explosion de *cheers* atteste que ce pieux hommage achève de lui gagner les cœurs de ses nouveaux concitoyens. Le président du *Welcome Committee* offre le même drapeau à la Reine, que New-York associe ainsi à la gloire guerrière de celui qu'elle nomme le Chevalier du Droit.

Mais on n'a point de temps à perdre : les policiers, à grand renfort de bourrades et d'objurgations, dégagent les abords de la salle, l'escalier de marbre, le perron, et, parmi de nouveaux hourras, le long cortège d'automobiles reprend le chemin du Waldorf-Astoria. Cette fois, c'est le mayor Hylan qui est assis auprès du roi Albert, cependant que Mme Hylan monte dans la voiture de la Reine. La rue La Fayette, la Quatrième avenue et la Neuvième rue, que suit tour à tour la grandiose parade, regorgent et débordent de cohues plus denses encore, semble-t-il, que celles de Broadway : on n'aperçoit à perte de vue qu'une épaisse nappe de flots humains où ondulent des remous puissants et d'où monte une immense rumeur, un cri formidable de bienvenue ; au passage des voitures royales, on distingue, parmi ce tumulte, le mouvement significatif des têtes qui se lèvent et se tendent dans une curiosité avide, pour

mieux voir, par dessus la foule, le visage des héros du jour.

Les acclamations, elles aussi, nous paraissent encore plus nourries et plus folles que celles de Broadway : tout ce peuple est littéralement soulevé par une vague d'enthousiasme ; on dirait que le Roi des Belges est devenu plus cher à son cœur depuis que le mayor Hylan l'a sacré bourgeois de New-York. Dans certains quartiers populaires, où des enfants aux yeux rieurs grouillent sur les escaliers de fer pendus aux facades des maisons, la joie publique se manifeste par une débauche de coups de sifflet, de cris et de gestes frénétiques, et par des transports d'allégresse qui égalent, s'ils ne la dépassent, l'exubérance napolitaine.

De-ci de-là éclate une note plus originale que les autres : devant le *Wanamakers Store*, le *band* de ces grands magasins exécute une mâle *Brabançonne*, et, rangé en ordre de parade, un corps de police féminine, vêtu d'uniformes bleus et rouges, salue le Roi militairement, cependant que, d'un geste crâne, les « officiers » mettent sabre au clair. Plus loin, devant un atelier où travaillent des fondeurs de cloches, un carillon cacophonique, qui, dans son délire, fait violence à toutes les lois de l'harmonie, accueille le passage du cortège ; mais ces extravagances elles-mêmes trahissent la générosité de ce vaillant peuple de New-York, prompt aux élans, aux effusions, aux démonstrations chaleureuses, et qui doit sans doute cette ardeur au prodigieux mélange de races que sut si bien assimiler la Cosmopolis d'Amérique.

Dans ces larges artères noires de monde, que la hauteur de leurs *buildings* fait paraître étroites, l'enthousiasme circule et bouillonne à grands flots, comme le vin qui, en écumant, sort du pressoir et tourne les têtes

rien qu'en exhalant son parfum. Et n'est-ce pas en effet le vin des pures vendanges de la victoire qui enivre aujourd'hui New-York ?

Mais la parade touche à sa fin, car voici la Cinquième Avenue, toute fleurie de grands drapeaux belges et de bannières américaines : c'est par cette fastueuse artère, où se dressent les riches résidences des Vanderbilt, des Rockefeller et autres rois de la finance, qu'après un repos d'une couple d'heures le Roi et la Reine gagneront, cette après-midi, Central Park, où les attendent 20,000 enfants des écoles métropolitaines.

La célèbre avenue rit et brille aux rayons d'un soleil de fête quand s'ébranle le cortège royal, que précède tout un escadron de policiers motocyclistes. Sur les larges trottoirs, la foule grouille et se masse, aussi dense qu'elle l'était tout à l'heure dans Broadway, aussi prodigue de *cheers* et de démonstrations. Mais il y a un contraste frappant entre la parade de ce matin et celle de cette après-midi : la population laborieuse a repris sa place aux bureaux et aux comptoirs des magasins ; c'est maintenant l'aristocratie, le monde du loisir et du luxe, qui remplit la Cinquième Avenue. Et comme les hommes, en Amérique, ignorent presque tous le loisir, l'élément féminin, cette fois, est en immense majorité. L'agrément du coup d'œil y gagne : ce ne sont partout que charmantes têtes, encadrées de grandes coques de cheveux qui cachent complètement les oreilles, coiffure qu'on trouve d'abord étrange, puis piquante, et enfin exquise. Les jeunes filles surtout sont jolies, avec leurs carnations vermeilles, leurs physionomies éveillées, leurs chevelures follement luxuriantes et le large épanouissement de leurs clairs sourires, qui découvrent des rangées de dents étincelantes dans leurs bouches pareilles à des

fruits, rouges comme des grenades entr'ouvertes. On devine, sous les plis des robes qui d'ailleurs les moulent étroitement, la souplesse robuste de leurs corps, entretenus dans une saine vigueur par le bain, le massage, les sports, tous les exercices de plein air. Dans ces magnifiques plantes humaines, que n'étiole pas l'atmosphère de serre chaude qui trop souvent étouffe nos villes, il n'y a rien d'artificiel; un sang libre et généreux court et bouillonne dans leurs veines, comme la sève dans les branches des arbres. Aussi, avec quelle énergie, avec quelle fougue et quel entrain ces belles enfants acclament le Roi ! Avec quelle grâce toute spontanée, avec quelle naturelle franchise elles lui offrent leurs sourires radieux, les gestes de bienvenue de leurs mains, l'adoration de leurs regards, tout l'élan joyeux de leur être tendu vers lui à la façon d'une fleur tournée vers le soleil !

La parade s'avance entre deux files interminables de limousines, si proches les unes des autres que leurs roues se touchent presque, et dont les trompes ou les sirènes cornent, mugissent ou sifflent à la fois en un charivari allègre, continu, puissant, formidable, qui va se prolongeant là-bas jusqu'au bout de la longue avenue. Chacune de ces voitures abrite tout un essaim de charmantes femmes, de *girls* aux longues chevelures dorées et de frais babys aux joues roses. Blondes, brunes ou noires, ces New-Yorkaises sont toujours ou presque toujours d'une rare et singulière beauté : la grandeur étrange de leurs yeux, l'éclat merveilleux de leur teint et de leurs dents éblouissantes, la perfection de leur plastique, en font des modèles *d'eugénie*; et l'élégance de leur toilette n'a rien à envier à Paris : sobre et discrète, elle réalise très souvent le comble du bon goût, qui n'est, suivant un mot profond de Brummel, ce prince des

dandys, qu'une « modération passionnée. » Telles sont les femmes des milliardaires, que certains préjugés absurdes représentent comme de vaines poupées parées de falbalas trop riches et chargées de bijoux voyants.

A travers les glaces des portières, ces princesses du *high-life* considèrent le Roi et la Reine avec un ardent intérêt, tandis qu'auprès d'elles leurs enfants agitent gaiement des drapeaux belges et poussent des hourras enthousiastes. Et voici qu'un souvenir touchant monte, à cette vue, dans nos mémoires : nous nous rappelons qu'en 1914, alors que la Belgique pantelait sous la griffe de l'envahisseur, des automobiles circulaient à travers la Cinquième Avenue, recueillant des dons et des vivres pour nos malheureux réfugiés; et, des croisées de leurs palais, ces femmes jetaient dans les voitures qui stationnaient devant leur seuil, des robes de soie, des colliers de perles, des poignées d'or... Ainsi, dans cette ville généreuse, l'humble ouvrière et la grande dame se rejoignaient par la pitié, comme elles se rapprochent aujourd'hui par leur commune admiration pour les Souverains d'un peuple martyr.

A évaluer les milliards que représentent les occupantes de ces innombrables limousines rangées dans la Cinquième Avenue, on éprouverait une espèce de vertige : car tout ce que compte de plus brillant la plus opulente ville du monde, se trouve maintenant rassemblé là pour saluer le roi Albert. La foule qui emplit les trottoirs et inonde de ses flots houleux les escaliers des monuments, et tout spécialement les degrés de la Bibliothèque publique, est elle-même des plus élégantes, et, de quelque côté qu'on se tourne, on n'aperçoit que fraîches toilettes et chapeaux à la dernière mode.

L'aspect de la fameuse Avenue change à mesure que

le cortège avance : les grands magasins disparaissent, pour céder la place aux hôtels et aux palais des milliardaires, qui souvent n'ont qu'un seul étage et sont entourés d'un jardin, — simplicité toute apparente qui réalise le comble du luxe.

Enfin, Central Park apparaît, avec ses grandes allées tournantes, ses bosquets, ses pelouses, ses cascades et ses rochers artificiels, coin de nature riante et fraîche qu'encadrent du reste de tous côtés les masses imposantes des *buildings*. Sur la route que suit la parade, vont et viennent à une vive allure des limousines dont la plupart sont conduites par de toutes jeunes filles, qui prennent les virages les plus brusques avec une merveilleuse adresse : certaines sont seules dans leur voiture, d'autres ont emmené dans leur promenade un bouquet de gracieuses amies en robes claires et chapeaux fleuris; et rien n'est plus charmant à voir que ces audacieuses *motor-girls* dont beaucoup ont à peine seize ans, avec leurs longues chevelures flottantes qui s'envolent au vent de la course.

Tout à coup, sur une grande pelouse doucement infléchie et bombée, on voit briller et palpiter comme un vaste parterre de fleurs roses remuées par le souffle des brises ; et de cette plate-bande gigantesque, s'élève une tempête de clameurs à la fois délicates et fortes, cristallines et retentissantes : ces fleurs roses, ce sont, en effet, les vingt mille enfants des écoles, qui, ayant aperçu de loin l'automobile du roi Albert, agitent leurs drapelets étoilés et poussent à plein gosier leurs *cheers*. Les bandes blanches et rouges des bannières produisent, dans cette palpitation, une sorte de papillottement rose qui, parmi la verdure de l'herbe, forme un spectacle d'une grâce incomparable. Quelle sûre entente de la beauté trahit, chez ce peuple d'hommes d'affaires,

l'organisation d'une telle fête !... Cette armée enfantine prolonge ses délirantes acclamations tant que dure le long défilé des voitures du *royal party*.

Les automobiles ont stoppé à la limite du *Sheep Meadow*, qu'emplit une foule de spectateurs. Le Roi, la Reine et le jeune Prince montent sur une estrade qui domine ce peuple innombrable d'écoliers. La *Brabançonne* s'élève, rythmée par la fanfare de la police; puis, les enfants entonnent en chœur l'émouvante *Star spangled banner* de leurs vingt mille voix fraîches et pures, tandis qu'un frisson religieux parcourt l'assistance immobile. Alors, Mr Anning S. Prall, surintendant des écoles de New-York, empruntant l'organe de Stentor :

« — Enfants ! dit-il, je vous présente le roi Albert, le Roi-Soldat. Vous connaissez tous l'histoire de son pays dévasté et des souffrances de son peuple. »

Minute émouvante entre toutes : les vingt mille enfants massés là poussent d'une seule voix trois « *hails* » perçants, trois cris qui éclatent et fouettent l'air comme d'un crépitement métallique, trois salves de vivats qui résonnent en une concordance si exacte, si parfaite, si chronométrique que trois sons d'une même cloche ne sont pas plus égaux; et c'est tout à la fois formidable et joli, grandiose et délicieux !

Le Roi, profondément ému par ce cri d'amour inouï, improvise du haut de l'estrade quelques paroles de remerciement :

« — Mes enfants ! s'écrie-t-il, la Reine et moi, nous désirons vous exprimer notre gratitude pour votre chaleureuse bienvenue. Nous sommes heureux de vous dire quel plaisir nous éprouvons à nous trouver parmi vous. »

Une triple bordée de *cheers* accueille ces paroles royales, et vingt mille drapelets étoilés se remettent à

palpiter follement, épandant sur la vaste plaine comme un bouillonnement de mousse rose.

Ensuite, Mr Anning S. Prall présente la Reine Elisabeth, qu'accueillent les mêmes acclamations ; et l'enthousiasme redouble encore lorsqu'enfin le haut fonctionnaire désigne le jeune Prince Léopold, dont l'apparition sur l'estrade provoque une explosion de *cheers* d'un ton cordial et familier.

Ces présentations terminées, la famille royale passe en revue l'imposante armée enfantine, distribuée par carrés comme une troupe à la parade, fillettes d'un côté, garçonnets de l'autre. Le passage des Souverains soulève de nouvelles tempêtes de vivats, et les clairs drapelets recommencent de palpiter frénétiquement, tandis que les petites bouches s'entr'ouvrent en un large et radieux sourire. De toutes parts, les *boys* et les *kids,* d'une voix aiguë et cristalline, crient gaiement : « *Hello, King Albert!* »

Le Roi aborde une écolière qui brandit un frêle drapeau belge, — une petite réfugiée des Flandres dont il serre cordialement la main parmi l'émotion générale. Au surplus, toutes les races du monde, tous les peuples de la vaste terre ont fourni à ces jeunes légions un apport plus ou moins nombreux : il y a là des nègres, des mulâtres, des jaunes, des Indiens, confondus parmi les visages blancs et roses, et qui ne sont pas les derniers à témoigner leur enthousiasme, — tant les États-Unis ont su, de ces éléments disparates que jette chez eux l'immigration, composer un tout harmonieux, donnant ainsi une grande leçon de sagesse et de paix sociale à certains pays du Vieux Monde qui, n'ayant que deux ou trois langues, y trouvent des causes de division...

Mais aujourd'hui, c'est l'Amérique qui réclame des enseignements pour ces enfants qui seront demain des

4. — La revue des écoles à Central Park.

hommes : elle entend que le roi Albert leur montre, par un vivant exemple, la vertu souveraine de l'honneur, de la justice et de la loyauté; et, soucieuse de perpétuer pour les générations futures le souvenir de cette grande journée, elle a voulu qu'un hêtre d'Europe, planté par les mains du monarque, entretînt longtemps la mémoire de l'émouvante cérémonie. L'arbre se dresse au bord d'un bosquet, à vingt pas à peine du vieux chêne planté par le général Grant. Le Roi, d'un vigoureux coup de pelle, jette la terre fraîchement remuée au fond du large trou qu'occupe l'arbuste au tronc déjà solide, qui grandira au cours des âges avec la gloire de son parrain ; puis, la pelle passe aux mains de la Reine et à celles du prince Léopold, qui remarque que cet instrument lui rappelle les tranchées de l'Yser.

Ce coin de terre de Central Park, les Américains l'entoureront d'un grave et religieux respect : leurs enfants viendront y apprendre comment le Roi d'un petit pays conquit l'admiration du monde pour avoir su, dans les plus dures épreuves, rester fidèle à la parole jurée. Le chêne de Grant, le hêtre du roi Albert : quel dialogue sublime un poète pourrait prêter à ces deux arbres !

Le général Grant, qui fut président de la République, reste un des héros les plus populaires des Etats-Unis : c'est vers son tombeau que se dirige maintenant le cortège royal. Les autos suivent à toute allure les souples méandres du *Riverside*, superbe promenade ombragée d'arbres et agrémentée de jardins, qui contourne la rade de New-York, puis les bords charmants de l'Hudson. Miroitant aux feux du soleil, la vaste baie s'étale au loin, peuplée de barques et de vaisseaux. L'escadre de guerre mouille aux pieds mêmes des récifs que surplombe la route, et, sur l'autre rive de l'Hudson,

dont la nappe argentée s'étale avec l'ampleur d'un estuaire, de belles collines profilent leurs croupes vaguement estompées de brume bleue. Des habitations opulentes, puis des villas et des cottages drapés de lierre ou de vigne vierge, s'alignent sur cette corniche fluviale et regardent de toutes leurs fenêtres ce paysage à la fois riant et majestueux, l'un des plus beaux, certes, dont une métropole puisse s'enorgueillir.

Sur la large avenue asphaltée, qui décrit des courbes, monte, descend, épouse tous les plis du terrain, des automobiles vont et viennent, la plupart menées par des femmes, tandis que l'allée cavalière, qu'un parapet sépare du fleuve, s'anime d'un corso d'amazones qui, assises à califourchon dans leur redingote à grandes basques, la tête coiffée d'un feutre souple, empruntent à ce costume viril je ne sais quelle grâce robuste et fière. Le cheval de l'une d'elles prend peur au passage de l'auto du Roi, qui file d'ailleurs d'une vitesse folle, — et voilà la belle amazone désarçonnée par sa monture. Mais, à l'instant même, trois ou quatre des policiers motocyclistes qui escortent la parade royale, mettent pied à terre, posent leur machine contre le rebord de l'accotement, et maîtrisent le cheval emballé. Tout cela s'est fait en un clin d'œil, avec une telle rapidité qu'on a pu voir tout à la fois, malgré la vitesse de la course, et l'accident et le sauvetage.

Quel délice de glisser ainsi sur cet asphalte uni et lisse ! La vélocité de l'allure, l'air frais qui vous fouette le visage, l'odeur excitante de l'essence, le déroulement vertigineux des sites qui sans cesse se renouvellent, vous donnent une espèce de griserie. A présent, par de brusques lacets, la route serpente dans un ravin aux versants rocheux et boisés. Est-il possible qu'en si peu de temps, on se soit éloigné à ce point de New-York et

de ses fumées ?... Mais non : des usines, des cheminées, des maisons grises sont là, toutes proches. Nous sommes seulement dans la banlieue ; et pourtant, nous avons franchi, depuis la pointe de Manhattan, une distance supérieure à celle qui sépare Bruxelles de Louvain.

Le tombeau du général Grant, gracieux monument de pierre blanche que domine une coupole posée sur une colonnade circulaire, se dresse au bord même de l'Hudson, dans un cadre qu'il rehausse encore de sa charmante architecture. Le Roi et la Reine s'avançent seuls vers la crypte, et là, pieusement, déposent une splendide gerbe de roses sur la simple tombe du héros qui a aidé le grand Lincoln à refaire l'union des Etats. Quand les Souverains sortent du caveau, la foule massée sur les degrés leur prodigue ses acclamations, montrant combien elle apprécie la délicatesse de leur geste. Ainsi, chaque démarche de nos Princes noue entre eux et cette grande nation des liens plus étroits d'amitié.

Une courte visite au musée des Beaux-Arts, où l'attention des hôtes royaux va surtout aux glorieux Rembrandt qui en sont la plus belle parure, termine cette promenade mémorable.

A huit heures, un grand dîner, offert à Leurs Majestés par le baron de Cartier de Marchienne, ambassadeur de Belgique à Washington, rassemblait au Waldorf, outre le Roi, la Reine et les membres de leur suite, Son Excellence Mr Brand Whitlock et Mme Whitlock, Thomas F. Ryan et Mme Ryan, Breckenridge Long et Mme Long, Henry P. Davison et Mme Davison, Mr et Mme Pierre Mali, le Rear Admiral Long, Mr et Mme Otto H. Kahn, James W. Gérard, Mr et Mme Nicholas Murray Butler, Mr et Mme Thomas Lamont, Mme Nicholas Hemphill.

Epuisés par cette longue journée de triomphes et d'apothéoses, le Roi et la Reine regagnèrent leurs appartements à dix heures, cependant qu'une foule frémissante les attendait à l'Hippodrome, le plus vaste théâtre du monde, où se donnait en leur honneur une représentation de gala. L'état de santé du président Wilson demeurant toujours assez grave, le roi Albert a jugé plus convenable de ne pas aller à ce spectacle. Dans l'immense salle, fastueusement fleurie d'énormes gerbes de chrysanthèmes, une multitude incalculable s'entassait sur les larges gradins; et, tandis que se déroulaient les folles splendeurs d'un ballet monstre, *Happy Days*, qui d'un bout à l'autre n'était qu'une orgie de fleurs rares, ce peuple attendait anxieusement l'arrivée des illustres hôtes, lorsqu'une annonce au public apprit qu'ils ne viendraient pas. Alors, il y eut tout d'abord un murmure de déception; mais, lorsqu'on sut le motif qui retenait à leur hôtel le Roi et la Reine des Belges, un frisson de sympathie parcourut toute l'assistance. Et lorsqu'à grands coups de pinceau, un dessinateur express eut tracé sur un écran le portrait du roi Albert, la salle tout entière se leva, électrisée d'enthousiasme, dans une soudaine explosion d'acclamations délirantes et d'applaudissements sans fin.

Samedi 4 octobre.

Le Roi, qui a vu hier New-York en yacht, puis en automobile, a exprimé dans la soirée le désir de le voir en avion, et, s'empressant de le satisfaire, le Département de la marine a mis à sa disposition le grand *flying boat* F 5 L, n° 3606, hydravion du dernier modèle. Ce matin, dès la première heure, accompagné

seulement du major d'Oultremont et du major Hoffman, l'aviateur royal a pris place à l'avant de cet appareil que pilotaient deux enseignes, P. W. Carter et Frank Lane. L'aéroplane marin, montant à l'altitude de 300 mètres, survola tour à tour New-York jusqu'à la 170e rue, puis les rivages de New-Jersey, et enfin les eaux de la rade, semées de yachts et de navires. En dépit du brouillard, le spectacle aérien de l'immense échiquier que dessinent, vues d'en haut, les artères de New-York, et le panorama de la merveilleuse baie, ont ravi le Souverain.

C'est à la cité des affaires que le reste de la matinée sera consacré par le Roi, curieux d'étudier de près le fonctionnement compliqué du prodigieux mécanisme qui a fait de cette grande ville la capitale du *business*.

A tout seigneur, tout honneur : c'est par le *Woolworth Building* que commencera cette visite. Bien que le *State Department* soit parvenu à cacher la promenade en hydravion, la nouvelle s'en est déjà répandue dans tout New-York lorsque les voitures royales quittent le Waldorf Astoria; et, malgré l'heure matinale, la Cinquième Avenue, Broadway, Park Row, grouillent d'une foule compacte qui semble exprimer au Roi, par la chaleur de ses *cheers*, combien sa hardiesse sportive plaît à cette race énergique.

Devant le *Woolworth Building*, dont la svelte flèche gothique s'enfonce dans une brume opaque à des hauteurs de vertige, la densité de la foule, la frénésie des vivats arrivent à leur paroxysme. Mais déjà, de son pas rapide, le Roi monte l'escalier de marbre et entre dans un vestibule dont le plafond, décoré de mosaïques étincelantes, évoque une mosquée arabe ou une chapelle sicilienne : cette architecture ne se rattache à aucun style bien défini; mais, faite d'éléments composites harmonieusement fondus entre eux,

elle plaît à force de pittoresque, de richesse et de chatoiement.

En une minute, un ascenseur colossal a hissé le Roi et les personnes qui l'accompagnent au cinquante-quatrième étage du plus haut monument de pierre que la terre ait jamais porté : il y en a un cinquante-cinquième, mais personne ne prendra la peine de gagner cet observatoire où mène un petit *elevator*; car, depuis ce matin, hélas! la brume s'est tellement épaissie que l'on n'y voit pas à dix mètres. Le brouillard accroche ses écharpes aux gargouilles de la tour géante, et l'on n'aperçoit à ses pieds qu'un gouffre de nues impénétrables. Le Roi et sa suite s'en consolent en détaillant l'ameublement du somptueux bureau empire où siège, à plus de deux cents mètres au-dessus du niveau de la place, le propriétaire du *building*. Et comment ne pas admirer l'effort audacieux d'un tel homme, qui a su planter son drapeau et porter la gloire de son nom plus haut qu'aucun Américain?

L'ascenseur est redescendu : voici la chambre des coffres-forts, aux plaques épaisses d'acier luisant, où dorment des millions innombrables, puis le restaurant souterrain où viennent luncher les employés de cette gigantesque fourmilière, et enfin les puissantes machines qui font monter les ascenseurs à une allure de train express au delà de 750 pieds.

Les automobiles gagnent maintenant le *Stock Exchange*, riche monument dont la colonnade corinthienne retient le regard dans la fiévreuse Broad Street. Le président, M. William Remick, guide le Roi et sa suite à travers le dédale des luxueux bureaux de la Bourse new-yorkaise. Et ici se place un des épisodes les plus suggestifs du voyage royal. Le décor : une grande salle nue que domine d'un seul côté un balcon

de fer assez large ; la paroi qui lui fait face est presque entièrement couverte par un grand tableau d'acier, divisé en cases étroites où tour à tour apparaissent mécaniquement, blancs sur noir, les numéros qui indiquent le cours des diverses valeurs. Il arrive très souvent qu'en l'espace d'un seul jour, on traite là des affaires dont le total dépasse trente millions de dollars. On a payé récemment, pour un siège au *Stock Exchange*, 95,000 dollars... Or, quand le roi Albert se montre sur le balcon, l'immense salle est remplie de boursiers qui, assis, tournés vers le tableau, guettent anxieusement les chiffres qu'on voit surgir sans cesse dans les petites cases carrées. Mais soudain, un cri monte : « *King Albert!* » Aussitôt, les passionnés *brokers* se lèvent tous d'un seul bond, tournent le dos au tableau, et, longuement, insensibles au déclic brusque et sec des chiffres qui continuent d'apparaître derrière eux, ils applaudissent, acclament et contemplent le monarque qui, du haut du balcon, leur sourit cordialement. Le chiffre des affaires que le *Stock Exchange* traitera ce matin, se trouvera peut-être réduit, par le fait, de quelques millions, et jamais signe plus éclatant n'attesta à quel point le Roi est populaire en Amérique.

Les vieux New-Yorkais reconnaissent eux-mêmes que, depuis longtemps, pareilles multitudes n'ont empli Wall Street, où circulent maintenant les automobiles du *royal party* : la foule qui s'y presse est d'une densité indéfinissable, supérieure encore à celle des cohues dont Broadway donna l'étonnant spectacle quand le Roi y fit sa joyeuse entrée. Ici, dans ce centre financier de la métropole du *business*, l'élément masculin domine : aussi n'entend-on de toutes parts que *cheers* d'une vigueur stentorienne et que bordées de coups de sifflet

monstrueusement retentissants. L'opulente artère, resserrée entre ses deux rangées de *buildings*, ressemble à quelque étroit ravin où mugit, hurle et se déchaîne un ouragan irrésistible.

Une colonnade d'ordre dorique et un vaste escalier de marbre qu'orne une statue de Washington, conduisent à la Sous-Trésorerie des Etats-Unis, monument d'un style à la fois sobre et riche. Le Roi et le prince Léopold en explorent les voûtes bétonnées, où s'entassent en monceaux énormes l'or, l'argent et les billets de banque. Un caissier ouvre un coffre-fort et met dans la main du jeune Prince huit paquets serrés de coupures, dont chacune vaut 5,000 dollars : ce léger fardeau représente exactement cent millions de dollars, soit, au taux actuel du change, un peu plus d'un milliard de francs... Les *vaults* de Wall Street, où veillent jour et nuit des gardiens armés, renferment la valeur fabuleuse d'un demi-billion de dollars, et la caverne d'Ali-Baba fait auprès d'elles pauvre figure.

Quand le Roi sort du monument et se montre au-dessus des degrés, la foule massée sur les trottoirs accueille sa réapparition par une bordée de coups de sifflet si brusque, si aiguë, si stridente, qu'on en est d'abord effrayé : sans doute les murailles de Wall Street n'ont-elles jamais répercuté pareille explosion d'enthousiasme. Il n'y a guère là que des hommes, et tous, introduisant deux doigts dans leur bouche, sifflent éperdument, avec une sorte d'ivresse pythique. Ce fracas formidable ne décroît un instant que pour reprendre ensuite plus d'ampleur et d'éclat. D'ailleurs, vue du haut des degrés, la densité de la cohue dépasse toute imagination : sous les murs de la banque Morgan, dont le fronton triangulaire fait face à la Sous-Trésorerie, les curieux se serrent et se pressent dans un coude-à-coude

si étroit que leurs visages ressemblent de loin à un semis de têtes d'épingle accumulées sur une pelote sans aucun intervalle entre elles.

Dans Broad Street, que suit à présent le cortège du *royal party*, la presse est telle que les autos ne peuvent avancer qu'avec peine, doivent même s'arrêter par moments : les vagues de la marée humaine débordent parfois dans un élan irrésistible le barrage bleu des *policemen*, et alors, par la brêche ouverte, des hommes, des jeunes femmes, des enfants, se précipitent, les bras tendus, vers la voiture qui porte le Roi ; c'est à qui lui serrera la main, touchera tout au moins sa tunique ou la portière de son auto. Même les *curb brokers* de Broad Street, suspendant leurs opérations, dépensent la vigueur de leur souffle en vivats et en *cheers* sonores ou inondent les voitures royales de serpentins, de *trading slips* et de nuées de confetti.

Il semble vraiment que l'enthousiasme de cette foule se nourrisse lui-même, qu'il grandisse et s'échauffe encore à chacune de ses explosions, comme un feu qui, à mesure qu'il court, jette des flammes plus hautes et plus vives. Aussi bien se trouve-t-on ici dans les environs immédiats du quartier gréco-italien : suspendues aux murs, des enseignes de boutiques et de restaurants parlent la langue d'Homère et de Dante, et les vivats prennent je ne sais quoi de familier, d'exubérant et de gaîment méridional, qui rappelle les démonstrations qu'au témoignage de Suétone les Napolitains prodiguaient aux empereurs aimés par le peuple.

C'est devant le *Produce Exchange*, dont la gracieuse façade de brique se relève de terre cuite à la mode de la Renaissance italienne, que les automobiles font halte après cette traversée houleuse, au milieu d'une nouvelle tempête de frénétiques acclamations. Mr. Edward Tash,

président, exalte en un speech de bienvenue les vertus de la nation belge et de ses courageux Souverains. Le Roi, en quelques mots émus, remercie le *Produce Exchange* pour la grande part qu'ont prise ses membres au soulagement de la Belgique, qui n'eut ici que des amis dévoués et compatissants.

La Chambre de commerce de New-York, la plus ancienne corporation commerciale des Etats-Unis, dont la colonnade ionique se développe dans Liberty Street, accueille ensuite Albert Ier dans sa grande salle de réunion, où sont rangés le long des murs les portraits de ses Présidents depuis 1770. L'attention du Roi va surtout à ceux d'Alexandre Hamilton, premier secrétaire de la Trésorerie, d'Abraham Lincoln, de Levi P. Morton et de Pierpont Morgan, et au beau portrait de George Washington par Gilbert Stuart, perle de cette galerie. Tout ce que New-York a compté dans le passé de *businessmen* de haut parage est rangé là en effigies, et il n'est pas un nom de milliardaire célèbre que l'on ne trouve inscrit sur les cartouches de cuivre fixés au bas des cadres.

Le cortège continue à suivre la fourmillante Liberty Street, dont les *buildings* vertigineux montrent, penchées à toutes les croisées de leurs trente ou quarante étages, des grappes d'employés des deux sexes qui, pour ovationner le Roi, ont quitté leur table de travail. Une foule épaisse s'écrase sur les trottoirs, d'où monte une rumeur continue, un bourdonnement rauque et confus, fait de cris inarticulés, de vivats et de coups de sifflet. Cette multitude joyeuse entend vociférer son enthousiasme, et tous les moyens lui sont bons pour frapper les oreilles du Roi : c'est ainsi qu'on voit des jeunes filles promener passionnément leurs lèvres sur les trous d'un ocarina ou souffler à

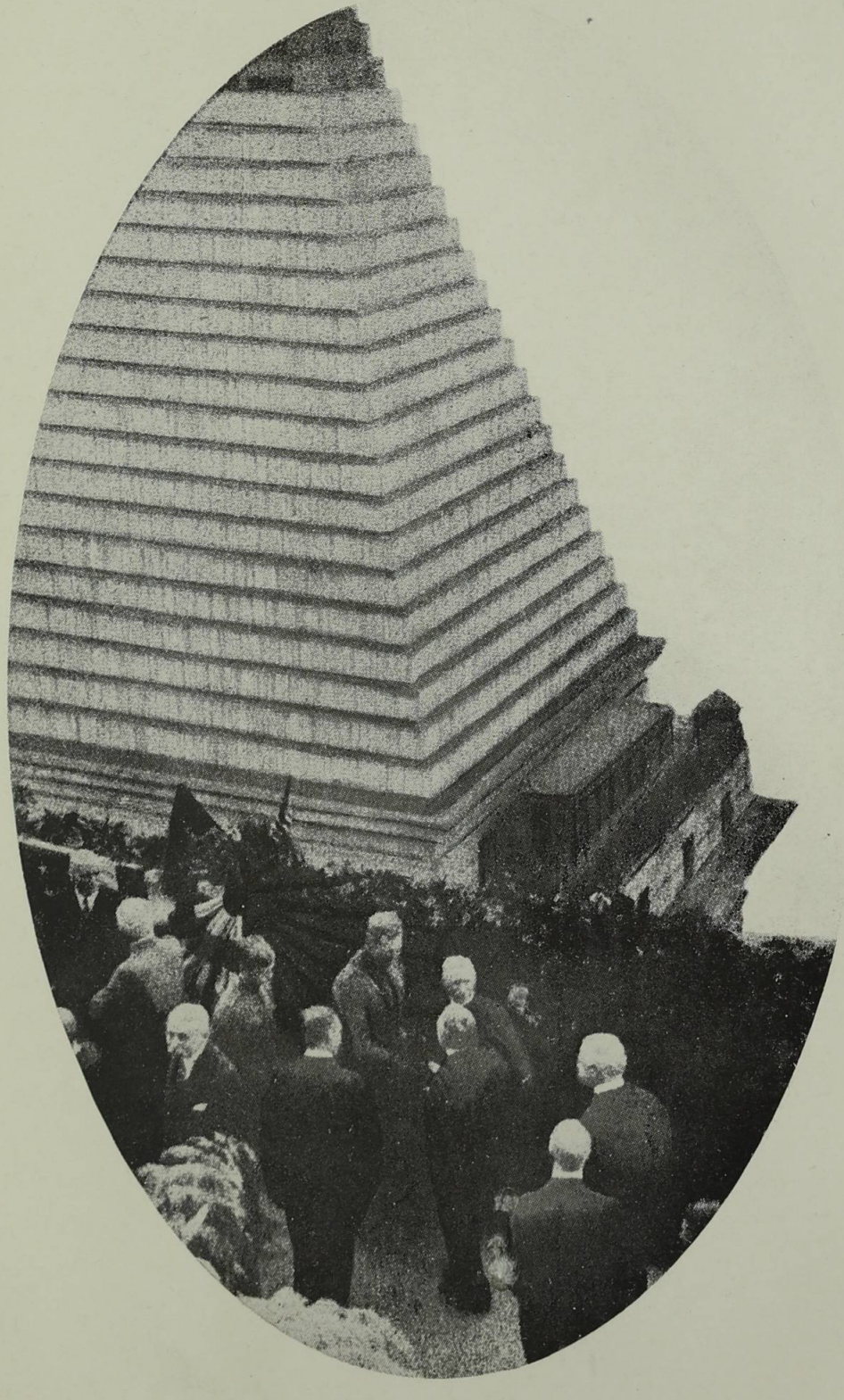
poumons perdus dans l'embouchure d'une grande trompette !

Mais voici la *Guaranty Trust Company*, l'une des plus puissantes parmi les banques américaines : le cortège fait halte un instant devant le fastueux immeuble où sont installés ses bureaux, au travers desquels le Roi est guidé par Mr. Hemphill, qui montre au Souverain la salle où siégeait pendant la guerre l'infatigable *Belgian Group*. On sait que la *Guaranty Trust*, qui, au cours des hostilités, a généreusement secondé le gouvernement belge du Havre et la *Commission for Relief*, forme, unie à la banque Morgan et à d'autres grands établissements financiers, un vaste consortium représentant une large part du crédit nord-américain.

Une visite improvisée à l'Aquarium de New-York, l'un des plus curieux du monde, termine agréablement cette matinée bien remplie. Puis, parmi les ovations d'une foule constamment accrue (car les douze coups de midi dispersent le peuple des bureaux), les automobiles royales gagnent l'*Equitable Building*, l'un des plus stupéfiants colosses qui oppriment Broadway de leur poids. Des ascenseurs mènent rapidement le Souverain et sa nombreuse suite au quarantième étage de cet énorme gratte-ciel, où se trouve installé le fameux *Bankers' Club*, et où la *Commission for Relief in Belgium* offre un lunch en l'honneur du Roi. Il y a là-haut une grande terrasse, d'où le regard plane librement sur New-York et sa vaste rade ; malheureusement, la brume demeure épaisse, et l'on ne voit à ses pieds, perdue dans le brouillard à des profondeurs folles, qu'une confusion de toits de hauteurs inégales d'où sortent, blancs, gris ou noirs, des panaches de fumée. Seule, se détache nettement, toute proche de ce

fier jardin suspendu qu'eût envié Sémiramis, la pyramide du *Bankers' Trust* : montant jusqu'aux nues, défiant de sa masse les assauts du temps, on dirait quelque temple de l'antique Babylone ou quelque tombe altière faite pour un Pharaon. Les degrés qui la partagent dans le sens de la hauteur, accentuent sa ressemblance avec les grandes Pyramides. Mais ce n'est ni pour un dieu, ni pour une momie auguste que ce monument fut construit : il abrite tout simplement les valeurs du *Bankers' Trust*, et chacun de ses degrés (on en compte jusqu'à vingt-cinq) forme une quadruple rangée de coffres-forts monstrueux. Ville étonnante, en vérité, où, dans la réalisation de ses conceptions audacieuses, le génie des affaires dépasse l'orgueil des pyramides d'Egypte et le miracle des cathédrales !

Les hommes qui ont fait ces prodiges sont groupés là, autour du Roi, au milieu des caisses d'orangers disposées sur le *roof-garden*. Cette réunion intime rassemble tout ce que New-York a de fameux dans le domaine du *business* : il y a là des rois du commerce, des potentats de l'industrie et des empereurs de la finance, qui peuvent d'un seul mot, d'un seul geste, rien qu'en donnant une signature, influencer tous les marchés du monde. Eh bien ! ces hommes, dont quelques-uns « valent » plus de cinq milliards de francs, sont demeurés simples dans leur mise et naturels dans leurs allures : on ne rencontre chez aucun d'eux de ces folles outrances de toilette qu'étalent avec ostentation certains parvenus du Vieux Monde. Il en est plusieurs, parmi eux, qui ont fait leur fortune eux-mêmes et qui sont partis de très bas pour s'élever à force de travail jusqu'aux sommets de la puissance industrielle ou commerciale ; mais ils n'ont ni la prétention, ni la



5. — Le Roi Albert au *Bankers' Club*.
La pyramide de coffres-forts du *Bankers' Trust*.

suffisance vaniteuse que donne trop souvent, en Europe, la richesse récemment acquise : ayant brûlé toutes les étapes, ils se sont adaptés sans peine à un milieu bien différent de celui où ils étaient nés. Comme Rockefeller, comme Carnegie, et comme le génial fondateur de la dynastie Vanderbilt, ces hommes se distinguent avant tout par le sens des réalités, le sang-froid lucide et tranquille que rien n'étonne et ne déroute. Certes, il leur a fallu lutter pour atteindre aux cimes qu'ils occupent ; mais si rapide, si hasardeuse que leur ascension ait pu être, ils n'ont jamais connu le vertige.

Cette simplicité, on la retrouve dans la salle où se donne le lunch : décorée de boiseries discrètes, de tentures sobres, de tapis peu voyants, doucement éclairée de lumières que tamisent des globes de verre mat, toute fleurie de gerbes qui combinent les trois couleurs de la Belgique, elle n'a rien du faste excessif dont un romancier mal prévenu serait tenté de surcharger le club des banquiers new-yorkais. Le menu lui-même porte la trace de la sobriété ambiante : il est délicat sans outrance et abondant avec mesure. Un raffinement à signaler : le cidre coule à flots dans les verres, imitant la couleur dorée et le pétillement du champagne, et l'on savoure avec plaisir cet adoucissement imprévu à la règle d'abstinence complète que le droit de suffrage féminin a value aux Etats-Unis; car la République étoilée est *dry* depuis longtemps déjà, et, même à la table des banquets, nous ne boirons que de l'eau glacée.

Mr Hemphill, parlant au nom de la *Commission for Relief in Belgium*, souhaite la bienvenue au Roi et au prince Léopold, en associant à cet hommage le souvenir de la Reine absente et la pensée de tous les Belges qui

ont combattu et souffert pour la cause de la liberté. A ces paroles pleines à la fois de justesse et de sentiment, le roi Albert répond ainsi :

« Monsieur le Président,

« En me levant pour répondre à vos gracieuses paroles, je voudrais pouvoir vous faire sentir l'émotion qui sera éprouvée par tous les Belges, lorsqu'ils sauront que j'ai pu enfin venir apporter dans cette ville de New-York, aux citoyens éminents qui se sont consacrés à l'œuvre de la *Commission for Relief in Belgium*, le témoignage des sentiments de gratitude d'un peuple tout entier, qu'ils ont sauvé de la famine.

« Si la Belgique a pu résister pendant quatre ans à l'effroyable pression morale de l'ennemi, c'est en grande partie parce qu'elle sentait qu'elle n'était pas entièrement abandonnée des hommes, et qu'elle savait qu'il y avait, quelque part au monde, une puissante nation qui s'intéressait à son malheureux sort.

« Le nom de la *Commission for Relief* sera, en Belgique, toujours prononcé avec reconnaissance dans la maison du riche comme dans la maison du pauvre.

« Je regrette que M. Hoover ne puisse être des nôtres aujourd'hui. J'aurais voulu associer spécialement le nom de ce grand ami de la nation belge, aux sentiments que je vous exprime ici.

« Grâce à vous, Messieurs, la Belgique n'a pas péri.

« Elle demande maintenant de pouvoir reprendre sa place parmi les nations productrices du monde. Avant la guerre, elle occupait le cinquième rang dans le commerce international. Elle applique toute son énergie à l'œuvre de sa reconstitution économique et elle cherche à continuer de mériter par son labeur cette

sympathie que la grande nation américaine lui avait vouée dans ses malheurs. »

De chaleureux applaudissements saluent ces paroles, et le lunch s'achève dans un entrain cordial. Devant l'immeuble de l'*Equitable*, une telle foule attend la sortie du Roi des Belges, qu'on pourrait croire que tout New-York est massé là ; et les *policemen* flegmatiques qui sont chargés du service d'ordre — tâche difficile, où ils apportent autant de fermeté que de calme — ont fort à faire pour empêcher les manifestants enthousiastes de s'approcher du car royal. Fiévreuse, frémissante, agitée de bouillonnements impétueux, secouée jusqu'en ses fondements par la brusque explosion des *cheers*, la rue semble en ébullition, telle une chaudière où écumerait un liquide prêt à déborder ; et les ovations ne s'arrêtent qu'au seuil même de l'hôtel Waldorf, où le héros de ce triomphe retrouve dans ses appartements la Souveraine, qui y a lunché avec la baronne de Cartier de Marchienne et Mme Rodman Wanamaker.

Tandis que le Roi visitait le centre financier de New-York, la Reine explorait un domaine qui, par ses traditions intimes, lui est dès longtemps familier, et où elle ne cesse de montrer une sollicitude attentive : celui des hôpitaux et des recherches médicales. La Souveraine, qui a pris elle-même ses grades de docteur en médecine peu de temps avant son mariage, s'intéresse vivement aux progrès que les Etats-Unis ont su réaliser en cette matière : ce matin, accordant audience à deux doctoresses de New-York, Anna L. Brown et Katherine Bement Davis, la Reine leur a exprimé l'admiration qu'elle éprouve pour les femmes américaines qui se

vouent aux nobles tâches d'infirmière ou de médecin, et dont elle a pu naguère apprécier les qualités dans les hôpitaux du front.

Puis, seulement accompagnée de sa gracieuse dame d'honneur, la Reine a visité sans aucun apparat l'Institut Rockefeller de recherches médicales, établissement modèle et unique en son genre, où l'infirmière royale fut guidée par le docteur Simon Flexner, directeur, et le docteur Starr Murphy. Le laboratoire de recherches attira tout spécialement l'attention de la Souveraine, qui voudrait voir la Belgique dotée d'un tel organisme, et qui prodigue dans ce sens les plus généreux efforts. On sait également à quel point le développement des hôpitaux n'a cessé de préoccuper la consolatrice des blessés : aussi a-t-elle manifesté la curiosité la plus vive dans sa visite de l'hôpital annexé au grand Institut et qui lui fut montré par la surintendante, miss Nancy B. Elliott. L'ampleur de ses installations, la propreté des salles et des couchettes, l'abondance d'air et de lumière, la perfection des mesures hygiéniques et des méthodes opératoires employées dans cette grande maison, ont émerveillé notre Reine, qui s'est montrée bien résolue à user de son influence pour acclimater ces progrès dans les hôpitaux de Belgique.

L'après-midi, le couple royal se trouve de nouveau réuni pour une réception officielle à la Bibliothèque publique, où l'attendent les représentants des divers organismes de guerre. La Cinquième Avenue a repris sa physionomie de la veille : la foule exprime son enthousiasme en agitant passionnément des chapeaux, des mouchoirs et de petits drapeaux belges, et en poussant des cris qui prouvent que les gosiers américains sont faits d'un métal inusable. C'est à la *Public Library*,

magnifique monument de marbre, que se concentre l'animation : ici encore, il faut renoncer à peindre la densité des masses humaines qui s'écrasent à l'ombre des gratte-ciel. Dans l'espace restreint de deux « blocs », entre la Quarantième et la Quarante-deuxième rue, plus de 150,000 personnes s'entassent, attendant le passage du Roi avec un mélange de patience et de curiosité fébrile. Et quand paraissent enfin les cars pavoisés de nos trois couleurs, une folle averse de confetti et de menus morceaux de papier s'abat du haut des vastes *buildings*, tandis qu'une explosion de *cheers* s'élève des trottoirs de l'Avenue et de la grande terrasse grouillante de la Bibliothèque publique, qui groupe sur ses degrés de marbre l'aristocratie new-yorkaise : c'est le cri d'un peuple tout entier qui monte vers le couple héroïque.

— S'il faut en croire certaines personnes, nous dit un journaliste d'ici, quatre ans de manifestations ont épuisé notre enthousiasme ! Vous voyez bien qu'il n'en est rien. Votre Roi soulève dans cette ville une tempête de joie populaire. La célébration de la paix, le retour du général Pershing, qui ont mis tout New-York en l'air, n'ont pas provoqué, croyez-m'en, des démonstrations plus grandioses.

Dans le grand hall de réception de la Bibliothèque publique, tout tapissé d'affiches de guerre — françaises, italiennes, russes, anglaises, polonaises ou théco-slovaques — et de beaux placards illustrés sollicitant l'intervention des généreux Américains pour aider la Belgique meurtrie, les Souverains reçoivent tour à tour les délégués des Œuvres de guerre : Croix-Rouge, Armée du Salut, Chevaliers de Colomb, Radio Service, Y. M. C. A. et Y. W. C. A. Chaque section, rangée en bon ordre dans une des travées du grand hall, passe à son tour devant les Princes ; et, malgré l'énorme

affluence, la cérémonie se déroule, grâce au sang-froid des *policemen* et à leur sage autorité, sans le plus minuscule accroc. Pour chaque œuvre, pour chaque délégué, le Roi et la Reine savent trouver des paroles qui leur vont au cœur, et, en dépit de la longueur de la réception, leur bonne grâce n'a pas faibli un seul instant : après une grande heure de *shake-hands*, la dernière des personnes présentes qui serra la main des Souverains, se retira aussi enchantée que l'avait été la première, et elle ne dissimula point l'admiration qu'elle éprouvait pour cette endurance peu commune.

Au cours de cette cérémonie, le Roi a attaché lui-même la plaque de Grand Officier de l'Ordre de Léopold II sur la poitrine de Mr Rodman Wanamaker, marquant qu'il le remerciait ainsi d'avoir envoyé en Belgique les deux premiers bateaux de vivres qui nous soient venus d'Amérique; il épingla ensuite la croix de Chevalier de l'Ordre de la Couronne sur la tunique du lieutenant de police Cornelius W. Willems, lequel, étant d'origine belge, fut désigné comme garde du corps du *royal party* à New-York. Le Roi, qui n'avait pas cessé d'admirer, pendant ces deux jours, l'allure crâne, le sang-froid tranquille, la décision et l'habileté dont faisait preuve en son honneur la police métropolitaine, a appris à cette occasion qu'elle comptait plus de 11,000 membres. Il convient de payer ici un juste tribut de gratitude à ces admirables *policemen* qui, au cours de trois dures journées, se sont dépensés sans compter au service du *royal party* : chacun des membres de la suite en avait un, spécialement attaché à sa personne, et c'était merveille de voir l'adresse et la promptitude que ce gardien vigilant mettait à vous retrouver parmi les foules les plus denses, puis à vous dégager d'elles, à vous frayer un passage au travers de la cohue, et

enfin à vous conduire jusqu'à votre automobile, dont vous auriez, sans son aide, manqué le rapide départ.

Bien que la famille royale ait visité les locaux de la *Public Library*, ce n'est pas ici le lieu de décrire ce monument, l'un des plus somptueux, certes, dont New-York s'enorgueillisse. Mais comment ne pas souligner la signification profonde de cette somptuosité même? On n'a rien épargné pour faire, de la Bibliothèque publique, l'un des édifices les plus beaux, les plus agréables de la ville : la dépense s'est d'ailleurs élevée à plusieurs millions de dollars. Tous les murs sont de marbre clair ; partout, la lumière et l'air pur sont répandus à profusion ; le classement des livres est parfait ; l'ameublement, simple et pratique, réalise le comble du confort. Et une charmante innovation, une salle de lecture enfantine, dont les hautes et larges fenêtres s'ouvrent sur l'opulente Cinquième Avenue, mériterait d'être acclimatée dans nos Bibliothèques d'Europe. Il y a là, devant de petites tables, assis sur des chaises minuscules, des enfants de quatre à dix ans, penchés sur les gestes de Sinbad ou sur *Alice in Wonderland*. Les plus petits, qui ne lisent pas encore, regardent de grands albums d'images, imprimés sur des feuilles solides et impossibles à déchirer. La Reine, à ce spectacle, sourit, s'émerveille de sa gentillesse, et, dans un élan maternel, s'incline vers les bambins qui lisent et jette un coup d'œil sur leurs livres... Voilà ce que les Américains savent faire pour les choses de l'esprit.

Leur Musée d'histoire naturelle n'est pas moins bien aménagé que leur Bibliothèque publique ; c'est vers ce grandiose édifice que le cortège s'avance maintenant à travers la Cinquième Avenue et les allées de Central Park, qui fourmillent, cet après-midi, d'uniformes jaunes, rouges, gris ou bleus, car la réception officielle

a mobilisé aujourd'hui, comme une armée multicolore, les florissantes Associations que la guerre a multipliées sur le sol des Etats-Unis.

Le Musée d'histoire naturelle, spacieuse construction qui s'érige dans la Soixante-dix-septième rue, montre d'abord, à son rez-de-chaussée, une collection ethnographique d'habits, de meubles et d'ustensiles des divers Peaux-Rouges de l'Union. Une barque monumentale chargée d'Indiens de grandeur naturelle aux têtes glorieusement emplumées, surprend et séduit à la fois par son pittoresque éclatant, tandis que tout un peuple d'idoles grimace à l'abri des vitrines. Le Musée d'histoire naturelle proprement dit, retient surtout par sa prodigieuse collection de monstres antédiluviens, dinosaures ou tyrannosaures aux vertèbres géantes, aux mâchoires énormes, aux queues colossales. Il y a là également des tortues démesurées. Et les proportions inouïes de ces animaux fantastiques paraissent être en parfait accord avec cet étonnant pays où les arbres, les fleuves, les cascades, et jusqu'aux constructions humaines, sont à une échelle titanique. Une incomparable collection de singes et d'oiseaux empaillés retient tout particulièrement l'attention du prince Léopold : groupés en attitudes vivantes, dans leur habitat naturel, parmi les plantes qu'ils affectionnent, ces oiseaux et ces quadrumanes animent des décors de forêts, de savanes, de pics ou de grèves, dont la profondeur en trompe-l'œil ajoute encore à l'illusion. Les paysages les plus frappants de la République étoilée défilent ainsi en raccourci sous les yeux des touristes princiers que guident deux jeunes conservateurs, Herbert Lang et J. P. Chapin, qui ont dirigé autrefois une expédition congolaise ; et cette longue succession de sites résume par anticipation les étapes du *trip* formidable qui va commencer ce soir même.

Auparavant, Mr Rodman Wanamaker offre un dîner au Ritz Carlton en l'honneur du Roi des Belges, qui porte un toast à la santé du président des Etats-Unis. Une seule femme figure parmi les convives : Eva Booth, *commander* de l'Armée du Salut, que le Roi remercie pour les services sans nombre que ce grand organisme rendit à la Belgique. L'aimable Souverain trouve également de chaudes paroles de gratitude pour les journalistes new-yorkais qu'on lui présente après le repas, et qu'il achève de conquérir par sa bonne grâce simple et cordiale.

Un meeting monstre, réuni par l'*American Legion* dans Madison Square Garden, va clôturer ces deux jours d'éclatante apothéose par une manifestation qui surpassera en ampleur toutes celles dont le Roi des Belges fut jusqu'ici le héros. Tous les vétérans de New-York, et particulièrement les hommes de cette 27e division qui combattit sur le sol belge sous les ordres du Major Gen. F. O. Ryan, ont répondu à l'appel de l'*American Legion* : dans l'immense amphithéâtre de Madison Square Garden, 12,000 démobilisés, auxquels se sont joints en outre leurs parents et leurs amis, attendent patiemment le Roi. Les journalistes de New-York estiment à 20,000 personnes la foule qui s'est entassée à l'intérieur de la salle, à 50,000 à peu près celle qui se masse au dehors.

Lorsque paraît l'auto royale, qu'encadre un détachement serré de policemen et de détectives, des acclamations délirantes montent de cette cohue innombrable, — dernier cri d'amour que New-York jette en adieu à son idole. Dix heures sonnent à la svelte tour de Madison Square, belle réplique de la Giralda de Séville, quand le Roi pénètre dans la salle ; et tout de suite, c'est une impression puissante, inoubliable, unique, un

spectacle tel que New-York seul peut en offrir d'aussi grandioses aux héros qu'elle veut honorer : à l'apparition du monarque, les vingt mille personnes qui emplissent le vaste plateau et les galeries de cette enceinte colyséenne se sont dressées comme un seul homme, agitant d'une main frénétique les gracieux drapelets étoilés qu'on leur a remis à l'entrée, et poussant des *cheers* si sonores, si aigus, si retentissants qu'ils étouffent presque les éclats de la formidable *Brabançonne* qu'exécute pourtant à plein souffle un *band* de soixante musiciens. Pendant plusieurs minutes, ce joyeux ouragan, qu'aucune puissance au monde ne pourrait arrêter, renaît et se prolonge, grandit et s'enfle encore, tandis que le Roi, très ému, demeuré debout sur le seuil, salue en souriant ce peuple qui lui crie son admiration.

Quand la tempête s'est un peu apaisée, une voix partant des galeries supérieures réclame « trois hourras pour le Roi », — et d'un seul cri, dans un ensemble d'une précision extraordinaire, les *Legion men* poussent trois vivats avec l'énergie et l'entrain qu'ils y mettaient, voilà un an, en prenant les tranchées des Flandres. La même ovation recommence à la demande de douze invalides qui, rangés sur l'estrade royale, brandissent joyeusement leurs béquilles ou, de leurs bras artificiels, font des mouvements de chefs d'orchestre. Puis, pendant que le roi Albert traverse le fourmillant *main floor* pour gagner cette plate-forme élevée qui domine l'arène colossale, le papillottement des drapelets et les *cheers* reprennent de plus belle. De nombreux cris de « Vive le Roi! », souvent articulés d'une voix qu'étrangle une poignante émotion, mêlent leur pur accent latin aux syllabes anglo-saxonnes, attestant que Français et Belges sont réunis là par centaines.

Du haut de l'estrade de parade, où, sur les chaises des invités, sont posés auprès des programmes de fins drapelets aux hampes dorées, le spectacle est éblouissant : partout, aux balustres des galeries, aux poutres de fer de la toiture et sous l'énorme lustre central qui baigne d'une clarté aveuglante l'amphithéâtre démesuré, les splendides bannières étoilées se marient à nos trois couleurs et à celles des nations alliées en un fol chatoiement de soie, ici disposées en faisceaux, là tendues en souples draperies, plus loin suspendues en banderoles; et l'éclat de tous ces drapeaux donne un air de fête et de gloire à la nudité de cette salle qu'ils pavoisent avec profusion.

Mais le vrai spectacle, c'est la foule, — une multitude telle qu'à coup sûr nous n'en vîmes jamais de semblable dans l'intérieur d'un édifice : sur le plateau du rez-de-chaussée, immense arène où les cortèges, les batailles de fleurs, les concours hippiques se déploient à l'aise, cette foule énorme est répartie par grands quartiers, que délimitent des couloirs larges comme des avenues ; puis, derrière elle, des degrés montent, plus vastes que ceux des cirques romains, tout grouillants d'une cohue compacte ; et enfin, s'élevant jusqu'aux combles à des hauteurs vertigineuses, des galeries aériennes superposent leurs étages et portent des grappes noires de curieux hardiment penchés sur le vide.

La longue clameur assourdissante qui, depuis l'arrivée du Roi, n'a cessé de faire vibrer l'air, se tait lorsque l'hôte illustre de l'*American Legion* s'est assis sur son fauteuil : vingt mille têtes sont tournées vers lui avec une ardeur passionnée, tandis qu'Albert Ier lui-même, visiblement impressionné par la majesté du spectacle, promène ses regards du haut en bas sur l'incommensurable vaisseau.

Mr Francis Robbins junior, président de ce meeting monstre, souhaite la bienvenue au Roi et au jeune duc de Brabant, et les *cheers* s'élèvent de nouveau dans une explosion de tonnerre, cependant que vingt mille drapelets s'agitent dans un bouillonnement rose. Le Président présente ensuite Mr Franklin D. Roosevelt, parent du célèbre homme d'Etat, qui, désignant le Roi, s'écrie : « Voilà l'exemple de nos Alliés ! » Et la salle entière, secouée par un frémissement d'enthousiasme, éclate en longs applaudissements qui crépitent comme des fusillades.

Mr Franklin D. Roosevelt, debout sur l'estrade gigantesque, prononce alors un grand discours dont il sied de retenir ceci :

« Il est particulièrement digne de remarque que la caractéristique de cette vaste réunion réside dans la camaraderie que créent les services rendus en commun. Un Roi, un Général, un Prince héritier, des Ambassadeurs, des civils, des officiers, de simples soldats, se trouvent tous rassemblés ici pour prouver que les grands idéals de civilisation, menacés par les armes, ont été sauvés par les armes. Voilà une année à peine que j'ai eu le privilège de visiter le front belge et d'y rencontrer ce Roi-général à la volonté inspiratrice, cet homme qui, depuis sa grande détermination du mois d'août, s'était cramponné à une étroite bande de sol belge avec une ténacité où les Alliés puisèrent un renouveau de force dans la tâche colossale de la restauration du monde.

« Le Roi des Belges incarne maintenant tout ce à quoi tendent nos efforts. A la fin de ces années de guerre, il ne s'est pas assis pour chercher son repos et sa tranquillité. Son œuvre, la tâche à laquelle il a donné son cœur et consacré sa vie, continue sans arrêt. La Belgique doit être refaite, non simplement dans les cadres

d'autrefois, mais une Belgique meilleure, une Belgique plus heureuse, voire une plus noble Belgique. »

Ces paroles électrisent la foule : elle se lève, bat des mains, acclame, agite ses drapelets étoilés, adresse au Roi une prodigieuse et interminable ovation.

Du discours que prononce ensuite le colonel Henry D. Lindsley, président du Comité national exécutif de l'*American Legion*, nous détachons ces passages singulièrement suggestifs :

« Votre détermination, Sire, a fait de la Belgique une terre de lamentations, car ses enfants gisaient enterrés à la place même où ils s'étaient battus contre des forces supérieures en nombre, et leurs veuves et leurs orphelins erraient sans asile. Mais cette détermination sauva l'âme de la Belgique et la plaça pour toujours au premier rang des nations patriotiques, faisant d'elle un exemple que les autres nations, grandes ou petites, considéreront dans l'avenir pour y chercher un guide et une inspiration. Tous les pays où vit la liberté enverront leurs fils en pèlerinage vers votre terre, afin d'y exalter leur amour de la patrie par le contact avec votre sol ravagé, et d'y apprendre comment un peuple résolu à mourir pour le Droit, vit dans l'immortalité.

« Je puis vous affirmer, Sire, que l'action de la Belgique décida de l'attitude de l'Amérique dans cette guerre. Elle toucha les cœurs compréhensifs de millions d'Américains. En donnant une voix au droit de la Belgique à la vie, vous avez donné une voix à la cause démocratique et à celle des droits humains à travers le monde entier. Cette cause nous fut et nous demeure sacrée. Votre action héroïque rendit inévitable que les soldats américains combattissent contre l'ennemi commun et voulussent jouer leur rôle dans la plus grande tragédie que la terre ait jamais vue.

« Comme chef de l'*American Legion*, je vous présente, Sire, à ceux de ses membres ici rassemblés, et par eux à cinq millions d'hommes qui ont porté les armes pour que la liberté pût vivre. Votre haut caractère, votre valeur, votre noblesse démocratique, votre dévouement au devoir, votre volonté de tout souffrir, vous placent dans la galerie des héros immortels du monde et vous assurent un culte dans les cœurs du peuple américain. »

Ces déclarations éloquentes soulèvent des transports d'enthousiasme parmi l'immense amphithéâtre : les acclamations, les bravos propagent sous la voûte métallique des grondements de tremblement de terre ; du haut de l'estrade officielle, il semble qu'on surplombe le cratère d'un volcan en pleine éruption, où bouillonne une lave enflammée.

Les démonstrations populaires qui ont souligné ces discours montrent d'ailleurs, mieux qu'aucun autre signe, à quel point les Etats-Unis ont compris le beau geste du Roi, quelle valeur représentative et quelle haute signification tous les Américains lui donnent, et combien il est vrai de dire que la Belgique, ce petit pays, est dorénavant regardée comme un exemple par ce grand peuple : à peine l'un des deux orateurs prononçait-il le nom du Roi, de la Belgique ou de l'Yser, qu'en un sursaut d'admiration la salle se dressait tout entière et, interrompant la harangue, restait debout pour éclater en acclamations prolongées ; et cette attitude de respect, cette assemblée de vingt-mille hommes la prenait tout naturellement devant l'incarnation vivante d'un peuple qui avait tant souffert pour la cause de la liberté. Une sorte de ferveur religieuse et de gravité recueillie planait sur la foule frémissante pendant ces solennelles minutes; et il eût été mal venu, celui qui nous eût dit alors que les Américains ignoraient l'idéal !

Le même frisson religieux parcourut la multitude lorsque, toutes lumières éteintes, ces trois mots : *My Belgian Rose*, apparurent à l'improviste sur un écran lumineux ; vingt mille hommes chantèrent cet hymne à la gloire de la Belgique, que tout le monde connaît par cœur de ce côté de l'océan. Puis, Miss Sophie Braslau nuança très finement *My Country' Tis of Thee*, et enfin l'assemblée entonna d'une seule voix *The Star Spangled Banner*, dont la lente gravité répand tant d'émotion.

Le président du meeting monstre annonça ensuite que le Roi allait quitter l'amphithéâtre, et il pria les spectateurs de ne pas abandonner leurs places : on lui obéit docilement, et une nouvelle tempête de *cheers* salua le passage du Roi qui gagnait son automobile. Le meeting de Madison Square aura été comme le « bouquet » du feu d'artifice d'enthousiasme qu'en ces deux journées triomphales la population de New-York a tiré en l'honneur du Roi, et il n'est pas un témoin belge de cette grandiose cérémonie qui n'en garde un souvenir profond.

Les autos du *royal party* filent à toute allure et s'arrêtent sous les colossales voûtes cintrées de la gare de Pensylvanie, dite familièrement *Penn Station*. Tout éclatant de nouveauté, ce splendide édifice étonne par l'ampleur de ses proportions, la simplicité de ses lignes, la hauteur de sa grande coupole, l'indescriptible immensité de ses halls, de ses vestibules, de sa grande salle des pas-perdus. Nous doutons qu'il existe au monde une seule gare semblable à celle-là : l'ensemble des travaux a coûté, d'ailleurs, cent millions de dollars.

Les quais sont silencieux et vides : le train spécial attend ses hôtes. Les gens de service ont tiré les

rideaux bleus des grands Pullman. Dans le wagon d'arrière, la Reine goûte déjà depuis quelques heures les douceurs d'un repos bien gagné. En attendant le départ, fixé pour minuit précis, les voyageurs déchiffrent les noms qui baptisent chacune des voitures; inscrits en brun sur le vernis vert-bouteille de leurs parois lisses, ce sont, de l'arrière à l'avant : *Boston* (le wagon des Souverains, un véritable palais roulant qui contient des chambres à coucher, des salles de bain, un *dining-room*, un petit salon, et, en plein air, une large plate-forme d'observation), *Highland Falls*, *River-View*, *Belle Centre*, *Pennsylvania* (le wagon-restaurant), et enfin la voiture-fumoir où se soude un salon de coiffure.

Ce train est déjà historique : avant de convoyer le Roi vers les villes qui veulent le fêter — ou plutôt vers celles qu'il pourra visiter dans l'espace d'un mois, car toutes souhaiteraient l'accueillir, et des appels désespérés lui arrivent encore tous les jours —, ce même train servait récemment au président Woodrow Wilson pour sa grande tournée dans l'Ouest.

A minuit, le convoi royal s'ébranle lentement et, sans secousse, glisse silencieusement sur les rails; mais bientôt, tandis qu'il s'enfonce dans les profondeurs de la nuit, sa vitesse augmente peu à peu, précipitant à mesure la cadence régulière des roues, ce rythme sourd et continu qui est la musique du voyage et qui va, pendant de longs jours, nous bercer jusqu'au Pacifique. Cette chanson pleine d'un charme étrange, c'est à peine si nous l'entendons, tant nos oreilles bourdonnent encore de la grande rumeur de marée dont les a remplies pour longtemps le déferlement d'enthousiasme des prodigieuses foules de New-York.

UN DIMANCHE A BOSTON

Dimanche 5 octobre.

Dans le premier coup d'œil qu'après une nuit d'express on jette par la portière sur un pays nouveau, il y a presque toujours un mélange d'impatience et d'inquiétude secrète. Cette terre que l'on va voir dans sa réalité, on l'avait si souvent imaginée en rêve ! On essayait de se figurer ses montagnes, ses fleuves, ses maisons, les arbres qui lui font un manteau, le ciel qui lui donne sa lumière, et l'on s'était composé d'elle une image qui, fidèle ou non, s'était si bien fixée en vous qu'on la croyait indélébile. Et maintenant, elle est là, cette terre : il suffira d'ouvrir les yeux pour distinguer son vrai visage et son expression naturelle, et pour la posséder d'un regard. Minute délicieuse et troublante, où vos songeries se confronteront à la réalité des choses ; attente que prolongent volontiers, pour en savourer la griserie, ceux qui éprouvent dans toute sa force l'émotion des voyages lointains, attente qui fait palpiter l'âme comme au seuil d'un mystère sacré... Ne va-t-on pas être déçu, devoir renoncer pour jamais à une vieille et chère illusion, perdre un paradis intérieur ?.. On

essuie la vitre embuée, et c'est avec un peu d'angoisse que l'on jette ce premier coup d'œil qui donnera la révélation.

S'il en est ainsi d'un voyage à travers un pays nouveau — l'Espagne, l'Italie ou la Grèce —, combien plus aigu est ce trouble lorsqu'il s'agit du Nouveau Monde! L'Amérique ne nous a montré jusqu'ici que des pierres, du marbre, des briques, du béton, de l'asphalte, une ville gigantesque et fumeuse, avec de rares éclaircies d'arbres. Or, l'Amérique, ce sont sans doute des *sky-scrapers* vertigineux, dans l'ombre desquels grouillent et s'agitent d'innombrables multitudes humaines ; mais ce sont aussi de grands fleuves, des forêts, des prairies immenses, toute une nature remplie de secrets pour nous.

Comment va-t-elle nous apparaître, cette nature que nous ignorons?... Elle ne se dévoilera que lentement, comme pour ne pas nous aveugler d'une clarté trop brusque et trop crue. Au petit jour, nous nous réveillons au milieu d'un pays agreste: nous sommes en Nouvelle-Angleterre. Seuls, les premiers plans sont visibles : une brume opaque noie la campagne, accroche aux arbres ses écharpes grises, pleure à leurs branches en fines gouttelettes. Comme ils sont beaux et forts, ces arbres! Avec quelle majesté tranquille leurs troncs puissants montent de la terre ! Avec quelle simple grâce leurs rameaux se contournent, s'enchevêtrent l'un dans l'autre, combinent des entrelacs pour le plaisir des yeux! La figure, l'attitude de ces grands êtres muets ont un air étranger ; ils composent à cette terre un visage inconnu, qui surprend et ravit ; et ce qu'ils nous révèlent, dans ce premier coup d'œil où l'on ne voit encore qu'eux, c'est bien un Monde nouveau.

En voici qui baignent leurs racines dans de larges nappes d'eau étale, où se mirent leurs fûts élancés et

leurs clairs feuillages que l'automne teinte de pourpre ou d'or rutilant ; et rien n'est étrange et magique comme ces lacs d'où émergent des bois : on dirait des Champs-Elysées qui, pour le rêve des Ombres heureuses, mêleraient à la beauté des arbres le pur mystère des eaux dormantes...

Une fraîcheur mouillée monte partout de ce paysage verdoyant, et il semble qu'à travers les vitres on respire son parfum humide. C'est ici le cadre harmonieux où Longfellow a situé les scènes paisibles d'*Evangéline*. Un charme de douceur virgilienne émane de ces sites veloutés, où l'on imagine aisément que les premiers colons anglais ne furent point trop dépaysés, car ils y retrouvaient la fraîcheur familière des campagnes du Yorkshire ou du Northumberland, avec un je ne sais quoi de plus épanoui et de plus opulent ; et c'est pourquoi, sans doute, ils nommèrent cette contrée « la Nouvelle-Angleterre ». L'Ile-de-France même n'a rien de plus vaporeux et de plus idyllique : on voit très bien le père Corot mêlant les flocons de sa pipe à cette brume d'argent qui suspend aux branches des arbres sa gaze légère ; il eût aimé cette lumière vague, ces lointains voilés et moelleux, l'attitude grave de ces vieux saules dont les longues franges glauques pendent et trempent, comme des cheveux de veuves éplorées, dans l'eau moirée de reflets nuancés qui partout miroite entre les fûts.

A mesure que le soleil s'élève, caché mais pénétrant la brume d'une clarté diffuse et nacrée, l'horizon dégage ses contours, les lignes et les couleurs s'accusent. Et ce qui nous frappe tout d'abord dans cet espace qui se découvre, boisé jusqu'aux extrêmes confins, c'est le nombre inouï des essences, la diversité merveilleuse de leur structure et de leurs teintes, la liberté toute spon-

tanée que trahit leur charmant pêle-mêle. Au lieu que nos forêts d'Europe groupent des hêtres, des chênes ou des pins, qu'une sévère discipline isole de toute autre famille sylvestre, ici toutes les essences voisinent : un peuplier aux feuilles d'or pâle frissonne près d'un érable rouge ; un bouleau étire sa chevelure et dresse son fût d'une blancheur lisse, à côté de la quenouille noire d'un genévrier gigantesque dont la pointe aiguisée s'effile comme celle des cyprès italiens ; un pin étale son parasol avec une tendre sollicitude sur un peuple de buissons fleuris. Mais dans ce désordre apparent, qui marie en les opposant toutes les formes et toutes les nuances, quelle riche et savante harmonie ! quel mélange de force et de grâce ! quel superbe épanouissement !... L'Amérique, dans le monde des arbres pas plus que dans celui des hommes, n'admet de castes parquées entre elles : elle laisse chacun naître et grandir sans contrainte, selon son instinct et la puissance qui est en lui. Tous prennent leur part d'air et de soleil, tous croissent et se développent à l'aise : nul ne porte ombrage au voisin, il y a place pour tous sous le ciel.

Une autre surprise, c'est la profusion et la variété des mousses forestières : elles gaînent de peluche les branches tortues, tapissent de velours le sol humide, feutrent de vert sombre les roches rougeâtres ; il en est d'épaisses et de minces, de foncées, de grises, d'éclatantes ; certaines s'étendent par vastes nappes, d'autres font comme de menus bouquets ; et toutes, elles achèvent de parer la vieille terre du Massachussets d'un duvet de virginité qui déroute toutes les conceptions que nous donnait de cette contrée l'étude des cartes géographiques, où les chemins de fer et les canaux couvrent d'un lacis enchevêtré un espace où les villes ont l'air de s'étouffer les unes les autres...

Nulle part, les œuvres de l'homme ne gâtent la beauté de cette terre d'églogue : parmi ses grands vallons herbeux qui déploient comme un frais tapis des prairies d'un vert clair et tendre, d'un vert de jeune mousse printanière, que crèvent par places des blocs de granit rouge, seules apparaissent de loin en loin, posées comme des jouets fragiles, de jolies maisonnettes de bois, peintes en rose, en ocre, en bleu pâle, — une ferme rustique, un vieux moulin, un cottage aux balcons fleuris, une cabane de scieur de bois, tout cela frais, gracieux et riant comme les fines gravures des *Keepsakes* ou les décors d'idylles lakistes.

Qu'une ville surgisse avec sa gare, ses toits et ses hautes cheminées, c'est à peine si elle rompt le charme, tant ses larges avenues bordées d'arbres l'aèrent et lui donnent de fraîcheur : les automobiles qui circulent dans ses artères en échiquier foulent sous leurs roues toute une jonchée de grandes feuilles de platane jaunies. Encore un préjugé oiseux dont il nous faudra faire litière, que celui des cités sans air dont on croit l'Amérique peuplée !

Mais l'atmosphère, graduellement, s'épaissit de fumées plus denses : le train entre en gare de Boston.

* * *

Impression bien américaine, que cette arrivée à Boston : débarquement précipité sous le hall immense d'une grande gare, où, rangées sur le quai désert que sa solitude élargit, des autos cueillent les voyageurs à leur descente même du Pullman ; puis, après quelques mots rapides de bienvenue du *mayor* Peters, le départ en quatrième vitesse, un virage brusque à la sortie, et, tout de suite, le bond en avant des *cars* qui, en ronronnant

d'aise, pénètrent au cœur de la cité, comme des flèches que, l'une après l'autre, un archer planterait dans la cible.

Mais, pour secouer la torpeur où le dimanche plonge la capitale de l'État du Massachussets, il ne faut rien moins que cette course et ce ronflement de moteurs. Après la griserie des grandes foules de Broadway et de Fifth Avenue, après l'étourdissement de ce bruit, de cette fièvre, de cette trépidation puissante et continue, que cette Boston dominicale paraîtrait dormante et déserte, sans la double haie de curieux et le cordon de *policemen* dont l'arrivée du Roi borde la place de la gare et les spacieuses artères qui, par le parc public, mènent à la cathédrale !

En dehors des voies que parcourent les autos du cortège royal, partout solitude et silence : avec les volets clos de ses grands magasins et ses rues somnolentes où circule tristement, à de longs intervalles, un tramway presque vide, Boston a cet air morne, revêche et presque hostile des dimanches londoniens. Cette Athènes des Etats-Unis, cette ville d'un million d'habitants semble quelque chef-lieu provincial accablé d'un pesant ennui : on a peine à s'imaginer qu'aux jours ouvrables, un sang si riche et si rapide court dans ses larges artères, glacées par le repos dominical.

Du reste, métropole religieuse et cité universitaire, Boston est naturellement grave, discrète dans ses démonstrations, et d'attitude un peu distante : peuplée d'une aristocratie remontant aux premiers colons, et qui se défend jalousement contre l'afflux d'un sang nouveau, plus que toute autre ville des Etats-Unis, elle demeure imbue des vieilles traditions de la mère-patrie et garde strictement le jour du Seigneur. C'est une grande dame, un peu dévote, qui doit attacher beaucoup de prix à d'antiques recettes familiales, mais une grande dame

fine et diserte, avec des élégances d'Europe et un très bel air de vieille race. Pour l'instant, elle se recueille et prie, et nous ne voyons de sa figure que des traits rigides, compassés. Mais attendons jusqu'à midi : ce visage sévère et fermé de puritaine lisant la Bible, s'épanouira tout à l'heure, lorsque les temples se seront vidés, en un clair sourire de bienvenue; l'austérité se détendra, la cordialité de l'accueil ira jusqu'à l'exubérance, cette ville de prière et d'étude courra d'un pas vif et léger, dans un élan qui a d'autant plus de prix qu'elle met plus de mesure en toutes choses, à la rencontre des Souverains belges, et nous comprendrons sans effort, après notre premier étonnement, que, toute docte et toute sainte qu'elle est, Boston ait baptisé naguère l'une des danses les plus élégantes de la fin du siècle dix-neuvième.

En attendant, les pompes riantes qui restent le secret de l'Église catholique, animeront cette matinée grise et lui donneront un sens profond. Dans la Cathédrale de Sainte-Croix, un spectacle va se dérouler, tel que jamais Américains n'en ont contemplé de semblable sur le sol des Etats-Unis : le Roi et le grand Cardinal, croisant là leurs chemins glorieux, se rencontreront face à face, confondus dans un même hommage par ce grand peuple qui, depuis si longtemps, environne d'un culte passionné ces deux formes de la conscience belge, ces deux incarnations vivantes de l'honneur et de la justice.

Tout autour de la Cathédrale, sur l'esplanade ombragée d'arbres où rayonnent les vitraux du chœur, et dans la longue rue commerçante que regarde le portail sculpté, la foule se presse, contenue par un double cordon de troupiers fédéraux et de *policemen* bleus, casqués de gris souris. Sur les degrés du haut parvis, s'échelonnent de marche en marche des *Knights of*

Columbus (Chevaliers de Colomb). Ils ne portent pas, ici, le splendide uniforme que nous verrons ailleurs : vêtus de redingotes, coiffés de chapeaux de soie et ceints d'un baudrier qui retient à leurs flancs un sabre inoffensif, leur garde d'honneur ressemble à quelque garde bourgeoise. Elle représente cependant une puissante association, une sorte de franc-maçonnerie catholique, dont la grande guerre multiplia en tous sens, jusqu'aux tranchées de l'Artois, les mille ramifications : ces chevaliers de Colomb, dignes de leur glorieux patron, sont en train, à son exemple, de conquérir l'Amérique (1).

Un long cri accueille les Souverains lorsqu'ils descendent de leurs voitures, — cri d'amour et d'admiration que le respect dû aux lieux saints parviendra seul à arrêter sur le seuil de la Cathédrale. Mais de quel secret frémissement on sent vibrer la grande foule silencieuse massée dans l'immense édifice, lorsque passent dans la nef centrale, précédés du porteur de croix et du clergé en procession, ce général belge en kaki et cette jeune femme en satin blanc !

Moment pathétique que celui où, debout au banc de communion, drapé aux plis de la *cappa magna*, le Cardinal Mercier salue, du doux et fin sourire qui spiritualise son visage ascétique, les chers et courageux Souverains que la changeante fortune des guerres, après les avoir condamnés à toutes les angoisses de l'exil, voue maintenant aux plus prestigieux et aux plus enivrants triomphes !

Le Roi et le prince de l'Église restent, l'espace de quelques instants, debout l'un en présence de l'autre.

(1) Le premier membre d'honneur des *Knights of Columbus* fut le roi Albert; le second, le cardinal Mercier.

La svelte stature de l'Archevêque, la taille imposante du Monarque impressionnent manifestement la foule attentive qui emplit et déborde le vaisseau gothique. La chevelure blanche du prêtre et la tête blonde du Roi, dépassant toutes les autres, demeurent visibles de loin ; et les Américains, qui savent à quel point ces deux hautes figures dominent l'histoire de leur pays, admirent l'expressive concordance qui veut qu'elles dominent également toute assemblée où elles se trouvent. Aussi bien leurs traits essentiels et leurs caractères permanents s'accusent-ils mieux dans ce cadre étranger : effet de ce recul de l'espace, qui, devançant celui du temps, nous permet de voir un Héros sous son aspect d'éternité, à la lumière de l'absolu, et, dans l'homme vivant, montre déjà l'ébauche de la statue future.

Dans la pénombre du chœur, que les cierges illuminent d'une mystérieuse clarté, une autre robe cardinalice éclate ainsi qu'une grande fleur rouge : celle de l'archevêque de Boston. Solennellement, Mgr O'Connell mène les Souverains vers les fauteuils dorés qui les attendent à gauche du siège épiscopal qu'il occupera lui-même du côté de l'Epître, tandis qu'en face de lui, du côté de l'Evangile, sur un trône identique au baldaquin de pourpre, Mgr Mercier prendra place. Puis, après quelques brèves paroles, pleines d'une émotion concentrée, où le cardinal de Boston souhaite la bienvenue à nos Princes et salue le primat de Belgique, marquant la signification de l'hommage qui leur est rendu, la messe pontificale commence.

Avec les beaux chants liturgiques et les bleues volutes de l'encens, se déroulent les rites séculaires dont la majestueuse grandeur fait de la Tragédie Sacrée, même pour des témoins incrédules, le plus émouvant des spectacles ; et, du haut des vitraux du chœur, les

confesseurs et les martyrs semblent regarder avec respect ceux qui, à leur exemple, souffrirent pour la Justice et pour la Vérité...

La communion accomplie, Mgr Mercier gravit les degrés de la haute chaire. Un silence, où l'on sent frémir la plus fervente admiration, un grave et religieux silence succède au bruit confus des chaises déplacées, tandis que, ses mains gantées de pourpre posées sur le bord de la chaire, le vénérable prélat se recueille : cinq mille poitrines retiennent leur souffle, et c'est dans une fièvre impatiente que l'on attend la parole sainte.

La voix s'élève, claire, nette et ferme, scandant sans peine les syllabes étrangères. Elle salue d'abord les splendides progrès du catholicisme aux Etats-Unis ; elle salue la noblesse du geste de l'Amérique, qui n'entra dans la guerre que pour l'amour du Droit ; elle proclame la communauté de la cause qui a réuni, des deux côtés de l'océan, les cœurs altérés de justice ; elle loue le généreux élan qui jeta les Américains au secours de la Belgique martyre ; elle promet de prier pour eux, et enfin elle exprime le vœu que les liens noués aux heures sombres se resserrent dans une paix durable.

Cette grandiose cérémonie — Mgr Mercier l'a dit — montre la sublime unité et la « catholicité » qui distinguent l'Eglise romaine. La communauté des rites, des prières et des pensées, se joint à l'identité de la cause qu'ils ont servie, pour associer plus étroitement les Américains et les Belges qui sont réunis ce matin dans la cathédrale de Boston.

C'est surtout pour les Bostonniens que cette grand'-messe pontificale offre un caractère surprenant : quand, l'encens béni, l'officiant balance les cassolettes fumantes devant les deux princes de l'Eglise, puis devant le Roi et la Reine, auxquels leur rang souverain donne droit à

ce magnifique privilège, les assistants américains se croient reportés en arrière à quelque pompe médiévale, telle qu'il s'en déroulait à Reims aux jours de sacre et de victoire : minute sans égale dans l'histoire de la République étoilée ; spectacle unique, et qui, selon toute vraisemblance, ne se répétera plus pour les Etats-Unis ; vision glorieuse, évoquée du lointain profond des âges où la Croix était vraiment « la sœur auguste de l'Epée » ; mirage dont la splendeur étonne cette assemblée américaine, et qui achève de nous ramener à l'antique Occident latin, où l'encens, les rites catholiques et l'accent des chants grégoriens nous avaient déjà, tout à l'heure, comme rapatriés en pensée.

* * *

Cette impression « occidentale », nous la retrouvons aussi nette à la Bibliothèque publique, riche monument de marbre en style de la Renaissance, avec un *cortile* d'une grâce toute italienne. De belles fresques de Puvis de Chavannes en décorent le grand escalier ; la salle de lecture enfantine est ornée de compositions dues à l'exquise Kate Greenaway ; et les belles madones de Sargent, qui solennisent d'un rêve mystique des chambres semblables à des chapelles, mêlent une gravité espagnole à une *morbidezza* siennoise qu'on s'étonne de rencontrer là.

Sous les vitrines, une collection, rassemblée en l'honneur du Roi, nous ramène aux souvenirs tragiques : on y voit la proclamation relative aux massacres d'Andenne, que le sanguinaire von Bulow placarda sur les murs de Liége, et celle de von Zuckau à Reims ; monuments de férocité, de lâche et imbécile fureur, dont on se console en regardant le prestigieux *King Albert's Book*, la plus

belle couronne de laurier qui ait jamais ceint front royal, et un livre sur nos villes des Flandres, illustré par le grand Brankwijn, pieux enfant de la vieille Bruges: hommages délicats qui révèlent une très fine sensibilité.

Sur le *Cobley Square*, où se dresse la pittoresque *Trinity Church* avec ses vitraux de Burne-Jones, grouille une multitude de curieux qui attendent la sortie du Roi devant la *Public Library*. Le voici qui paraît : d'un geste, il congédie l'automobile où on veut lui faire prendre place, et à pied, suivi de la Reine dont l'aigrette blanche palpite et bouge parmi les remous de la foule, il gagne l'hôtel Cobley-Plaza en fendant le flot populaire. Alors une folle acclamation monte de ces milliers de poitrines : des mains. des mouchoirs, des chapeaux, des drapelets étoilés, s'agitent au-dessus d'un océan de têtes, et, pour franchir le court espace qui sépare la Bibliothèque de l'hôtel où l'on va luncher, il faut à peu près dix minutes.

Ce lunch restera mémorable dans les annales, pourtant si riches, de la capitale du Massachussets : les Bostonniens, si attachés à leurs traditions domestiques, se rappelleront avec orgueil qu'on y offrit aux illustres visiteurs des haricots à la mode de la Nouvelle-Angleterre, contenus en deux vases d'or massif — présent de la ville à ses hôtes — qui reproduisent exactement le modèle des pots de terre cuite où les vieux colons du pays enfermaient ce mets national. Et c'est un trait inattendu, que ce respect d'antiques usages sur la terre des initiatives et des nouveautés audacieuses.

A ce lunch, le *mayor* Peters prononça de très nobles paroles, dont il sied de retenir ceci :

« Nous n'oublierons jamais, Votre Majesté, que votre voix fut la première à cristalliser la volonté du peuple

belge... Tout ce qui suivit, jusqu'à notre propre participation à la guerre, se borne à développer le texte que vous avez choisi. Votre chevalerie, votre héroïsme ont inspiré nos braves soldats américains. Ils n'oublièrent jamais que derrière le front allemand, il y avait un peuple innocent, saignant, mourant de faim, souffrant dans une cruelle captivité... La splendeur de tels actes, permettez-moi de le dire, dépasse toutes les frontières. Cette grande épopée, dont le Roi est la plus haute figure, appartient au monde tout entier. Elle s'inscrit dès à présent parmi les plus nobles pages de l'histoire universelle. »

Ces paroles rendent un son juste et apportent l'écho fidèle des sentiments de Boston : l'aristocratique cité fut des premières à donner sa sympathie et son aide à la Belgique envahie. Aussi, les spacieux salons de l'hôtel Cobley-Plaza, décorés de drapeaux belges et de bannières étoilées, ne contiennent-ils qu'à grand'-peine les membres du *Belgian Relief* et du fonds Marie Depage, qui sont tous là, défilant devant le Roi et la Reine.

Tandis que les dames, gantées de blanc, esquissent les révérences de cour que répètent les parquets cirés, on entend, dans une salle voisine, les accords assourdis d'un excellent orchestre qui, dans le meilleur style, exécute des morceaux du choix le plus heureux. Jusque dans les vestibules bourdonnants d'animation, on respire, partout répandue, une atmosphère de raffinement, d'élégance et de distinction, privilège des élites formées par de longs siècles de haute culture : car, même dans la ville commerçante, l'influence de Harvard s'accuse.

* * *

Les cars du *royal party* démarrent pour gagner Cambridge, la ville universitaire, qu'un spacieux bras de mer sépare de la cité du *business*. L'immense tablier du pont qui franchit la Charles River, est couvert d'automobiles dont les chauffeurs font beugler, corner, mugir et siffler leurs trompes rauques, leurs sirènes aiguës, leurs serpents aux notes nasillardes. De beaux enfants, debout sur le siège des voitures, agitent des drapeaux belges, et, à travers les vitres, des sourires de jeunes femmes saluent la brève vision, si longtemps attendue, d'un Roi en simple tenue kaki et d'une Reine coiffée de plumes blanches.

Nous voici à Cambridge. Cette cité de la Science s'offre d'abord sous l'aspect d'une ville industrielle, avec de grandes fabriques, des magasins fumeux, des maisons ouvrières. Puis apparaissent des squares, des avenues verdoyantes qui se croisent en tous sens, des cottages entourés de jardinets riants, de vrais cottages anglais que le lierre vêt de noir et la vigne vierge de rouge ; et au centre d'un carrefour, sur une pelouse tranquille, un grand Harvard de bronze en perruque à marteaux, assis dans un fauteuil, considère les passants.

La célèbre Université qu'il eut la gloire de baptiser, maints signes nous annoncent qu'elle est proche : les espaces s'élargissent, les cars se multiplient sur trois rangs d'épaisseur, et, parmi les feuillages que l'automne dore déjà, des carillons de cloches s'essorent à toute volée, solennisant cette heure où tout ce que l'Amérique compte de plus renommé dans la science et les lettres, s'apprête à rendre hommage à celui qui, fidèle à la parole jurée, resta pendant quatre ans le « Roi de vingt prairies ».

Devant la haute grille noire qui ferme les jardins de

Harvard College, une foule de curieux est massée : enfants, ouvriers, femmes du peuple, photographes qu'une sévère consigne écarte de l'enceinte de Harvard. Les autos royales foulent maintenant la terre molle et cendrée de rouge d'une large allée qui tourne et fuit vers des perspectives de verdure. De tous côtés, à perte de vue, de grands massifs, d'immenses pelouses qui ondulent, se creusent ou se bombent, déroulant leur tapis lustré d'où sortent de loin en loin, pareils à des patriarches vénérables, isolés dans leur majesté, un chêne puissant, un cèdre antique, une yeuse au tronc crevassé. Que l'étude doit être agréable dans cette calme et ombreuse retraite où tout invite au recueillement !

Devant la porte d'un grand bâtiment rouge, d'apparence tranquille et sans faste, semblable à une maison de campagne habitée par des hôtes paisibles, les voitures se sont arrêtées. On gravit un large escalier, et soudain, au premier étage, on pénètre dans une salle de proportions moyennes, bondée d'un public élégant, et où l'entrée des Souverains belges soulève une tempête de vivats et d'applaudissements prolongés : c'est là *l'University Hall*, la salle de parade de Harvard. Le décor est d'un luxe sobre : des boiseries, des tentures discrètes, et, aux murs, quelques bons portraits des illustrations du Collège. On pourrait se croire à Oxford, et les étoles rouges qui garnissent les toges de soie des professeurs, attestent que l'on respecte ici les antiques traditions anglaises.

Toute l'Université est là, le Président Lowell en tête, — une noble figure à cheveux blancs, mais jeune encore, d'une expression à la fois énergique et fine. Quand le silence s'est établi, sa voix monte, grave et solennelle, martelant les mots du discours avec une éloquente netteté. Paroles sobres, comme le cadre lui-même, mais

paroles chaudes et mémorables, qui accentuent sans rhétorique l'hommage des savants d'outre-mer à la Belgique et à son Roi :

« Les membres du Conseil et des Facultés de *Harvard University* se sont assemblés afin de témoigner leur respect pour ce qu'ont fait Votre Majesté et la Reine, et leur sympathie pour ce qu'a souffert votre peuple ; afin d'exprimer leur admiration pour la fierté avec laquelle vous avez refusé au tyran la permission de traverser votre pays, pour ce respect de soi-même qui préféra les calamités d'une invasion impitoyable à la perte de l'honneur national et à la violation de la parole jurée, pour cette constance que les promesses ne purent séduire, ni les menaces de violence soumettre. Lorsque nous avons vu ces choses, nous avons senti que le Roi des Belges était roi des pieds à la tête.

« Nous désirons signifier notre haute estime de la manière qui appartient à une Université ; au nom de notre compagnie, je confère à Votre Majesté, qui fut le gardien de la loi, le titre de Docteur ès-lois, en l'invitant à faire partie comme membre d'honneur de cette Société savante. »

Rien de plus, — mais tout y est. Et, sa harangue terminée, le Président tend au Roi un grand étui de cuir rouge contenant le précieux parchemin, qui, outre son inscription latine, porte ces mots de Shakespeare : « *Aye, every inch a King* », « Roi des pieds à la tête ».

Le Roi, profondément touché de cet honneur exceptionnel, qui ne fut décerné que cinq fois par l'illustre Université — la première fois à Washington, la dernière au Maréchal Joffre —, déroule son diplôme, y jette un coup d'œil, puis, d'une voix vibrante d'émotion, s'adresse au Président Lowell :

« Monsieur le Président,

« C'est un grand honneur pour moi de recevoir le diplôme que vous venez de me conférer, et auquel j'attache d'autant plus de prix qu'il est délivré par un établissement aussi illustre que Harvard University, un centre de savoir qui a fait rayonner dans le monde entier la réputation de la Science américaine.

« Les Universités jouent un grand rôle dans la vie d'un pays. De leurs progrès dépendent largement le développement des institutions et le bien-être moral de la nation.

« A cet égard, il n'est pas d'Université qui ait rendu de plus éclatants services que Harvard.

« C'est assurément pour moi une très grande satisfaction de me trouver ici au milieu de tant d'hommes de science et de haute culture, et d'être compté comme un des fils de cette Alma Mater.

« Mon vœu le plus cher est que Harvard continue à croître et à prospérer. »

De longs applaudissements saluent ce juste hommage rendu à la première des Universités de l'Amérique du Nord, à cette ruche laborieuse d'où ne cessent d'essaimer, à travers les Etats et jusqu'en Europe même, tant de fécondes idées.

Quittant *l'University Hall*, les Souverains et leur suite traversent une partie du parc de Harvard, où, rangées sur le bord des pelouses, de roses jeunes filles en toilettes claires semblent des fleurs plus grandes que les autres. Cette fois, c'est devant un palais aux proportions majestueuses et aux murailles de marbre blanc que s'arrête le cortège royal. Une immense salle des pas perdus, un escalier monumental dont les murs de carrare poli renvoient d'éblouissants reflets, des vesti-

bules vastes comme des basiliques, tout cela neuf, reluisant, splendide, — puis, contrastant avec cette blancheur vierge, une salle obscure et solennelle, toute lambrissée de chêne sculpté, avec, sur la haute cheminée, le portrait d'un jeune homme pensif, qui fut étudiant à Harvard et qui périt malheureusement dans le naufrage du *Titanic*. Soucieux de l'immortaliser par une donation fastueuse, ses parents dédièrent ce temple de l'étude à sa chère mémoire : c'est la *Widener Library*, l'une des plus belles bibliothèques des Etats-Unis et du monde.

Dans les grandes salles, où règnent cet ordre et ce confort simple et pratique que nous avait montrés déjà la Bibliothèque de New-York, l'air et la lumière pénètrent largement par de hautes fenêtres dont le cadre enferme des pelouses ondulées, des dômes de verdure, de belles branches de pins, tout un paysage de riante fraîcheur.

C'est un des traits que notre vieille Europe doit envier au Nouveau Monde, que cette multiplication des musées, des instituts, des bibliothèques publiques et des universités que, par donations ou par legs, des libéralités aussi intelligentes que fastueuses ont répandus par toute l'Union, jusque dans les villes de province, mettant à la portée de tous les instruments de haute culture et de perfectionnement moral. Il y a là une grande leçon de choses, une leçon que devraient retenir nos pays d'Occident, si fiers de leur vieille civilisation.

Mais la visite tire à sa fin : après un rapide *five o'clock* à la maison du Président — minutes que le prince Léopold met à profit pour explorer les terrains de sport de Harvard —, le cortège royal quitte le parc, reprend en sens inverse la route qui conduit à la Charles River, et, pour regagner le chemin de fer, contourne la grande ville maritime par la ceinture de ses boulevards, où des

milliers d'autos circulent en corso ininterrompu, attirées par le *great event*. Et voici bien l'un des spectacles les plus curieux que l'Amérique nous ait offerts jusqu'aujourd'hui : jamais, en aucune ville d'Europe, nous n'avons vu, aux plus grands jours, tant d'automobiles réunies. Sans la moindre solution de continuité, les voitures se succèdent, si proches les unes des autres que la route, devant nous, n'est plus qu'une surface noire, faite de toitures vernies qui, étroitement pressées, s'avancent en une seule masse et miroitent au soleil : on dirait un serpent aux écailles monstrueuses, déroulant par la plaine ses tortueux anneaux. Tout doucement, ce fleuve sombre redescend vers Boston, ralenti dans sa marche par des courants contraires et grossi d'affluents par les voies latérales qui viennent y déverser leur flot.

Ces voiturettes — car la plupart sont des Ford de petites dimensions — appartiennent à des employés, voire à des ouvriers aisés, heureux de profiter des loisirs du dimanche pour conduire leur machine : aussi ne voit-on guère que des hommes au volant. Les femmes et les jeunes filles s'entassent à l'intérieur, et ces chauffeuses expertes se rattrapent dans la semaine.

Il semble que, par ce beau dimanche, tout Boston soit hors de ses murs. Pourtant, une foule innombrable s'écrase sur les quais immenses de la *South Union Station*, pour saluer au départ le Roi et la Reine des Belges. Et les mouchoirs de se déployer, et les drapelets de palpiter, et les *cheers* de s'élever sans fin, tandis que, très émue, les yeux remplis de larmes de reconnaissance, la Reine Elisabeth, debout sur la plate-forme d'arrière du train, remercie une dernière fois, d'un sourire plus éloquent que les plus vibrantes paroles, l'infatigable charité des gracieuses femmes de Boston, qui nous furent, aux jours tragiques, si doucement compatissantes.

LE NIAGARA ET BUFFALO

Lundi 6 octobre.

Le train spécial a traversé pendant la nuit tout l'Etat du Massachussets et la majeure partie de l'Etat de New-York : il a passé par Albany, par Utique et par Syracuse, — et partout, malgré l'heure tardive, des foules anxieuses et frémissantes attendaient sur le quai des gares l'arrivée du convoi royal, qu'elles saluaient de longs vivats.

Au petit jour, une brume légère couvre un pays de prairies et de bois, où courent de larges ondulations, une de ces contrées sans éclat, mi-agricoles, mi-forestières, comme il y en a tant en Europe. Pour lui donner un caractère, il faut les grandes fermes, toutes pareilles, flanquées d'une ou de deux tours rondes, et dont les hautes murailles sont peintes uniformément d'un rouge cru. C'est peut-être dans une de ces fermes que René de Chateaubriand, épluchant un épi de maïs, apprit un soir la fuite du Roi et résolut de se rembarquer pour s'en aller, cœur orageux, offrir sa vie aux lys de France... Mais le charme de cette campagne, ce sont les cimetières riants que l'on y rencontre

partout : disposés aux flancs des collines, ombragés d'arbres séculaires et tout semés de stèles gracieuses qui n'ont pas la sotte prétention de nos tombeaux ostentatoires, ce sont des jardins idylliques plutôt que de tristes nécropoles, et leurs allées tournantes invitent à la promenade, aux lentes rêveries, aux méditations silencieuses. O sagesse de cette conception qui fait du champ de repos un lieu où les vivants viennent volontiers s'entretenir avec les défunts et animer leur solitude !

Le train contourne Buffalo, ménageant une échappée sur la nappe de l'Erié : parmi des vols de mouettes, de grands navires sont à l'ancre ; d'autres, perdus très loin, là-bas, empanachent de leurs fumées l'ample horizon maritime. Un air vif entre par les portières, et l'on s'étonne, en le respirant, de ce qu'il n'ait pas un goût salé...

Buffalo à peine dépassé, un cours d'eau rapide et tumultueux apparaît à gauche, bordé d'innombrables baraquements et d'usines aux cheminées fumantes, tandis que la rive opposée montre de grandes étendues de bois : c'est la rivière Niagara, qu'un élan fougueux précipite, à sa sortie de l'Erié, vers la haute muraille de granit d'où tombe la fameuse cataracte. Vue ainsi à quelque distance, elle semble bien étroite, cette rivière ; et pourtant, quelle masse d'eau elle roule !

Les usines, les hangars s'espacent, et bientôt la campagne reprend, une campagne plate, nue, sans couleur, mais qu'allume d'un éclair d'argent la rivière glauque qui luit toujours là-bas, et dont le soleil du matin irise les bouillonnements d'écume. Etrange campagne, en vérité, que la proximité des chutes industrialise à outrance, sans pourtant la déparer trop : de tous côtés, à perte de vue, des réseaux de fils électriques courent et s'entrecroisent en tous sens, les uns parallèles à la voie,

les autres tendus vers l'horizon ; et tous conduisent mystérieusement, vers les villes et vers les usines, la force captée aux cataractes, et qu'on va transformer là-bas en mouvement, en chaleur, en lumière. Suspendus d'un poteau à l'autre en écheveaux doucement recourbés, ces fils sont légers et gracieux : loin d'enlaidir le paysage, leurs entrelacements aériens lui donnent quelque chose de charmant. C'est un fait digne d'être noté, que les décors industriels, en Amérique, sont souvent beaux : la rade de New-York, par exemple, et la banlieue de Chicago, au milieu de toutes leurs fumées, ont un attrait que n'explique pas la seule grandeur des proportions et que nous chercherions en vain dans nos villes manufacturières ou autour de nos charbonnages. Il semble qu'on ait trouvé, ici, le secret d'un accord harmonieux entre le *business* et la beauté.

Le train s'arrête à Echota, où la femme du chef de station tend à la reine Elisabeth un beau baby de douze semaines, que l'auguste voyageuse embrasse aux applaudissements de la foule, tandis que le Roi, à son tour, tapote les joues rondes de l'enfant : petite scène très simple et très douce, dont il sera parlé longtemps aux abords du Niagara.

Un long cortège d'automobiles attend les Souverains et leur suite pour les conduire aux cataractes. On suit d'abord une large route, unie et luisante comme une glace, qui traverse une campagne rase, et que bordent à droite et à gauche, profilés en broussailles de fer, des réseaux de fils conducteurs. Mais voici bientôt de beaux arbres, bombant leurs dômes parmi de vastes pelouses que contournent des allées spacieuses, — un jardin anglais: Prospect Park.

On approche de la cataracte, mais le ronflement des moteurs empêche d'en entendre le tonnerre : devant

nous, un fin brouillard d'eau s'élève, se gonfle et redescend, soumis aux caprices de la brise qui l'éparpille en fraîche rosée sur les bosquets environnants. La chute est là : on va la voir. Et, à cette pensée, le cœur bat plus vite. Le Niagara ! Qui n'y a songé ? Qui n'a vu en rêve ses ondes bouillonnantes se précipiter dans l'énorme abîme, avec ce grondement formidable que Chateaubriand a décrit en phrases pompeuses et cadencées ?

Les autos ont à peine stoppé au centre d'une esplanade rocheuse d'où l'on surplombe la chute américaine, qu'on l'entend, ce tonnerre des eaux : continu, profond, magnifique, il emplit l'espace ; et pourtant, il n'a rien du fracas brutal auquel on s'attendait un peu : c'est une rumeur sourde et fondue, qui impressionne par son ampleur plus que par sa sonorité, qui vous berce comme le bruit des mers, et qu'on entend sans lassitude.

Le roi Albert, qui vit les chutes il y a de cela quelque vingt ans, a hâte de renouer connaissance avec elles et de les montrer à la Reine : les voici déjà tous les deux penchés au bord du parapet qui domine le gouffre tonnant et d'où l'on voit s'allonger de profil la cataracte américaine.

Il en est des lieux trop célèbres comme des œuvres d'art trop vantées : ils déçoivent souvent notre attente. Ici, malgré Chateaubriand et les louanges pâmées des guides, l'étonnement et l'admiration vous clouent sur place, béant, muet, atterré devant le prodige : accoudé à la barre de fer qui seule vous sépare de l'abîme, on regarde les pesantes masses d'eau accourir, bondir et tomber de leur escarpement rocheux ; et ce qui tout d'abord vous frappe, après leur volume colossal, c'est leur blancheur immaculée et la légèreté merveilleuse qu'elles prennent dans leur rapide élan. De leurs longs bouillonnements neigeux, la vélocité de la chute fait

une sorte de gaze vaporeuse, dont le vent détache des lambeaux qui s'envolent en menue fumée, tandis que le soleil se joue à travers ce voile translucide et y allume des éclats de diamants.

Le paysage qui entoure cette merveille, mérite à lui seul de retenir l'admiration des voyageurs, et le cadre est digne du tableau : de l'autre côté de la gorge, la rive canadienne apparaît, toute verdoyante de pelouses et d'arbres et semée de riants cottages, si proche qu'en s'aidant de jumelles, on distingue l'uniforme coquet des policiers du *Dominion*, les inscriptions des tramways rouges qui courent au bord de la falaise et les enseignes des *boarding houses* éparpillés sur le coteau.

Du haut de cet observatoire, le spectacle est d'une rare fraîcheur et d'une souveraine magnificence. Ce charme incomparable, c'est l'eau, partout présente, qui le lui donne, — la grande eau qui tournoie, bondit, mousse et se disperse en poussière : nulle part, pas même sur l'océan fouetté par l'aile de la tempête, les jeux ondoyants de l'écume n'ont cette grâce émouvante et forte, cette surprenante diversité de formes, de mouvements, de nuances.

Sur la profondeur mugissante, un vautour plane superbement, déployant toute son envergure ; et soudain, parmi la brume d'eau qui sans cesse monte en larges bouffées de la cataracte bouillonnante, un grand arc-en-ciel se suspend dans une coulée de soleil blond, — beau signe de triomphe et d'alliance qui prend ici un sens nouveau :

— Un fameux ruban... aux couleurs de la Médaille de la Victoire ! dit le lieutenant-général Jacques, toujours prompt, en toute circonstance, à trouver le mot pittoresque.

Plus bas, d'une saillie du rocher toute trempée d'une

poussière liquide qui vous enveloppe de sa fraîcheur, on embrasse l'ensemble de la chute dans un voisinage immédiat : ici, l'on est si près du monstre qu'on dirait qu'il va vous étreindre, vous emporter et vous broyer dans son tournoiement infernal, et l'on reste saisi d'une peur vague devant cette puissance déchaînée dont aucune force ne serait capable de retenir le furieux élan.

Le Roi, la Reine et le jeune Prince, heureux de ces heures de détente et d'abandon de l'étiquette, grimpent lestement sur les arêtes rocheuses et cherchent des points de vue favorables pour photographier l'immense chute, qui les asperge de ses embruns.

Ils vont l'aborder de plus près, affronter le monstre face à face, pénétrer jusque dans son antre, — bref, descendre dans la *cave of winds*. L'entreprise ne va pas sans risques : les guides américains eux-mêmes ne la conseillent qu'avec prudence, car il y faut une tête solide, un pied sûr, des nerfs à l'épreuve. Mais pour ceux qui viennent de l'Yser, elle apparaît un jeu d'enfant : le Roi, dont on sait la passion pour les exercices énergiques, a résolu, ce matin même, d'explorer la « caverne des vents » ; et, très simplement, la Reine a décidé de l'y suivre, comme elle l'a toujours suivi dans ses courses aventureuses.

Cette expédition peu banale, qui consiste à passer entre la cataracte et la muraille rocheuse d'où elle se précipite, exige un équipement *ad hoc*, pareil à celui d'un plongeur : on endosse, à même la peau, un complet de flanelle grise, et, par là-dessus, un large costume de toile cirée surmonté d'un grand capuchon ; les pieds restent nus dans des sandales.

Le roi Albert, équipé le premier, sort de sa cabine en riant, le visage épanoui d'aise : en abandonnant l'uniforme, il a dépouillé du même coup la majesté du rang

6. — Le Roi et la Reine s'apprêtant à descendre dans la *Cave of Winds*.

royal; il n'est plus qu'un *sportsman* ardent, que réjouit la perspective d'une équipée sensationnelle. La Reine, qui survient derrière lui, parvient à demeurer charmante dans l'épais suroît de toile jaune qui l'enveloppe de la tête aux pieds: on dirait d'une abeille mouillée, qui aurait replié ses ailes.

L'esplanade qu'il faut traverser pour descendre dans l'abîme humide, est pleine de curieux qui attendent le passage des touristes princiers. Pensez donc : c'est la première fois qu'un Roi fait au « tonnerre des eaux » l'honneur d'une visite officielle ! Le voici : cet accoutrement semble agrandir encore sa taille. Il passe très vite, en souriant, manifestement amusé par cette absence de décorum. La Reine, en quelques bonds légers, est parvenue au bord du gouffre, et les photographes embusqués ont à peine le temps de saisir une forme gracieuse qui glisse, s'échappe, disparaît sitôt entrevue.

Les Souverains descendent dans l'abîme par une tourelle de bois, où tournent les spirales d'un petit escalier. Quel belvédère que cette tourelle ! De larges ouvertures, pratiquées vers les quatre points cardinaux, y ménagent de splendides coups d'œil sur le blanc bouillonnement des chutes, les eaux dansantes de la rivière et les hautes falaises de granit, couronnées de bois, qui surplombent le tumulte sauvage du courant, — un paysage unique au monde, où la fraîcheur, la grâce, l'éclat le disputent à la majesté.

D'en bas, ce paysage change brusquement d'aspect : on se trouve transporté au milieu d'un chaos de blocs de granit jaune, éternellement ruisselants, cailloux géants roulés là par la cascade monstrueuse, et entre lesquels se ruent les torrents impétueux qu'elle envoie à la rivière. Un voile d'embrun, que les caprices du vent font tour à tour dense ou léger, flotte et vole perpétuel-

lement sur ce tragique décor de roches, où l'imagination païenne eût placé le mythe d'Andromède enchaînée par les Néréides. D'ici, la haute montagne d'eau, qu'on surplombait tout à l'heure, vous domine et vous écrase de sa masse démesurée : elle emplit tout l'horizon, elle est si vaste qu'elle a l'air de s'étendre à l'infini, ainsi qu'une mer verticale ; et l'on sent, sur son visage, la puissance irrésistible du souffle qu'elle exhale au loin.

Ce n'est que par de longs détours qu'on aborde la caverne des vents : une succession d'étroites passerelles de bois, humides et tapissées de mousse, et que continue par endroits un mince sentier tracé parmi les roches, mène de récif en récif jusqu'au pied même de la chute, que le regard embrasse de là dans toute sa grandiose beauté ; toute proche, l'énorme muraille d'eau barre en tous sens la perspective, et maintenant on ne voit plus qu'elle, ses longues franges écumeuses et glauques, la courbe verdâtre et argentée qu'elle dessine au faîte du rocher, ses nuages de poussière liquide, ses jaillissements de mousse neigeuse et le vertigineux élan de ses grandes ondes intarissables, qui tombent, tombent, tombent en bouillonnant, toujours les mêmes et toujours renouvelées depuis les commencements du monde. La stupeur et l'effroi vous prennent devant cette puissance écrasante et ce mouvement vertigineux que rien n'arrête et ne ralentit. Et lorsqu'on songe qu'on va passer derrière ce furieux déchaînement de force aveugle et inconsciente, on se demande si l'on fait un rêve... Mais, sous son capuchon huilé, qui déjà ruisselle de l'embrun que chasse un violent courant d'air, la petite Reine a relevé la tête, et, tranquille comme une Andromède qui serait sûre de dompter le monstre d'un sourire, elle marche vers la chute à travers les récifs humides.

Ici, l'on entre dans quelque chose d'indescriptible et

d'effroyable, que Dante lui-même n'a pas imaginé : à mesure que l'on approche de la caverne des vents, les tourbillons effrénés produits par le déplacement de la gigantesque masse d'eau, les gouttes de plus en plus pressées qui viennent vous cingler la figure comme de brusques volées de grains de plomb, vous coupent peu à peu la respiration, au point qu'on éprouve une espèce d'angoisse. Une fois engagé sous la chute, on entrevoit confusément je ne sais quoi d'obscur et d'énorme, qui semble immobile, mais qui bouge, une paroi d'eau vaguement concave, presque noire à force d'être épaisse, mais que traverse de place en place une clarté verdâtre d'aquarium : c'est le revers de la cataracte. Ce rempart qui vous emprisonne et vous retranche de l'univers, on le sent — plutôt qu'on ne le voit — glisser et se précipiter d'un élan ininterrompu. Et d'abord, l'on n'est attentif qu'à cette grande grisaille indistincte, à ce fleuve qui s'est mis debout et vous laisse passer dans son lit... Puis, si l'on ose rouvrir les yeux, malgré les pesants paquets d'eau — blocs détachés du mur mouvant — qui de toutes parts s'abattent sur vous et percent même la toile goudronnée, on devine, sous l'étroite passerelle où l'on se cramponne des deux mains, des ténèbres béantes, un abîme qu'emplissent d'invisibles bouillonnements et d'où monte une fumée blanchâtre... Fouetté par l'écume jaillissante, giflé, secoué, repoussé par des tourbillons véhéments, on n'avance plus qu'à l'aveuglette entre la haute falaise à pic et le vaste écroulement liquide, si proches tous deux qu'on pourrait les toucher. Mais l'impression qui domine toutes les autres, c'est celle du bruit assourdissant et du fracas épouvantable que produisent, mêlés et heurtés dans une symphonie diabolique, le tonnerre de la cataracte et les longs sifflements aigus des vents qui

s'engouffrent dans cet antre ou qui naissent de ses profondeurs. Ah ! ces sifflements démoniaques, multiples, et qui sortent de partout ! Il faut les avoir entendus au fond de la sinistre caverne pour concevoir l'horreur sacrée qui s'emparait des anciens Grecs lorsque les farouches Erynnies s'en venaient siffler sur leurs têtes.

Mais peu à peu, le mur liquide se fait moins dense et moins opaque, le vent et le bruit diminuent : on atteint la frange de la chute, on sort de la caverne sonore. Des tournoiements d'air mêlé d'eau continuent de vous envelopper, et l'on ne saurait, fût-ce en hurlant, se faire entendre de son voisin ; mais on respire plus librement, on peut rouvrir les yeux à demi. Alors, se retournant vers la *cave of winds*, on regarde ce qu'on n'a qu'entrevu durant cette traversée aveugle, — et l'on distingue un gouffre de brume, une masse obscure et frissonnante qui se déplace par pans énormes, une profondeur sombre et brouillée, faite de rocs, d'ondes glauques et d'écumes, où fume et tourbillonne sans cesse une vapeur de chaudron d'enfer. Puis, si on lève la tête, on demeure ébloui : la lumière du soleil, traversant la grande courbe que dessine le sommet de la haute cataracte, la transforme en une voûte de cristal et d'argent d'une splendeur merveilleuse, pareille au clair plafond d'un palais de Péris.

L'expédition est terminée : déjà la reine Elisabeth remonte lestement la tourelle accotée aux flancs de la falaise, en laissant tomber derrière elle, comme les perles d'un collier défait, un chapelet de limpides gouttes d'eau, — les pleurs du monstre qu'elle a conquis. Le Roi, auprès d'elle, rayonne d'aise, heureux de ce mâle exercice, que les reporters vont appeler l'épreuve la plus sensationnelle qu'il ait vécue depuis la guerre.

Et pourtant, il s'en faut que le Niagara ait livré tous ses secrets à ses hôtes d'aujourd'hui : on se tromperait

singulièrement si l'on croyait que, la chute explorée, il ne reste plus rien à y voir. Le Niagara, ce n'est pas seulement la double cataracte : c'est un ensemble très complexe de promenades et de points de vue, où l'on pourrait passer un mois en trouvant chaque jour des surprises. Et quel calme, quelle douce solitude, dans ces lieux que l'on s'imagine fréquentés par des foules bruyantes ! Rien ne trouble la sérénité des magnifiques bosquets d'érables où s'enfoncent des allées tournantes et de tranquilles chemins ombreux, — beaux bois que l'automne teinte de pourpre et que l'embrun des cataractes entretient perpétuellement dans une fraîcheur incomparable.

Le gouvernement des Etats-Unis n'a rien négligé pour sauver ce site des profanations : aucune échoppe de mercanti ne le déshonore ; aucun mendiant, aucun guide n'est autorisé à importuner les promeneurs de ses mornes sollicitations. Rien n'y contrarie les touristes qui entendent se mouvoir à l'aise, face à face avec la nature : entre eux et le paysage, nulle affiche ne s'interpose, — et, lorsqu'on songe qu'on est ici au pays de la concurrence et de la réclame outrancières, ce n'est pas là la moindre merveille !

Aussi, malgré sa vogue mondiale, le Niagara est devenu le séjour de prédilection des jeunes couples en voyage de noces, assurés de trouver la paix au bord de ces ondes agitées. Et quel plus beau cadre imaginerait-on pour une lune de miel ?... Voici, par exemple, une terrasse d'où, par une échappée propice, on aperçoit d'un seul coup d'œil, à distance à peu près égale, la cataracte américaine et le « fer à cheval » canadien : panorama d'une beauté singulière et saisissante, où les rochers, la verdure et les prodigieuses cascades mêlent et opposent leurs nuances.

Plus loin, un joli pont rustique enjambe un rapide bouillonnant et mène à un îlot boisé, d'où l'on gagne, par un pont plus large, l'Ile de la Chèvre, solide éperon qui partage en deux cours distincts les grandes eaux du Niagara. Ici, la claire rivière s'étale avec l'ampleur d'un lac immense : sa nappe étincelle et miroite, sous les feux ardents du soleil, comme une coulée d'argent fondu ; et, sur cette blancheur aveuglante, des photographes, perchés à la pointe d'un récif d'où ils guettent le couple royal, se détachent en ombres chinoises, tout noirs et opaques dans cette gloire, — tandis qu'à l'horizon lointain, au delà de l'étendue liquide dont le renflement ne laisse voir que le faîte de leurs cheminées, de grandes usines fument sur le ciel.

En route, maintenant, pour la chute canadienne ! Un large ascenseur, pratiqué à même la falaise de granit, transporte tout le *royal party* au bord de la rivière fumante. Là, on monte dans un petit bateau, qui porte le nom évocateur de *Maid of Mist* (fille du brouillard), et l'on endosse des suroîts noirs pour se protéger de l'embrun et de l'assaut des lames furieuses qui vont embarquer sur le pont. Ces préparatifs terminés, la *Maid of Mist*, gaillardement, pointe l'étrave vers la cataracte. L'onde de la rivière, peu à peu, s'agite en remous plus violents, en tournoiements plus frénétiques ; à mesure qu'on approche de la chute, elle se dresse en montagnes plus hautes, se creuse en abîmes plus profonds, roule des bouillonnements plus sauvages. Les lames bondissent et s'entrechoquent en des combats désespérés, échevèlent leurs panaches d'écume et s'écroulent les unes sur les autres comme des lutteurs à bout de souffle. A présent, elles sont si élevées que leurs sommets vous cachent la chute et qu'elles enveloppent la *Maid of Mist* dans un tourbillon de vapeur qui vous

force à fermer les yeux. Le petit steamer, malgré tout son courage, ne peut naviguer plus avant : il vire, met le cap vers la rive et s'éloigne avec dignité de ce champ de bataille aquatique où règnent un désordre, une fureur et un tumulte perpétuels. Alors, détournant les yeux du spectacle de la rivière, on regarde la cataracte, — et l'on reste émerveillé : un nuage de fumée blanche, éternellement suspendu au centre de la muraille d'eau, vous la dérobe complètement; on ne voit que cette nuée neigeuse, qui se gonfle, s'étire, ondule, monte, vole, flotte et s'éparpille au vent, — et cette simple image est si belle qu'on voudrait la garder fixée aux plaques sensibles de sa rétine.

L'ascenseur a remonté les Souverains et leur suite au faîte de la falaise : les autos roulent maintenant vers l'*Upper Steel Arch Bridge*, pont d'une légèreté surprenante, tendu sur le Niagara à quatre-vingts mètres de hauteur. Le milieu de cet ouvrage d'art marque la frontière du Canada et des Etats-Unis : c'est là que M. Rowell, président du Conseil privé et secrétaire d'Etat pour les Affaires étrangères, souhaite la bienvenue au Roi au nom du *Dominion*, tandis que le « tonnerre des eaux » accompagne de sa basse profonde les paroles du haut magistrat.

Entre les deux rives, quel contraste ! Du côté des Etats-Unis, rien que des bois et des rochers, pas même une échoppe en plein vent où l'on puisse trouver quelques cartes postales ou des limonades ; le long de la rive canadienne, un village menu et coquet groupe de jolis cottages de bois où l'on vend des curiosités, tandis qu'aux pentes de la colline, des hôtels, des pensions de famille montrent leurs toits parmi la verdure. L'une plus sauvage, l'autre plus riante, les deux rives ont toutes deux leurs charmes qu'il serait vain de comparer.

Il serait encore plus oiseux d'essayer de déterminer laquelle, entre les deux chutes rivales, mérite le prix de la beauté : par l'ampleur du volume des eaux, la magnificence du décor, le voile d'embrun qui les enveloppe et le mugissement qui monte d'elles, toutes deux, dans leur diversité, exercent une séduction égale. Au surplus, leur forme seule diffère : la chute américaine est droite et développe une ligne régulière comme un mur tiré au cordeau ; la grande cataracte canadienne dessine un fer à cheval immense, dont la courbe laisse mieux transparaître la limpidité glauque des ondes, qui descendent ici plus unies, tandis qu'au pied même du rocher, parmi des tournoiements verdâtres, elles moussent en des blancheurs de neige d'une délicatesse virginale.

Cette courte visite à la rive canadienne s'achève par une exquise promenade à travers le *Victoria Park* et par un arrêt au cottage du Dr Grant, d'où l'on jouit, sur la gorge et sur les deux chutes, d'un panorama sans pareil : vue ainsi à travers les arbres, au delà d'une perspective riante de massifs et de fraîches pelouses, la cataracte, toujours voilée de son écharpe d'embrun candide, apparaît dans toute sa splendeur et devient comme immatérielle, tandis que, dans cette solitude, on entend plus distinctement son tonnerre ininterrompu, grandiose et captivante musique qui, des profondeurs de l'abîme, montera encore lorsque nul homme ne sera plus là pour l'entendre.

Repassant le pont suspendu, le cortège royal gagne maintenant la ville de Niagara-Falls, une jeune cité industrielle qu'enrichit et accroît sans cesse l'exploitation de la houille blanche. On s'étonne, en la traversant, de n'avoir même pas soupçonné ses hautes maisons de brique rougeâtre et ses gigantesques cheminées derrière

les bosquets qui entourent la cataracte américaine. On a trop crié, en Europe, qu'on avait défloré les chutes en en captant la force motrice : les grandes usines qu'elles alimentent ne sont pas dans leur voisinage, à l'exception toutefois de celle qui fume près du pont suspendu, mais qu'on ne peut voir de Prospect Park.

Certes, depuis les jours où René berçait au sourd grondement des eaux son orgueilleuse mélancolie, le paysage s'est transformé : il a perdu sa solitude et sa virginité sauvage, l'homme y a marqué une empreinte de jour en jour plus accusée, et les fumées qui l'empanachent au loin ne sont plus celles des feux de campements. Mais — il convient de le proclamer à l'éloge des Etats-Unis, qui ont à un si haut degré le culte des merveilles naturelles — la plus scrupuleuse vigilance a religieusement sauvegardé les beautés du Niagara.

Une visite au *Whirlpools Rapids*, en tramway électrique, termine cette excursion inoubliable. La route, percée à même le roc, surplombe « la rivière des rivières » qui, encore émue de sa chute, roule entre de hauts escarpements son onde torrentueuse et verte. Cette gorge étroite et solitaire, aux pentes magnifiquement boisées, ce courant rapide qui écume et bondit sur son lit rocheux, cette route en corniche d'où l'œil plonge verticalement sur l'abîme glauque, tout cela ne laisse pas de rappeler certaines vallées des Alpes bernoises, celle de la Lutschine, par exemple.

Que les formidables masses d'eau vomies par les deux cataractes puissent se frayer un passage là, cela passe l'imagination. Mais aussi, quels combats tragiques elles doivent livrer contre le roc! quelle lutte éternelle et grandiose le Niagara doit soutenir pour franchir cette gorge resserrée!

C'est aux *Whirlpools Rapids* que ce spectacle épique prend toute sa majesté : dans le chenal étroit qui emprisonne ses eaux, la rivière contractée se tord littéralement d'angoisse et de colère. L'effort désespéré qu'elle fait pour passer là, lui donne une forme convexe : le niveau de son centre est de vingt pieds plus haut que celui de ses bords. La frénésie sauvage de ce chaos liquide, que l'on a comparé à une grande procession de vagues océaniques, vous laisse épouvanté. De pesantes montagnes d'eau s'élèvent, se heurtent à des blocs de granit, sont refoulées dans un furieux et vertigineux tournoiement ; et, à la place qu'elles ont quittée, des abîmes se creusent, insondables, mettant à nu des rocs énormes qui tout à l'heure disparaîtront sous l'écroulement d'une nouvelle vague, si toutefois l'on peut appeler « vagues » ces monstrueuses enflures mouvantes, qu'on est tenté de comparer aux biceps d'un Titan captif ébranlant les murs de sa geôle.

C'est sur ce mascaret fluvial que Blondin tendit sa corde raide, et c'est pour avoir affronté son tourbillon épouvantable que le capitaine Webb périt.

Secondée par un temps superbe et parfaitement organisée, cette promenade au Niagara laissera au Roi et à la Reine, et à tous les membres de leur suite, un trésor de souvenirs sans prix. Dans l'espace d'une seule matinée, tous les aspects des cataractes ont défilé devant leurs yeux ; et tandis que le train spécial roule rapidement vers Buffalo, les voyageurs ferment les paupières pour revoir le glorieux mirage de l'écume blanche qui tourbillonne sous l'éblouissement du soleil, et pour entendre encore en rêve la grande voix du « tonnerre des eaux ».

LA RÉCEPTION DE BUFFALO

Buffalo, ainsi baptisée parce que naguère les troupeaux de buffles hantaient la crique de l'Erié dont elle occupe maintenant les bords, est le type même de ces villes américaines de second ordre qui étonnent par leur grandeur, leur richesse et leur mouvement. Dès les premiers jours de la guerre, Buffalo a donné aux Belges ses sympathies et son appui : vêtements, vivres et dons en argent, elle n'a rien épargné pour eux ; leur sort n'a excité nulle part une compassion plus largement, plus spontanément généreuse qu'en cette cité industrielle ; nulle part la résistance de Liége et les fastes épiques de l'Yser n'ont plus profondément ému le cœur du peuple. Aussi Buffalo va-t-elle mettre, dans sa réception d'aujourd'hui, un enthousiasme et une chaleur dont les grands souvenirs de New-York n'affaibliront pas l'impression.

Au moment où le train spécial s'arrête sous la voûte de la gare, les sifflets des locomotives, les sirènes des bateaux du port, les cloches des églises et des temples, les signaux d'alarme des pompiers, les cuivres des fanfares rassemblées sur la place de Terrasse Station, saluent l'arrivée des Souverains de leur vacarme assourdissant. Construite ce matin même par le corps des pompiers, une large passerelle de bois, tendue d'un tapis rouge, relie le quai à l'esplanade où attendent les autorités, ayant à leur tête le mayor Buck, les édiles et Mr John Lord O'Brian, président du Comité de réception.

Une salve d'applaudissements sonores et d'acclamations redoublées accueille l'apparition du Roi, que l'on a reconnu tout de suite à sa haute taille, et qui sourit,

manifestement remué par ces démonstrations vibrantes, tandis que les dames du Comité, portant au corsage une médaille enrubannée des couleurs belges, admirent la magnifique toilette de velours brun garni de fourrures que porte la reine Elisabeth, dont les bras sont chargés déjà d'une éblouissante gerbe de fleurs.

Tout autour de la place, d'épaisses foules ouvrières se massent à perte de vue, car la municipalité a voulu faire de cette journée une fête officielle, et l'on chôme dans les usines et les écoles. Des curieux sont juchés sur les toits des maisons, perchés aux branches des arbres ou accrochés par grappes aux fûts des réverbères. Les corniches, les degrés des monuments publics sont noirs de spectateurs. Il n'est pas jusqu'aux fenêtres de la prison des femmes, toute voisine, qui n'encadrent des têtes aux grands yeux avidement ouverts.

Le mayor Buck, en un discours d'une émouvante sobriété, marque au Roi le sens des hommages que la ville s'apprête à lui rendre :

« La population de Buffalo est fière de souhaiter à Votre Majesté une cordiale bienvenue. Il n'est pas d'homme dont le rôle dans la grande guerre soit plus connu que le vôtre de notre peuple; il n'est personne dont la conduite dans cette lutte gigantesque soit plus universellement admirée.

« L'ultimatum du Kaiser vous plaçait en face d'une terrible alternative. Aucun des sacrifices qu'entraînait le choix du chemin de l'honneur et du devoir ne vous fit hésiter. Vous résolûtes de respecter les obligations sacrées que les traités imposaient à la Belgique et de défendre la neutralité de son sol. C'est grâce à votre sagesse, à votre courage, à votre intrépidité en face du péril, que le peuple belge lia son sort à celui des Alliés et endura pendant toute la guerre de si cruelles souffrances.

« Nous nous rendons compte que sans la résistance offerte par les Belges, ou bien les Allemands eussent gagné la guerre, ou bien la guerre durerait encore et le peuple américain aurait dû consentir des sacrifices de sang et d'argent beaucoup plus considérables. »

Se tournant vers la Reine, le mayor Buck ajoute :

« Son dévouement au Roi et à la cause qu'il représente lui ont conquis l'admiration de tous, tandis que sa tendre sympathie pour les souffrances des femmes et des enfants de Belgique et les efforts infatigables qu'elle prodigua en leur faveur, l'ont rendue chère à jamais aux cœurs des femmes d'Amérique. »

Combien ces paroles sont justes, et combien elles correspondent à la réalité même, nous le savons, nous qui pourtant ne sommes aux Etats-Unis que depuis quatre jours à peine : aussi la foule les salue-t-elle par une explosion de vivats qui se renouvelle, plus chaude encore, quand le Roi, répondant au Maire, dit la gratitude de son peuple pour les généreuses sympathies qu'il a trouvées à Buffalo et remercie cette grande cité du splendide accueil qu'elle lui fait.

Puis, rythmée aux sons entraînants de la fameuse marche de Souza, commence la parade militaire qui doit précéder le cortège : en tête, s'avance un escadron de police montée, magnifique de prestance et de mâle allure ; puis défilent d'un pas martial les 65e et 74e régiments d'infanterie, qui ont combattu sur le front français ; enfin une garde d'honneur, composée de soldats décorés à la guerre, précède immédiatement l'automobile du Roi. Des jeunes filles du *Motor Corps Girls*, charmantes dans leurs uniformes gris, tiennent d'une main experte le volant des cars.

Buffalo apparaît d'abord sous son aspect industriel, montrant des usines, des fabriques, des ateliers auprès

desquels sont groupées des foules ouvrières. Mais le cortège entre dans Main Street, la rue principale de la ville, et c'est un brusque changement de décor : de grands *buildings*, d'un bout à l'autre, bordent cette large artère commerçante, et, spectacle combien émouvant à voir dans cette cité lointaine ! jusqu'au fond de la perspective, une profusion de drapeaux belges, mêlés aux bannières étoilées, éclatent gaiement dans la lumière. Même, tendues d'un mur à l'autre, des banderoles traversent la rue, portant inscrits en français ces trois mots : « *Vive la Belgique !* », qu'on entend d'ailleurs résonner au milieu des *cheers* délirants que pousse sur le passage du Roi la foule pressée sur les trottoirs en masses de plus en plus compactes.

Que Buffalo aime la Belgique, cela ne saurait faire de doute : le soin qu'elle mit à se parer pour la visite de nos Souverains et l'enthousiasme exubérant des ovations qu'elle leur adresse, en témoignent avec éloquence, — et l'on en éprouve à la fois une gratitude et une fierté qui fait très doucement battre le cœur. Des *sky-scrapers* démesurés ont arboré à toutes les fenêtres de grands drapeaux américains, dont les plis chatoyants palpitent au vent des folles acclamations qui partout s'élèvent vers le Roi ; et cette ville manufacturière, fleurie de rouge, d'azur et d'or, semble quelque cité de féerie aux murailles toutes semées d'étoiles.

Les démonstrations prennent ici un ton pittoresque, un accent d'une spontanéité charmante : quand passe l'automobile royale, qu'annonce à la foule l'explosion des « *attention-commanding bombs* », des enfants, des femmes, des hommes même, soufflent dans de petits cornets de cuivre pour mieux traduire leur enthousiasme. Mais les écoles de Buffalo vont donner au

royal party un concert plus original et plus extraordinaire encore.

A présent, s'ouvrent de claires avenues plantées de plusieurs rangées d'arbres, des squares fleuris, de grands espaces largement baignés de soleil et où roule en flots colorés une multitude endimanchée : jardins d'une merveilleuse fraîcheur, réserves de lumière et d'air pur où la ville des affaires respire. Là, sur deux estrades colossales, sont alignées en rangs serrés, toutes de blanc vêtues, les jeunes filles de la *High School*, tandis qu'en face, sur deux longues estrades parallèles, se pressent les jeunes gens des collèges : cela fait un peuple fourmillant, une gigantesque armée scolaire.

C'est ici que se place l'épisode le plus curieux de la parade et l'un des plus impressionnants de la grande randonnée royale à travers les Etats-Unis : au son des bombes avertisseuses, une clameur immense, formidable, assourdissante, phénoménale, monte en même temps des quatre estrades ; des milliers de *girls* et de *boys*, avec un ensemble prodigieux, poussent de brèves onomatopées, des syllabes incompréhensibles où le son de la voyelle « a » forme la *keynote* fondamentale, et qui s'achèvent par un cri brusque, d'un éclat violent et sauvage. Abasourdi et dérouté, on cherche en vain à pénétrer le sens de ces syllabes bizarres, qui fouettent l'atmosphère de l'avenue d'un crépitement de fusillade, réduisant au silence les *bands* dont les musiciens essoufflés s'époumonnent là-bas en pure perte. Sont-ce des formules cabalistiques, des mots indiens ? On ne sait au juste. Mais l'effet demeure saisissant, inoubliablement grandiose.

Ces enfants épèlent simplement, lettre par lettre, le nom de leur *school*, à la façon d'une petite classe détaillant son *a b c d*. Ils se présentent ainsi eux-mêmes

aux illustres hôtes de la ville, et, au lieu d'un cartel banal, leur bataillon arbore un étendard de sons. Des crieurs de matches de foot-ball, armés d'énormes porte-voix rouges, dirigent ce concert fantastique : le chef du chœur occupe le centre où convergent les quatre longues estrades, et, à travers son mégaphone, crie ses ordres aux quatre *cheers-leaders*, qui à leur tour les répètent en hurlant devant leurs estrades respectives. Après quoi, les cinq entraîneurs reposent à terre leurs porte-voix qui, ainsi dressés auprès d'eux, leur viennent à peu près aux épaules, et le chef du chœur fait un geste, espèce de signal de départ que reproduisent ses quatre comparses : aussitôt les *kids* et les *boys* entonnent leur antienne à pleine gorge, et les syllabes se précipitent sur un rythme rapide et heurté, que scandent à grand renfort de gestes les *cheers-leaders* qui, sur l'avenue, se démènent comme des possédés, vocifèrent, courent de droite à gauche et se font suer à grosses gouttes.

Les quartiers des affaires sont loin : Buffalo révèle à présent un visage riant et gracieux, et cette cité industrielle prend des coquetteries de ville d'eaux. Les grandes avenues ombragées d'arbres se croisent toujours à angle droit, mais telles sont les masses de verdure qui en étoffent la perspective que la parade semble s'avancer à travers des parcs luxuriants. Les fabriques, les maisons de commerce, les *buildings* où sont les *offices*, se pressent aux abords de la gare : les cottages de bois ou de brique qui abritent la vie familiale, se groupent dans la cité-jardin. Cette disposition, à la fois si commode et si pittoresque, se retrouve d'ailleurs, d'un bout à l'autre du continent, dans toutes les villes américaines, avec seulement quelques variantes qu'impose dans cet immense pays la diversité des climats.

De jolis cottages à l'anglaise ouvrent leurs fenêtres à croisillons parmi la verdure et les fleurs ; au-dessus d'un rez-de-chaussée spacieux, prenant jour par de larges baies qui laissent voir de clairs intérieurs pleins de confort et d'intimité, la plupart n'ont qu'un seul étage, agrémenté d'un grand balcon et coiffé d'un toit mansardé. Certains, qu'entourent de leurs ombrages et de leurs pelouses bien peignées des jardins d'une ampleur de parcs, sont aussi vastes que luxueux ; aucun n'étale cette prétention, cette débauche d'ornements voyants et cet éclat ostentatoire dont nos villas offrent trop souvent le triste exemple. Même construites par des millionnaires, ces charmantes demeures ne cherchent pas à en imposer aux passants par la richesse de leurs façades : elles sont faites pour l'aise, l'agrément, la commodité de la vie, et non pour une sotte vanité. Ce qu'elles disent, ce n'est pas l'orgueil de l'homme qui a fait sa fortune : c'est son goût de l'intimité, d'un home bien à lui, large et sain, où, après les dures tâches du jour, il puisse, le soir, se reposer au milieu d'un cadre qui lui plaise.

De fait, rien n'est plus attrayant, mieux fait pour retenir au foyer l'homme d'affaires qui rentre du bureau, que ces cottages dont les croisées regardent des jardins pleins de fleurs et les beaux platanes d'une avenue baignée de grand air et de soleil. Des talus feutrés d'un gazon qui semble une draperie de velours vert et qui étend son mol tapis jusqu'au mur même de la maison, rattachent doucement les petits jardins aux larges trottoirs plantés d'arbres et au macadam aplani où circulent les automobiles. Ni haie, ni clôture d'aucune sorte, pas plus en bordure de l'avenue qu'à la limite des jardinets : car, en ce pays où la vie resta longtemps aventureuse et exposée à tous les risques, l'on ne comptait que sur

soi-même pour défendre sa propriété, et l'on a gardé l'habitude de se passer de ces barricades qui donnent toujours à une maison un air de jalousie hostile et de méfiance soupçonneuse. Cette absence totale de clôtures — qui fait croire que tout le monde, ici, vit en parfaite intelligence — ajoute encore un nouveau charme à ce je ne sais quoi d'aéré, de frais, de libre et de gracieux, qui fait l'invincible séduction des cités-jardins d'Amérique.

Tandis que le cortège royal s'avance par ces riantes avenues, salué de vibrants hourras, nous remarquons, mêlées aux drapeaux qui pendent aux croisées des cottages, de grandes bannières de soie tendues comme des tapis aux galeries des balcons et brodées, sur fond bleu, d'étoiles noires ou dorées. Un charmant officier de l'armée fédérale nous en explique le sens : le nombre des astres indique celui des combattants de la famille, du club, de la corporation que la maison abrite ; les étoiles d'or figurent ceux qui sont morts là-bas, les étoiles noires, leurs frères qui sont revenus vivants. Telle famille a l'orgueil d'arborer une bannière semée de sept étoiles, dont trois sont de soie d'or... Noble et profond symbole, qui donne la gloire aux morts et laisse l'ombre aux vivants ! Grave et pieux hommage à ceux que la grande guerre nous a pris ou rendus, cette bannière constellée devrait parer ainsi, aux jours de fêtes publiques, toutes les demeures de chez nous qui virent partir leurs fils, qu'ils soient revenus ou non.

Après cette promenade dans la ville fleurie, le Roi et sa suite s'arrêtent au passage chez Mme Goodyear, qui se signala durant toute la guerre par son dévouement et sa charité à l'égard des Belges, fondant ou présidant les œuvres que Buffalo multipliait afin de leur venir en aide. La famille Goodyear possède la

plus grande fabrique de pneus qu'il y ait aux Etats-Unis, et l'usage universel que l'on y fait de l'auto donne la mesure du chiffre d'affaires de cette florissante maison : le nom de Mme Goodyear et sa colossale fortune sont célèbres dans toute l'Union. Cependant, l'on ne trouve chez elle ni l'étalage d'un luxe outré, ni l'orgueil que donne la richesse : meubles de style, tableaux, vieilles gravures, boiseries, tentures et objets d'art, tout, dans ce cadre de milliardaire, atteste un bon goût sobre et sûr. La maîtresse du logis elle-même, élégante sans affectation, unit aux manières d'une grande dame une bonté affable, simple et franche, et son visage plein de fraîcheur, qui sourit sous de beaux cheveux blancs, ne doit la fierté dont il brille qu'à la visite des Souverains belges.

En quittant la maison Goodyear, le cortège traverse un carrefour immense, sorte de Place de l'Etoile où viennent rayonner de toutes parts de larges avenues plantées d'arbres : au centre, s'étend un clair bassin qu'entoure une margelle modern-style, et qui éparpille à la brise la fine poussière de ses jets d'eau ; rangés en cercle autour de lui, des réverbères de fer forgé, d'un aspect très décoratif, élèvent comme de grandes tulipes blanches les globes laiteux de leurs lampes électriques, et l'ensemble de ce cadre urbain est original et charmant, manifeste un heureux effort vers un style personnel et neuf dans l'aménagement des promenades.

Le Roi, qui se préoccupe des méthodes américaines en matière industrielle, a voulu mettre à profit son passage à Buffalo pour visiter en détail l'établissement Pierce-Arrow, la plus puissante fabrique d'automobiles de luxe que l'on trouve outre-mer. Huit mille ouvriers travaillent dans ses ateliers géants, d'où sortent chaque année, en moyenne, 3,000 voitures tout équipées, dont

le prix maximum atteint, sauf le cas où la carrosserie est faite d'un bois précieux, 9,500 dollars. Ce qui frappe dans cette grande usine, c'est l'ampleur des installations, la perfection de l'aérage et de l'éclairage que dispensent de véritables murailles de verre, la propreté méticuleuse, et l'application méthodique de la division du travail : grâce à cette spécialisation, le menuisier ou le mécanicien, fabriquant toujours la même pièce, atteint un degré d'habileté et une promptitude de facture qui ne peuvent qu'augmenter le rendement. Le Roi a prouvé l'intérêt qu'il avait pris à cette visite en acquérant une Pierce-Arrow qui, à bord du *George Washington*, suivra nos Souverains en Europe.

C'est maintenant vers l'usine Larkin & C° que roulent à toute allure, manœuvrées à merveille par les fraîches *motor-girls*, les automobiles pavoisées qui portent les hôtes de Buffalo. La dislocation des fanfares, des écoles et des sociétés qui tout à l'heure faisaient la haie sur le passage des Souverains belges, répand par les avenues ombreuses un grouillement multicolore de claires toilettes et d'uniformes. De jeunes amazones sans coiffure, leurs cheveux envolés au vent, bien prises dans leurs culottes de peau et leurs redingotes à grandes basques, exquises de grâce souple et hardie, galopent vivement dans les allées. Les garçonnets et les fillettes, heureux du congé imprévu que leur vaut la visite royale, patinent à roulettes sur l'asphalte ou sur les trottoirs de ciment. Et il y a, partout répandue, une animation jeune et saine, je ne sais quoi de libre et de fort que l'on ne respire pas dans nos villes, où ces exercices de plein air demeurent impossibles faute d'espace.

Le parc public de Buffalo, accidenté de collines rondes, se prête, avec ses larges allées, ses grands étangs et ses immenses pelouses, à l'équitation, au rowing, au

golf, au tennis, au foot-ball, au polo, bref à tous les sports. En cet après-midi de fête, tandis qu'assises à l'ombre des arbres les familles goûtent gaiement sur l'herbe, les clairs gazons grouillent de joueurs qui s'agitent et courent en tous sens, et qu'attendent de longues files d'autos arrêtées au bord des avenues. Il y a parmi eux des commis, voire même des ouvriers d'usine, qui sont venus dans leur petite Ford, et qui lancent la ballette du golf d'un air aisé et naturel, sans paraître aucunement surpris de pouvoir s'offrir un tel luxe.

Il semble vraiment que Buffalo soit, parmi les villes d'Amérique, l'une de celles qui jusqu'aujourd'hui se sont le plus préoccupées du sort de la classe laborieuse. Les charmantes cités ouvrières, groupant le long de frais boulevards des cottages spacieux, confortables et pourvus de balcons fleuris que supportent de gaies colonnades, sont la perfection même du genre.

L'usine Larkin & C°, fabrique de parfums, de savon et de pâtes alimentaires, doit au caractère tout moderne de ses installations et de son outillage, l'honneur de la visite royale. Les vastes bâtiments qu'elle occupe couvrent une énorme superficie et se développent sur plusieurs rues, où une foule innombrable se masse, acclamant le passage du Roi. Un ascenseur hisse les Souverains, leurs guides et les membres de leur suite à l'étage supérieur du *plant* : là court une grande galerie vitrée qui, entourant les quatre côtés d'un rez-de-chaussée tout bruissant de la fièvre intense du travail, permet de voir distinctement, à tous les étages de l'immeuble, les cellules où les ouvriers se démènent comme d'actives abeilles en des alvéoles transparentes. Là se trouve l'immense restaurant aux murs couverts de faïences blanches, où 4,000 personnes des deux sexes prennent place chaque jour à l'heure du lunch. La

Reine, que préoccupent vivement les questions d'hygiène ouvrière, s'émerveille de la propreté, de la lumière et de l'air pur qui règnent dans cette salle gigantesque, et dont les bienfaisants effets se lisent sur les mines florissantes des jeunes parfumeuses de l'usine.

Mais bientôt le *royal party* remonte dans ses automobiles et gagne l'établissement distinct où se fabriquent mécaniquement les pâtes alimentaires Larkin, qu'estampent par milliers de grandes presses d'où l'on voit ruisseler en pluie blonde les étoiles, les fleurs et les lettres, dont l'empaquetage automatique sollicite particulièrement la curiosité des Souverains. Après s'être bien emplies de pâtes, des boîtes de carton, circulant sur une sorte de trottoir mobile, s'arrêtent l'une après l'autre devant de petites machines, qui tour à tour les tassent, les ajustent, puis les ferment, et les rendent en vingt secondes propres à être expédiées aux quatre coins du globe. Dans les deux salles où s'accomplit cet empaquetage méticuleux, quelques ouvriers des deux sexes, qui surveillent la tâche des machines bien plutôt qu'ils n'y participent, suffisent largement à cette fin. On voudrait voir là Stuart Mill, cet économiste qui pensait que les progrès du mécanisme ne seraient pas pour diminuer les efforts de l'outil humain !

Bien américain, lui aussi, est le spectacle que l'on embrasse du haut de la plate-forme de fer qui donne accès à l'escalier accroché au mur du *building* en prévision des incendies : entourée d'une molle ceinture bleue de collines aux courbes délicates, Buffalo étale au soleil ses tours, ses gratte-ciel, ses jardins, tandis qu'au-dessous du frêle balcon dont les jours vous donnent le vertige, à une profondeur fantastique, on voit, étrangement déformée, la foule noire qui grouille dans la rue et que le *jazz-band* féminin attaché à l'établissement

pique des taches rouges, bleues et dorées de ses uniformes d'ordonnance.

Rangée en bataille au bord du trottoir, cette fanfare salue d'un fracas de cuivres la sortie du Roi, et la jeune fille qui la commande met sabre au clair d'un geste martial. Ainsi s'achève par une note pittoresque la chaude et grandiose réception que Buffalo fit à ses hôtes, et qui a laissé aux Souverains un souvenir à la fois ému, ébloui et reconnaissant.

Le soir, enfin, Mme Goodyear offre un dîner de cérémonie au Roi et à la Reine des Belges, déjà reposés des fatigues de cette journée pleine d'événements, et c'est au milieu d'ovations que les Princes regagnent leur convoi, paré d'une profusion de fleurs par des amitiés inconnues.

La nuit est tout à fait tombée, et, dans l'ombre, les immenses usines, pareilles à des palais de verre, allument de grands rectangles de feu d'une blancheur lunaire et nacrée. Le voyage du Far-West commence, qui durera quatre jours et demi, durant lesquels vont s'encadrer dans les portières des Pullman-cars les sites sans nombre qui se déroulent de l'Atlantique au Pacifique.

LE VOYAGE DU FAR-WEST

Mardi 7 octobre.

C'est au bord du lac Erié, qu'il a longé pendant la nuit, que roule maintenant le train royal : région fertile, où les vergers alternent avec les grasses prairies et les vastes cultures de maïs, et que traversent de loin en loin de lentes rivières dont l'eau ferrugineuse coule sur un lit de rochers roux. Voici Cleveland, dont le grand port, hérissé de grues colossales, berce de puissants « transatlantiques » ; pour saluer les Souverains belges, toutes les locomotives en gare font retentir leurs cloches d'alarme, tandis qu'une armée d'écoliers agite des bannières étoilées et clame d'assourdissants vivats.

Ici, la voie s'éloigne du lac, et c'est au bout d'une large plaine qu'on aperçoit, brune et noirâtre entre les têtes rondes des vieux arbres groupés en massifs sur ses grèves, son moutonnement illimité. A peine soulevée de molles ondulations, cette Arcadie américaine, au bord de sa mer intérieure, déroule lentement des paysages aux lignes harmonieuses, mesurées, pures comme celles des fresques de Puvis. Des vignes trapues, aux pampres déjà rougis, strient maintenant la campagne de longues

lignes parallèles ; et toujours, vers le nord, la grande eau douce s'étale jusqu'au bord même du ciel.

Sandusky mêle ses fins clochers et ses hautes cheminées fumantes au bord d'une baie dont les flots jaunes battent une grève de grands galets plats, prolongée par un estuaire aux rives basses et boisées, qu'enjambe un beau pont de six kilomètres. Puis, voici reparaître les fermes aux murailles peintes en rouge sang-de-bœuf, flanquées de leurs tours-pigeonniers, et dont les bâtiments immenses sont couverts de toits incurvés qui, de loin, les font ressembler à des hangars de dirigeables. Des vaches noires, au pelage lustré, des porcs gris ou bruns, jamais roses, paissent partout en troupeaux épars. Et tout à coup, sans raison apparente, le pays change de caractère, redevient désert et inculte : des rivières limoneuses serpentent paisiblement entre deux rangs touffus de grands saules à têtes rondes et de roseaux rougeâtres ; leur cours n'emporte pas une seule barque, leurs berges ne montrent nulle part la trace de pas humains : elles gardent la beauté inviolée qu'elles avaient aux temps primitifs, elles demeurent des vierges solitaires...

Mais bientôt la plaine, de nouveau, se gonfle de moissons opulentes et se pare d'épais rideaux d'arbres : c'est dans ce jardin qu'est assise, à l'extrême pointe occidentale du lac Erié, Toledo, ville commerçante et manufacturière, qui s'enorgueillit d'avoir eu pour mayor M. Brand Whitlock, ce qui lui vaudra aujourd'hui l'honneur de la visite royale. En s'arrêtant à Toledo, le roi Albert entend payer un juste tribut de gratitude à l'éminent ambassadeur des Etats-Unis à Bruxelles, qui fut pour la Belgique l'ami des mauvais jours, l'infatigable intercesseur et le protecteur secourable. Il veut également rendre hommage aux vaillants soldats du pays, à cette 37e Division qui a combattu dans les

Flandres lors de l'offensive victorieuse et à laquelle, ce matin même, parvenait ce message royal :

« En atteignant les limites de l'Etat de l'Ohio, qui a fourni à l'armée la 37e Division, le Roi saisit cette occasion unique de rendre hommage à ces magnifiques troupes pour la part brillante qu'elles ont prise dans les combats en Belgique.

« Le Roi, en sa qualité de commandant en chef du groupe d'armées des Flandres, est profondément heureux de pouvoir apporter à ces héros, sur leur propre territoire, ce tribut d'admiration de leurs frères d'armes de Belgique et l'expression de la reconnaissance de la nation belge tout entière pour la délivrance à laquelle la glorieuse 37e Division a si puissamment contribué.

« Le Roi désire associer à l'expression de ces sentiments le nom du vaillant chef qui commandait ces troupes, le major-général Charles-H. Farnsworth. »

UNE HEURE A TOLEDO

Midi sonne précisément quand le train spécial s'arrête dans la gare de Toledo. Une *Brabançonne* énergiquement scandée et de retentissants vivats accueillent les voyageurs royaux lorsqu'ils descendent de leur wagon, suivis par M. Brand Whitlock. Sous des salves d'acclamations, parmi le papillottement des drapeaux belges qui s'agitent, les Souverains traversent la foule aux sons toujours émouvants de la *Red spangled banner* et gagnent les automobiles qui les attendent au dehors.

La voiture qui emporte le Roi est une limousine Willis-Knight, offerte à M. Brand Whitlock par ses concitoyens John N. Willys et Marshall Sheppey : l'ambassadeur y prend place, ainsi que M. Willys, à côté

du roi Albert, tandis que la Reine et le prince Léopold occupent une seconde limousine avec M. Marshall Sheppey. La garde d'honneur est assurée par un détachement imposant de vétérans de la grande guerre, dont plusieurs ont suivi le Roi lors de sa rentrée triomphale dans la capitale libérée.

Cette réception, tout l'annonce, marquera dans nos souvenirs. Un soleil de fête et de gloire verse des nappes d'or sur Toledo et donne un éclat magnifique aux drapeaux dont elle se pavoise. La ville tout entière se presse sur le passage du cortège : en face de l'Union Station, un épaulement de terrain porte des centaines de curieux, qui semblent des fourmis géantes pendues à leur termitière, et l'on voit des grappes humaines jusque sur le faîte des toits.

Comme toutes les villes américaines, Toledo se révèle d'abord sous son aspect industriel et commerçant ; mais d'innombrables drapeaux belges décorent ses quartiers ouvriers et leur prêtent une grâce imprévue. Elle va nous apparaître bientôt comme une des cités les plus fraîches, les plus coquettes, les plus riantes qu'on puisse voir aux Etats-Unis : peu à peu, les quartiers s'aèrent, et voici de spacieuses avenues ombragées d'épaisses frondaisons et bordées d'élégants cottages qu'environnent des pelouses, des bosquets, des parterres de fleurs luxuriantes que des jets d'eau tournants aspergent de leur fin poudroiement liquide ; et, des arbres des boulevards aux croisées des villas, des banderoles sont tendues, unissant les couleurs belges aux couleurs américaines dans un chatoiement magique.

A mesure que la parade avance, la foule massée sur les trottoirs se fait plus compacte, plus vibrante, plus prodigue de démonstrations : les automobiles semblent des barques naviguant sur un large fleuve qu'agitent

des remous éperdus. Des mouchoirs, des chapeaux, des drapelets étoilés, des drapelets tricolores, émergent, palpitent, tournoient comme des essaims d'oiseaux sur ces flots tourmentés. Et, fréquemment, ces cris éclatent, poussés dans un français très pur : « Vive le roi Albert ! » « Vive la Reine ! » « Vive la Belgique ! » Ah ! la chère ville ! de quel cœur elle salue ses hôtes !

Mais le cortège royal s'arrête devant le Musée des Beaux-Arts, monument d'une gracieuse blancheur et d'un joli style néo-grec. Dans sa rotonde, splendidement décorée de bannières aux raies blanches et rouges et de trophées de drapeaux belges — mariage que l'on retrouve chaque fois avec une nouvelle émotion —, des fillettes offrent à la Reine, avec un petit discours français, des bouquets de roses rouges et blanches, tandis que M. George W. Stevens, directeur du Musée, présente au Roi l'évêque Schrembs, Mgr John E. O'Connell, le mayor Schreiber, Mr et Mme E. D. Libbey.

C'est sur la terrasse du Musée, où prennent place les Souverains, leur suite et le Comité de réception, que se prononceront les discours où, tour à tour, le Maire, le Roi et Son Excellence M. Brand Whitlock vont dégager la signification de cette visite à Toledo. Le spectacle, de là, est féerique : au bas des escaliers de marbre qui montent vers la blanche colonnade, sous les beaux arbres qu'une lumière blonde crible de ses faisceaux capricieux, fourmille et bouillonne par grandes masses une foule mobile et chatoyante, d'une densité inconcevable, dont le va-et-vient continu anime gaîment les vertes avenues qui de toutes parts rayonnent vers le Musée. Des chapeaux rouges et des robes claires flottent sur ce courant agité, telles de grandes fleurs au fil de l'eau : les Tolédanes de l'Erié ont souvent le teint mat et chaud de leurs lointaines sœurs espagnoles, et leur

beauté méridionale s'accommode des soies éclatantes qu'elles portent d'ailleurs, pour la plupart, avec une élégance exquise.

Sur l'escalier même, le coup d'œil n'apparaît pas moins pittoresque : cependant qu'à droite et à gauche se groupent les enfants des écoles, tout un bataillon de boy-scouts contient la multitude fiévreuse dont les vagues refluent et viennent battre jusqu'au pied de la haute terrasse. Ces boy-scouts portent, noués sur la tunique kaki, des foulards de soie jaune, bleue et blanche, bleue et rouge, verte et rouge, et ces teintes, sous le radieux soleil, allument des flamboiements qui sont une joie pour l'œil.

Mais le mayor Schreiber se lève, et, en un speech d'une énergique et substantielle sobriété, à quoi nous ont accoutumés les orateurs américains, esquisse un parallèle entre le Roi des Belges et M. Brand Whitlock, — deux figures attachantes, opposées en apparence par leurs origines diverses, mais que la poursuite obstinée d'un même idéal de justice a si étroitement associées.

Le Roi répond à ce discours en unissant dans un hommage de gratitude les fiers soldats de Toledo et le distingué diplomate qui fut jadis maire de la ville :

« Mesdames et Messieurs,

« Lorsque, l'an dernier, le Gouvernement et moi sommes rentrés à Bruxelles, après une absence de près de quatre ans et demi, des unités des grandes armées alliées participèrent à cette entrée solennelle, avec nous, dans notre capitale délivrée.

« C'était un bataillon de Toledo qui représentait, dans ces circonstances, l'armée américaine. C'étaient tous

de magnifiques soldats, dont l'aspect déchaîna d'enthousiastes acclamations parmi toute la population de Bruxelles. Ce bataillon appartenait à la fameuse 37e Division de l'Ohio, dont la poussée irrésistible à travers les Flandres et par dessus l'Escaut demeure l'un des plus beaux faits d'armes de cette guerre.

« Il existe entre Toledo et la Belgique un lien — et un lien puissant — dans la personne de M. Brand Whitlock, ambassadeur des Etats-Unis. Je crois que tout citoyen belge connaît aussi bien M. Brand Whitlock, que n'importe quel citoyen de Toledo.

« La Belgique est profondément reconnaissante à M. Brand Whitlock de tout ce qu'il a fait pour défendre les droits des Belges contre un envahisseur cruel. Son énergie a sauvé un grand nombre de mes compatriotes.

« M. Brand Whitlock, avec une rare dignité et un splendide courage, personnifia la noble Nation, dont les forces ont toujours servi des causes justes et un haut idéal. »

Des acclamations prolongées saluent le discours du Souverain ; alors, dominant l'émoi qui l'étreint, M. Brand Whitlock à son tour se lève et, d'une voix vibrante, s'adresse à la foule :

« Le temps m'est si mesuré, dit-il, que je ne puis vous parler longuement ; mais je veux vous dire à quel point je suis heureux d'être parmi vous et de vous revoir, et combien je suis ravi de la splendide réception que le Roi des Belges, la Reine et le jeune Prince héritier ont trouvée à Toledo.

« C'est un grand honneur pour notre ville de posséder ces hôtes illustres. Les siècles à venir leur accorderont

une grande place dans l'histoire du monde. Les musiciens, les poètes, les sculpteurs et les peintres célébreront leurs exploits et chanteront leur dévouement à la Belgique et au monde.

« Le roi Albert est, dans les temps modernes, un chevalier sans peur et sans reproche, et la reine Elisabeth est pareille à une rose qui a fleuri les champs de bataille. »

Quand les acclamations s'apaisent, le Roi s'avance vers un grand chevalet, placé au centre de la terrasse : il écarte le voile qui l'enveloppe et découvre aux regards de la foule une œuvre de maître Antoine Van Dyck, don précieux de M. Cardon au Musée d'Art de Toledo. C'est une esquisse du fameux *Saint-Martin,* non de celui de Saventhem, mais bien plutôt de celui de Windsor, car on y voit des personnages qui ne figurent pas dans le tableau de la petite église brabançonne : la mendiante avec deux enfants, et en outre, dans le coin de droite, au premier plan, un troisième pauvre, sans compter une face indistincte qu'on aperçoit entre la tête du Saint et celle du mendiant principal. Cette toile a gardé la fraîcheur de son beau coloris flamand. Son généreux donateur belge, en l'offrant aux Américains, a fait un geste du plus charmant et du plus heureux à-propos, puisque, suivant l'exemple du Saint qui coupa son manteau en deux, ils ont partagé leurs vêtements avec ceux qui n'en avaient plus.

Hélas ! le temps presse, et déjà il faut rejoindre le train spécial. A grand'peine, les membres de la suite regagnent, en fendant la cohue, leurs autos immobilisées, qui démarrent sans perdre un instant et font s'ouvrir ces flots humains à force de nasillements aigus... Avec quels regrets nous quittons la perle du lac Erié ! Prodiguant

de tendres adieux aux Souverains qu'elle voudrait garder et nuançant maintenant sa joie d'une vague ombre de mélancolie, Toledo semble encore plus belle, plus délicieuse, plus captivante. On souhaiterait flâner à l'aise à travers ses riantes avenues, dont les dômes feuillus des platanes marbrent le sol de leurs ombres changeantes et que des talus gazonnés relient si doucement aux cottages qui lui donnent un air de ville d'eaux. Jamais les rigueurs de l'horaire ne nous ont paru plus cruelles, et jamais visite plus rapide n'a laissé de plus chers souvenirs.

Par ce midi ensoleillé, Toledo, soulevée d'enthousiasme et parée de gracieux atours, portait bien son nom espagnol, évocateur de chaude lumière, de foules vivantes et bariolées, d'exubérance et de gaieté ; et ses visiteurs d'aujourd'hui garderont longtemps dans leurs yeux, comme une vision éblouissante, ses frais jardins, ses verts cottages aux murs vêtus de plantes grimpantes, ses beaux arbres que de longues banderoles rattachaient aux croisées en fleur comme des ponts de soie étincelante, et ses jolies filles dont les joues sont tout ensemble ardentes et fraîches comme la chair des roses en été.

* * *

Après les solitudes agrestes de l'Erié, le train royal traverse une région surpeuplée où les villes se succèdent à de courts intervalles, et la voie ferrée qu'il parcourt est devenue une voie triomphale : partout, sur les quais ou plutôt sur les vertes pelouses des stations, qui ont, ici, des coquetteries qu'on voudrait leur voir en Europe, s'alignent des ribambelles d'enfants parés comme aux jours de grandes fêtes et qui, en trépignant de joie, agitent des drapelets étoilés et poussent des *cheers* telle-

ment sonores qu'ils dominent le fracas du train. Simples hommages, d'autant plus touchants qu'ils sont plus désintéressés : car ces bataillons d'écoliers savaient, en se mobilisant pour saluer les Souverains belges, que l'express ne s'arrêterait pas, qu'il brûlerait leur ville à regret... N'importe : ils tiennent à être là, ils veulent tout au moins entrevoir le wagon fleuri d'orchidées qui emporte le Roi et la Reine vers l'immensité du Far-West.

La contrée tout entière, du reste, a pavoisé en leur honneur : partout, dans l'atmosphère radieuse où flambe un chaud soleil d'été, la bannière aux raies blanches et rouges éclate aux pignons des grandes fermes, pend aux abat-son des clochers, palpite aux croisées des cottages, flotte aux faîtes des cheminées d'usines. Ce peuple, si ardemment épris de justice et de liberté, voit dans le seul passage du Roi une sorte de privilège glorieux dont il convient de se réjouir, une date à jamais mémorable et qu'il sied de solenniser ; et, pour ces régions de l'Ohio, c'est jour de fête carillonnée.

Mais, comme nous sommes en Amérique, c'est surtout par des signes sonores que se manifestent l'enthousiasme et l'admiration populaires. Dès qu'apparaît le train spécial, tous les instruments tapageurs entrent simultanément en branle : les clochers sonnent à toute volée, les sirènes des fabriques poussent de longs mugissements, les trompes des autos cornent, les locomotives font marcher leurs cloches d'alarme et leurs sifflets, — et, profonds ou aigus, tous ces bruits roulent, se mêlent, unissent leurs vibrations en un tumulte joyeux, et composent un *péan* d'une ampleur formidable, un gigantesque hymne de triomphe fait à la mesure de cet immense pays où le Roi et la Reine des Belges, qu'on voudrait acclamer partout, sont forcés, bien à contre-

cœur, de « brûler » maintes villes pavoisées qui les eussent fêtés en héros.

Le bruit circule maintenant, de wagon en wagon, que le Roi est monté sur la locomotive, et l'on va jusqu'à dire qu'il mène lui-même son train. Qu'il fasse cela pour son plaisir et aussi pour son instruction, non pour qu'on publie cet exploit, nous le savons, nous qui avons vu si souvent, au cours de ce voyage, la joie dont rayonnait la figure du monarque chaque fois qu'il gravissait le petit escalier de fer d'une *compound* sous pression. Ce geste royal, en Amérique, paraît d'ailleurs tout naturel, car les fils des rois de l'acier n'ont pas dédaigné, eux non plus, de s'initier à l'occasion au métier de mécanicien.

Voici Elkhart, belle ville largement aérée, qu'égaient de claires avenues plantées d'arbres vigoureux et bordées de petites maisons de bois qui lui prêtent comme une grâce rustique. Le train y souffle quelques minutes, au milieu d'une épaisse cohue où les joues vermeilles des jeunes filles et leurs jolis bonnets de couleur piquent des taches éclatantes et fraîches. Déjà, l'on sait par les journaux que les Souverains occupent le car attelé à la queue du convoi : aussi, à peine les roues de la locomotive font-elles leur dernier tour, qu'après quelques hésitations qui l'agitent de remous incertains, cette immense masse humaine se rue, pareille à une mer démontée, vers la plate-forme d'arrière du train. L'apparition du Roi provoque une longue tempête d'acclamations, et tout ce peuple se donne à lui en un cri d'amour éperdu, qui se renouvelle et s'amplifie quand la Reine à son tour se montre, vision de blancheur et de grâce, et promène son regard sur la foule. Foule animée, vivante, joyeuse, prompte aux expansions d'enthousiasme, et dont les mouvements sont empreints de cette

liberté naturelle que Taine loue chez les Italiens ; foule allégrement familière, et que les grandeurs n'effraient pas : des mains se tendent vers la plate-forme, échangent de vigoureux *shake-hands* avec les Souverains souriants, dont la simplicité d'allures enchante cette race démocratique ; de jeunes mères fendent la presse et soulèvent leur *baby* vers la Reine, qui, doucement, tapote les joues rondes de l'enfant ou lui met un baiser au front ; et les kodaks se braquent sans gêne sur les augustes voyageurs, qui, de la meilleure grâce du monde, se prêtent à toutes ces fantaisies où percent, jusque dans les outrances, la curiosité passionnée et la sympathie de l'oncle Sam. Puis le train repart, salué d'une nouvelle bordée de vivats, et le wagon royal emporte, ainsi qu'un souvenir parfumé, une grande gerbe d'orchidées toutes fraîches.

A mesure qu'on avance vers l'ouest, les physionomies indigènes prennent un caractère plus marqué, accusent leurs traits américains. Voici, par exemple, debout à un passage à niveau, droit et robuste malgré l'âge, un garde-barrière qui réalise dans sa perfection idéale le type classique de Jonathan : longue barbiche effilée en pointe, grand nez en bec d'aigle, œil fureteur sous l'épaisse broussaille des sourcils, hautes bottes noires, feutre à larges ailes et manches de chemise démocratiques. Saluons cette curieuse figure, qu'on croyait ne plus rencontrer que dans les romans du Far-West ou sur l'écran des cinémas ! Elle a une valeur de symbole, et l'on constate avec plaisir qu'elle survit à tous les progrès.

Vers le soir, de hautes dunes de sable, aux formes singulières et violentes, signalent aux voyageurs du train le voisinage du Michigan. Dans ce site aride fument éperdument des usines géantes, dont les hauts-

fourneaux lancent, comme des volcans, des gerbes d'étincelles et de grandes flammes rouges. Puis, la mer intérieure apparaît un instant entre ses collines jaunes, et un beau port surgit, Indianahaver, où, dans de larges bassins, sont ancrés des navires d'un tonnage imposant, tandis qu'à l'infini le Michigan étale sa nappe d'un vert foncé, immense comme l'océan et comme lui redoutable.

Chicago est là, devant nous, tout près, si près qu'on entend sa respiration ; mais le train royal ne s'y arrête point : il contourne la grande ville à l'heure du crépuscule, l'heure où les réverbères, que l'on allume déjà, parent de perles étincelantes sa ceinture de faubourgs. Bien qu'on soit loin du centre, il semble que l'on perçoive la chaleur de cette cuve où bout tant d'énergie, où la fièvre des affaires développe et entretient des appétits terribles et des fortunes énormes. De distance en distance, la voie ferrée traverse un faubourg avancé, monstrueux tentacule que la pieuvre dévorante allonge vers l'horizon. Alors, on voit de larges artères qui filent là-bas, à perte de vue, décorées d'enseignes lumineuses, sillonnées d'autos et de trams, grouillantes d'un intense va-et-vient de piétons et de véhicules. Des réseaux de fils électriques, d'une épaisseur invraisemblable, pareils à des écheveaux géants, suivent ces avenues des deux côtés. Des girandoles à cinq globes blancs répandent leurs flots de lumière pâle sur cette animation urbaine, et, dans la nuit à peine tombée, les vitrines des grands magasins projettent d'éblouissantes clartés. Ces quartiers excentriques témoignent d'une vie, d'une richesse, d'un mouvement qui en disent long sur l'opulence de la Babel du Michigan.

Le Roi eût voulu visiter la seconde des villes de l'Union afin d'apporter publiquement l'expression de sa

gratitude aux citoyens de Chicago dont la généreuse sympathie s'est prodiguée, pendant la guerre, à ceux de nos compatriotes qui étaient établis là-bas; mais des raisons d'ordre politique empêchent le *Department of State* d'inscrire le nom de Chicago parmi les étapes du voyage, et c'est le cœur lourd de regrets que le roi Albert se résigne à ne saluer que de loin la fière métropole des Grands Lacs.

L'express roule toujours : à présent, sur le ciel du soir, se découpent les profils sombres de grands hangars, de gazomètres démesurés, d'immenses usines dont les cheminées, prodigieusement élevées et sveltes, déroulent partout à l'horizon leurs chevelures de fumée noirâtre sur un ciel sinistre et superbe que les dernières flammes du couchant strient de larges bandes sulfureuses. Le tableau est étrange, tragique, émouvant à force de grandeur : pour traduire la puissante beauté de ce décor industriel, il faudrait le génie moderne d'un Brankwijn ou d'un Verhaeren.

Mais les grands dépôts, les usines, les gazomètres s'espacent, s'éloignent, s'évanouissent dans les ténèbres : les champs solitaires reparaissent, et le train poursuit sa course parmi l'étendue nocturne, pleine d'ombre, de silence et d'étoiles...

Mercredi 8 octobre.

L'État d'Illinois, l'Etat d'Iowa traversés cette nuit dans toute leur largeur, c'est non loin du Missouri que se réveillent aujourd'hui les hôtes du convoi royal. Le paysage, agreste et verdoyant, s'anime de lentes ondulations et de rivières traînant mollement leur eau vaseuse entre de hautes berges de limon noir où croissent d'eux-

mêmes, à profusion, de beaux arbres et de souples lianes, qui montent, se suspendent aux rameaux et redescendent en longs festons. Puis, une large plaine s'étale, que des plantations de maïs colorent d'une teinte rousse et fauve jusqu'aux chaînes de collines bleues qui ferment l'horizon lointain.

Ainsi, les tableaux qui s'encadrent dans les portières des Pullman-cars, se renouvellent et varient sans cesse. Maintenant, l'industrie reparaît : les cheminées se multiplient, et l'on aperçoit des usines qui, pareilles à des châteaux-forts, érigent de massives tours carrées, tandis qu'en face d'elles se profilent de hautes dunes grises, coupées à pic, qui sont les fameux *Council Bluffs*, où se tiennent à certaines époques les conseils des tribus indiennes dont les graves délibérations ont lieu à grand renfort de gestes. On a peine à s'imaginer des Peaux-Rouges aux têtes emplumées discutant là, comme les vieillards d'Homère, tandis que la fumée des usines se mêle à celle des calumets. C'est l'un des traits les plus curieux de la République étoilée, que ce mélange inattendu des vestiges de la vie sauvage et des aspects les plus modernes. Mélange tout naturel ici: le Missouri coule sous les *Council Bluffs*, et, comme un génie conciliant, rattache le passé à l'avenir.

Un grand pont métallique de 600 mètres de long traverse le large fleuve, qui roule avec lenteur une eau trouble et jaunâtre parmi des terrains d'alluvion, au milieu d'un paysage d'une noble et grandiose ampleur qu'adoucit toujours, là-bas, la ceinture des collines bleues estompées par la distance.

Sur les deux rives du fleuve, les abords du pont de fer grouillent d'une foule de curieux, avides de saluer le passage des Souverains : des mains se tendent, des drapeaux flottent, des vivats montent... Mais déjà le

train royal entre dans la gare d'Omaha, où stationne un long convoi emmenant vers le Pacifique un important contingent de marins américains, qui, avec une gaîté enfantine et bruyante, descendent de leurs wagons pour acclamer le Roi, le prince Léopold et l'amiral Long.

C'est d'Omaha que notre ambassadeur, le baron de Cartier de Marchienne, adresse au nom du roi Albert ce juste hommage de reconnaissance à M. William Edgar, consul de Belgique à Minneapolis :

« En pénétrant dans la région des vastes champs de blé de l'Ouest, le Roi et la Reine se souviennent que cette région fut la première à offrir spontanément des ressources de vivres à la malheureuse Belgique. Leurs Majestés vous prient de témoigner encore aux populations toute la gratitude de leurs compatriotes. »

Omaha-Nebraska, l'une des principales portes ouvertes sur le Far-West, doit à sa position au bord du Missouri et aux nombreuses lignes de chemin de fer qui de toutes parts y aboutissent, une prospérité merveilleuse. Cette ville toute jeune est le type même de ces cités américaines qui croissent et grandissent à vue d'œil : il suffit, pour s'en rendre compte, de jeter un rapide regard sur les quartiers de sa banlieue, où, auprès d'un fiévreux chantier qui verra s'élever en peu de jours un *building* de vingt-cinq étages, on abat précipitamment, pour faire place à un autre chantier, des baraques de bois presque neuves. Sur le sol des Etats-Unis, les villes poussent comme des champignons.

L'Etat de Nebraska, dit « l'Etat antilope », est le grenier de l'Union : à peine Omaha dépassé, la plaine s'étend à perte de vue, couverte de blé ou de maïs déroulant jusqu'à l'horizon leur grand tapis jaune ou roussâtre. Le ciel est nuageux et bas, un brouillard gris

voile les lointains, et il tombe une petite pluie fine : dans cette atmosphère vaporeuse, cette contrée plate, grasse et féconde, ressemble étrangement à la Flandre, et les longues files d'arbres qui sillonnent l'océan blond des céréales, achèvent de ramener nos pensées vers le pays des « blés mouvants ».

Aussi bien, cette contrée nous fut-elle fraternelle et secourable entre toutes, puisque c'est dans ce « *great wheat belt* » que la *Commission for Relief*, aux jours sombres de l'occupation, trouva de quoi nourrir les Belges. C'est d'ici que partaient ces grands sacs de toile bise, ornés de têtes d'Indiens et remplis à craquer d'une fine fleur de farine, — ces sacs dont les femmes de Belgique brodaient les lettres et les dessins en bénissant le bon oncle Sam qui leur envoyait cette provende. Bien rares sont chez nous les maisons dont le salon ne montre pas, étalé sur quelque fauteuil, un coussin illustré d'une rutilante figure de Peau-Rouge, qui perpétue le souvenir de ce que fut pour notre pays, en ces temps de grande pitié, la généreuse Amérique. Au cours de ces années terribles, le Nebraska fut notre grenier, et l'on pourrait lui appliquer ce que le poète dit de Booz : *Ses sacs de grain semblaient des fontaines publiques...* Aussi n'est-ce pas sans émotion que les Belges du convoi royal contemplent cet éden agricole d'où leur vint le pain quotidien, alors que déjà, autour d'eux, rôdait le spectre de la famine. Salut, ô terre compatissante ! que le Ciel bénisse tes moissons et te restitue au centuple les épis que tu nous donnas !

Cependant que le train spécial traverse cet empire du froment, M. Brand Whitlock, en causeur aussi attachant qu'érudit, rappelle au Roi et à la Reine l'âge héroïque du Nebraska, qui, il y a un demi-siècle à peine, n'était encore qu'une grande savane hantée de troupeaux d'anti-

lopes et parcourue de loin en loin par des caravanes de pionniers, obligées, pour se défendre contre les Indiens et les fauves, de dresser chaque soir un camp fortifié... Il faut avouer que le confort a fait, depuis, quelques progrès !

Dans cette fertile campagne, on ne rencontre encore que des ébauches de villes, auxquelles le chemin de fer seul confère quelque importance. Pourtant, à Grand Island, les quais de la station grouillent d'une foule animée, où dominent comme toujours les frais essaims de *girls*, — filles de fermiers qui, pour un jour. ont quitté les travaux champêtres à quoi elles doivent leur teint vermeil et ont fait en automobile un long et fatigant voyage afin d'entrevoir un instant la blonde figure du roi Albert et le doux sourire de la Reine.

L'auto, dans cette riche contrée, est d'un usage général : auprès d'une batteuse mécanique qui fonctionne dans un champ de blé, voici, abandonnées sur le chemin de terre noire, deux gentilles petites voiturettes qui ont amené les travailleurs. Pourtant, on aurait tort de croire que tout se fasse à la machine dans ces exploitations géantes : on voit encore beaucoup de chevaux attelés aux herses et aux charrues ; quoique civilisé, le Nebraska n'a point perdu toute poésie.

Le passage du train spécial révolutionne le pays et met toutes les têtes en l'air : on n'a pas dû, aujourd'hui, battre beaucoup de boisseaux de blé dans les fermes du Nebraska ! Tout le long de la voie ferrée, là surtout où elle croise une route, s'égrènent des chapelets de curieux, fermiers, travailleurs agricoles, venus de vingt lieues à la ronde, qui en auto, qui en carriole, qui à cheval ou à bicyclette, pour saluer le Roi des Belges d'un puissant et cordial *Howdy* ! Et les mouchoirs de s'agiter, et les tabliers des fermières de palpiter comme des drapeaux, et les enfants de jeter des fleurs du côté du wagon royal,

et les jeunes filles de déployer leurs plus éblouissants sourires et d'envoyer à pleines volées des baisers vers le train qui passe... Dans les témoignages d'affection que ces braves gens prodiguent ainsi à ceux qui incarnent à leurs yeux la Belgique tout entière, il y a (du moins est-il permis de le croire) un peu de l'orgueil légitime et de la naturelle fierté qu'éprouvent toujours les bienfaiteurs en face des êtres qu'ils ont sauvés : laboureurs, semeurs, moissonneurs, batteurs de blé, n'ont-ils pas tous travaillé et peiné pour nous ?

A présent, le chemin de fer s'élève graduellement vers les Montagnes Rocheuses : la plaine se rétrécit et se borde de collines aux molles ondulations, couvrant d'un vêtement fauve leurs entrailles de terre noire. Puis se développent à l'infini des étendues de prairies rousses où paissent des troupeaux de vaches brunes, tandis qu'à l'horizon du Sud, de hautes dunes aux formes convulsées montrent, sur leurs pentes creusées de larges plis, de grandes taches d'ombre noire et de lumière violette. Les champs ne sont plus qu'un souvenir : nous pénétrons dans le pays des pâturages illimités, et nous retrouvons le Far-West dans toute sa beauté primitive, tel qu'il était à l'époque légendaire où le célèbre Buffalo Bill y menait ses troupeaux immenses et ses bataillons de cow-boys.

Sans doute, le risque et l'aventure ont disparu de ces régions, et la fuite du dernier Peau-Rouge a clos le roman du Far-West ; mais la vie y reste âpre et rude, et ces hauts plateaux ont gardé un caractère étrange, sauvage et singulièrement énergique, qui marque d'une mâle et forte empreinte la figure physique et morale des gardiens de vaches et de chevaux disséminés sur cette vaste étendue : car, solitaire, immense et triste comme le désert et l'océan, et comme eux toujours balayée par

les assauts d'un vent furieux, la grande prairie américaine modèle aussi à son image la race qu'elle abrite et nourrit. Les hommes qui, sur le quai des gares, guettent le passage du train royal, ont une virilité d'allures, une expression déterminée, une sorte de rudesse héroïque où l'aventurier perce encore : avec leurs pantalons de cuir et les larges feutres qui ombragent leurs faces boucanées et hâlées, ils interpréteraient à merveille ces films mouvementés et farouches qui nous révèlent, en les outrant, les mœurs pittoresques du Far-West.

Comme tous les peuples qui sortent à peine de l'enfance, cette race a gardé les instincts des êtres primitifs, leur imagination naïve et leurs idées rudimentaires. Aussi s'attendait-on, dans ces lointains parages, à voir surgir du train, noyé dans une gloire d'or, un roi semblable à ceux des images d'Epinal et des cartes à jouer, avec le sceptre en main, la couronne sur la tête et le manteau d'hermine drapé sur les épaules. L'apparition du Roi en petite tenue kaki déconcertait d'abord et laissait incrédules ces braves gens du Far-West; des jeunes filles s'écriaient, comme nous leur désignions le Souverain que leurs yeux cherchaient éperdument : « Ce n'est pas là le Roi, puisqu'il n'a pas de couronne ! » Convaincues à la longue, cette lacune regrettable ne les empêchait pas d'acclamer d'enthousiasme celui qu'elles avaient pris pour un simple officier; car, renonçant une fois pour toutes à leurs illusions ingénues, elles songeaient que, débarrassé du vain appareil des grandeurs, ce Roi n'en était que plus grand et plus digne d'être ovationné par une libre démocratie...

Bien que le train ne cesse de monter, la pente est tellement insensible que, sans l'écriteau qui, à chaque station, indique l'altitude, on croirait n'avoir pas quitté la plaine: erreur naturelle, si l'on songe que cet

immense plan incliné s'infléchit uniformément sur une longueur de près de mille kilomètres. Cependant, l'air fraîchit à mesure : à North-Platte, où l'aiguille des montres fait un nouveau tour de cadran (car on passe à l'heure des montagnes), il souffle une brise âpre et piquante.

La voie écorne la pointe extrême de l'Etat du Colorado, puis pénètre dans le Wyoming, et toujours, à perte de vue, s'étalent les grandes prairies fauves, et toujours ondule, au sud, la longue chaîne de dunes pelées où jouent l'ombre et la lumière, tandis qu'à droite et à gauche court, parallèlement au rail, le profil léger du double réseau que le télégraphe et le téléphone tendent dans ces solitudes sans bornes.

De loin en loin, une grande ferme isolée assemble ses bâtiments compacts, — et l'on songe aux rudes existences qui s'écoulent là, loin de tout centre. Parfois, chose rare en Amérique, apparaissent de menus villages aux maisons de bois peintes de couleurs diverses, éparpillées comme des jouets vernis autour d'une toute petite église que domine un clocher pointu. Et voici, près d'un abreuvoir, montée sur un cheval fringant, une *cow-girl* qui fait boire ses bêtes : coquettement coiffée d'un béret, elle porte des culottes courtes, des guêtres, et une veste bleue qui, déteinte par les soleils et les averses, rappelle l'uniforme des poilus; une solide cravache à la main, elle caracole sur sa monture en souriant au train royal, — vision héroïque et charmante, belle vierge fière, libre, un peu sauvage, et que l'on dirait échappée de quelque conte des frères Rosny.

Le soir descend : comme au désert et parmi les espaces marins, c'est l'heure captivante entre toutes dans l'immensité du Far-West. Sur l'incommensurable prairie,

qui, fauve et rase comme le pelage d'un vieux lion, s'étend jusqu'aux vagues profondeurs d'un horizon illimité, un magnifique coucher de soleil suspend longtemps des splendeurs d'or et de cuivre rouge en fusion ; puis cette gloire, s'éteignant lentement, se dégrade jusqu'au rose fané, et, tant que dure le crépuscule, le ciel demeure teinté d'un bleu pâle d'améthyste d'une infinie douceur. Mystère mélancolique des soirs sur la prairie ! Il ouvre aux ailes du rêve des perspectives sans bornes. Mais ceux qui vivent ici ne sont point des songeurs : ce sont des hommes d'action, dont la plupart, sans doute, s'endorment d'un lourd sommeil à l'heure où sombre là-bas, dans la mer d'herbes rousses, le globe de pourpre ardente...

Lentement, le convoi monte toujours, et, dans la nuit maintenant tombée, les premiers affleurements calcaires dessinent des profils singuliers et de vagues blancheurs inquiétantes. Parmi ces grands espaces muets, les ténèbres ont un je ne sais quoi de sinistre, qui fait frissonner... Mais voici qu'une brusque lueur rouge troue cette obscurité opaque : elle monte d'un brasier colossal allumé au bord même du rail et dont les flammes empourprent un cercle de figures tannées et farouches. On croit d'abord à un campement d'Indiens, et toutes sortes d'images héroïques se lèvent soudain dans la mémoire : en réalité, ce feu de bois qui brûle dans les hautes solitudes, réchauffe simplement les braves gens chargés de surveiller la voie où doit passer le train spécial, — surveillance encore renforcée par les patrouilleurs attentifs qui circulent le long du chemin de fer, tandis qu'une locomotive précède le convoi royal d'une dizaine de kilomètres. S'il arrivait un accident, ce ne serait vraiment pas la faute du gouvernement de l'Union !

Aussi, bercés dans leurs couchettes par les mols ressorts des Pullman, les voyageurs du train spécial s'endorment en toute sécurité, songeant aux rudes aventuriers qui jadis, dans ces mêmes parages, avaient à craindre, aux heures nocturnes, l'attaque du loup gris des prairies et les embuscades des Peaux-Rouges.

Parmi les occupants du train, il en est pourtant quelques-uns qui ne s'abandonnent pas au sommeil : car une lune étincelante et ronde se lève là-bas sur la prairie que sa lumière blanchit doucement, baignant l'espace indéfini d'une limpidité de cristal ; et, pour mieux voir la pure splendeur de ce clair de lune du Far-West, le Roi, puis le prince Léopold, gagnent l'un après l'autre la machine qui s'essouffle à gravir les pentes, tandis que la Reine, accoudée à la plate-forme d'arrière du train, s'attarde longtemps à contempler la transparence de cette nuit bleue, où, sous les rayons argentés, scintille une fine poussière de neige.

AU PAYS DES MORMONS

Jeudi 9 octobre.

Par une succession de rampes, le train atteint en pleine nuit le col des Montagnes Rocheuses, la Sherman-Pass, qui marque, à l'altitude superbe de 2,500 mètres, le faîte de partage des eaux, dont les unes descendent de là au golfe de Californie, les autres au golfe du Mexique.

L'aube se lève sur un haut plateau saupoudré d'une mince couche de neige. Le pays, d'aspect désertique, est parsemé à l'infini de touffes d'armoise d'un gris cendré; une terre ocreuse affleure par places, et le sommet des collines nues est ceint de murailles naturelles que flanquent des tours de granit rouge : on dirait les remparts de villes évanouies... Le train descend rapidement : une chaîne de montagnes neigeuses profile ses cimes étincelantes sur le ciel bleu, vers le Sud. Voici Rocksprings et ses gisements de houille, qu'environnent des masures de bois rudimentaires et pittoresques : sur les quais de la station, les mineurs, en rangs compacts, se pressent pour voir les Souverains. Voici Green River, que surplombent des escarpements turriformes décou-

pant d'étranges silhouettes et dont les parois fauves rutilent sous les feux d'un brillant soleil : dans le froid piquant du matin, les pionniers de ce rude pays ont attendu depuis l'aurore le passage du convoi royal, qu'ils saluent de *cheers* énergiques.

Une température hivernale règne à ces altitudes alpestres, et les habitants d'Evanston, pour rendre hommage aux Souverains belges, allument devant eux un bûcher dont la chaleur est bienfaisante aux mains engourdies par le froid, — cependant que le prince Léopold se réchauffe, lui, en prenant part à une bataille de boules de neige avec les jeunes gens du pays, qui, enchantés de son adresse, le proclament « *very clever boy* ».

Bientôt, l'on sort des *Bridger Plains*, et l'ocre monotone du désert attristé par les pâles armoises, fait place à une herbe encore maigre : les vaches et les chevaux reparaissent, puis d'innombrables troupeaux de moutons. La contrée, cependant, reste sauvage et farouche, et, n'était le chemin de fer, nul signe n'y accuserait la civilisation. Aucune route n'est tracée : seules, de vagues pistes traversent les solitudes sans bornes ; et sur ces *trails*, qui épousent docilement tous les caprices d'un terrain mouvementé, de vieilles autos poudreuses circulent cahin-caha, tanguant et oscillant comme des barques sur la mer. Quels romans elles conteraient si elles pouvaient parler, ces coureuses d'aventures !

Peu à peu, des arbres se montrent ça et là : des genévriers, des pins rabougris escaladent les pentes, et, dans les ravins, de légers bouleaux d'un jaune clair mettent comme de grandes flaques de soleil ; puis, des érables aux teintes sanglantes se mêlent à cette splendeur vermeille, et toute la vallée montagnarde chante une symphonie rouge et or.

Le paysage, à mesure que l'on descend, revêt des couleurs plus glorieuses : à droite, de hautes parois de granit presque pourpre surplombent la voie ferrée, profilant sur l'azur les contours fantastiques de leurs rocs criblés de trous par le travail d'érosion ou balafrés de larges coupures horizontales ; à gauche, des bois clair-semés s'accrochent aux escarpements. Le ciel, d'un bleu dur d'acier, et le soleil flamboyant qui incendie l'étendue, donnent à cette étrange contrée je ne sais quoi de calciné, de fauve et de métallique, une sorte d'embrasement farouche que l'œil a peine à soutenir ; et nous admirons une fois de plus la variété incomparable et le caractère énergique de ces sites des Etats-Unis, qui ont fait à leur ressemblance une race diverse et volontaire.

Quel champ d'expériences pour les géologues que cette gorge étroite de l'Echo Canyon ! Toutes les fantaisies pétrifiées semblent s'y être donné rendez-vous : au sommet des mamelons herbeux, surgissent des groupes de tours bizarres, pareilles aux ruines d'une forteresse ; et parfois, à la pointe extrême d'un de ces pitons granitiques, une grande roche plate reste suspendue, semblable à une table inclinée, toute prête à basculer dans le vide. Plus loin, voici la *Devil's Slide* (la glissoire du diable), long couloir absolument uni et lisse qui descend la pente d'une montagne entre deux parois de calcaire d'un gris de cendre, si droites, si nettes, si régulièrement façonnées qu'on hésite à voir dans cette œuvre un simple caprice de la nature. Plus loin encore, voici des stalagmites, des roches âprement déchiquetées et qui font un lit épineux à la rivière qu'enserre cette cluse étroite, illuminée de loin en loin par l'or clair d'un bosquet de bouleaux. Et sans cesse, à l'horizon, de nouvelles croupes de montagnes se chevauchent et se bousculent, si hautes que, sur leurs

flancs abrupts, de gigantesques troupeaux de moutons semblent des semis de têtes d'épingles. De ces sommets, le train qui passe doit avoir l'air d'un serpent noir se coulant dans une fente de roc.

Il descend maintenant le Weber Canyon : le paysage s'étoffe de chênes aux feuilles cuivrées et de prairies plus fraîches; la civilisation reparaît peu à peu, les *trails* deviennent des routes, les cahutes, des maisons. Tout prend un air riant, les montagnes mêmes se parent : de grandes plaques de rhododendrons, ici bleues, là rouges, plus loin jaunes, puis violettes ou couleur de feu, recouvrent leurs pentes d'un chatoyant et féerique manteau d'Arlequin; et rien n'est plus éblouissant que ces mosaïques naturelles.

Enfin, la vallée s'élargit : voici des vergers, des cultures, des potagers et des jardins. Après deux longs jours de désert, leur fraîcheur désaltère le regard comme la vue de la Terre promise; de lui-même, ce souvenir biblique s'impose ici à notre esprit, car nous entrons chez les Mormons.

Aux abords du Grand Lac Salé, une large plaine d'alluvion s'étale, qu'environnent de hautes montagnes roses semblables aux fameuses dolomites, et, entre leurs belles découpures que voile une légère brume bleuâtre, la nappe du lac, au loin, étincelle au soleil comme une coulée d'argent. Les hauts peupliers élancés qui partout se dressent sur la plaine, paraissent, dans cette atmosphère lumineusement vaporeuse, plus opaques et presque noirs, en sorte qu'ils font penser aux cyprès d'Italie et achèvent de donner à ce décor grandiose une certaine parenté avec le lac de Garde. La nature a d'ailleurs ici un aspect tout méridional : on voit dans les champs de petites caisses où mûrissent lentement des tomates ; une femme passe, la corbeille au bras, et recueille celles qui sont à point.

C'est là le pays des Mormons : un beau pays, en vérité, et où il semble qu'il fasse bon vivre. L'étrangeté de son caractère le destinait à être le refuge d'un peuple errant et « non conforme », qui, ballotté de rive en rive, cherchait en vain à se fixer et ne pouvait trouver asile qu'en un milieu exceptionnel ; avec ses rivières qui, n'ayant aucune issue vers l'océan, s'épanchent dans le Grand Lac Salé, dont l'évaporation absorbe le surplus d'eau pendant l'été, ce bassin fermé de l'Utah, qu'encerclent de toutes parts des montagnes qui le séparent du reste du monde, est lui-même en contradiction avec la norme habituelle ; et, par une singulière rencontre, où les premiers Mormons durent voir un signe de prédestination, ce grand réservoir naturel possède une densité saline égale à celle de la mer Morte, — densité si considérable que l'on y flotte comme un bouchon et que l'on ne saurait s'y noyer sans s'attacher une meule au cou !

Sous la conduite de Brigham Young, c'est sur ces bords que vinrent camper, voici bientôt trois quarts de siècle, les sectateurs de Joseph Smith, qu'on appelle vulgairement « Mormons », mais qui se sont donné eux-mêmes le nom de « Saints du dernier jour ». Ce fut un exode mémorable : endurcis par quinze ans d'épreuves et de migrations incessantes, les premiers pionniers de la secte se trouvaient, heureusement pour eux, rompus aux tâches les plus pénibles, car ils allaient avoir affaire à une terre ingrate et stérile. Ils se mirent à l'œuvre sur-le-champ : dès le jour de leur arrivée, ils labouraient, élevaient des digues, creusaient des canaux dans la plaine afin d'irriguer leurs cultures, puis traçaient l'enceinte de leur ville ; et, pour conserver leurs semences, ils se nourrissaient de racines.

Cependant, de nouveaux colons joignaient chaque jours ces éclaireurs : des bords lointains du Missouri,

de longues caravanes arrivaient, qui, pour atteindre le Lac Salé sur leurs chars traînés par des bœufs, devaient traverser la prairie encore infestée de Peaux-Rouges, puis les âpres déserts des Rocheuses. Le centre de civilisation le plus proche était Omaha, distant de près de mille kilomètres. Mais une grande flamme brûlait les cœurs, décuplant l'audace et la force de cette tribu qui s'en allait à la recherche de sa Terre promise. Cet établissement des Mormons, peuplant dans toute son étendue le bassin fermé de l'Utah, demeure un phénomène mystique digne de nous frapper d'étonnement : sans les liens que nouait entre eux la communauté des croyances et de l'idéal religieux, engendrant la mise en commun des capacités, des efforts et des instruments de travail, on n'aurait pas vu le miracle que fut la fertilisation de ce sol dénué de ressources. Jamais l'esprit d'entreprise, l'industrie persévérante, le courage à toute épreuve soutenu par une foi profonde, n'ont inscrit de plus belles pages dans les magnifiques annales de la colonisation des territoires de l'Union ; et, lorsqu'on songe au désert que les Mormons trouvèrent là, on ne peut que s'émerveiller à l'aspect du frais jardin qui entoure Salt Lake City.

Les Mormons parachevèrent leur œuvre en construisant un long tronçon de l'Union Pacific Railway, qui les relia au monde civilisé. Enfin l'Utah, de Territoire, devint un Etat à son tour, ajoutant aux étoiles de la *spangled banner* un astre qui, à coup sûr, n'est pas le moins brillant : car c'est lui qui a fourni à l'armée américaine la 91e division, dont les soldats contribuèrent à la délivrance du sol belge ; et c'est pourquoi le train royal s'arrête pendant une couple d'heures dans la gare de Salt Lake City.

***

Cette ville, indépendamment même de son caractère de ville sainte, mérite de retenir le touriste : il en est peu, en Amérique, dont le cadre soit aussi grandiose et aussi riant tout ensemble. La blanche capitale des Mormons, entourée au nord et à l'est d'un haut rempart de montagnes nues, groupe ses maisons et ses jardins sur les collines légèrement ondulées qui s'appuient à cette muraille fauve ; et, ainsi assise à mi-côte, elle regarde la grande plaine fertile qui s'étale jusqu'aux bords du lac, dont les cristaux salins miroitent à quelque quatre lieues de distance.

Dès le premier coup d'œil, elle apparaît plaisante, coquette, presque mignarde, cette lointaine capitale des « Saints du dernier jour ». Dressé sur la plus haute des collines verdoyantes qui l'entourent de toutes parts, un Capitole tout blanc profile ses colonnades, son fronton et son dôme, pareil à une svelte aigrette surmontant un casque d'argent. Le souci de faire grand et beau a visiblement inspiré les intelligents architectes qui ont construit Salt Lake City : nulle part, la forme d'une ville n'épouse plus fidèlement et plus harmonieusement les contours du terrain ; nulle part, on n'a tiré un plus heureux parti des ressources naturelles d'un merveilleux décor : la ville s'unit aux monts, à la plaine et au lac, si étroitement qu'il semble qu'elle-même soit une création spontanée, jaillie du sol comme une belle plante. Et pourtant, que d'art, de calcul et de travail il a fallu pour une telle réalisation !

Aussi, les Mormons sont-ils fiers de leur séduisante capitale et s'empressent-ils de la montrer sous ses aspects les plus divers au Roi et à la Reine des Belges, auxquels le jeune mayor Ferry et le président Bamberger souhaitent la bienvenue à la gare, avec cette franche cordialité que l'on rencontre partout ici.

Les quartiers bas, réservés au commerce, sont animés, riches, très modernes : dans les rues larges, coupées à angle droit et bordées de hauts édifices, une foule compacte et enthousiaste, partout massée sur les trottoirs, salue de vivats chaleureux le passage des voitures royales. Et l'on s'étonne un peu, d'abord, de ce que cette multitude mormonne n'ait pas un aspect plus austère : les femmes, les jeunes filles, les enfants, montrent des sourires épanouis ; les hommes crient gaiement leur « *cheer up !* » A peine l'enthousiasme de l'accueil se tempère-t-il d'une réserve de bon ton, qu'explique la sévère discipline de la petite église dissidente.

Aussi bien, les Mormons sont-ils d'aimables gens, courtois, diserts, affables et de sociable humeur. Nombre d'entre eux, qui ont voyagé de par le monde, sont polyglottes : le don des langues figure d'ailleurs, dans la doctrine du mormonisme, parmi les privilèges que tiennent du Saint-Esprit les apôtres de la secte. L'un d'eux, en un français correct, nous assure que Salt Lake City est, de toutes les villes d'Amérique, celle qui compte le plus de jolies filles, — toutes proportions gardées, s'entend. Amour-propre de clocher ? Peut-être. En tout cas, il y a, dans cette foule qui se presse au bord des trottoirs, beaucoup de ravissants minois.

Quittant le quartier des affaires, où, sur les murs des grands immeubles, s'inscrivent des enseignes colossales et des réclames multicolores qui, la nuit, brillent en lettres de feu, le cortège suit un large boulevard que borde, à gauche, une haute muraille faite de granit et d'adobé ; c'est derrière ce rempart sévère que se dérobe l'Enceinte sacrée, qui groupe parmi ses frais jardins trois monuments considérables : le Temple, l'*Assembly Hall* et l'immense Tabernacle.

C'est au Temple que l'on administre les sacrements,

comme le mariage (pour ce monde et la vie future, ou pour l'éternité seulement) et le baptême par immersion, que les vivants peuvent recevoir au nom de leurs ancêtres défunts; c'est là que se déroulent les rites et les cérémonies sacrées, c'est là que l'on ordonne les prêtres. Depuis sa consécration en 1893, ce fastueux édifice n'est accessible qu'aux Mormons ; encore n'y admet-on que ceux auxquels leur « évêque » délivra un certificat de mœurs pures et de conduite irréprochable (il convient de noter ici que les Mormons ne sont plus polygames).

Considéré de l'extérieur, le Temple, construit en granit rose extrait des montagnes de l'Utah, présente une masse majestueuse et domine tout Salt Lake City de ses six tours aux flèches aiguës, dont la plus élevée porte au ciel une gigantesque figure dorée représentant l'ange Moroni (1). Si deux étages superposés n'ouvraient une double rangée de fenêtres dans sa façade, ce temple mormon évoquerait quelque cathédrale d'un style un peu particulier; mais, malgré cette disposition qui en fait une sorte de palais, ses six clochers effilés en aiguilles et ses proportions imposantes lui donnent un grand air religieux.

Mais voici qu'en quatrième vitesse, les autos du *royal party* gravissent la pente d'une large avenue qui mène

(1) D'après les croyances de la secte, l'ange Moroni, fils de Mormon, a révélé à Joseph Smith l'endroit où se trouvait caché le saint livre écrit par son père, lequel vivait en Amérique vers l'an 400 de l'ère chrétienne. Ce livre serait l'abrégé des annales d'une petite colonie de Juifs qui, partie de Jérusalem et embarquée au golfe Persique, aurait miraculeusement abordé au Nouveau Monde, conduite par le prophète Léhi, contemporain de Jérémie. « L'Eglise de Jésus-Christ des Saints du dernier jour » — c'est le nom officiel de la communauté, — vénère d'ailleurs la Bible, dont le livre de Mormon semble être, pour les disciples de Joseph Smith, un complément américain.

vers la cité-jardin ; il y a encore, dans ces parages, des terrains vagues, des espaces vides, — mais Salt Lake City grandira, et les plans des quartiers élevés prévoient cette expansion future. D'autres avenues croisent la première, démesurément larges comme elle, et abondamment ombragées d'érables ou de beaux peupliers. Des pelouses d'une exquise fraîcheur, fines, molles et lustrées comme du velours, séparent seules ces boulevards agrestes des charmants cottages dont les murs, vêtus de vigne vierge ou de lierre, de glycine ou de clématite, émergent d'un fouillis de verdure et de fleurs aux teintes éclatantes. On ne saurait rien imaginer de plus riant et de plus frais que ces petites maisons confortables, qui ouvrent leurs larges et claires fenêtres sur ces jardinets luxuriants, devant le splendide horizon des montagnes et du lac immense.

Toutes ces avenues, dont les grands arbres jaspent le sol de leurs ombres mouvantes, ménagent des perspectives superbes, tantôt sur l'Université, dont la blancheur de marbre s'enlève contre un fond de hautes montagnes rousses, et tantôt sur le Capitole, qui domine de sa majesté la ville échelonnée à ses pieds et la vaste plaine cultivée.

Aux portes de ce gracieux éden, que l'industrie des laborieux Mormons a conquis sur la roche sauvage, on se retrouve en plein désert : à preuve, ce *City Creek Canyon*, gorge de granit fauve et brûlé, à peine piqué de quelques maigres buissons, où le chemin que suivent les voitures se coule et serpente prudemment comme un cobra parmi les pierres. Dans ce ravin farouche, on semble retranché du monde des vivants, loin de toute civilisation ; mais lorsque la route en corniche, suspendue sur l'abîme rocheux, vous a, en revenant sur elle-même le long de la pente opposée, ramenés vers

les parages urbains, on débouche, à la sortie même de cette gorge aride et sauvage, sur une esplanade plantée d'arbres et tapissée de fraîches pelouses, au milieu de laquelle se dresse la masse géante du Capitole, dont les murailles de marbre blanc renvoient les rayons du soleil. De ces hauteurs, la vue embrasse une perspective incomparable : la ville, largement étalée, mêle à ses toits les sveltes fuseaux des peupliers partout épars; les escarpements granitiques qui enferment l'horizon du nord flambent ainsi que des murailles rouges sous les feux ardents du soleil ; puis, la plaine, rayée de cultures, développe son immensité verte jusqu'à la nappe d'argent du lac, qui miroite, uni et tranquille, découpé de golfes et de baies, entre de hautes montagnes dentelées que le lointain rend vaporeuses. Une lumière d'une finesse exquise baigne ce grave et doux paysage, dont le charme égale la grandeur, et où les monts, les eaux, les nuages, le soleil, s'unissent en un ensemble si noble et si parfait, qu'il donne cette sensation de plénitude heureuse que vous laissent les chefs-d'œuvre de l'art.

Par des avenues en pente rapide, le cortège des autos royales regagne le centre de la cité et s'arrête, sur un large boulevard, devant le haut mur d'adobé qui environne l'Enceinte sacrée. Les Souverains et leur suite franchissent une porte pratiquée dans ce mur, traversent une cour plantée de peupliers entre deux haies de soldats au port d'armes, puis s'engagent dans un couloir bas, étroit, obscur et tortueux : *ad augusta per angusta*. Au sortir de ce long boyau, où deux hommes à peine passent de front et dont le plafond touche les têtes, on débouche dans une salle immense, où une assemblée innombrable — dix mille assistants pour le moins — salue de folles acclamations l'entrée

du Roi et de la Reine, tandis que l'orgue du Tabernacle, l'un des plus beaux et des plus grands du monde, répand sur cette foule enfiévrée les accents de la *Brabançonne*. Et d'entendre leur air national au pays du Grand Lac Salé, dans le temple des lointains Mormons, les Belges éprouvent un sentiment mêlé d'étonnement et d'orgueil.

Surmontée d'un plafond de bois que soutiennent des bardeaux de fer, l'enceinte du Tabernacle s'allonge en forme d'ellipse : on l'a justement comparée à la carapace d'une tortue ou à une carène renversée. Aucune sculpture, aucune image, aucune décoration ne rompt l'austère nudité des murailles : seule, la charpente de l'orgue géant s'agrémente de quelques moulures. Sa masse monumentale suffit seule à remplir l'une des extrémités du vaisseau formidable, où il occupe la place qu'on donne, dans nos églises, au grand autel du chœur. Une série de gradins s'élève jusqu'au pied même de l'instrument, coupés au centre par une spacieuse estrade supportant des fauteuils de cuir : c'est sur ces degrés que se rangent les chœurs, et c'est du haut de cette plate-forme que les orateurs parlent au peuple. Le Tabernacle est à la fois une salle d'assemblée et un temple : il sert aux offices religieux, que l'on y célèbre chaque dimanche à 2 heures de l'après-midi, aux concerts de musique sacrée, aux conférences, etc. Brigham Young, l'architecte de ce vaste édifice, s'est avant tout préoccupé de l'acoustique : voilà pourquoi ses parois demeurent lisses et nues. Sans rien qui arrête les regards, le Tabernacle impressionne par l'ampleur des proportions et par sa nudité même ; la multitude qui l'emplit est d'ailleurs en harmonie avec sa sévérité : cette assemblée mormonne — hommes en redingote noire, femmes en toilette foncée — ne se singularise par aucun trait spécial, aucune note pittoresque ; mais elle impose par

sa masse prodigieuse, par sa gravité recueillie et par sa rude simplicité.

Cependant que la *Brabançonne* achève de retentir à l'orgue, le Roi et la Reine ont pris place sur la tribune dont le plateau occupe le centre des hauts gradins ; à leurs côtés se tiennent le Maire et Mr Grant, le Président de la Communauté mormonne, le fils de Jedediah M. Grant, premier maire de Salt Lake City, — un vieillard d'aspect simple et digne, accompagné de son épouse. Aucun attribut extérieur ne distingue d'entre ses ouailles le chef des Saints du dernier jour, le pontife suprême de l'Eglise instituée par Joseph Smith : il porte une redingote correcte, et sa barbe soigneusement taillée n'évoque point celle des patriarches. Assis près des Souverains, Mr Grant et sa femme promènent sur les fidèles réunis à leurs pieds un regard paternel, où la sollicitude se mêle à la fierté ; et l'on dirait un couple bourgeois, considérant avec orgueil une famille nombreuse et prospère.

Quand le silence s'est établi, le jeune mayor Ferry se lève, et, d'une voix mâle et assurée, en un discours d'une éloquence à la fois énergique et sobre, souhaite la bienvenue aux illustres hôtes de Salt Lake City. La foule, attentive, écoute ces paroles : à certains passages, un long frémissement l'agite tout entière, pareil aux frissons qui, avant l'orage, courent sur l'océan ; et lorsque l'orateur rappelle les sacrifices et les cruelles souffrances de « l'héroïque Belgique », la salle électrisée éclate en applaudissements prolongés et en vibrantes acclamations qui viennent battre, comme des vagues puissantes, la tribune où le Roi, debout, salue ce peuple qui l'ovationne.

L'orage s'apaise enfin, et le Président Grant se lève de son fauteuil : d'une voix grave, lente et forte, il appelle sur le Roi, la Reine et le jeune Prince les béné-

dictions du Seigneur, tandis que, silencieuse cette fois, l'immense assemblée s'associe, en un profond recueillement, à l'invocation du pontife.

Et maintenant c'est le roi Albert qui, devant ces dix mille personnes aussi désireuses de l'entendre qu'elles l'étaient tout à l'heure de le voir, va prendre à son tour la parole. Au centre de la tribune géante, il se dresse de toute sa haute taille, ému sans doute, mais non intimidé par cet auditoire innombrable : la voix monte, ferme, précise et nette, détachant avec énergie les syllabes du discours anglais. Elle dit d'abord la gratitude des hôtes princiers pour l'accueil de Salt Lake City et pour l'honneur qu'en leur personne la belle capitale de l'Utah fait à la Belgique tout entière ; puis elle rend un vibrant hommage à la vaillance des troupes du jeune Etat (91e division), qui ont combattu dans les Flandres et pris une part glorieuse à la libération de la Belgique meurtrie.

Les applaudissements enthousiastes dont la foule, à plusieurs reprises, a ponctué ce mâle discours, reprennent et crépitent de plus belle quand le roi Albert s'est rassis, — et dix mille cœurs américains se donnent à lui et à la Reine dans une ovation prodigieuse, telle que sans doute le Tabernacle n'en connut jamais de pareille...

Mais il ne sera pas dit que le couple royal a quitté cette enceinte sans avoir entendu l'orgue dont Salt Lake City et toute la secte mormonne sont fières à juste titre. Manié par un artiste qui unit la puissance à la délicatesse et la grâce à la fougue, l'instrument colossal répand dans l'édifice les vagues d'une harmonie tour à tour grave ou tendre, rêveuse ou passionnée, enjouée ou sublime, — le Cantique des Cantiques brodant ses variations sur fond d'Apocalypse.

L'organiste s'arrête un instant, pendant que les Princes et leur suite gagnent l'autre extrémité de la salle

et se placent sur la haute galerie qui en fait le tour de trois côtés : de là, ils pourront mieux juger la perfection de l'instrument et l'excellence de l'acoustique dont le Tabernacle est doté. Dix mille poitrines retiennent leur souffle : on entendrait une mouche voler... Et soudain s'égrènent dans la salle des arpèges perlés, des cascades de notes légères et cristallines, des sonneries argentines de cloches infiniment vagues et lointaines, qui semblent venir de tout là-bas, d'un horizon illimité ; maintenant, c'est un chœur d'anges qui monte, mêlant ses chants purs et célestes à un concert de voix humaines où s'expriment l'allégresse, la gloire, la jubilation des élus... Puis cette musique paradisiaque va s'affaiblissant peu à peu en un mourant *decrescendo,* jusqu'à devenir immatérielle, jusqu'à n'être plus, dirait-on, perceptible qu'aux oreilles de l'âme... Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que cette harmonie si frêle, si ténue, si molle, si fluide, semble émaner, non pas de l'orgue, mais de la voûte qui lui fait face, à quatre-vingt mètres de distance !

Nous comprenons maintenant pourquoi cette grande salle garde sa nudité : c'est que la fantaisie de l'orgue y dessine de riches arabesques et des entrelacs harmonieux ; le Tabernacle a sacrifié les plaisirs profanes de la vue aux joies de l'ouïe, qui peut-être sont d'essence plus spirituelle.

Cette visite à Salt Lake City, démarche où la reconnaissance avait plus de part que la curiosité, laissera au Roi et à la Reine une impression ineffaçable : l'accueil qu'on leur a fait ici leur a éloquemment prouvé qu'ils ne comptaient que des amis dans la communauté mormonne et que, du moins en ce qui concerne le culte de « l'héroïque Belgique », l'Eglise des Saints du dernier jour se trouve en étroite communion avec la masse américaine.

* * *

Avant de reprendre sans arrêt la route qui mène au Pacifique, le train spécial fait halte, pendant une demi-heure, à la station d'Ogden, où un *band* de gracieuses jeunes filles, coiffées de casquettes à visières et vêtues d'uniformes blancs, accueille d'une vibrante *Brabançonne* les Souverains qui, de leurs wagons, gagnent à travers une foule compacte et chaleureusement enthousiaste les cars tout prêts à les recevoir pour une rapide promenade en ville. Le maire, T. Samuel Browning, qui souhaite la bienvenue au Roi, est le propre frère de John M. Browning, inventeur et parrain du fameux revolver, qui se trouve en ce moment loin de sa ville natale.

Prospère cité industrielle, Ogden emprunte à son grand lac et aux belles montagnes qui l'entourent, des grâces et des charmes de ville d'eaux : des squares fleuris, de claires avenues font de la patrie du browning une agréable villégiature. Tandis que les automobiles regagnent hâtivement la station, le soir empourpre les parois nues des hautes montagnes de granit rose qui ceignent de leurs dentelures aiguës la seconde des cités de l'Utah, et l'on ne quitte pas sans regrets sa beauté à peine entrevue.

Le *Southern Pacific Railroad*, qui, naguère encore, contournait le Grand Lac Salé par le nord, traverse maintenant l'immense nappe d'eau sur un gigantesque ouvrage d'art, qui, long de quarante kilomètres, épargne aux trains une distance double, sans compter les ralentissements causés par les courbes et les pentes de l'ancienne voie continentale. Cette passerelle, mi-pont et mi-digue, a entraîné une dépense de cinq millions de dollars. Les Américains n'y regardent pas, lorsqu'il s'agit de raccourcir les trajets : plus loin vers l'ouest, ils ont abandonné près de 500 kilomètres du tracé pri-

mitif. Mais ces sacrifices onéreux abrègent le voyage de sept heures, et le temps gagné compense largement la perte consentie. Ce n'est pas ici qu'on s'efforce de tourner prudemment l'obstacle : on va droit devant soi, hardiment, quitte à délaisser l'ouvrage imparfait des prédécesseurs. Aussi cette audace, cette initative, cette largeur de vues, accomplissent chaque jour des miracles sur le sol des Etats-Unis.

Quand le train royal atteint la grève blonde du Grand Lac Salé, distant d'Ogden de quelques milles, une pleine lune énorme et splendide luit dans un ciel vierge de nuages, répandant sur la vaste nappe d'eau et sur les monts qui l'environnent un doux voile de lumière diffuse, aux blancheurs laiteuses et nacrées, qui donne je ne sais quoi de magique à ce merveilleux paysage; et, frappées par les pâles rayons, les myriades de parcelles salines que cette mer Morte roule dans ses flots, la paillettent de vives étincelles qui, au gré du mouvement des vagues, s'allument et s'éteignent tour à tour. Sur toute la largeur du Grand Lac, parcouru de rides fugitives, l'astre jette une longue traînée d'argent d'une magnificence aveuglante, qui ondule, frémit et miroite aux moindres frissons de l'eau bleue : spectacle dont les cartes illustrées qu'on voit aux étalages d'Ogden, multiplient l'image à foison. De larges plaques de sel, toutes blanches, pareilles à des îlots de neige, flottent au loin sur l'onde lumineuse ou s'arrêtent, en écume solide, contre les talus de la digue, où les courants qui les entraînent les accumulent en nappes immenses.

Une clarté d'opale baigne le ciel, le lac et les lointaines montagnes, et il semble que le train circule à travers un site enchanté. On souhaiterait se rassasier de cette poésie vaporeuse, s'attarder à ces rives féeriques; mais déjà le Grand Lac Salé est franchi dans toute sa

largeur, et les puissantes locomotives qui entraînent le convoi royal, se reprennent à haleter plus fort : car elles gravissent maintenant les rampes de la haute Sierra Nevada, dont elles atteindront en pleine nuit les deux crêtes, à une altitude variant de six à sept mille pieds.

Vendredi 10 octobre.

Les voyageurs du train spécial n'ont vu qu'à travers les ténèbres les plaques de neige qui donnent son nom au jeune Etat de Nevada. Quand le jour se lève, les hautes cimes ont disparu à l'horizon, et la voie décrit ses méandres dans un désert de sable grisâtre, semé de poudreuses touffes d'armoise et bordé d'étranges collines rouges dont les flancs sont creusés de plis où s'amasse une ombre violacée : on songe aux symphonies de mauve, d'or et de pourpre des dunes du Sahara. Pour achever cette ressemblance, voici une fraîche oasis, — des groupes d'arbres, un gai village riant parmi des cultures conquises par l'irrigation sur l'aridité des sables.

A Reno, une foule enthousiaste se presse devant le wagon royal, poussant des acclamations, agitant des drapeaux belges, avec quelle charmante fierté ! et hissant vers la Reine, debout sur la plate-forme, des *babies* aux joues rondes qu'elle embrasse gentiment, cependant que le Roi et le prince Léopold serrent sans cérémonie les mains qui, de toutes parts, se tendent de leur côté. La simplicité des Souverains, leur franchise d'allures, leur bonne grâce, la cordialité naturelle qu'ils apportent dans leurs moindres gestes, tout cela leur gagne du premier coup la sympathie de ce peuple républicain. On leur parle, on les interroge, on leur dit comme on les admire, — tout droit, comme cela sort du cœur.

Mais le train repart, salué d'une bordée de *cheers* délirants et d'un fol déploiement de *flags*. La montée, maintenant, se fait plus rapide : dans une gorge étroite, la Truckee River écume et mugit, formant des chutes d'eau que l'on a captées pour l'irrigation ; sur les escarpements rugueux, de majestueux conifères dressent leurs sveltes clochers de verdure qu'argente le soleil du matin. Truckee, grand centre forestier, éparpille parmi ces beaux arbres ses maisons de bois à toits rouges, qui lui donnent quelque analogie avec les villages japonais. Au fond de ces montagnes sauvages, il semble qu'on doive ignorer tout de l'univers civilisé ; et pourtant Truckee, lui aussi, connaît la gloire du Roi des Belges : les fillettes portent, en son honneur, de grands rubans dans leurs chevelures ; même, il en est de toutes menues qui courent le long du train spécial en agitant dans leurs menottes de modestes petits drapeaux belges. Ils ne sont pas très élégants, ni toujours très réglementaires, ces frêles étendards tricolores : le jaune tient plutôt de l'orange et le rouge confine au grenat. Mais ils n'en sont que plus touchants. Et que de choses ne veulent-ils pas dire ! De quelle sympathie fraternelle ne sont-ils pas le signe sensible !... Jamais nous n'avons mieux compris à quel point notre petite Belgique avait grandi aux yeux du monde, qu'en voyant ces humbles bannières palpiter comme de fols oiseaux dans les mains brunes de ces enfants d'ouvriers des Montagnes Rocheuses.

Le train continue de gravir les hautes rampes des sommets boisés, traversant de grandioses décors où rien, sinon la voie ferrée, ne témoigne du passage de l'homme. Bien qu'on soit entré à présent dans l'Etat de Californie et que les montres soient dès maintenant réglées sur l'heure du Pacifique, la contrée reste âpre et farouche : en hiver, la neige monte parfois jusqu'aux

cimes des pins gigantesques qui recouvrent partout les montagnes, et de terribles avalanches roulent au long des pentes escarpées. Aussi, pour protéger la voie, a-t-on construit de place en place, aux endroits les plus exposés, des pare-neige faits de bois de sapin. Ces galeries, où le train s'enfonce parmi des ténèbres de tunnel, offusquent parfois le paysage ; pourtant, aux endroits les plus pittoresques, de larges ouvertures ménagées au niveau des fenêtres du Pullman, offrent de merveilleuses échappées sur les profondeurs du ravin que surplombe le hardi chemin de fer : des éboulis de roches géantes dégringolent sur les flancs abrupts ; de majestueuses solitudes s'étendent partout, à l'infini, seulement peuplées de conifères dont les hampes aiguës se profilent sur l'azur presque noir d'un lac aux rives sinueuses et désertes, saphir enchâssé dans l'émeraude, — un petit lac d'un bleu sombre et pensif, que les courbes de la voie ramènent quand on croit l'avoir perdu de vue, et dont on ne se lasse point d'admirer le mystère et la grâce virginale dans le cadre de bois noir que lui font les baies du pare-neige.

La lumière, à ces altitudes, est d'une pureté, d'une transparence et d'une splendeur éblouissante : elle pose sur ces montagnes farouches une sorte de cristal intangible et de patine immatérielle qui allège leurs formes un peu rudes et leur prête une exquise mollesse. Leurs croupes, maintenant, vont se croisant et s'enchevêtrant de toutes parts, et, à chaque détour de la voie, le décor change et se renouvelle. Aussi, le Roi et le prince Léopold sont-ils montés sur le *tender*, afin d'embrasser sans obstacle ces grands panoramas boisés, cependant que la Reine, assise sur un pliant du car d'observation attelé en queue du train, se laisse très gentiment filmer par les cinématographistes qui accompagnent l'expédi-

tion ; et les courbes que décrit la voie sont si nombreuses et si rapides, qu'à certains moments le *tender* et le wagon d'observation apparaissent visibles l'un et l'autre aux deux extrémités du train.

L'American River Canyon retient pendant quelques minutes, au bord de sa gorge escarpée, tous les occupants du convoi, heureux de se détendre les jambes et d'aspirer à pleins poumons l'air vivifiant de la Sierra. La profondeur vertigineuse et l'étroitesse de ce ravin ont de quoi stupéfier ceux mêmes à qui les Alpes sont familières : il semble qu'on jetterait un caillou dans la petite rivière qui, là-bas, à quelque mille mètres sous vos pieds, roule parmi des blocs de granit ; de fait, un nègre du train spécial, d'un puissant moulinet du bras, lance au gouffre une pierre qui d'abord, en trajectoire horizontale, file à une distance prodigieuse, puis descend tout droit vers l'abîme et va tomber près du torrent. Un joli pont rustique enjambe d'un seul saut cette rivière à truites et conduit à un grand chalet blotti contre la pente boisée, et dont chaque étage s'agrémente d'un balcon à la manière suisse. Ah ! les belles vacances qu'on passerait dans cette solitude forestière, parmi le virginal silence que trouble à peine le frais murmure de l'eau coulant sur les rochers !

Mais déjà il faut repartir : les délices de l'*El Dorado* appellent aux grèves du Pacifique les voyageurs du train royal. La course, à présent, s'accélère : sur la pente rapide qui descend vers les plaines de Californie, le train glisse, comme s'il avait hâte d'atteindre cet éden enchanté. C'est ici que la fièvre de l'or précipita, voici plus de cinquante ans, un flot d'aventuriers hardis, avides de rechercher aux veines secrètes des monts le fabuleux métal. Que d'espoirs, d'ambitions, de luttes et de déboires cet étroit Blue Canyon n'a-t-il pas abrités

en ces temps héroïques ! De loin en loin, la montagne éventrée montre des traces d'anciens affouillements délaissés par les chercheurs d'or, et ces blessures encore ouvertes racontent, comme de vieilles cicatrices, la rude épopée dont Bret Harte, le romancier californien, retraça les péripéties après s'y être mêlé lui-même.

Sous le ciel pur, d'un bleu d'acier, se succèdent des décors grandioses dont les courbes de la voie ferrée déplacent et changent sans cesse les plans. L'horizon semble se dilater en profondeurs illimitées jusqu'aux grèves d'or du Pacifique. Des précipices vertigineux s'ouvrent encore sous les viaducs, et la nature demeure sauvage : de-ci de-là, une fumée blanche, s'échappant d'un feu de bûcherons, tranche nettement sur l'écran bleuâtre des escarpements éloignés. Mais les jardinets des cabanes éparpillées dans la forêt sont parés de buissons fleuris ; et, parmi les noirs conifères, des groupes d'érables couleur de sang allument comme de grandes gerbes de flammes. *L'été indien* jette sur l'El Dorado son manteau de pourpre : la terre est d'un rouge ardent, et les belles pommes des vergers ont l'air d'être peintes d'écarlate. Et comme le soleil fait chanter les couleurs des petits drapeaux belges qui partout flottent triomphalement aux croisées des plus humbles maisons !

A chaque tour de roue, la nature se fait plus riante et plus riche : on passe presque sans transition de l'âpre température des cimes au climat mœlleux des Tropiques et des sapins aux orangers ; le changement est encore plus brusque et plus merveilleusement rapide qu'aux pentes italiennes du Gothard. A Colfax, les pelouses de la gare se décorent de robustes palmiers, et, parmi la foule accourue qui acclame le Roi et la Reine avec une fougue méridionale, des négresses aux chevelures laineuses, habillées de jaune canari, plaquent d'écla-

tantes notes d'exotisme. Il règne une chaleur molle et douce, et les femmes d'ici ont déjà un peu de cette grâce langoureuse et de cette nonchalance placide qui donnent tant de charme aux créoles.

La Californie, à présent, se révèle dans toute sa splendeur : tandis qu'à l'horizon lointain, par dessus les hautes crêtes boisées, les neiges de la Sierra scintillent sous l'azur uniforme du ciel, la végétation tropicale recouvre d'une somptueuse parure les coteaux mollement infléchis. Orangers, citronniers, grenadiers, camélias mêlent leurs fleurs et leurs fruits ; des buissons et des arbres dont on ignore les noms, emplissent à profusion les jardins et les champs. Des vergers et des vignes s'étendent à l'infini, et cette contrée respire l'abondance, la richesse, une plénitude de joie réellement édénique. Et quelle variété d'aspects ! Voici, parmi des pins, un groupe de maisons de bois qui, coiffées de tuiles rouges, font penser au Japon. Plus loin, à perte de vue, toutes les pentes sont rayées de grandes lignes d'arbres fruitiers, que la sécheresse implacable de l'été californien a drapés de pourpre ardente. Puis, soudain, c'est un petit désert bossué de rochers grisâtres, un Sahara en miniature, d'une désolante aridité. Enfin s'étale, au pied des monts, cultivée comme un grand jardin, une vaste plaine marécageuse où des bouquets d'eucalyptus boivent et absorbent les miasmes des fièvres : la vallée du Sacramento.

L'été dessèche maintenant le lit de cette rivière, dont les crues sont terribles à la saison des pluies, et qui donna son nom à la blanche capitale de la Californie, l'une des plus belles villes de l'Union. A l'arrivée du train royal, une cohue bariolée se presse dans la gare de Sacramento, — foule d'une densité incroyable et d'un pittoresque étincelant, où toutes les races confondent

leurs types et leurs couleurs. Il y a là des Anglo-Saxons, des Espagnols, des Italiens, des Grecs, des Scandinaves, des Slaves, des nègres, des jaunes et des Hindous. Il semble que la tour de Babel ait déversé là son contenu. Les femmes arborent des toilettes claires et affichent des prédilections pour le mauve ou le jaune serin. Avec leurs grands yeux langoureux, ombragés d'une frange de cils noirs, leurs physionomies éveillées, spirituelles et malicieuses, elles sont délicieusement jolies et joignent à la grâce espagnole la fraîche beauté américaine.

Ce doux climat façonne une race singulièrement vive et mobile, prompte aux expansions chaleureuses et aux élans démonstratifs : aussi, l'accueil fait aux Souverains par la ville de Sacramento fut-il délirant d'enthousiasme. Dans cette multitude innombrable, il n'était pas une seule personne qui ne désirât les voir de près, leur témoigner par une parole ou par un vigoureux *shake-hand* ses sentiments d'admiration ; et tandis que ce peuple immense, d'un seul élan et d'une seule voix, poussait à intervalles égaux ses triples *cheers* retentissants, qui retombaient en échos métalliques de la voûte de verre et de fer, des jeunes filles, des enfants, des mères portant leur bébé sur les bras, fendaient à grand'-peine les flots démontés de cette mer houleuse faite de corps humains, pour s'approcher de la plate-forme où le Roi et la Reine, debout, se partageant leur charmante tâche, se multipliaient sans compter et prodiguaient les poignées de mains, les sourires et les bonnes paroles de gratitude et d'amitié.

Au moment où le train spécial s'ébranle lentement et comme à regret, emportant en souvenir de cette trop courte halte un bouquet de chrysanthèmes d'une grandeur prodigieuse et une splendide corbeille de fruits

californiens, dons des dames de la Croix-Rouge à la reine Elisabeth, — un cri formidable, inouï, monte de ces milliers de poitrines, mêlant les rudes accents du Nord aux syllabes chantantes du Midi, les modulations mâles et fortes à la fraîcheur des voix d'enfants : cela roule comme une vague puissante et caresse comme une brise de Mai, et cela est tout à la fois énorme et singulièrement doux, assourdissant et délicat. Ah ! que les ovations d'Europe sont chétives en comparaison !

Ces vivats vont se prolonger sur une distance de plusieurs milles : car, pareille à une fière princesse qui laisse onduler derrière elle la longue queue d'une robe de parade, Sacramento étale dans sa grande plaine une traîne étincelante de faubourgs, dont les villas crépies de rose se blottissent sous la luxuriance des végétations tropicales.

Dans cette contrée paradisiaque, tout respire l'aise, le contentement, un bonheur paisible et facile, je ne sais quelle nonchalance riante. Le chemin de fer lui-même s'assouplit et se prête à des mœurs plus douces : le train circule à même la ville, sans qu'aucune barrière le sépare des artères les plus animées, et les larges rails de la voie s'insèrent dans les pavés des rues, comme le font ceux de nos tramways. On ralentit à peine la marche ; mais, d'un branle lent et régulier, la cloche d'alarme de la locomotive sonne et avertit les passants. On n'en a pas moins l'impression que les butoirs du monstre d'acier vont aller, au premier tournant, culbuter l'étal du fruitier ou la frêle voiturette d'enfant que promène une nourrice marronne, lourde et placide comme une oie grasse. Mais non : tout se passe sans encombre, et l'on en est quitte pour la peur.

Tout le long de la voie, se presse en masses compactes un peuple endimanché qui confond toutes les races et

toutes les teintes de peau, depuis la noirceur du café jusqu'au blanc du lait le plus pur. On distingue, dans cette multitude, force Japonais des deux sexes, assez peu pittoresques, d'ailleurs, dans leurs défroques occidentales. Le nombre des noirs augmente aussi, et les petites négresses sont touchantes, avec les énormes rubans roses déployés en grands papillons dans leur épaisse tignasse crêpue. Le passage du convoi royal a mis toute la région en fête : fabriques, magasins et bureaux ont répandu au bord du rail tout ce qu'ils renfermaient d'êtres humains. Toutes les jeunes filles — blanches, jaunes ou noires — arborent leur toilette des grands jours : ce ne sont que robes roses, vertes, mauves, jaunes, éclatant comme des fleurs géantes parmi la houle obscure des costumes masculins, — une débauche de couleurs qui, sous l'ardent soleil, fait presque mal aux yeux.

Et quelle joie libre et spontanée, quelle exubérance d'enthousiasme, quelle jeune gaîté dans les élans de cette cohue endimanchée! On bat des mains, on crie, on trépigne, on jubile, on rit d'un large rire de chaleureuse bienvenue, on agite follement des drapelets, frêles étendards aux couleurs belges ou menues bannières étoilées qui ajoutent leurs notes éclatantes au bariolage des toilettes claires. Comme bien on pense, les instruments sonores prennent part à l'allégresse publique : les puissantes sirènes des usines lancent leurs appels les plus stridents, toutes les cloches des locomotives sonnent à briser leur cœur de bronze, et l'on entend corner, nasiller ou mugir les trompes des innombrables *motors* qui, sur plusieurs rangs d'épaisseur, emplissent d'une masse confuse et noire les spacieuses avenues asphaltées et ombragées d'eucalyptus des faubourgs de Sacramento. Mieux que cela : voici un *jazz-band* rudimentairement composé d'une grosse caisse et de deux tambours, dont les artistes,

trois jeunes mulâtres, frappent leurs peaux d'âne à tour de bras, avec un entrain magnifique et une fierté mal déguisée. Et pourquoi ne dirions-nous pas que cet hommage, tout primitif qu'il fût, avait bien son prix, lui aussi ?

Mais peu à peu les claires maisons et les jardins fleuris s'espacent, tandis que les groupes de curieux vont à mesure en se raréfiant : le train a maintenant dépassé la banlieue de Sacramento et traverse la grande plaine palustre que jaunissent des roseaux touffus et dont les grêles eucalyptus rompent à peine la monotonie. Là-bas, vers l'Occident, par-delà l'étendue des champs mélancoliques, des montagnes bleues se dressent, voilées d'une brume légère par la tombée du soir ; et, dans une gloire dorée que bordent de larges bandes de nuages violacés, le globe rouge d'un soleil énorme et prodigieux descend avec lenteur dans l'immense Pacifique...

SUR LES GRÈVES D'OR DU PACIFIQUE

Samedi 11 octobre.

L'aube s'est levée radieuse, présageant un beau jour : un soleil déjà chaud embrase les dunes arides et magnifiquement fauves qui courent à gauche du rail comme de grandes vagues ardentes, tandis que, sur la droite, une lumière blonde et fine, qu'irisent des teintes de nacre, baigne une étendue d'eau tranquille et sans limites, qui sommeille, vaguement bleue, sous la brume du matin : l'Océan Pacifique... Là-bas, de l'autre côté de cette nappe étincelante, par-delà des distances que l'imagination a peine à concevoir, c'est le Japon, la Chine, l'Océanie sauvage, tout le mystère des îles et de l'Extrême-Orient, toute la fascination des pays inconnus...

L'Océan Pacifique... Malgré l'avertissement de ce nom qui rassure, nous ne nous attendions pas à le trouver si calme : uni comme un beau lac par une claire matinée, les soupirs qu'il exhale sont d'un enfant qui dort ; de petites vagues innocentes battent, avec un bruit

faible, sa plage de sable doré, brodant sa robe d'azur d'une légère frange d'écume. Sommeil trompeur ? Peut-être. Le tigre a quelquefois de ces airs bénévoles. Ce matin, en tout cas, le monstre au nom charmant ronronne, fait patte de velours, caresse mollement ses grèves et joue avec sa sœur, la douce Californie, qui elle aussi, parfois, a de subites colères et se prend à gronder...

Tout à coup, dans la plaine peu à peu élargie, des vergers, des jardins, des cottages apparaissent ; merveilleusement fertile, la terre est constellée d'oranges et de citrons : le train spécial approche de Santa Barbara, la plage des milliardaires, l'une des villégiatures les plus *smart* de l'Union, l'un des plus délicieux séjours qu'il y ait dans l'univers entier. Le charme d'un site incomparable, la douceur égale d'un climat qu'un puissant rempart de montagnes protège contre les bises du Nord, tandis qu'un chapelet de quatre îles défend sa baie des vents du large et des colères de l'océan, la variété de ses promenades, et, par-dessus tout, la splendeur et la prodigieuse luxuriance des arbres et des fleurs dont la pare une nature semi-tropicale, ont fait de Santa Barbara et des localités voisines un *winter-resort* sans rival. On l'appelle parfois « la seconde Nice » ou « le Menton américain. » Et sans doute, devant cette ville claire qui s'étage sur les contreforts de hautes montagnes aux crêtes aiguës, tandis que les flots d'une mer bleue battent ses boulevards bordés de grands palmiers, on songe tout d'abord, invinciblement, à la Côte d'Azur. Mais c'est faire tort au Pacifique comme à la Méditerranée que d'opérer ce rapprochement : la Riviera californienne a un caractère bien tranché — *genuine*, comme on dit ici, — et proprement américain.

C'est le célèbre John Rockefeller qui a mis à la mode

cette plage, où, selon l'exemple qu'a donné cet ami de Léopold II, le roi Albert va échapper, pendant trois journées de loisir, aux tracas des affaires publiques, aux cérémonies officielles, à la pompe et à l'étiquette, et suivre son penchant naturel pour la promenade, le bain, les sports, tous les exercices de plein air. Durant ces trois jours, le monarque, se délassant tout à la fois de la fièvre des apothéoses et des fatigues d'un long voyage, va mener la vie libre et saine d'un jeune sportsman américain, nageant, escaladant des pics, montant à cheval, jouant au golf, conduisant son automobile sur les pentes des monts escarpés ou faisant de l'aviation ; et telle est l'aptitude innée qu'il a pour ces jeux vigoureux, que l'adresse qu'il y montrera l'aidera à demeurer ici dans ce demi-incognito dont son séjour reste enveloppé.

Le train spécial s'est arrêté devant un coquet pavillon, et immédiatement, de plain-pied, les Souverains et leur suite débarquent sur un vaste espace planté d'arbres, riante esplanade asphaltée où la lumière ruisselle à flots et qu'emplissent d'élégantes toilettes et de limousines pavoisées les hôtes d'automne de Santa Barbara. Un caoutchoutier gigantesque étend son épaisse frondaison sur cette place, et c'est dans son ombre que le mayor de la cité souhaite la bienvenue aux Souverains : car le soleil californien, en dépit de l'heure matinale, décoche déjà des flèches brûlantes.

Ecartant les flots de la foule, le cortège des autos s'ébranle et traverse rapidement la ville, qui s'étale et se chauffe à l'aise entre la mer et les montagnes, éparpillant dans les jardins plantés d'essences méridionales des villas de style espagnol, qui disparaissent littéralement sous un fouillis de verdure et de fleurs. Toute une végétation nouvelle se révèle à nos yeux surpris : lata-

niers, yuccas, poivriers, aloès, dattiers, cocotiers, camphriers, arbre-ombrelle, que sais-je? C'est un fol épanouissement d'essences inconnues, une débauche de formes et de couleurs magiques, de splendeurs qui vous éblouissent et de parfums qui vous enivrent.

Déjà, la ville est dépassée, et nous voici en rase campagne : la haute chaîne de Santa Ynez, toute rose sous le soleil ardent, découpe crûment sur le ciel bleu ses escarpements granitiques et les dentelures de ses arêtes; dans l'intervalle qui la sépare de la ville, moutonnent des collines rayées de cultures en damiers, piquées d'arbres et de cottages roses, et qui ménagent une transition entre la villégiature de luxe et la sauvagerie des montagnes. Puis, lentement, la plaine s'infléchit, se renfle en une courbe harmonieuse et dessine un mol épaulement qui s'achève en falaise au bord du Pacifique : cette colline porte de frais jardins, où d'étincelantes cascades de roses dégringolent du haut des grands arbres, et qui détachent avec vigueur, sur le fond brûlé des sierras, la finesse des eucalyptus ou la majesté des cyprès. L'asphalte noir de la route, uni, luisant et poli comme une glace, miroite aux rayons du soleil et jette des lueurs aveuglantes; et, sur cette piste incomparable, les autos glissent sans secousse, avec une douceur moelleuse qui est une vraie volupté. De rapides limousines croisent le cortège royal, emportant des jeunes filles qui vont jouer au golf, des baigneuses en maillot, de beaux et frais enfants aux chevelures luxuriantes et aux sourires heureux. Les carrosseries de ces voitures, qui toutes paraissent vernies d'hier, miroitent, elles aussi, au soleil, et, chaque fois qu'on en rencontre une, on a comme un éblouissement. Les villas, les pelouses des jardins, les feuilles des arbres et les pétales des fleurs ont le même lustre, le même éclat, le même

rayonnement d'allégresse : pas une seule tache, pas une seule plaie n'afflige ce décor de féerie. Et tout cela parle de raffinement, de richesse, de luxe, de bonheur, d'une vie large, facile, claire et douce. Un pauvre qui passerait par ici ferait l'effet d'une dissonance et d'une choquante anomalie : il blesserait comme un hiatus dans un alexandrin parfait.

Devant ce spectacle enchanté, la même parole nous vient à tous aux lèvres : « Nous sommes au Paradis terrestre. » Nous avons beau interroger les plus magiques de nos souvenirs : aucun d'eux ne peut nous rappeler une vision pareille à celle-ci.

Mais les automobiles quittent la route asphaltée et entrent dans un grand parc tout planté de chênes verts et d'essences tropicales, où des jets d'eau tournants sèment leur poussière liquide sur le velours des gazons. Dans cet éden se cache la Casa Doringa, fastueuse résidence qui, pendant ces trois jours, abritera nos Souverains auxquels elle est prêtée par son propriétaire, Mr William H. Bliss, père de l'ancien attaché de légation à Bruxelles, actuellement conseiller à l'ambassade de Paris. Mme W. H. Henshaw et Mr F. F. Peabody mettent l'empressement le plus courtois à se partager les personnes de la suite qui n'ont pas pu être logées sous le même toit que les Souverains, et leur prodiguent les attentions d'une gracieuse hospitalité en des villas qui rivalisent de confort et de charme riant avec la Casa Doringa.

Dès maintenant, le Roi et la Reine sont rendus à la liberté : le premier usage qu'ils en font est d'aller tout de suite se baigner dans les flots tièdes du Pacifique, dont les lames égales et tranquilles déroulent leurs lumineuses volutes sur une belle grève de sable uni, devant l'hôtel de Miramar. De grands oiseaux marins animent

du frissonnement de leurs ailes blanches un sombre îlot de granit noir, tandis qu'un peu plus loin deux ou trois pélicans, pêcheurs mélancoliques, montrent leur goître disgracieux.

Miramar : nom charmant, qui baptise à souhait un séjour de délices. Là, séparé de l'océan par le chemin de fer à voie unique qui, sans clôtures d'aucune espèce, traverse de merveilleux jardins où étincelle et vibre doucement le vol soyeux des oiseaux-mouches, il y a un *family-hôtel* conçu sur un plan idéal, et qui donne à sa clientèle, avec toutes les commodités d'un caravansérail moderne, toute l'intimité d'un vrai home. L'hôtel proprement dit comporte seulement un bar, large à peine comme une nappe, — un salon de conversation où l'on trouve une bibliothèque, un piano et un feu de bûches, — et une très grande salle à manger qui réunit aux heures des repas, par petites tables, les pensionnaires, lesquels, pendant le reste du jour, vivent réellement chez eux, *at home*, dans un bungalow loué à la semaine. Cette salle à manger à boiseries offre d'éblouissantes échappées sur le fouillis d'un jardin tropical, où fuse à travers les feuillages, sous une pluie de fleurs embaumées, l'éclair d'émeraude des oiseaux-mouches ; et quand les croisées sont ouvertes, on entend monter, lente et douce, dans le calme des nuits étoilées, l'éternelle plainte du Pacifique.

L'hôtel, au-dessus du rez-de-chaussée, ne comprend que quelques mansardes occupées par les filles de service : on n'y pourrait trouver une chambre. Les pensionnaires logent par familles en des pavillons séparés, dispersés parmi la verdure, et dont les toits émergent partout au milieu d'essences exotiques. Ces bungalows de style (hindou), qui n'ont eux-mêmes qu'un rez-de-chaussée, presque toujours agrémenté d'une

vérandah et d'une terrasse, sont perdus, noyés, enfouis sous un assaut de plantes grimpantes, glycines, fuchsias, bougainvilliers, clématites, rosiers, géraniums, et d'autres dont on ignore les noms, qui s'entrelacent aux colonnades, tapissent les murs, montent aux corniches, recouvrent les toits d'une nappe de fleurs, et retombent en cataractes bleues, blanches, roses, violettes, rouges ou oranges ; et ces frais rideaux naturels s'animent, d'un bout à l'autre du jour, d'une chatoyante palpitation de grands papillons diaprés et de minuscules oiseaux-mouches qui, pareils à des libellules, vous frôlent du froufrou de leurs ailes. Tel de ces cottages, qu'une seule plante enveloppe et couronne tout entier d'une longue chevelure épanouie, semble un énorme buisson fleuri.

Le plus grand nombre de ces villas sont construites en bois, et les pluies, la moiteur de l'air, le soleil, ont bruni, noirci, patiné les massifs rondins de leurs murs et les fûts de leurs vérandahs, ce qui achève de leur donner une grâce pittoresque et rustique dont le charme est irrésistible. Mais le luxe et le raffinement que l'on rencontre à l'intérieur des bungalows de Miramar, composent un singulier contraste avec leurs dehors de cabanes : immédiatement, le seuil franchi, l'on se trouve dans un grand salon où de précieux tapis de prière s'étendent sur le parquet ciré ; disposés tout le long des murs décorés d'estampes japonaises, de larges et profonds divans attendent la sieste ou la causerie ; les tables, les consoles, les secrétaires portent des gerbes de roses ou d'œillets, des lampes aux abat-jour fleuris, des bibelots rares et délicats apportés de l'Extrême-Orient. Le soir, un feu de bûches brûle dans l'âtre, les lampes s'allument dans tous les coins ainsi que des fleurs merveilleuses, et le plafond bas du salon lui donne une chaude intimité, une atmosphère purement *homely*

que l'on respire avec délice, tandis que la brise de la nuit, entrant par les croisées ouvertes, apporte l'odeur molle des jardins et les légers soupirs des vagues qui, d'un rythme continu et lent, battent la grève blonde du Pacifique.

De ce salon, deux portes donnent accès de plain-pied dans de spacieuses chambres à coucher, aux jolis meubles de laqué blanc, dont chacune a sa salle de bains. Des bambous, des fleurs éclatantes, de larges feuilles de bananiers emplissent l'encadrement des fenêtres, et, dès l'aube, le jardin touffu s'anime de querelles jacassantes et de joyeux gazouillements : les merles bleus volent d'arbre en arbre ; les oiseaux-mouches, vivants joyaux, se suspendent en battant des ailes aux grandes fleurs des fuchsias géants ou aux cloches blanches des daturas, dont ils pompent les parfums sucrés du bout de leurs becs en aiguille. Sans le confort qui vous entoure, on pourrait croire que l'on contemple un des premiers matins du monde, une aurore du jardin d'Eden.

Dans ces ravissants pavillons, dont l'aménagement et le style tiennent tout ensemble de l'Angleterre, du Japon et de l'Amérique, on n'aperçoit nul serviteur ; mais, lorsqu'on rentre au bungalow après la promenade du matin, on trouve les lits faits, les meubles époussetés, les bibelots rangés, les fleurs renouvelées comme par enchantement. Quant au linge, il est emporté par des Nippons, qui le rapportent avant le coucher du soleil, blanc comme une neige fraîchement tombée. Et ces domestiques mystérieux, qu'on ne voit ni n'entend jamais, mêlent une espèce de sorcellerie au confort moderne de ces *homes*, qui épargnent à leurs locataires les fâcheuses promiscuités qu'impose toujours la vie d'hôtel.

Mais ce qui fait la séduction des bungalows de Miramar, ce sont surtout les jardins luxuriants qui, de toutes parts, les environnent et les baignent comme une mer fleurie, aux houles gonflées et palpitantes. La nature prodigue y témoigne d'une profusion extravagante et d'un gaspillage effréné : ce n'est, à perte de vue, qu'un bouillonnement confus de calices et de thyrses, de grappes et de clochettes, un feu d'artifice de couleurs que l'hiver lui-même n'éteint pas. Et devant cette débauche de fleurs, on songe au vers de Tennyson :

You scarce could see the grass for flowers...

Le plateau uni qui couronne l'heureuse colline de Miramar n'est qu'un grand parterre embaumé, à peine coupé, de-ci de-là, de courtes pelouses d'un gazon fin, lustré, soyeux et comme verni. A travers ce jardin de rêve serpentent quelques étroits sentiers qui, reliant les bungalows, mènent à l'hôtel proprement dit, et qu'ombragent d'épais sycomores, de hauts chênes verts, de beaux lauriers, des palmiers aux panaches touffus, de vieux oliviers dont les pics — qui n'ont pas ici l'habit vert, mais un plumage noir, rouge et blanc, — martèlent à grands coups de bec les troncs plus troués que des écumoires.

Le soir, quand la brise adoucie souffle une langueur plus pénétrante, ces sentiers prennent un autre aspect, peut-être plus pittoresque encore : à travers leurs rideaux de fleurs, les petites fenêtres des bungalows allument des clartés dans la nuit, et, sous leur vérandah ouverte, une jolie lanterne japonaise se balance aux caprices du vent. Par les croisées entre-bâillées, on voit, furtivement apparues aux lueurs tamisées des lampes, la chevelure dorée d'une jeune fille ou les joues vermeilles d'un baby qui joue sous l'œil de ses parents;

quelquefois, on entend monter un air de piano, un chant qu'accompagne d'une basse régulière la plainte lointaine de l'océan; et tout cela raconte une histoire d'intimité, de clair bonheur, de tranquille repos domestique...

Miramar se prête aux douceurs d'une vie familiale et paisible, loin du tumulte des fêtes mondaines qui ont pour cadre les grands hôtels dressés au bord même de la baie et que choisissent de préférence les couples sans enfants, les jeunes filles que la danse ou le flirt attirent. C'est là que l'on traite ses amis, qu'on donne des bals qui très souvent durent jusqu'au lever du soleil. Justement, ce soir de *week-end*, il y a, à l'Hôtel Belvédère, une grande soirée dansante, spectacle nouveau pour nous. Le vaste hall de marbre, les corridors couverts de riches tapis d'Orient, sont remplis d'habits noirs et de robes décolletées. On voit peu de jeunes gens, car, aux Etats-Unis, les loisirs n'appartiennent d'ordinaire qu'aux hommes mûrs.

Dans une grande salle au parquet reluisant, où un orchestre joue les airs à la mode, pleins de « syncopes » ahurissantes et de contretemps échevelés, les couples tournent en silence, avec cet air tendu, sérieux et appliqué que donnent les danses modernes; et, aux lumières des lustres, les paillettes, les joyaux, les perles précieuses pétillent et lancent des flammes splendides.

Tout autour de cette salle de bal règne une estrade élevée d'une marche, où, assises auprès de petites tables, les dames âgées font tapisserie et regardent glisser les danseurs, qui viennent les rejoindre entre un *fox-trot* et un *two-steps*. La beauté de leurs chevelures blanches, la fraîcheur de leurs visages roses, demeurés étonnamment jeunes, la distinction de leurs manières, donnent à la plupart un grand charme.

Quand les danseurs sont fatigués, ils sautent dans les automobiles qui les attendent, rangées en ligne sur l'immense esplanade ombragée de palmiers qui s'étale au bas du perron; et souvent, pour se rafraîchir, ils font une course dans les montagnes ou sur la côte du Pacifique. La nuit noire est criblée d'étoiles ; un souffle tiède et balsamique s'exhale des jardins et des flots ; il y a, partout éparse dans l'air, une volupté paradisiaque qui trouble comme un parfum trop doux; et, tandis que l'automobile suit le rivage de l'océan, on voit se dérouler dans l'ombre, pareilles à des lames de mercure, les volutes étincelantes des vagues du Pacifique.

Dimanche, 12 octobre.

Un matin lumineux se lève : sur la haie de géraniums roses qui enclôt notre petit jardin de sa barricade illusoire et qu'un enfant sauterait sans peine, des vols de papillons tournoient, déjà étourdis de soleil. L'air a cette élasticité, cette moiteur tiède et embaumée et cette transparence délicate qu'on ne rencontre à un tel degré que sur les points privilégiés de la Riviera italienne : ouvrir la bouche est un délice. Ah! le beau, le divin dimanche que nous allons vivre aujourd'hui!

De bonne heure, notre automobile nous mène à Santa Barbara : car le Roi et la Reine des Belges vont assister à la grand-messe que l'on célèbre en leur honneur à la vieille Mission espagnole, la principale curiosité de cette station de milliardaires.

Retraçant en sens inverse la route parcourue la veille, nous revoyons, sur les pentes de la bienheureuse colline, les bosquets de noirs lauriers et de sycomores géants, où éclate de loin en loin un buisson de roses grimpantes

qui met, dans leur ombre épaisse, comme une flambée de brasier. Puis, voici Montecito et les magnifiques jardins de la Casa Doringa, d'où sortent, lancées comme des flèches, les automobiles royales.

La banlieue franchie, le cortège pénètre dans la ville commerçante, dont la *Main street*, qui monte tout droit vers les épaulements des montagnes, présente, avec ses maisons basses, ses toits plats, ses murs peints en blanc, une physionomie mexicaine qu'altèrent seules les enseignes géantes, aux caractères multicolores, suspendues aux façades des bars, des boutiques et des cinémas. Malgré le strict incognito que le Roi veut garder ici, la foule l'a bien vite reconnu, et les *cheers* partent de tous côtés dans une explosion spontanée.

Quittant la grand'rue, les autos gagnent par des boulevards verdoyants les collines mollement ondulées qui portent là-haut sur leurs épaules la mission Santa Barbara, que fonda aux âges héroïques — en 1786 — le Père Junipero Serra, qui a laissé dans la contrée un durable renom de sainteté. Ce monastère de Franciscains, posé dans un cadre admirable de montagnes aux formes tourmentées, détache ses longs toits de tuiles rouges et les deux tours de son église sur ce fond sévère et grandiose, d'un caractère tout espagnol. Il n'est rien, dans cette vieille mission, qui ne rappelle l'Europe latine : l'arcade aux fragiles colonnettes qui en occupe toute la longueur, les murs crépis de chaux rosâtre, les tuiles recuites par le soleil, les cloches qu'on voit aller et venir dans les campaniles ajourés, — tout, jusqu'au teint hâlé des Frères, évoque des souvenirs ibériques, qui sont d'ailleurs tout naturels sur cette terre où les hidalgos furent maîtres pendant près de trois siècles, et qu'ils ont baptisée jadis de ces noms pompeux et mystiques dont la teinte chaude sied à merveille à sa

beauté ensoleillée : San Spirito, Los Angeles, Concepcion ou Sacramento.

Quand le cortège royal débouche sur la terrasse où se développent les blanches arcades de la Mission, une foule d'autos stationnent déjà autour du grand bassin de marbre d'une fontaine de style rococo, dont l'eau claire reflète fidèlement les deux campaniles de l'église, où les cloches sonnent à toute volée. Au seuil du temple, le Supérieur des Frères Mineurs, le Père J. Gliebe, accueille les visiteurs princiers, qui s'avancent ensuite vers le chœur sous un dais de velours cramoisi que portent quatre moines de l'Ordre séraphique, vêtus de bure brune. Et la messe solennelle commence.

Dans ce pays où tout est neuf, l'église de Santa Barbara, qui n'a pas cent quarante ans d'âge, semble une merveille d'antiquité. Aussi bien est-elle toute peuplée de souvenirs des temps héroïques où les fondateurs de missions portaient la Croix chez les sauvages. Elle a gardé un caractère singulièrement fruste et naïf : sa décoration primitive, aux teintes crues et au dessin gauche, a dû emprunter des motifs aux peintures étranges et barbares dont la fantaisie des Indiens ornait les grottes de la région. Mais cette fleur de style exotique, quel courage et quelle industrie n'a-t-il pas fallu aux bons moines pour la faire épanouir là, au milieu des terribles embûches qui les environnaient alors !

Après l'évangile, le Père Gliebe prononce une courte allocution dont ces paroles sont à retenir :

« En leur souhaitant une cordiale bienvenue, je forme le vœu que Vos Majestés se rendent compte que j'exprime ici, non seulement mes propres sentiments et ceux de la communauté franciscaine tout entière, mais aussi les sentiments de tous les catholiques de ce pays où, après la fidélité à Dieu, on nous enseigne à admirer et à nous

efforcer de pratiquer nous-mêmes cette vertu de patriotisme dont l'héroïque Roi des Belges et son peuple ont donné au monde un si illustre exemple.

» En saluant Leurs Majestés, il me paraît que nous ne faisons que formuler notre gratitude pour la précieuse leçon que ce Roi et cette Reine, d'accord avec leur peuple, nous ont donnée, à nous et au monde tout entier. Et, en les remerciant, nous prions le Seigneur de les récompenser, maintenant et dans les jours à venir, par des bénédictions sans nombre pour les angoisses et les chagrins que leur a coûtés cette leçon. »

La messe célébrée, le Père Gliebe, accompagné de tous ses Frères, conduit les Souverains et leur suite vers le jardin clos du couvent : car l'évêque du diocèse consent, en faveur de la Reine des Belges, à lever la rigoureuse consigne qui en défend l'entrée aux femmes. Depuis que Mme Mac-Kinley, l'épouse du défunt Président, fut admise avec son mari dans les jardins secrets du cloître (il y a de cela quelque vingt ans), aucune robe autre que celle des moines n'a franchi cette clôture sacrée.

Enfoncée dans le terreau gras où s'épanouissent à l'envi toutes les essences californiennes, une bêche nouée d'une grande faveur aux couleurs belges attend le Roi, qui, en souvenir de sa visite, plante un cyprès du lac de Côme dans ce jardin du Pacifique. La Reine, à son tour, prend la bêche et jette quelques pelletées de terre sur un oranger de Séville, tandis que le prince Léopold serre gaiement la main aux jeunes gens du patronage de la Mission, sous de grands arbres chargés de fleurs d'où pleuvent des averses embaumées.

Quand les Souverains sortent du couvent, toutes les cloches des deux campaniles s'ébranlent dans leurs niches ajourées, et les capuchons bruns des moines

massés sur les combles de l'église, entre la façade de crépi rose et le grand toit de tuiles vermeilles qu'incendie un soleil radieux, forment, sur le fond mauve des montagnes, un piquant tableau espagnol.

L'après-midi, un grand match de polo rassemble sur le tapis du *ground* un public nombreux, élégant, frémissant de curiosité, mais dont l'attention va plutôt au Roi et à la Reine des Belges qu'aux évolutions des joueurs ; et, sur la grande route asphaltée qui suit la côte du Pacifique, cette réunion sportive provoque un mouvement ininterrompu de torpedos aux proues aiguës et de limousines étincelantes.

Lorsque l'on va vers Ventura, le chef-lieu du comté de ce nom, cette promenade du bord de la mer est fertile en puissants contrastes. Une fois passés les beaux jardins qui enveloppent d'un manteau de fleurs Montecito et Miramar, des collines fauves bombent leurs mamelons arides, portant à peine de loin en loin quelques bouquets d'eucalyptus dont la verdure pâle se détache sur la couleur chaude du sol rouge. Puis, la terre reprend une fraîcheur et une fécondité d'éden, et des trésors de toute nature ruissellent de sa corne d'abondance. A Summerland, de minces jetées s'avancent au loin dans l'océan, supportant des « chèvres » métalliques qui n'apparaissent qu'à marée basse et pompent un pétrole sous-marin dont les reflets huileux de l'eau trahissent la mystérieuse présence. Un peu plus loin, Carpinteria s'enorgueillit de posséder la plus grande vigne qui soit au monde : ce cep, dont la circonférence ne mesure pas moins de trois mètres, et qui produit à chaque vendange 5,000 kilogrammes de raisin, recouvre de sarments et de pampres une superficie gigantesque ; une clôture protège cette merveille, et l'on a tracé autour

d'elle un chemin labouré en tous sens par les roues des automobiles. Bientôt, une âpre solitude a reconquis le paysage : entre la mer et la montagne, l'espace manque souvent à la route, et l'on a construit par endroits de grandes passerelles, dont certaines courent sur une distance de plusieurs milles; la marée haute bouillonne au-dessous, et l'on dirait de larges piers qui seraient parallèles à la côte.

Ventura, petite ville toute blanche, qui tient son nom de sa mission dédiée à saint Bonaventure, est le centre d'un comté de Cocagne, prodigue de céréales, de fruits, de légumes, de pétrole, d'argent, et par surcroît de sites féeriques. De là partent des routes qui serpentent parmi de sinueuses vallées et qu'ombragent de grands poivriers dont les brillantes grappes rouges éclatent dans la fine verdure des rameaux retombant comme des branches de saules. D'immenses forêts couvrent les montagnes, que pare de ses teintes les plus chaudes la magie de l'été indien, et où des mines pétrolifères, de loin en loin, dressent leurs tourelles de bois.

Parfois, à un coude de la route, surgit une colossale figure bariolée de couleurs voyantes, désignant du bout de l'index un écriteau qui énumère les ressources touristiques ou sportives du comté, de la ville, du bourg dont on approche. Ces réclames sont inscrites en caractères énormes, en sorte qu'on peut les lire sans arrêter sa course, et, loin de déflorer les sites, elles y mettent une note claire et gaie, de même que les relais d'essence qui s'échelonnent le long des grandes voies et dont les enseignes blanches et rouges tranchent sur la noirceur de l'asphalte.

Les progrès de l'automobile ont multiplié en tous sens, sur les territoires de l'Union, un réseau de routes idéales qui font de ce vaste pays le paradis des chauf-

feurs. En cette soirée de dimanche, la fin du match de polo ramène sur la côte marine un va-et-vient continu de voitures de toutes les formes et de toutes les dimensions, et les planches des grandes passerelles tremblent et résonnent sourdement sous l'élan rapide des cars. Certains, parmi ces promeneurs, ont remisé leur machine au milieu des buissons nains qui croissent sur la plage déserte : ils y ont dressé leur tente, et, en pleine nature sauvage, se sont baignés en famille.

Là-bas, à l'horizon sans bornes, un monstrueux globe rouge s'enfonce dans la « mer du soleil couchant. » Une longue traînée de pourpre et d'or, qui s'agrandit et se fait plus splendide à mesure que descend l'astre en flamme, incendie les flots étincelants ; et, lorsqu'enfin il a sombré dans l'étendue illimitée, cette gloire éblouissante s'attarde longtemps encore au large du Pacifique.

Montecito repose sous les premières étoiles, qui criblent d'une poussière d'or le velours noir de la nuit : la Casa Doringa, où le Roi est rentré, respire le pur silence et les parfums des fleurs, tandis que, sur la grève, les vagues mélancoliques chantent leur berceuse sans fin...

Lundi 13 octobre.

Chaque heure que nous vivons ici nous attache par un charme plus fort à cet éden californien, et nous songeons avec tristesse qu'il faudra le quitter ce soir : la beauté chaude et colorée des jardins et des montagnes roses, la grande nappe bleue du Pacifique et la douceur moelleuse de l'air nous enivrent de leurs enchantements.

Une heure d'auto dans cette contrée fait passer le touriste surpris par une étonnante variété de paysages

et d'impressions : le long de la Plaza del Mar, promenade bordée de grands palmiers, on voit galoper par l'estran, coiffées de leurs seuls cheveux blonds que le vent du large ébouriffe, des amazones de quinze ans campées à califourchon sur des chevaux impétueux, tandis que, mollement étendues sur les coussins des limousines, des jeunes filles en costume de bain retournent à leur cottage fleuri. Puis, c'est la ville et sa *Main street*, qui grouille d'un bout à l'autre du jour d'une animation élégante, avec ses magasins coquets, ses cinémas, ses grands hôtels, son va-et-vient d'automobiles et ses larges trottoirs de ciment où grincent les patins à roulettes des fillettes et des garçonnets. Quelques tours de roue, et voici un *canyon* aux pentes escarpées, boisé d'oliviers séculaires où jacassent d'éclatants oiseaux. La plaine n'est qu'un verger sans bornes, où les citronniers, les pruniers, les orangers, les amandiers, mêlent leurs branches, leurs fleurs et leurs fruits. De curieux potagers chinois voisinent avec d'immenses roseraies. Un peu plus loin dans la campagne, l'herbe des pampas balance au vent ses précieux panaches de plumes jaunes. Puis, s'étalant à perte de vue, de vastes plantations de noyers répandent une ombre impénétrable et mettent une reposante fraîcheur dans cette campagne californienne.

Aussitôt la grand'route quittée, on trouve une nature presque vierge et des solitudes infinies : là, à trois ou quatre lieues à peine d'une villégiature fashionable aux raffinements ultra-modernes, des gorges sauvages abritent encore tout ce que l'existence des *ranchers* garde de rude et de primitif, mais aussi de libre et de beau. Au pied des monts s'amorce le *trail*, c'est-à-dire un chemin raboteux qui, d'abord frayé par les fauves, puis adopté par les Indiens, est allé en s'élargissant

sous les roues des chars de fortune que poussaient les premiers colons. A présent, les autos elles-mêmes empruntent parfois ces pistes rudimentaires, qui suivent tous les caprices du sol, contournent les rocs, passent les torrents, escaladent les pentes escarpées.

L'élégante voiture qui nous mène, incertaine de la route à suivre au milieu de ce pays perdu, s'arrête à la fourche de deux *trails*. Une cascade bondissante bouillonne sur des roches couvertes de fougères. Un bosquet de noyers ombreux tapisse le sol d'une couche de noix épaisse de plusieurs centimètres et qu'aucune clôture ne protège. A l'intersection des deux chemins, un chêne vert et un grand cyprès portent, clouée à leur tronc rugueux, une boîte à lettres où le facteur dépose à de longs intervalles la correspondance des *ranchers* perdus là-bas dans la montagne. Il semble que l'on soit à mille lieues de tout endroit civilisé... Mais deux automobiles surviennent, portant des dames et des jeunes filles qui retournent à leur *ranch* lointain : l'une d'elles descend, ouvre une des boîtes et prend le courrier qu'elle renferme, puis, sur notre demande, nous indique le chemin de la San Marco Pass.

Le *trail*, étroit et sinueux, et qui monte par de brusques lacets aux crêtes du Santa Ynez Range, traverse des forêts d'arbres nains tout roussis par la saison sèche. Les zigzags se succèdent sans fin, et l'on repasse jusqu'à dix fois devant la même aiguille rocheuse, qui tout à l'heure vous dominait et qu'on voit maintenant à ses pieds. Le chemin est resserré au point qu'en se penchant à la portière, on surplombe le précipice même, qui s'enfonce, presque vertical, à des profondeurs effrayantes. Cette ascension vertigineuse donne à chaque instant le frisson; mais, avec un sang-froid tranquille,

le chauffeur, à la seconde précise où l'on craignait la catastrophe, imprime au volant un mouvement qui rétablit la direction ; et, selon qu'il doit ralentir ou précipiter son allure, ses doigts crispés sur les manettes repoussent ou ramènent les leviers, tandis que la bête mécanique halète dans le terrible effort qu'elle fait pour nous hisser là-haut.

A mesure qu'on s'élève, l'horizon s'approfondit et se dilate : dans la plaine, Santa Barbara étale ses villas blanches et roses au bord de sa grande baie d'azur ; puis, un coude brusque du *trail,* renouvelant le tableau, découvre une fuite lointaine de montagnes mouvementées que drapent d'un manteau fauve leurs buissons calcinés et leurs roches écarlates, et que voile par moments un nuage solitaire venu du Pacifique. Au sommet de la crête, à quelque 2,000 pieds au-dessus de l'océan, dominant un ravin sauvage que hérissent de rouges éboulis, nous trouvons une cahute entourée d'un verger. Là vivent deux femmes, gardées par un grand chien hargneux qui grogne et montre les dents ; la plus jeune, casquée de cheveux blonds, a cette fraîcheur incomparable des êtres qui croissent en pleine nature. Elles voient de loin en loin passer quelques touristes, qu'amène dans ces parages la *Piedra pintada*, grotte peinte par les Indiens. La farouche solitude où elles restent confinées ne les effraye nullement : à leur air résolu, on devine qu'elles sont prêtes à repousser une attaque. N'importe : comme le soir tombe et qu'il faut repartir, nous sommes pris d'une angoisse à l'idée que ces femmes vont passer la nuit seules, dans ce tragique décor...

La descente dépasse en hardiesse tout ce que les chauffeurs d'Amérique nous ont montré jusqu'aujourd'hui : suspendus au-dessus des abîmes, nous nous demandons

par quel miracle, par quel concours de chances heureuses le Japonais qui nous conduit va réussir la folle gageure de nous ramener, sans nous rompre les os, au bas de ces horribles gouffres. Chaque fois que l'auto a tourné un des coudes du *trail* aérien, l'espoir de s'en tirer s'accroît. C'est égal : lorsqu'on a revu les noyers, les deux boîtes à lettres, la large allée d'eucalyptus, puis la grand'route bordée de poiriers, on respire tout de même plus à l'aise !...

* * *

Malgré le strict incognito où le Roi et la Reine des Belges eussent voulu demeurer ici — mais comment rester inconnus, quand tous les journaux de l'Union, tous les écrans des cinémas multiplient sans cesse leur image à plusieurs millions d'exemplaires? — toujours et partout, leur présence excitait une curiosité à la fois ardente et discrète, mélange d'élan et de retenue où se trahissaient tout ensemble la sympathie et le respect.

Des centaines de baigneurs les virent partir tous deux en hydravion et voler, par-dessus la baie, jusqu'à l'île de Santa-Rosa, corbeille de fleurs mollement posée sur les eaux bleues du Pacifique. Un autre jour, le Roi a monté sur la plage le plus rapide trotteur qu'il y ait au monde entier (Uhlan, propriété de M. C. Billings), soutenant en vrai centaure, sans vider les arçons, l'allure vertigineuse de soixante milles à l'heure (près de cent kilomètres); sa casquette s'étant envolée au vent de cette course fantastique, une petite fille, Miss Adrian, ramassa la coiffure royale et fit, inspirée par son père, une collecte parmi les baigneurs dans cette sébile improvisée, qui fut tôt remplie de dollars.

Venus à Santa Barbara pour y prendre un repos

mérité, nos Princes n'ont pas laissé pourtant de mettre à profit cette vacance pour s'instruire de toutes sortes de choses : tandis que le Roi recevait une délégation de la presse de la Californie du Sud, assistait à la confection d'un film cinématographique, puis à une manœuvre du corps des pompiers, — tandis que le duc de Brabant se livrait sur des routes splendides au sport de la motocyclette, qui reste son passe-temps favori, — la Reine partageait ses visites entre les cuisines des grands hôtels, modèles d'installation pratique, et les jardins pleins d'essences rares où cette fervente amie des fleurs apprenait à connaître les noms d'une légion de plantes exotiques. Ainsi, Elisabeth passait de la prose à la poésie, des soins domestiques aux parfums, comme toute femme accomplie doit le faire.

Le séjour des Souverains belges sur la plage des milliardaires reste pour Santa Barbara un événement mémorable, dont elle entend dès maintenant perpétuer le souvenir en donnant le nom du Roi à l'un des nouveaux boulevards créés autour de la ville. Et certes, le *royal party* aurait grand'peine à quitter ces grèves qui lui furent si douces, s'il n'entendait point, là-bas, les ensorcelants appels que lui jette San Francisco.

L'ACCUEIL DE SAN FRANCISCO

Mardi 14 octobre.

Les Souverains belges sont impatients de voir la perle du Pacifique, la cité de la Porte d'or, la splendide et lointaine « Frisco », comme on appelle familièrement la métropole californienne. La plus étonnante destinée

se joint aux charmes du paysage pour entourer San Francisco d'une sorte d'auréole romantique qui fascine l'imagination. Il y a trois quarts de siècle à peine, ce n'était qu'un village de bois, éparpillant ses cahutes basses sur de mouvantes collines de sable, au bord d'un marécage fétide. On la nommait alors la *Yerba buena*. La découverte des filons d'or, puis le chemin de fer du Pacifique, firent de cette station de pêcheurs le pôle des chercheurs de fortune, et elle mit à se développer une rapidité prodigieuse. La « bonne herbe » a grandi, et, répandant sa graine tout autour de la baie, elle a semé au loin de florissants faubourgs.

Mais tout à coup — voici trois lustres — un cataclysme épouvantable la rase de la surface du sol, n'y laisse qu'un monceau de décombres ; sa ruine enrichit ses voisines, Oakland surtout, et l'on dirait qu'on leur a transfusé son sang, qu'elle est perdue sans rémission. Les prophètes de malheur se trompent : dans un mâle sursaut d'énergie, elle se relève plus haute, plus fière et plus opulente que jamais, donnant à l'Union et au monde un admirable exemple d'audace et de foi sereine dans l'avenir. Des écoliers de quatorze ans ont pu voir naître, croître et grandir une des plus riches cités du globe !

La beauté fameuse de son site, les souvenirs du tremblement de terre qui l'a ruinée de fond en comble, son étrange et rapide fortune, — tout cela prête à San Francisco une attraction irrésistible. Mais cette ville possède d'autres titres à la sympathie de nos Princes et du peuple belge tout entier : elle a mis, à nous secourir dès les premiers jours de la guerre, une générosité au-dessus de tout éloge, nous envoyant immédiatement un navire qui portait des vivres pour 250,000 dollars ; elle a fourni à l'armée le 363e régiment d'infanterie, qui

est entré avec le Roi dans sa capitale libérée ; sur les onze membres que comptait la *Commission for relief*, sept étaient Californiens ; et enfin, San Francisco est la ville d'Herbert Hoover, l'Ami de la Nation belge, le grand dictateur des vivres.

Frisco, qui a fermé ses plaies et oublié les jours de deuil, va nous apparaître souriante et toute éclatante de jeunesse, telle que l'a décrite autrefois son poète favori, Bret Harte :

Serene, indifferent to Fate,
Thou sittest by thy Golden Gate...

* * *

Quand le train spécial s'arrête sous le pier géant d'Oakland, le gouverneur Stephens s'avance et souhaite la bienvenue au Roi et à la Reine « au nom des trois millions d'âmes de l'Etat de Californie ». Mr Rolph, mayor de San Francisco, Mr Herbert C. Hoover, qui s'est mis à la tête du *Welcome Committee*, M. Francis Drion, consul général de Belgique, et quelques autres personnages, saluent ensuite les Souverains. Le Roi reconnaît dans la foule deux amis de longue date : le général Liggett et l'amiral Rodman, et leur adresse de loin un cordial signe de tête. Puis, sans aucun cérémonial, tout le monde gagne, en causant gaiement, le ferry-boat *Garden City,* qui a transporté à Oakland les membres du *Welcome Committee,* parmi lesquels se trouvent des Belges qui ont su conquérir ici une situation enviable.

Un radieux matin illumine la baie bleue et les belles montagnes qui, de toutes parts, surgissent des flots en bouquets d'or ou d'hyacinthe. Devant la proue du ferry-boat, une brume ensoleillée enveloppe le grand port de San Francisco. Les croiseurs de la flotte de guerre ont

tous hissé le grand pavois et arboré le drapeau belge, et le dreadnought *New Mexico*, battant pavillon amiral, tire en l'honneur du Roi vingt-et-un coups de canon qui essaiment sur la rade des globes de fumée blanche. La Méditerranée elle-même n'a pas de décors plus vermeils que cette baie de San Francisco : là-bas, le mont Tamalpaïs silhouette vaguement dans la brume une sorte de longue écharpe violette, et, tout près de nous, une île rocheuse porte les murailles d'un vieux castel qui fait penser au Château d'If. Peu à peu, tandis que le Roi s'entretient gaiement sur le pont avec ses amis de Frisco, la *sky-line* de la ville se dégage du brouillard et précise ses contours, montrant des rangées de gratte-ciel dont certains peuvent rivaliser avec les colosses de New-York; et tout cela s'inonde de soleil et rit dans une lumière heureuse.

Avant même de toucher la terre, les Souverains, leur suite et les membres du Comité de réception — qui sont au nombre de cent vingt-cinq — prennent place dans les automobiles garées sur le pont inférieur du gigantesque *Garden-City*. De grandes bannières américaines drapent l'arrière de ces riches voitures, aux carrosseries toutes flambant neuves, tandis que leurs brise-bise marient les couleurs belges aux étoiles de l'Union.

Bientôt, le ferry-boat s'engage entre les deux rangs de pilotis du pier, où il s'immobilise, comme coincé dans cet angle étroit, et les automobiles démarrent. Sur la vaste place où se dresse la gare de l'Embarcadero, les troupes du 363e d'infanterie s'alignent en un carré parfait : quand paraît la voiture du Roi, qu'occupent aussi le gouverneur et le mayorde la cité, les officiers mettent sabre au clair, les soldats se figent au port d'armes, les clairons sonnent, les tambours roulent, — et nous vivons là une minute inoubliablement grandiose.

Market Street, la principale rue — la plus belle des artères du monde pour une parade, dit-on ici, — rappelle le spectacle de Broadway au jour de l'entrée triomphale : même décor de gratte-ciel altiers se dépassant les uns les autres, même foule massée sur les trottoirs, mêmes grappes de têtes à toutes les fenêtres, mêmes *cheers* fougueux et délirants, mêmes palpitations de mouchoirs, de drapelets belges ou étoilés. Mais, sous ce doux ciel, les maisons ont une teinte plus claire et plus chaude : San Francisco est blanche et rose, avec une sorte de hâle doré, — nuance que l'on retrouve d'ailleurs sur les joues de ses jolies filles, qui ont un je ne sais quoi d'espiègle, de mutin et de malicieux. Du haut des croisées des *offices*, dont les enseignes en lettres d'or reluisent joyeusement au soleil, et qui encadrent à profusion de noires chevelures à l'espagnole, les baisers volants pleuvent comme grêle sur les cars du cortège royal.

Ce peuple a toute la turbulence et toute la gaieté du Midi : aussi, pour contenir ses élans, a-t-il fallu tendre devant les trottoirs de gros câbles de fer. Ainsi dégagé, l'asphalte de la rue est complètement libre, et c'est sans nul encombre que la parade s'avance vers le *Civic Center*, entre deux festons de drapeaux américains et belges, repliés par le bas, qui, telles de claires guirlandes, relient les reverbères.

Le *Civic Center* est un square qui groupe trois édifices immenses, tout éclatants de nouveauté : le riche et splendide *City Hall*, qui profile, blanc sur le ciel bleu, son dôme élevé de 300 pieds, l'*Exposition Auditorium*, fier de son orgue monumental, et la Bibliothèque publique. Cette place ombragée d'arbres, décorée de grands mâts portant des écussons, des bannières étoilées, et des grappes de curieux, est noire d'une foule com-

pacte, d'où monte une folle clameur lorsqu'on a reconnu les traits du roi Albert.

Une retentissante *Brabançonne* accueille l'arrivée du Souverain, tandis que, sous la colonnade d'ordre dorique du *City Hall*, les dames de la Croix-Rouge acclament chaleureusement la royale infirmière. Lorsque les hôtes princiers pénètrent dans le gigantesque monument où 3,000 places assises ont été réservées à tout ce que cette grande ville compte de plus distingué, soixante-cinq jeunes filles belges, ceinturées de rubans aux couleurs nationales, chantent à leur tour une *Brabançonne* dont les accents se mêlent au crépitement sonore des salves d'applaudissements qui s'élèvent de toutes parts.

Le spectacle est grandiose : sur le vaste escalier dont les degrés de marbre montent vers le fond de l'édifice, et dans les galeries à balustres qui s'ouvrent aux étages supérieurs, une foule innombrable s'est massée, faisant partout d'épaisses taches noires dans la blancheur du *City Hall*. De grands rais obliques de soleil, où danse un poudroiement d'atomes, descendent du haut des larges fenêtres, et le dôme colossal se perd dans une vague buée lumineuse qui donne une légèreté de rêve à ces puissantes architectures.

Le Roi et la Reine ont pris place au centre de l'escalier géant : des enfants, dont un petit couple vêtu de costumes alsaciens, leur offrent, dans une belle révérence, des gerbes et des corbeilles de fleurs, tandis qu'un chœur de fraîches jeunes filles entonne la *Star spangled banner*. Puis, d'une voix forte, Mr Hoover présente le Roi à l'assistance, et, après lui, le mayor Rolph dit le rôle joué dans la guerre par ce « royal champion de la démocratie. » Albert Ier se lève alors, salué par un ouragan d'applaudissements et de vivats qui ne cessent qu'après plusieurs minutes, et, dans un discours

tout vibrant de la plus sincère émotion, il rend un éloquent hommage à la noble générosité des citoyens californiens et à Mr Herbert Hoover, « que tout le monde admire en Belgique comme un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité. » De nouvelles salves d'applaudissements et de *cheers* accueillent ces paroles, et l'enthousiasme est à son comble. Cette belle cérémonie s'achève par l'exécution impeccable du chant « *My country 'Tis of thee* », cet hymne de la fraternité, qui rend ici un son si juste, et c'est au milieu des hourras que les Souverains gagnent la sortie en fendant la presse non sans peine.

Du *Civic Center*, le cortège s'achemine vers le Palace Hôtel, où les cinq grands *business clubs* offrent un lunch en l'honneur du Roi. Quand, accompagné du mayor et suivi du prince Léopold, Albert Ier fait son entrée dans la salle immense du banquet, portant piquée à la tunique une grande orchidée rouge et blanche, fleur sauvage de Californie, une acclamation formidable monte, se prolonge, renaît sans fin, tandis que les convives, debout, agitent leurs drapelets étoilés. La table d'honneur est décorée de somptueux chrysanthèmes jaunes et d'énormes grappes de raisins du pays, noirs, rouges ou dorés. Lorsqu'enfin le Roi s'est assis entre le gouverneur Stephens et le maire de San Francisco et que le jeune duc de Brabant a pris place entre Mr Hoover et l'amiral Rodman, trois *cheers* d'une précision mathématique et d'un éclat assourdissant leur disent la joie que tous ces hommes éprouvent à les voir parmi eux. Auprès d'un trépied formidable, surgit alors un photographe qui réclame l'immobilité, compte méthodiquement jusqu'à sept, et ne consent à rendre enfin sa liberté à l'assistance que lorsqu'a fusé à grand bruit la brusque lueur du magnésium.

A l'heure des speeches, on ouvre les portes qui donnent sur le grand salon rose, pour laisser entrer les personnes qui n'ont pu trouver place aux tables. Douze colombes blanches, symboles de paix, portant des faveurs tricolores nouées à leurs pattes de corail, prennent leur vol en claquant des ailes ; et, tour à tour, le mayor Rolph, puis le gouverneur de l'Etat, expriment au Roi les sentiments dont sont animés envers lui « Frisco » et la Californie. Mr Hoover se lève ensuite, déchaînant une longue explosion de hourras et d'applaudissements. Le grand ami de la Belgique, debout, détache en pleine lumière les traits énergiques et puissants de son masque volontaire d'homme fort, et sa voix nette, ferme, un peu brusque, scande vigoureusement les syllabes d'un discours sobre, sans rhétorique, fait à l'image de l'homme d'action que fut et restera toujours le fameux dictateur des vivres, le père nourricier qui, pendant la guerre, sauva de la faim six millions de Belges. Les paroles qui tombent d'une telle bouche n'en ont que plus de prix, et celles-ci ne sauraient manquer d'éveiller un vibrant écho à Bruxelles, où Mr Hoover a gardé de chaudes et fidèles sympathies :

« Il n'appartient qu'à un petit nombre d'hommes d'électriser le monde par un grand acte de courage et de direction morale, et le monde contracte une dette vis-à-vis de l'homme qui fut capable de stimuler un tel sentiment. C'est sous cet aspect que je vous invite à saluer le Roi des Belges. Nous avons fait dans ce pays maints sacrifices pour la cause de la Belgique, mais nous en sommes récompensés par sa liberté reconquise. Nous sommes ici pour acclamer le Souverain qui stimula les Belges dans leur héroïque résistance et qui, du même coup, stimula et fortifia le peuple américain durant les cinq dernières années. »

Un long tonnerre d'applaudissements et d'acclamations chaleureuses monte alors vers le roi Albert, qui trouve de nouvelles paroles pour remercier une fois de plus le peuple de San Francisco et de la Californie de ses générosités à l'égard de la Belgique. Une allusion pleine d'à-propos à la grande leçon de courage qu'a donnée à l'univers la ville de la Porte d'or en renaissant plus belle encore de ses cendres à peine refroidies, provoque particulièrement l'enthousiasme de l'auditoire. Une jardinière en argent est ensuite offerte au Roi, au nom des cinq Clubs d'affaires dont il fut l'hôte aujourd'hui et qui l'ont, par acclamation, inscrit parmi leurs membres d'honneur.

* * *

Pendant que les hommes d'affaires de la ville fêtaient le Roi dans la grande salle du Palace, les dames de San Francisco offraient un lunch de gala à la reine Elisabeth. De splendides dahlias rouges et jaunes et des feuillages multicolores décoraient les tables, dressées dans le salon colonial du Grand Hôtel St-Francis. Mme Alfred Mac Laughlin présidait, en remplacement de Mme Herbert Hoover, malheureusement empêchée par une fracture à la cheville.

La Présidente, après avoir magnifié l'héroïsme des Belges et de leurs courageux Souverains, assura la Reine et son peuple de l'amitié inaltérable de toutes les femmes californiennes et affirma que cette promesse les engageait, elles, leurs enfants et les enfants de leurs enfants. A ces paroles toutes vibrantes d'émotion, la Reine, dans un anglais coulant qui émerveilla l'assistance, répondit en exprimant sa chaleureuse gratitude pour la générosité dont firent preuve envers les Belges les femmes de Californie; et ce discours, parti du cœur, souleva au long

des tables fleuries de folles tempêtes d'acclamations auxquelles s'associèrent les dames qui, n'ayant pu trouver place dans le salon colonial, lunchaient dans les salles voisines.

Mr Brand Whitlock, à son tour, prit la parole : « Il y a, dit-il, précisément cinq ans aujourd'hui même que j'adressai une dépêche à mon gouvernement pour lui dire que le peuple belge, qui déjà souffrait cruellement de la guerre, se trouvait exposé aux dangers d'un hiver de famine. Je n'avais d'autre espoir que ma foi dans le peuple américain, et cette foi ne fut pas déçue. De tous les secours que nous reçûmes, aucun ne fut plus spontané que celui qui vint de la Californie, et c'est pourquoi je suis heureux d'apporter aux Californiens l'expression de ma gratitude. »

Puis Mr Warren Gregory, qui, en sa qualité de chef du *Relief Work* pendant la guerre, a étroitement collaboré aux efforts de Mr Brand Whitlock, rappela les éminents services rendus à la Belgique martyre par l'infatigable ministre des Etats-Unis à Bruxelles, services que tous les Belges connaissent et dont le titre d'ambassadeur est la légitime récompense.

Bien que ce lunch eût rassemblé toute l'élite du monde féminin de San Francisco, il s'en faut qu'il eût donné à toutes les femmes désireuses d'approcher la Reine l'occasion longtemps attendue de recevoir d'elle un sourire, une bonne parole, un geste gracieux : afin de contenter tout le monde, il fallut donc, l'après-midi, organiser une réception dans la salle de bal du Palace. Réception toute démocratique, où les plus humbles avaient leur part, jusqu'aux femmes de couleur elles-mêmes. Un interminable défilé de dames suivies de leurs enfants se prolongea durant une heure devant la Souveraine qui, debout, accueillait chaque nouvelle venue avec ce mé-

lange de bonne grâce et de charmante simplicité qui, chez elle, va si bien de pair avec la majesté royale. Ces présentations officielles furent interrompues un instant pour permettre à Élisabeth de serrer cordialement la main à un Belge, invalide de guerre, qui, soutenu par ses deux béquilles, s'avançait humblement vers elle...

*
* *

Tandis que la Reine accordait cette audience aux femmes de la ville, Mr Hoover montrait au Roi quelques-unes des plus belles promenades qui environnent San-Francisco. S'éloignant du *Business district*, où des foules affairées fourmillent à l'ombre des gratte-ciel gigantesques, les cars bondissent allégrement sur les pentes rapides des collines qui mouvementent les quartiers nouveaux et dont les artères rectilignes, bordées de villas blanches ou roses, ménagent de furtives échappées sur l'éblouissante nappe d'azur de la baie semée de vaisseaux et entourée de tous côtés d'une molle ceinture de montagnes bleues que domine de sa majesté le cône rouge du Tamalpaïs.

Mais bientôt les maisons s'espacent : voici des bastions gazonnés, des glacis, des forts, des casernes, des canons braquant leurs gueules noires vers l'entrée de la Porte d'or, « tigres dormant sur un lit de fleurs », — tout cela perdu parmi les pins et les eucalyptus géants dont les solides racines retiennent les dunes de sable qui bordent le golfe ; c'est le quartier du Presidio, gardien vigilant de l'Ouest.

Plus loin, s'ouvre le *Golden Gate Park* dont les magnifiques plantations, conquises depuis moins d'un demi-siècle sur l'aridité du désert, couvrent mille acres de superficie : sous ses frais ombrages, 200,000 victimes

du tremblement de terre de 1906 trouvèrent un refuge en attendant qu'on eût reconstruit leurs maisons. Plus loin encore, c'est le *Seal Rock* et le promontoire du *Cliff House*, falaise abrupte de granit rouge que vient battre l'élan écumeux des grandes marées du Pacifique : là, autour d'un récif sauvage, des phoques s'ébattent gaiement et aboient de plaisir parmi le tumulte des hautes vagues et les nuages d'embrun salé.

Un merveilleux panorama se découvre de cette petite plage où les baigneurs, à la Noël, nagent par milliers dans l'océan : à l'ombre du mont Tamalpaïs aux flancs couverts d'épaisses forêts, la baie, par degrés rétrécie, s'allonge jusqu'à la Porte d'or, goulet étrangement resserré que flanquent deux caps de granit rose qui, d'ici, ont l'air de se rejoindre, et qui flottent dans une gloire vermeille sous les feux du soleil couchant. Franchissant l'étroite ouverture, des navires quittent ou gagnent le port ; et ceux qui disparaissent là-bas, cinglant vers les îles Hawaï, le Japon ou l'Océanie, s'enfoncent dans un mirage doré... Qu'elle doive son nom à ce halo dont l'enveloppent les chauds crépuscules, ou bien qu'elle le tire des richesses qui lui viennent des confins du globe, la Porte d'or est bien nommée.

Adieu la rive du *Golden Gate !* Le cortège royal, gravissant une succession de rampes, traverse un frais quartier de résidences dû au percement d'un tunnel de quatre kilomètres de longueur qui, passant sous les « pics jumeaux », rattache ce faubourg à la ville par un trafic rapide et continu. Plus loin, s'étendent de grandes pineraies, entr'ouvrant de brèves éclaircies sur les flots bleus du Pacifique et abritant de délicieuses villas qui semblent crouler sous des cascades de fleurs.

Pour regagner la ville, les cars empruntent une large route sans arbres qui agrafe ses lacets tournants aux

pentes des collines dénudées dont les escarpements se dressent au nord-est de San Francisco et que les fiers *twin peaks* dominent de leurs mamelons aigus et jaunes. L'aridité de ces hauteurs, que couvre à peine une herbe rase, sèche et rousse, contraste violemment avec le frais panorama que l'on découvre de leurs sommets, d'où l'on embrasse d'un seul coup d'œil la ville vermeille et sa baie bleue. Incrustées au flanc du rocher comme des coquillages à leur banc, il y a là des masures branlantes, construites jadis, au prix de quels efforts ! par de hardis aventuriers : caduques, sordides, toutes couturées de cicatrices et de balafres, ces survivantes du cataclysme nous racontent, de leur voix cassée, les vieux souvenirs des temps épiques ; et l'on peut mesurer d'un regard, en comparant leur basse misère aux *buildings* qui montent à leurs pieds, la stupéfiante rapidité que Frisco a mise à grandir.

Mais quel paysage elles contemplent à travers leurs carreaux crevés, ces mutilées à demi aveugles ! Entre elles et le port, la grande ville masse une confusion de toits clairs, roses de soleil, où les rues droites creusent comme de profondes entailles d'ombre ; puis s'étale, mouchetée de bateaux, la nappe miroitante de la baie, que ses anses et ses promontoires hachent de capricieuses découpures, et qui égrène sur ses rivages un collier d'opulents faubourgs ; enfin, à l'horizon du sud, des coteaux verdoyants moutonnent jusqu'au majestueux rempart qu'élève la Sierra Nevada. Tel est ce cadre incomparable, dont tour à tour Bret Harte, Mark Twain, Stevenson et Rudyard Kipling ont célébré l'ensorcellement.

Douceur du ciel, azur des eaux, transparence lumineuse de l'air, taches blanches et roses des villes lointaines semées au pied des montagnes bleues : tout, dans

ce féerique paysage, nous impose des souvenirs latins. Si américaine qu'elle puisse être, San Francisco évoque en nous les grâces méditerranéennes : tandis que sa baie merveilleuse en fait la Naples du Pacifique, les riantes collines dont la houle lui imprime ses ondulations, l'apparentent à la gaie Lisbonne ; et, comme ses deux sœurs du vieux Monde, elle sent parfois la terre perfide trembler sous elle, sinistrement : dure rançon des dons magnifiques dont une nature follement prodigue a comblé ces privilégiées !

Séduits par cette affinité, Campaniens et Lusitaniens sont d'ailleurs nombreux à Frisco, mosaique de races et de langues, carrefour bigarré des nations et rendez-vous cosmopolite, où tous les peuples du vaste monde ont leur cité dans la cité et leurs navires ancrés en rade, et où les fervents d'exotisme peuvent manger des nids d'hirondelles et boire un *Lacryma Christi* mûri aux treilles en pergolas que le Quartier latin suspend aux escarpements d'une colline qui fait penser au Vomero.

Entre toutes ces villes disparates, la *Chinatown* pique nos curiosités : quoique déchue de sa splendeur première, et malgré l'apparence moderne de ses rues à l'américaine, elle reste un nid d'usages bizarres, de pratiques incompréhensibles, de superstitions compliquées. Raccourci du céleste Empire, elle vous montre des quartiers sordides, avec, sur les toits en terrasses, des chapelets de bœufs écorchés, — des arrière-boutiques mystérieuses où se chuchotent d'étranges secrets et se débitent des drogues magiques, — des théâtres qui déroulent lentement de longs scénarios puérils, — des temples aux autels saugrenus, que gardent des dragons grimaçants, — des étalages où des poussahs voisinent avec d'antiques jumelles, — des caves où de vieux

magots jaunes, accroupis devant des idoles, font glapir d'aigres instruments, — et toutes sortes de figures sans sexe, qui, gaînées de culottes de soie et pareilles dans leur plate roideur à des pantins articulés, traînent leurs épaisses semelles de bois sous les enseignes indéchiffrables accrochées aux murs des maisons : tout un petit monde obscur, fermé, impénétrable et inquiétant, qui vous transporte dans l'atmosphère de Canton ou de Shanghaï. Bien qu'assainie et renouvelée, cette ville chinoise garde son mystère, et, telle quelle, elle exhale encore une forte odeur d'Extrême-Orient... qui n'est pas toujours délectable pour des narines occidentales !

Les heures que le Roi a passées dans la métropole de l'Ouest, auront été singulièrement remplies et fécondes en impressions neuves. San Francisco n'épargna rien pour rendre agréable à ses hôtes ce séjour trop court à leur gré. Parmi les souvenirs qu'il leur laisse, l'un de ceux que le roi Albert évoquera le plus volontiers sera assurément celui d'un entretien téléphonique avec notre consul général à New-York, M. Pierre Mali : pour rendre possible cette conversation transcontinentale, on avait dû « brancher » dix-huit lignes l'une sur l'autre; mais, malgré la distance de 6,000 kilomètres qui séparait le Roi de M. Pierre Mali, distance traduite au cadran des horloges par une différence de trois heures, la voix du consul général parvenait claire, nette et distincte aux oreilles du monarque surpris.

Comme la nuit tombait sur la ville, les Princes et les membres de leur suite, portés par de petits *motor-boats* qui fendaient les eaux de la rade avec une vitesse fantastique, gagnèrent le *New Mexico*, le cuirassé-amiral de la flotte du Pacifique, lequel, armé de turbines et de moteurs à pétrole, est le plus puissant dreadnought de

l'*United States Navy*. A bord de l'énorme vaisseau de guerre, magnifiquement illuminé, l'amiral Rodman offrait, en l'honneur des hôtes princiers, un grand dîner qui groupait le gouverneur de l'Etat et Mme Stephens, le lieutenant-général Liggett, ex-commandant de la première armée américaine, l'illustre vainqueur de Saint-Mihiel et de Meuse-Argonne, et Mme Liggett, le mayor de San Francisco et Mme Rolph. Au toast vibrant de l'amiral, le Roi répondit en louant la triomphante activité de la marine américaine, qui a si puissamment aidé à assurer pendant la guerre la liberté des océans. (1)

Ramenés au port par les rapides canots détachés du *New Mexico*, le Roi et la Reine, désireux de prendre au moins une part furtive des plaisirs nocturnes de Frisco, firent une très courte apparition au « *Tait's* », où ils eurent la surprise d'un *hula hula* hawaïen, puis à l'*Orpheum*, où, à leur entrée, toute la salle se leva en poussant des *cheers*.

Hélas! le train spécial attend, et déjà il faut repartir. Tandis que le grand ferry-boat s'éloigne peu à peu du rivage, la gare de l'Embarcadero profile dans l'ombre une tour de flamme : des cordons de lampes électriques dessinent en contours lumineux son campanile et son clocheton ; et c'est comme une vision de rêve, une giralda formée d'étoiles. A chaque tour des roues colossales, la ville, se reculant davantage, silhouette plus nettement les lignes de ses places et de ses rues droites, qui font, sur les pentes des collines, des chapelets d'étincelantes lumières ; et ces traits de feu montent, descendent, soulignent toutes les courbes des coteaux où San Francisco est assise.

(1) Le Roi eût voulu visiter les célèbres chantiers maritimes dont San Francisco est si fière : une grève qui venait d'éclater l'a malheureusement empêché de réaliser ce projet.

Vue ainsi dans l'obscurité de cette nuit tiède et embaumée, la cité de la Porte d'or semble aussi radieuse qu'en plein jour : c'est une Reine couronnée de perles, qui se mire avec complaisance dans les eaux limpides de la baie. Et tandis que ce clair décor décroît par degrés, puis s'efface, les Souverains et leur suite répètent cette parole de Rudyard Kipling : « San Francisco n'a qu'un revers, — c'est qu'il est dur de la quitter ! »

LA VALLÉE DU YOSEMITE ET LES SÉQUOIAS GÉANTS

Yosemite (1) : syllabes étranges, pareilles, dans leur fruste harmonie, au refrain d'une chanson indienne, syllabes sauvages et suggestives dont la singulière consonance nous poursuit, depuis quelques jours, comme une musique d'incantation. Le Yosemite : qu'est-ce au juste que cette nouvelle Terre des merveilles?... Un parc national ? Oui, sans doute ; mais cette définition précise correspond mal à l'enchantement que dégagent les syllabes magiques. Du Yosemite, nous ne savons que ce qu'en racontent les guides : peu de chose. Mais on assure que cette vallée exerce une attraction puissante, irrésistible et mystérieuse, qu'elle ensorcelle ceux qui la voient, qu'elle est de celles qu'on n'oublie plus quand une fois on l'a contemplée, qu'elle laisse aux cœurs de ses amants une nostalgie inguérissable, qu'elle est, avec le Yellowstone, la Mecque des touristes d'Amérique. Or, dans la nuit, tandis que nous dormions, le train spécial nous a conduits au seuil de la terre merveilleuse ; et une ardente curiosité fait battre nos cœurs un peu plus vite, lorsque,

(1) *Yosemite*, en langue indienne, signifie « le grand ours gris. » On prononce : *Yosémity*.

les yeux encore brouillés de sommeil, nous regardons par la portière... Le ciel, sans un nuage, est d'un bleu d'améthyste, uniforme et profond; une lumière transparente, ambrée et cristalline, enveloppe le paysage. Le train roule dans une gorge étroite, sinueuse, sauvage, solitaire, dont les escarpements abrupts se rapprochent par endroits au point qu'on s'étonne que la voie ferrée trouve à s'y frayer un passage. Des bataillons de conifères escaladent en rangées compactes les versants de certaines montagnes; mais il en est d'autres qui sont nues, magnifiquement stériles et fauves, et leurs cimes rougeâtres, comme brûlées, s'enlèvent en profils métalliques sur l'éblouissement de l'azur.

Suivant les caprices du *canyon* qu'emprisonnent ces parois géantes, le train serpente, se penche, décrit de brusques courbes qui sans cesse renouvellent le prestigieux décor : à peine les yeux ont-ils le temps de s'émerveiller d'un aspect, qu'aussitôt survient un tournant, qui efface l'image entrevue et qui la remplace par une autre, pareil à un opérateur dont les clichés passeraient trop vite dans la lanterne à projections.

A travers ces grandes solitudes où la nature règne en souveraine, une rivière écumeuse et glauque, tantôt teintée d'un bleu verdâtre, tantôt bouillonnante et laiteuse, roule sur un lit de roches moussues son eau rapide et tourmentée qu'ombragent des saules, des peupliers, des érables que *l'été indien* a changés en buissons ardents : beaux arbres qui croissent là librement, mêlés dans le plus riche désordre, sans que personne surveille leur pousse, redresse leur tronc ou taille leurs branches. Peut-être, quelque jour, un mineur y portera-t-il la cognée, pour faire du feu ou construire une cabane. En attendant, ils vivent tranquilles, indépendants, sauvages et fiers, comme les êtres des temps primitifs, combien

plus heureux que nos arbres voués à l'horreur des coupes sombres, condamnés à la honte suprême d'être débités en soliveaux !

Cette rivière glauque, presque aussi large que le ravin qu'elle a creusé, c'est la Merced, fille des montagnes et parure du Yosemite. Son onde fraîche et pure alimente un léger aqueduc de bois, construit sans une parcelle de fer, ingénieux travail japonais, qui court parallèlement au rail, et dont l'architecture rustique ne déflore pas cette belle vallée : ses planches, brunies par le soleil et reluisantes d'humidité, se vêtent de mousses et de fougères, et, à travers leurs minces fissures, l'eau s'échappe en blanches cascatelles.

Mais nous voici à El Portal — le portail du Yosemite — où vient s'amorcer au chemin de fer la fameuse *Big Trees Auto Road*, la route des séquoias géants. La vallée, ici, s'élargit, et l'on a pu y ménager, en faisant sauter à la mine la base d'un glacis granitique, une esplanade assez spacieuse où stationne une longue file d'autos, dont chacune arbore au brise-bise la bannière des Etats-Unis et notre drapeau national, tout étonné de se trouver là.

Au sortir du wagon Pullman, un léger frisson nous saisit, pareil à celui qu'on éprouve à Göschenen, lorsqu'on quitte le train qui vous a ramené d'Italie. Hier, la molle brise du Pacifique nous soufflait encore au visage, — et voici qu'en une nuit d'express, nous avons été transportés au cœur même des Montagnes Rocheuses, à plus de mille mètres d'altitude. L'air est vif, piquant et salubre ; un vent frais descend des hauteurs et balaie le couloir rocheux : quand les cars seront en pleine course, il fera bon relever son col et boutonner son cache-poussière. Et pourtant, un glorieux soleil étale ses nappes d'or sur les pentes : devant nous, une

paroi de schiste, une sorte d'immense table inclinée, absolument égale et lisse, renvoie des lueurs aveuglantes, un miroitement de plaque d'acier, d'un éclat insoutenable aux yeux.

Mais les moteurs ronflent, et les cars s'ébranlent les uns après les autres, remontant le cours tortueux de la Merced aux eaux limpides. Les voitures ne se suivent qu'à de longs intervalles, car la route est sèche et poudreuse, et les roues soulèvent derrière elles un épais nuage de poussière qui flotte, emporté par le vent, et va blanchir les noirs sapins. La rivière, qui n'est guère plus large qu'un ruisseau à truites des Ardennes, tantôt roule et se précipite en cascatelles ou en rapides à travers un puissant chaos de rocs aux flancs noirs et polis, éboulés les uns sur les autres, tantôt s'étale paisiblement en nappes claires, unies, transparentes, miroirs de cristal qui répètent l'image des fins peupliers d'or, des grands érables aux feuilles de pourpre, des conifères majestueux.

La route se coule comme un serpent entre d'énormes blocs de granit, disparaît sous les arbres, se replie, et ne traverse que prudemment cette nature âpre et convulsée qui la force à des ruses d'apaches et à des détours innombrables. A mesure qu'on avance, le décor prend un caractère plus grandiose : de hautes parois de rochers nus, montant tout d'une pièce à mille mètres, étranglent et surplombent la vallée et l'emplissent d'une ombre éternelle, dont la fraîcheur crue vous pénètre; seules, les pointes des hauts conifères épars sur les pentes supérieures baignent dans les rayons du soleil qui dore la crête des cimes lointaines. A chaque tournant nouveau, il semble que les parois vertigineuses, presque noires sur l'azur du ciel, vont clore ce défilé dantesque, et qu'on n'y trouvera plus d'issue; mais, chaque fois, la route passe quand même, et le ravin

profond se rouvre, découvrant un autre horizon plus âpre et plus farouche encore que celui qu'on vient d'admirer.

Partout, les grands blocs erratiques, pareils à des monstres pétrifiés, se pressent, se chevauchent, se culbutent au fond de cette gorge de cauchemar, bien faite pour servir de décor aux rêves étranges d'un Edgar Poë. Certains, fendus en deux comme par le coup de hache d'un Titan frénétique, ouvrent une large brèche entre leurs moitiés disjointes; d'autres, couverts de sapins dont les racines tenaces s'agrippent à leurs fissures, ont l'air de petites montagnes; il en est de si gigantesques qu'ils ont découragé la mine et contraignent à de longs détours la prudente *Big Trees Auto Road*. En voici un que la nature a ingénieusement évidé par le centre, formant une arcade où la route s'empresse de se glisser, y trouvant juste l'espace qu'il faut.

Ces curiosités naturelles abondent d'ailleurs au Yosemite, où le grand sculpteur du Cosmos a multiplié les caprices d'une invention inépuisable : à droite, le chauffeur vous indique une montagne perpendiculaire qui dessine nettement le profil d'une monstrueuse tête d'éléphant, dont le front, les oreilles, la trompe sont modelés à la perfection; à gauche, il vous signale un dôme de granit roux et dénudé, dont les contours géométriques font une carapace de tortue. Vagues ébauches encore que tout cela : pochades de tailleur de granit qui s'amuse à créer des monstres en attendant l'inspiration. Il nous offrira mieux plus loin : il sait, l'incomparable artiste, qu'il ne faut pas montrer d'emblée ses chefs-d'œuvre, et, pour nous surprendre, il a placé quelques « grotesques » à l'entrée de son atelier.

Brusquement, la gorge s'élargit, les falaises granitiques se reculent, laissant entre elles un espace plane,

un cirque baigné de lumière blonde, où la Merced glisse et murmure parmi de molles et claires prairies que parsèment d'épais bouquets d'arbres teintés de pourpre, d'or ou de rouille. Et, par-dessus ce frais éden, à notre gauche, si soudainement qu'on en éprouve une impression de stupeur mélangée d'effroi, une grande masse rocheuse s'est dressée, perpendiculaire, formidable, écrasante : c'est le *Capitan*, roi des cimes du Yosemite. Dans sa majesté solitaire, coiffé d'un casque de gloire ardente, il monte d'un jet à 3,300 pieds, et ses quatre cents acres de pierre le font deux fois plus colossal que le rocher de Gibraltar. Pas une saillie, pas une crevasse, pas un buisson accroché à ses flancs n'altère la rigidité nue de ses parois de granit roux qu'incendie un splendide soleil : superbe, impassible et serein, il a je ne sais quoi d'absolu qui impose la vénération, et, comme un dieu, on le sent sûr de sa tranquille éternité.

Mais nous sommes ici sur la terre des contrastes les plus singuliers : en face de ce géant terrible, une fine écharpe d'écume légère flotte, ondule, se replie et s'envole au long d'une paroi verticale, de près de mille pieds de hauteur, en un bouillonnement de mousse blanche que les moindres caprices de la brise éparpillent en poussière liquide. Cette cascade, d'une grâce virginale, où tous les jeux de la lumière suspendent leurs nuances fugitives, on l'a poétiquement nommée le *Bridal Veil* (le Voile nuptial). Elle ressemble au fameux Staubbach, la plus haute des cascades d'Europe; mais elle dépasse sa rivale du vieux Monde par la profondeur de sa chute, par l'ampleur de son volume d'eau, par l'étroitesse de la fissure d'où son onde neigeuse tombe et roule le long de la falaise à pic, pour se perdre et s'évanouir entre les flèches vertes des grands pins étagés sur les premières pentes. Aussi aérienne qu'une écharpe

de gaze gonflée par le vent, elle est pourtant, elle aussi, éternelle, et chaque instant du temps qui passe ramène son flot inépuisable, toujours jeune, toujours bondissant, indéfiniment renouvelé et toujours pareil à lui-même.

Devant cette Voie lactée des monts, ces grands escarpements rocheux et ces pins semés sur leurs bases, on évoque d'abord, malgré soi, la vallée de Lauterbrunnen. Bannissons ce souvenir des Alpes, car les neiges, ici, sont absentes, et toutes les cimes sont de granit jusqu'à ce que s'en vienne les blanchir le court hiver californien. La vallée du Yosemite a ses caractères bien tranchés : verticalité des falaises, dont les pieds sont à peine couverts de quelques *talus* ou *débris* nourrissant de belles forêts de pins, hauteur prodigieuse de ces murs, rendue plus écrasante encore par l'étranglement de la gorge, et, enfin, merveilleux contraste de l'opulente végétation qui pare les rives de la Merced avec la stérile nudité des énormes masses de granit surplombant cette aire exiguë. Ces traits essentiels, qui composent aux décors du Yosemite une physionomie si frappante, éclatent dans le site admirable où le sourcilleux *Capitan* considère le frêle Voile nuptial, tel un colosse épris d'une vierge qui échapperait à son étreinte...

A présent, le cortège d'autos s'est engagé dans une forêt pleine d'une ombre fraîche et profonde, mêlée de pins à l'écorce rouge, aux troncs squameux et crevassés, et de chênes centenaires, demi-morts, mutilés ou décapités, mais encore farouches et puissants. Il semble que jamais nulle cognée n'ait passé là depuis l'aurore du monde et que cette belle forêt se montre telle qu'elle fut aux âges primitifs, telle que la nature l'a créée : impression d'éden, que renforcent les ébats libres et familiers des écureuils fourrés de gris souris, qui, sur le sol tapissé

d'aiguilles brunes, sautent, la queue relevée en panache, ou se dressent immobiles sur leurs pattes de derrière, rongeant une pomme de pin sans s'inquiéter de nous. Le chemin, tracé à peine et jonché, lui aussi, d'aiguilles et de feuilles mortes, se confond avec la forêt, ne blesse pas sa virginité. Il y a trois quarts de siècle à peine, les Indiens étaient les seuls maîtres de ce paradis reculé, qu'un rempart de monts sourcilleux isole du reste de l'univers, et il n'a pas encore perdu la grâce fruste de ses origines. Cependant, le Yosemite n'est plus le sauvage d'autrefois : voici un groupe de baraquements qui, par les belles journées d'été, abritent les fervents du *Camping*, et chacune de ces maisons de bois possède éclairage électrique, eau chaude, eau froide et salle de bain; et un peu plus loin, voici, construite en béton armé, une ferme de pisciculture, où des milliers d'alevins frétillent dans de clairs bassins d'eau courante.

On sort de l'ombre opaque des pins, et, sur la route redevenue blanche, les autos filent plus rapidement, fendant l'air vif et lumineux. De lointaines détonations, pareilles à des coups de tonnerre, roulent de vallée en vallée, prolongeant de sourds échos qui s'en vont mourir là-bas, derrière les cimes, on ne sait où, salut grandiose du Yosemite au Roi qui le vient visiter. La route s'enfonce dans un ravin qui se resserre entre deux montagnes, pareilles aux deux moitiés d'un dôme nettement tranché par le milieu dans quelque convulsion terrible, et le cortège roulant fait halte : on gravit une pente parsemée de roches moussues et de buissons, où des chênes aux teintes magnifiques, au branchage noueux et tordu, profilent leurs robustes frondaisons sur le fond des hautes falaises rouges qui bornent partout la perspective de ce site sauvage et sublime, fait pour les ours et pour les aigles, — et tout à coup, inattendu,

tapi à l'ombre de ces beaux arbres, apparaît un campement indien.

Là vivent les derniers spécimens des Soshiniens ou Indiens fouisseurs, hôtes primitifs de la vallée, ainsi nommés, assurent les guides, parce qu'ils se nourrissent de racines. Malgré la majesté du site, leur camp n'a rien de romantique : quelques baraques faites de planches et de plaques de tôle rouillée, montrant, par la porte entr'ouverte, des intérieurs d'ouvriers pauvres, un poêle, une pendule de bazar, des chromos accrochés au mur... Une jeune *squaw* aux joues écarlates et aux cheveux d'un noir luisant, berçant un *pappoo* dans ses bras, regarde ses visiteurs de marque d'un air curieux, nullement farouche. Pendu à ses jupes, son aîné, jeune sauvage aux yeux étincelants, pris tout à coup d'une sainte terreur devant les kodaks que l'on braque, s'enfuit avec des bonds de singe, court se cacher derrière les arbres, déjoue les ruses des photographes qui s'obstinent à le dépister, et leur échappe au moment même où ils croyaient enfin le tenir... Quant aux hommes, on les cherche en vain : sans doute sont-ils dans la forêt, à fouiller la terre de leurs ongles? Mais non : tout autour du campement, éparses parmi l'herbe et les roches, il y a des boîtes de conserves vides, qui en disent long sur le régime alimentaire des « fouisseurs ». O dernier des Mohicans! Bas-de-cuir au rire silencieux! que doivent penser vos grandes Ombres de toutes ces boîtes de conserves?...

Heureusement, à quelques pas, un spectacle moins décevant attend notre caravane : derrière un treillis métallique entourant un pin gigantesque, deux ours gris du Yosemite sont enfermés et se dandinent; le plus grand, capturé d'hier, ne s'est pas encore adapté, garde un air sournois et mauvais : comme le jeune prince

entre dans l'enclos, l'animal discourtois s'esquive, se réfugie dans les branches de son arbre, et de là-haut regarde longuement, de ses petits yeux aigus et tristes, emplis d'étonnement et d'effroi, les hommes qui viennent troubler son repos.

Tout auprès, dans un autre enclos au centre duquel se dresse un chêne, il y a deux pumas, fauves aborigènes que l'on nomme aussi « lions des montagnes ». Le mâle, silencieux et tranquille, est couché sur la maîtresse branche, les yeux fermés et clignotants, la queue faiblement agitée; la femelle, moins farouche, se prête aux hardies caresses de la Reine, qui a pénétré dans l'enclos... Ce simple geste, Élisabeth l'a fait avec cette spontanéité et cet enjouement primesautier qui lui ont gagné tous les cœurs ; elle l'a fait loin des photographes, pour rien sinon pour le plaisir, sans même penser qu'on la voyait. Mais il y a là des reporters, ouvrant tout grands leurs yeux d'Argus. Demain, une feuille américaine publiera sous ce titre ronflant : « La Reine dans la cage aux lions », une relation sensationnelle qui s'en ira jusqu'en Belgique semer l'épouvante dans les cœurs; et ce geste d'une fine main gantée caressant le pelage soyeux d'un puma, aura dans l'histoire un prolongement indéfini. C'est ainsi que naissent les légendes. Nous aurions épargné celle-ci, qui après tout a bien son charme, s'il ne convenait pas que l'on sût qu'en dépit de tout leur courage, nos Princes gardent une conscience trop nette des hauts devoirs qui leur incombent pour aventurer en pure perte une vie précieuse pour la nation.

On se remet en chemin : les autos, sur la route unie, filent très vite, et s'arrêtent pour le déjeuner au village de Yosemite, — vingt maisons de bois goudronné, dont la rustique architecture, qui tient un peu du chalet suisse, ne dépare nullement la beauté de ce paysage de mon-

tagnes, à la fois grandiose et riant. Devant nous, à droite et à gauche de la vallée au fond boisé, deux cimes géantes de granit rose dressent à des hauteurs prodigieuses leurs escarpements verticaux, inaccessibles, vertigineux, splendidement vierges et inféconds : c'est *Half Dome* et *Sentinel Dome*, les fiers rivaux du *Capitan*. Le premier surtout impressionne, nettement fendu par le milieu et, de l'autre côté, arrondi, mollement gonflé comme un sein rose. On ne se lasse point de contempler cette grande forme sculptée par les siècles et dont l'harmonieuse nudité sourit aux caresses du soleil : la pensée se perd sur cette cime, qui vous reporte aux âges lointains où le ciel, le vent, les montagnes régnaient sur la jeunesse du monde et ignoraient encore les hommes.

La salle à manger de *River Cottage*, où le lunch attend, nous ramène au siècle. Sur les murs de bois, sur les tables, on a gracieusement disposé, en manière de décoration, des branches aux feuilles multicolores que l'*été indien* a parées de ses plus chatoyantes nuances et qui sont pareilles à des fleurs écarlates, mordorées ou mauves. Les serveuses, toutes de blanc vêtues, arborent aussi à leur corsage une feuille jaune, jointe à deux rubans dont l'un est rouge et l'autre noir, et l'on a la surprise charmante de reconnaître nos trois couleurs, unies d'une façon imprévue.

Après le lunch, devant l'hôtel qu'entoure une mince galerie de bois, quelques curieux se sont groupés, sportsmen et touristes que retiennent dans les camps du Yosemite les délices de ce doux automne. Il y a là de jeunes amazones sanglées dans leur complet kaki, la redingote à amples basques moulant de près la courbe des hanches, les plis de la culotte de peau se perdant dans le cuir des bottes, le large feutre crânement planté sur la chevelure ébouriffée; superbes de force et de

santé, elles ont des joues d'un rose ardent, des yeux qui luisent, des dents brillantes, une merveilleuse souplesse d'allures, et un je ne sais quoi de hardi et de virginal tout ensemble qui en fait de modernes Dianes : leur petite cravache à la main, debout auprès de leurs chevaux qui frappent la terre d'un sabot impatient, ces belles créatures considèrent passionnément les Souverains belges, qui, sur la terrasse de l'hôtel, attendent que l'on selle leurs montures pour gagner, par les *trails* abrupts, la crête altière de *Glacier Point*.

La caravane retrace en sens inverse, jusqu'à la base du *Capitan*, la route suivie le matin même. Nous revoyons les molles prairies, l'onde écumeuse ou cristalline de la Merced ensoleillée, les dômes de pourpre et d'or des arbres profilés sur les falaises fauves, tout le charme sauvage et gracieux de cette vallée incomparable. En face du *Half Dome* qui, d'ici, ressemble à un pouce monstrueux qu'un géant lèverait vers le ciel, des arêtes aiguës se découpent au sommet d'une paroi rocheuse qui surplombe à pic la vallée : c'est *Glacier Point*, où nous coucherons ce soir. Un ascenseur y conduirait en cinq minutes : il faudra une longue chevauchée par de rudes chemins montagneux pour atteindre avant la nuit close cet observatoire aérien, qu'on ne peut voir d'en bas qu'en renversant la tête.

On entre dans l'ombre épaisse et fraîche d'une grande forêt de conifères, royale parure des éboulis de terre et de rocs convulsés qui recouvrent la base des hautes cimes. Le *trail*, sur les pentes escarpées, déroule ses lacets tortueux, monte, descend, revient sur lui-même, dessine ces courbes que les Anglais comparent à des épingles à cheveux, contourne lentement les promontoires : percé à travers un chaos d'énormes blocs de granit roux, drapés de mousse et de lichen, il n'est séparé

de l'abîme que par un petit rempart de pierres, sûreté que rendrait illusoire le moindre faux pas des montures. Mais le Roi, parfait cavalier, et la Reine, amazone experte, n'ont souci que du paysage qui se déroule devant leurs regards... A un tournant, où s'élargit une manière d'esplanade rocheuse, un vaste espace clair se découvre au sortir de la nuit sylvestre : au fond d'une gorge étroite, verdoyante et sauvage, une mince rivière serpente, et tout là-bas, à l'infini, c'est une fuite lointaine de montagnes aux ondulations mouvementées, se dégradant jusqu'au bleu pâle dans le ruissellement du soleil; on songe aux « grands pays muets » où le rêve d'Alfred de Vigny promène la Maison du berger.

Le *trail* monte sans interruption, et, à mesure qu'il monte, les pins rouges deviennent plus puissants et plus beaux, portent plus haut leur flèche élancée et leurs majestueuses ramures. Leurs troncs, dont la couleur ardente rutile dans les ténèbres qu'ils versent, ont des proportions colossales : les géants des forêts d'Europe sembleraient des nains auprès d'eux. Et pourtant, nous ne sommes pas encore sous l'ombre des fameux séquoias, que nous verrons demain matin : ces arbres ne comptent que quelques siècles ; une fois au *Mariposa Grove*, nous trouverons leur taille minuscule.

Quelle forêt pourtant que celle-ci, qui s'étale aux flancs des montagnes dans sa liberté naturelle et sa virginité première! Chacun de ces êtres végétaux, abandonné à son instinct, naît, pousse, croît, se développe et meurt sans que l'homme lui impose une loi : il n'obéit qu'aux souffles du vent, aux forces mystérieuses de la terre et à la puissance du soleil. Le roc lui-même n'est pas son maître : il le défie, lutte avec lui, l'épouse, et, s'il le faut, l'entame, le fend dans un patient effort ; combat superbe, mariage fécond, union étroite et magni-

fique où parfois les racines vivantes se distinguent à peine de la pierre qu'elles enserrent comme une griffe d'acier.

Interdite à l'exploitation, cette forêt de parc national demeure splendidement inutile, comme toute chose qui est vraiment belle : la scie n'y passe que lorsque, d'aventure, un géant tombé barre le chemin et entrave la circulation. Dans ces bois laissés à eux-mêmes, les arbres demeurent debout tels quels : chênes blessés, décapités, morts, et qui lentement pourrissent sur place ; pins gigantesques dressant leurs squelettes nus, dépouillés de tout leur branchage et pareils à des tours en ruine, ou bien incendiés par la foudre, montrant leurs troncs carbonisés, tragiques, d'un noir luisant de houille, les uns restés pleins et solides, d'autres évidés à l'intérieur, comme de longues pirogues dont la pointe aurait été plantée en terre par quelque caprice de sauvage. Ne jonchent le sol que les troncs formidables déracinés par l'ouragan après des siècles de lutte tenace : on voit partout de ces cadavres épiques, dont la lente décomposition rend des sucs nouveaux à la terre qui les a autrefois nourris. Tous n'achèvent pas ainsi leur chute, et il en est qui, arrachés aux profondes entrailles maternelles, s'appuient sur un voisin vivant, lequel penche et plie sous son poids comme un homme soutenant un blessé ; il y en a même qui, arrêtés entre deux troncs trop proches l'un de l'autre, y demeurent à jamais coincés. Et l'on dirait une armée immobile, où les invalides et les morts resteraient mêlés aux vivants...

Mais l'orientation du *trail* change tout à coup : visiblement, la caravane a contourné le puissant massif de montagnes. La végétation, elle aussi, a pris un nouveau caractère : des érables de pourpre, des aulnes rouges, des peupliers d'or étincelant allument des lueurs écla-

tantes dans la nuit de la verdure sombre qui vêt les versants escarpés. Des mousses d'une fraîcheur adorable mettent des gaînes de peluche d'un vert tendre, irisé et presque argentin, aux menues ramilles inférieures qui partent du tronc des grands pins rouges. Des myrtes épineux, des rhododendrons rampent, drus et robustes, sur de larges espaces. C'est la flore alpestre qui commence : aussi bien sommes-nous arrivés au sommet du col, que signalent des plaques de neige immaculée qui, dans cette ombre, n'ont pas fondu au chaud soleil californien.

Que les villes sont loin ! L'air est pur, saturé d'odeurs balsamiques, miraculeusement virginal : c'est ainsi qu'il devait souffler, à l'aube du monde, sur les joues d'Eve... Et justement, vision d'éden, voici trois gracieuses antilopes qui, arrêtées dans les broussailles, nous considèrent avec surprise, mais sans inquiétude ni frayeur, de leurs grands yeux pleins d'innocence. Pas plus que la hache du bûcheron, le cruel couteau du chasseur ne luit dans les parcs nationaux, et le regard de ces jolies bêtes l'apprendrait à qui l'ignorerait.

Non loin du col neigeux, au milieu d'une clairière, quelques tentes sont dressées, où le prince Léopold et le major Hoffman passeront la nuit parmi le merveilleux silence de ces hautes solitudes, pour pêcher à la truite dans le ruisseau glacé qui luisarne entre les fûts de la forêt moins dense. Nous les voyons partir avec un peu d'envie, en costume de trappeurs, le foulard rouge au cou, leurs longues gaules à la main.

Par une succession de zigzags suspendus au flanc des abîmes, la caravane descend vers *Glacier Point*. Les chevaux du Roi et de la Reine, qui nous dépassent d'une longue distance, apparaissent tout près, à nos pieds, dans un nuage de poussière brune, bondissant

sur la pente abrupte avec une allégresse de biches. Le jour décline, des rayons d'or se glissent en flèches horizontales parmi la houle sombre des feuillages. Les cimes nagent dans une gloire de pourpre. Volupté de cette course rapide, de ce vol à travers l'espace! On ne sent plus le poids de son corps, on plane, ainsi qu'un libre oiseau, dans l'ivresse de la lumière et de la brise balsamique.

Et tout à coup, après quatre heures de solitude en pleine forêt, se montre l'hôtel de *Glacier Point*, simple et grande maison de bois blanc qu'environne une légère galerie, et dont l'intérieur réalise un modèle de luxe, de confort et d'intimité domestique que n'offre nulle auberge des hautes Alpes. L'hôtel ferme le 1er octobre; mais, rouvert en l'honneur du Roi, nous y trouverons, un peu surpris, toutes les commodités modernes et tous les agréments des villes : électricité, bains d'eau chaude, cuisine délicate et fleurs fraîches; car ce *palace* d'aspect champêtre renouvelle pour les voyageurs le prodige des vieux magiciens qui faisaient surgir un palais en plein désert, d'un coup de baguette...

Tout ensemble féerique et farouche, le décor prête à l'illusion : au milieu d'un chaos étrange de monstrueux blocs de granit, des pins antiques dressent leurs grands troncs, dont l'écorce rouge semble encore teinte du sang de Marsyas écorché. Cette bousculade de rocs géants se continue jusqu'au bord même du précipice d'où l'on surplombe, d'une hauteur de plus de 3,000 pieds, la fraîche vallée de la Merced. L'étroit sentier qui conduit là, contourne, escalade ou traverse ces quartiers de roches titaniques, écroulés les uns sur les autres; et comme l'air, à ces altitudes, se fait rare, on s'arrête parfois au sommet d'une de ces montagnes pour prendre une large aspiration avant de recommencer l'effort.

8. — Au Yosemite : le Roi Albert debout sur l'*Overhanging Rock*.

L'un de ces gros blocs erratiques est célèbre aux Etats-Unis : c'est le fier *Overhanging Rock*, qui, au moment même de dégringoler dans la profondeur, retenu par on ne sait quel caprice, s'est arrêté au bord du gouffre et y est resté suspendu. De forme allongée, il ressemble à un monstre antédiluvien, avançant curieusement la tête pour regarder dans le précipice. Rien qu'à voir sa masse aérienne silhouetter son noir profil sur le fond clair des monts lointains, on éprouve l'angoisse du vertige, tant son équilibre semble instable : on croit qu'il va se détacher, tomber, rouler à grand fracas jusqu'au fond de la gorge béante ; chaque fois que l'on revient à lui, on s'étonne de le retrouver là, immobile, toujours suspendu, défiant avec une folle audace toutes les lois de la pesanteur.

Comme cette saillie extravagante surmonte un entassement de rocs qui pendent eux-mêmes sur l'abîme vertical, l'escalade n'en est point facile : il y faut un pied ferme et sûr, un jarret alerte et solide, un mépris complet du vertige et un sang-froid à toute épreuve ; un faux pas, la moindre défaillance, et ce serait la chute effroyable. Rares sont les grimpeurs qui s'y risquent. Le roi Albert tente l'aventure : en trois bonds, le voilà juché sur le terrible éperon rocheux ! Le vide l'environne de toutes parts : de quelque côté qu'il se tourne, c'est l'horreur du gouffre insondable. N'importe : dressé de toute sa taille, tranquille, les deux mains dans les poches, le Roi arpente l'étroite surface d'un pas énergiquement rythmé, et il ne serait pas plus à l'aise sur le balcon de son palais. Pour ceux qui le considèrent d'en bas, il a l'air détaché du sol, perdu dans une gloire lumineuse : malgré lui, l'*Overhanging Rock* lui fut un prestigieux pinacle.

Moins hardis que Sa Majesté, dont seul l'agile général Jacques a osé imiter l'exemple, les membres de la

suite, s'accoudant à une mince balustrade de fer solidement scellée au granit, sondent des yeux l'immense profondeur : là-bas, à mille mètres sous leurs pieds, ce groupe de joujoux minuscules, c'est le village de Yosemite; cette file de fourmis qui s'avance, petites taches noires sur la route blanche, c'est une caravane de touristes qui s'en reviennent à cheval au campement. La section nette de la falaise et sa saillie proéminente permettent cette plongée verticale, dont l'impression est saisissante.

Mais la merveille de Glacier Point, c'est le sublime panorama qu'on embrasse de l'hôtel lui-même, du haut d'une galerie suspendue sur la gorge de l'Illilouette. Là se déroule en demi-cercle un cirque de montagnes granitiques dont les unes s'arrondissent en dômes, tandis que les autres dressent des pics, des aiguilles ou des pyramides. Solitaires, farouches, inviolées, balafrées de blessures profondes, trouées d'abîmes vertigineux, elles forment, confusément mêlées, une grande assemblée solennelle, muette et prodigieusement grave. Leurs cimes, sur le ciel d'un bleu sombre, dessinent des profils réguliers, des arêtes singulièrement lisses : qu'elles affectent la courbure d'un casque ou l'angulosité d'un prisme, les siècles les ont lentement polies ; leurs flancs cruellement déchirés nous montrent des cicatrices béantes.

Cet hémicycle démesuré, qui surgit et monte d'une seule masse de l'autre côté de l'étroite gorge, semble à la fois proche et lointain. Au sommet des falaises abruptes qui surplombent le ravin boisé, de grands plateaux rocheux s'étendent, qui, par assises superposées, pareilles aux degrés formidables d'un Colysée surnaturel, vont s'élevant insensiblement jusqu'aux pics qu'ils relient entre eux. Le Half Dome, tout voisin,

domine de sa majesté colossale les cimes sans nombre qui l'environnent : il est le roi de ce peuple de montagnes, comme le Cervin l'est des Alpes de Zermatt. Et de fait, ce panorama rappelle celui du Görnergrat ; mais, en cette saison encore tiède, au lieu de névés et de glaces, les hautes Alpes du Yosemite, révélant à nu leur membrure, ne laissent voir que du granit rose, à peine blanchi, de-ci de-là, d'une mince plaque de neige isolée.

En face de ce désert pétré, où n'apparaît nul signe de vie, où rien ne bouge et ne frissonne, on demeure comme anéanti, écrasé par une accablante impression de solennité, de grandeur et de solitude. Seul, dans le prodigieux silence, monte le bruit des cascades lointaines — *Nevada Falls* et *Vernal Falls* — dont on voit les eaux blanches descendre le long de parois verticales. Elles ont l'air tout près, ces deux chutes ; et cependant, pour les atteindre, il faudrait une longue chevauchée. Dans la vaste étendue muette, on n'entend que leur frais murmure ; et ce léger bruit continu ne fait qu'aggraver le silence et la hautaine mélancolie qui planent sur le cirque gigantesque.

Mais, dans l'air limpide, le soir tombe, et, sous les rayons lents et purs d'un magnifique soleil couchant, les monts sévères vont s'attendrir, dérider leurs sourcils froncés, sourire comme des jeunes filles en fleur et se parer de gazes changeantes. Le premier, le puissant Half Dome revêt une robe d'un rose exquis, à la fois ardent et suave, et la même nuance, tour à tour, colore l'un après l'autre les pics rangés autour de leur monarque. Il faut se hâter d'admirer ce splendide épanouissement, car les roses magiques dont le soir jonche les cimes du Yosemite, ne vivent que l'espace d'une minute : qu'on détourne la tête un instant, et l'on s'aperçoit que, du rose, le Half Dome a passé soudain à une teinte livide

et verdâtre, dont la pâleur étrange s'enlève sur un ciel où brasille doucement une fine poussière de pourpre et d'or. La couleur des montagnes voisines subit les mêmes dégradations, singulières surtout en ceci qu'elles sont tout à la fois rapides et cependant presque insensibles : du rose tendre des pétales de roses, elles passent au jaune du vieil ivoire, puis, brusquement, au gris cendré, avec, sur les petites plaques de neige, des reflets d'un vert glauque et pâle d'une délicatesse infinie. Et cette lumière fluide allège à ce point les masses de granit qu'on les croirait prêtes, par moments, à s'évanouir comme des spectres dans l'air bleuâtre du crépuscule.

Ainsi, ces grandes vierges solitaires vont, dans l'espace de quelques secondes, du teint vermeil de la jeunesse aux lividités des momies, et la rose ne se fane pas plus vite que leur éphémère robe du soir. Et pourtant, elles sont immortelles : leur fraîcheur un instant flétrie, l'aube du lendemain la leur rendra, — toujours, jusqu'à la fin du monde. Leur majesté indifférente regarde les siècles se succéder, chassant leurs tourbillons humains : immobiles et muettes dans le flux éternel et le bruit de la vie, elles savent qu'elles demeureront. Et les hommes auront disparu, que le soleil verra encore, groupée en large amphithéâtre autour de l'impérieux Half Dome, leur grande réunion silencieuse...

La flamme du couchant s'est éteinte, et, sur le ciel redevenu bleu, les pics et les dômes de granit profilent des fantômes vaguement roses. L'enchantement du Yosemite, ses hôtes belges l'ont subi ce soir, et ils n'oublieront de leur vie ce kaléidoscope féerique, où la plus délicate lumière transfigure, dans ses jeux changeants, les formes immuables des montagnes.

Mais l'air fraîchit, et une joyeuse flambée invite les touristes frissonnants à faire cercle autour du foyer.

Contraste de la rude solitude des sommets avec le confort, le luxe, la chaude intimité de cet hôtel américain ! Au rez-de-chaussée, deux vastes pièces : le salon et le *dining-room*, — et, les séparant l'une de l'autre, une cheminée cyclopéenne, faite d'énormes blocs de calcaire, haute et large comme un monument. Dans l'âtre, aussi spacieux qu'une chambre, et qui est commun aux deux pièces, brûlent des piles de bûches colossales, lançant des fusées de flammèches qu'un solide treillis métallique empêche de jaillir au dehors. Une simple galerie de bois règne au premier étage et sert de vestibule aux chambres des voyageurs. N'étaient les salles de bain — si blanches, si nettes, si fraîches — les tapis qui recouvrent le parquet du salon, et les fauteuils de cuir aux élastiques ressorts, on pourrait se croire là dans quelque chalet suisse.

Après le dîner, un géologue retrace, en une courte conférence, la genèse du Yosemite. Puis, dans la nuit piquée d'étoiles, on gagne le bord de la falaise où flambe un bûcher gigantesque : aussitôt le bois consumé, un homme tout noir, à grands coups de fourche, jette à l'abîme ces braises ardentes, — et cela fait, dans les ténèbres, une cascade de tisons brûlants, une splendide cataracte de feu, un Niagara enflammé qui descend, roule et rebondit au long de la muraille rocheuse et sème jusque dans la vallée une poussière éparse d'étincelles.

Jeudi 16 octobre.

Une lumière d'argent, d'une fraîcheur et d'une transparence merveilleuses, inonde les grandes pentes des montagnes où scintille encore la rosée; la pureté

cristalline de l'air, les souffles balsamiques qu'apporte avec elle la brise vivifiante qui tombe des sommets, vous enivrent, dès le seuil franchi, et vous fouettent le sang comme le ferait une forte lampée d'un vin tonique. On respire avec volupté ces effluves salubres, saturés de tous les parfums des forêts. Le soleil s'élève et rayonne, mais les mains demeurent gourdes de froid, et le Roi, debout depuis l'aube, va et vient d'un pas gymnastique à travers les blocs de granit.

Parmi l'aiguail clair du matin, sur l'escarpement qui surplombe le ravin de l'Illilouette, rôdent de charmants petits rongeurs, au pelage gris rayé de larges bandes noires, au museau éveillé et fin : assis sur leurs pattes de derrière, ils grignotent des graines de sapin, et, avec leur longue queue touffue relevée en panache, on dirait des écureuils en miniature. Ces jolies bêtes, qui sont à peine un peu plus grandes que nos souris, et qu'on nomme ici des *chip-mokes*, viennent prendre leurs ébats familiers presque sur le seuil de l'hôtel.

A neuf heures, les trompes des autos sonnent le départ pour Mariposa Grove, le site des séquoias géants. Des faisceaux de rayons poudreux, où dansent des atomes argentés, et que tamise délicatement l'épais feuillage des conifères, pleuvent par endroits dans l'ombre de la forêt, pareils aux lueurs des vitraux dans les ténèbres d'une cathédrale. Sur les racines des grands pins abattus par les tempêtes, les *chip-mokes* fourrés de gris jouent gentiment à cache-cache derrière leur queue d'écureuil étalée en éventail.

Après une brève ascension, la route commence à descendre, dévoilant là-bas, très loin, un rideau de montagnes bleues, infiniment solitaires. Où que se portent les regards, ils ne voient que des arbres, des arbres à perte de vue : au premier plan, à nos pieds,

des sapins aux troncs puissants balancent au vent leurs hampes vertes, et, de l'autre côté de la gorge, un escarpement gigantesque disparaît sous les conifères qui l'escaladent en rangs serrés. Ces immenses solitudes sylvestres rappellent un peu la Forêt Noire, mais une Forêt Noire agrandie à l'échelle des Etats-Unis.

Brusquement, la descente se précipite : la route, sur les versants boisés, déroule des lacets brusques et d'inquiétants zigzags, passe des torrents sauvages qui écument sur les pierres et d'où monte le parfum violent des mousses qui tapissent les rochers. Nulle part, le moindre parapet ne vous sépare du gouffre béant; mais les chauffeurs américains sont vigilants, adroits et sûrs, et, après quelque incertitude, on n'éprouve plus aucune angoisse.

Mais nous voici dans la vallée, une vallée large, claire et riante, où, parmi d'étincelantes prairies, bondissent avec un frais murmure les eaux de la Chilnualna : là, fièrement isolé dans son cirque montagneux, l'hôtel de Wawona, de ses croisées ouvertes, regarde le paysage paisible et verdoyant ; et, au centre d'une pelouse fleurie, une grande fontaine, faite de gros cailloux ronds, offre aux voyageurs altérés l'eau froide et pure qui vient des cimes.

La forêt, maintenant, s'éclaircit, dépouille son manteau de ténèbres, laisse l'air circuler librement sous ses frondaisons moins compactes, ouvre de plus spacieuses échappées sur la vallée et les montagnes : des chênes mêlent l'or de leurs feuilles jaunes aux noires ramures des conifères, les fougères croissent en abondance, la brise apporte une odeur verte.

Une arcade faite de bois de sapin marque l'entrée du Parc national où sont les séquoias géants, — *Mariposa Grove of Big Trees*, — l'une des plus rares merveilles

du monde : des arbres qui portent leur flèche altière jusqu'à cent mètres d'élévation et comptent peut-être cinq mille ans d'âge.

Les séquoias, qui ont reçu leur nom de Sequoyah, un Indien Cherokee auquel sa tribu fut redevable de l'invention d'un alphabet, se classent en deux catégories : le *sempervirens*, ou « bois rouge », croît sur la côte californienne; le *sequoia gigantea*, ou *big tree*, se rencontre seulement sur le versant occidental de la haute Sierra Nevada, où, d'ailleurs, il ne compose pas des forêts de grande étendue, mais des *groves*, des morceaux de forêts. Le *Lower Mariposa Grove* groupe une centaine de ces géants; l'*Upper Grove*, lui, les réunit au nombre de 365. Ils prospèrent à une altitude qui varie entre 4,500 et 7,500 pieds anglais.

C'est un miracle géologique, sans pareil dans l'histoire du globe, qui a permis la survivance de ces phénomènes végétaux : épargnés, à l'époque glaciaire, par les grands courants d'eau congelée qui balayaient sur leur passage tout ce qu'il y avait d'êtres vivants à la surface de la planète, ils sont restés les seuls témoins d'une ère fabuleusement lointaine, les seuls vestiges de la forêt sans bornes dont le manteau couvrait la terre encore toute trempée du déluge; et sans doute ils ont vu errer, à l'ombre de leurs puissantes ramures, des monstres démesurés comme eux et depuis longtemps disparus. On éprouve une sorte de vertige lorsqu'on songe que ces rudes colosses comptaient déjà leur âge par siècles à la naissance de Jésus-Christ.

Les chiffres seuls peuvent suggérer quelque idée de leurs dimensions. Certains, parmis ces séquoias, s'élèvent à plus de 400 pieds, c'est-à-dire qu'ils passent en hauteur la tour de notre Hôtel de Ville. Le plus large, le *Grizzly Giant*, compte à sa base 93 pieds : il

faut, pour l'étreindre, vingt-deux hommes se touchant par le bout des doigts, et dix-huit chevaux en longueur parviennent à peine à l'entourer ; sa première branche, qui part du tronc à près de quarante mètres du sol, a six mètres de circonférence. Scié en planches épaisses d'un pouce, il suffirait à charpenter le plus grand navire qu'on ait vu, et il resterait assez de bois pour construire, avec ce déchet, toute une flottille de sous-marins. Le « Géant tombé », dont la chute remonte à un grand nombre de siècles, a vu sous lui la couche de terre s'élever peu à peu de six pieds : son bois n'en reste pas moins solide, et son tronc garde une telle ampleur qu'un mail-coach attelé de six chevaux et occupé par seize personnes y peut circuler aisément.

Quant à l'âge des séquoias, les appréciations diffèrent : les calculs les plus modestes leur donnent au moins deux mille ans ; mais John Muir, l'illustre géologue, en comptant les cercles concentriques sur ceux des très rares spécimens que les cyclones ont abattus ou dont la flamme a entamé la base, découvrit qu'ils avaient vécu au delà de quatre mille années.

La route serpente par la forêt, en décrivant de longs détours de façon à passer en revue les chefs de ce peuple millénaire, qu'entourent partout de moindres seigneurs qui en Europe seraient des phénomènes. Comme les plus hautes tours d'Italie, ils portent des noms qui sont fameux, car l'imagination humaine a besoin de personnifier ces monuments impérissables dont la majesté la confond : on salue successivement la *Sentinelle*, les *Trois Grâces*, le *Couple fidèle*, *New-Yersey*, *San Francisco*, *Columbia*.

Le premier, que protège une grille, ressemble en effet à une tour, une tour droite, puissante et massive, largement renflée à la base, et dont le faîte reste invi-

sible, perdu dans l'enchevêtrement confus de ses grandes ramures torses. Tout strié de cannelures profondes qui font énergiquement saillir les côtes épaisses de son écorce, semblables, sous leur couleur cannelle, à des plaques de fer teintes de rouille, il rappelle, dans des proportions infiniment plus gigantesques, ces belles colonnes des temples grecs que dore une chaude patine vermeille. D'autres, que les Indiens, autrefois, ont voulu réduire par le feu, sont creusés de cavernes béantes où dix hommes se logeraient à l'aise ; mais, malgré cette affreuse blessure, ils demeurent robustes et fiers, défiant les attentats des hommes et l'assaut continu des siècles.

Le cortège royal a fait halte sur une sorte de plateau étroit, où une vingtaine de ces colosses couvrent de leur ombre impénétrable un espace de trois ou quatre acres. De quelque côté qu'on se tourne, on ne voit que des fûts immenses qui, tout voisins les uns des autres, font songer aux nefs ténébreuses d'une cathédrale préhistorique. Ils répandent autour d'eux la nuit et une espèce d'horreur sacrée ; mais il émane de leurs troncs roux une lumière étrange, mystérieuse, comme si leur écorce eût retenu les rayons des anciens soleils.

Devant cette grandiose assemblée de témoins des âges révolus, il semble qu'on se trouve en présence, non d'arbres, mais bien de monuments dus à quelque race disparue : on dirait des tours formidables que blindent des lames de fer rouillé, toutes déchiquetées et crevassées par les marées montantes des siècles. Mais quels hommes eurent pu édifier ces monuments impérissables ? Leurs fûts sont si durs, si massifs, si fortement soudés au sol, qu'ils évoquent bien plutôt des monstres géologiques que des êtres végétaux : car toute chose vivante est mortelle, et ces géants paraissent taillés dans une matière indestructible.

On en choisit un au hasard pour l'inventorier à loisir, et chaque détail de sa structure vous plonge dans la stupéfaction. Tout d'abord, on en fait le tour, — et c'est toute une petite promenade, qui ne va pas sans difficultés, le tronc se renflant à sa base d'arêtes qui en défendent l'approche, en sorte qu'il est presque impossible d'en toucher l'écorce rude et rouge. Ce farouche empereur de la sylve repousse toute familiarité : quand, pour apercevoir la flèche qu'il balance là-haut dans les airs, on renverse la tête, c'est en vain, — l'œil s'égare dans un entrelacs de branches et de rameaux tortus, si épais, si majestueux qu'ils ont l'air eux-mêmes de grands arbres disposés horizontalement. Au bout de ces bras gigantesques, de petits bouquets ronds d'aiguilles noires piquent une maigre et chétive parure : seul signe par où se trahit la vaillante décrépitude de ce patriarche sylvestre, d'où pleuvent encore, aux jours de vent, des averses d'énormes pommes de pin, fruits monstrueux, faits à sa taille, et qui permettent de juger l'arbre. Ces cônes ont de telles dimensions que l'un d'eux entre malaisément dans une petite valise de cuir dont il occupe toute la longueur.

Un séquoia, déraciné par quelque cyclone effroyable et dégarni de toutes ses branches, recouvre le sol de son cadavre sur une longueur de près de cent mètres : on dirait une nef échouée, veuve de ses mâts, et dont le poids creuse lentement le sable de la grève. On y monte par un escalier, appliqué à ses flancs rugueux comme une passerelle à la coque d'un navire ; sa surface supérieure est plane, dépouillée qu'elle fut par les siècles de sa rude écorce inégale, et l'on s'y promène comme on ferait sur le large pont d'un bateau. Des plaques de bois à demi pourri, dont l'épaisseur reste formidable, se sont détachées de sa masse, et ces puissants débris l'entourent comme les épaves d'un grand naufrage.

La taille de ces colosses réduit à des proportions minuscules les hommes et les choses qu'ils accablent du poids de leur souveraine grandeur : un chalet de bois, dont la salle à manger peut contenir soixante-dix convives, fait songer à quelque pièce d'une bergerie enfantine; les autos rangées là semblent de menus joujoux, les chevaux, des poneys nains, et les hommes, des pygmées.

Mieux que les arbres de Babylone, ceux-ci auraient le droit de dire les fières paroles que la *Légende des siècles* prête aux cèdres de Sémiramis :

Nos troncs, contemporains des anciens jours de l'homme,
Ont vu le premier arbre et la première pomme,
Et, vieux, ils sont puissants, et leurs antiques fûts
Ont des rameaux si durs, si noueux, si touffus,
Et d'un balancement si noir, que le zéphyre
Épuisé s'y fatigue et ne peut leur suffire ;
Et leur vaste branchage est fait d'un tel granit
Qu'il faudrait l'ouragan pour y bercer un nid...

On éprouve, devant ces géants, une sorte de frisson religieux et de vertigineuse stupeur. Si l'immortelle splendeur des monts nous a oppressé l'âme, hier soir, d'une écrasante mélancolie, les séquoias nous communiquent un sentiment plus douloureux et une impression plus aiguë de la fragilité humaine : car ces arbres vivent, respirent, palpitent, sentent la sève courir dans leurs branches, s'enivrent des rayons du soleil ou de la douce fraîcheur des pluies. Ils vivent, — donc, il faudra qu'ils meurent. Mais, cependant que l'âge de l'homme se chiffre par années et par lustres, eux, c'est par siècles qu'ils comptent le leur, et un an leur est comme un jour ! La durée de notre existence, qui déjà nous semblait si courte, nous paraît maintenant dérisoire, comparée à la large mesure faite à ces êtres privilégiés dont

l'antiquité est égale à celle des pyramides d'Égypte et qui, par leurs branches et leurs feuilles, aspireront encore la lumière, alors que nous, depuis des siècles, nous ne serons plus qu'un peu de cendre. Et cette réflexion ne laisse pas d'être humiliante et douloureuse.

Une pensée, pourtant, nous console : parmi ces hommes que rapetisse l'énormité des séquoias et qui envient à ces patriarches leur prodigieuse longévité, il y a un roi dont le grand nom vivra jusqu'à la fin des âges, un jeune prince réservé peut-être aux destinées les plus glorieuses, un général dès à présent promis à l'immortalité; et ces arbres ne seront plus eux-mêmes qu'une poudre mêlée au terreau gras, quand le souvenir de ces héros fera encore frémir les cœurs. Oui, la chair de l'homme est fragile et faite d'un limon périssable; mais du moins il dure par ses œuvres et se prolonge par sa pensée jusque dans l'infini des temps : et c'est là que gît sa noblesse...

Après un pique-nique en plein air, les autos se remettent en marche, traversent un tunnel pratiqué à même le tronc d'un séquoia qui croissait dans l'axe de la route, et, par la grande forêt couverte de jonchées d'énormes pommes de pin, atteignent la crête de la montagne, d'où l'on surplombe verticalement l'entonnoir vert de Wawona, tandis qu'en face, des pentes boisées étalent leurs profondes solitudes que baignent des flots de soleil blond.

Puis, c'est la descente en lacets, le passage d'un second tunnel percé dans un tronc gigantesque, une succession de paysages d'une fraîche et reposante grandeur, et, pour couronner cette revue des merveilles du Yosemite, une courte halte à *Inspiration Point*, où nous revoyons, ramassées dans un immense panorama, toutes les plus captivantes beautés de cette vallée incomparable : les

fonds magnifiquement boisés, les falaises nues et verticales, les nobles dômes de granit rose, et, tendue comme une frêle écharpe par-dessus les noirs conifères, la poussière blanche du Voile nuptial qu'irisent les lents rayons du soir...

Une nostalgie étreint nos cœurs, tandis que, d'un élan allègre, les autos regagnent le chemin de fer le long de l'écumeuse Merced; et nous suivons d'un œil d'envie les cavaliers en blouse kaki et les énergiques amazones coiffées du *stetson* des cow-boys, qui montent, à l'amble de leurs pur-sang, le chemin que nous redescendons.

AU PAYS DES ÉBLOUISSEMENTS

Vendredi 17 octobre.

LES SOURIRES DE LOS ANGELES

Pendant la nuit, le train spécial a descendu en serpentant les hautes rampes des Montagnes Rocheuses, et c'est dans une contrée riante que ses hôtes s'éveillent ce matin : à l'infini, par l'immense plaine qu'entourent des cimes fauves et pelées où le soleil plaque des ombres violettes, les pêchers, les abricotiers, les citronniers, les orangers, s'alignent en rangées symétriques interrompues de loin en loin par les canaux d'irrigation qui donnent à ces vergers d'éden une fécondité sans égale. Puis, tout à coup, la voie ferrée traverse un faubourg populeux, où, le long de petites maisons basses dont les murs peints s'encombrent d'enseignes aux caractères enchevêtrés — blanchisseries, échoppes de barbiers, boutiques aux étalages bizarres, — grouille et s'affaire un pullulement de bonshommes jaunes aux yeux bridés : le quartier chinois de *Nuestra Señora la Reina de los Angeles*.

Los Angeles est la cité la plus cosmopolite du globe, la plus stupéfiante macédoine de peuples, de races et de

langages. En 1781, elle fut fondée par douze familles qui comprenaient des Espagnols, des nègres, des mulâtres, des Indiens, plus un métis et un Chinois : de ces origines bigarrées, elle a gardé un caractère composite et multicolore qui donne à cette grande ville moderne une grâce singulièrement piquante. Cédée aux Etats-Unis après la guerre du Mexique, elle a mis à croître et à prospérer la rapidité d'une plante tropicale. Aussi bien la nature prodigue ne lui a-t-elle rien refusé : elle a l'or, le bétail, le blé, la vigne, la houille blanche, le pétrole, les plus beaux fruits qu'il y ait au monde, les plus merveilleuses fleurs qui soient, l'air le plus pur, la plus splendide lumière. L'égalité de son climat ne craint aucune comparaison : on y mange des fraises toute l'année; et, le jour du 1er janvier, on peut, en l'espace de trois heures, tirer sa coupe dans l'océan, assister à Pasadena à la fameuse bataille de roses, et se livrer dans les montagnes aux joies de la luge ou du ski. A tous ces attraits naturels, Los Angeles joint tous les charmes d'une grande ville sans cesse en progrès : musées, bibliothèques publiques, salles de concerts, théâtres, champ de courses, autodrome et aérodrome. Et, par le grand nombre des *studios* installés dans ses environs, elle mérite en outre d'être appelée « la capitale du cinéma ».

Quand le train s'arrête sous la voûte du *Southern Pacific Depot*, deux hérauts féminins annoncent, en soufflant dans leurs longues trompettes, le débarquement des Souverains. Puis, le mayor Snyders s'avance, et, au nom de la métropole, souhaite la bienvenue à ses hôtes, dont la visite sera, dit-il, « l'événement le plus mémorable dans les fastes de Los Angeles ». Le Roi répond en déclarant à quel point il se réjouit de la grande popularité dont la Belgique est entourée dans la

Californie du Sud, et la foule massée sur le quai acclame ardemment ces paroles. Neuf jeunes filles en costumes flamands, portant brodés sur leurs corsages les écussons de nos provinces, sèment alors une jonchée de fleurs devant les pas des Souverains belges.

C'est vraiment à Los Angeles que Flore a son trône et sa cour : des haies de roses enferment la gare décorée d'opulents palmiers, de dahlias-cactus, de lauriers constellés de grands calices pourpres ; les automobiles qui attendent sont parées de guirlandes de roses et de bouquets d'hortensias bleus ; de merveilleuses corbeilles de roses et d'orchidées sont offertes à la Reine ; et il y a, partout répandu dans la tiédeur suave de l'air, un parfum doux et pénétrant qui vous donne une sorte de vertige.

Ce paradis californien attire à lui des émigrants qui viennent de tous les points du globe : aussi les Belges sont-ils nombreux dans la foule qui acclame nos princes, et d'où montent fréquemment les cris de « Vive le Roi ! » et « Vive la Reine ! ». Citoyens d'une nouvelle patrie qui leur fut à tous accueillante et largement hospitalière, ils n'en sont pas moins demeurés fidèles à leur pays natal, sensibles à ses deuils comme à ses gloires ; et ces lointains « déracinés » témoignent à la famille royale leur indéfectible attachement par une profusion de cadeaux.

Après que des chœurs eurent chanté la *Brabançonne* et l'hymne *America*, les Souverains, traversant la foule au milieu de folles ovations, gagnèrent enfin leurs limousines, qui disparaissaient sous les fleurs et les plis soyeux des drapeaux. Alors, la *Star Spangled Banner* éleva ses accents lents et graves, pleins d'une religieuse poésie, — et la multitude fit silence, tandis que le Roi, immobile, la main droite fixée au képi, écoutait le chant national avec une piété recueillie.

Quand les dernières notes sont tombées, le long cortège s'ébranle lentement : en tête chevauche un escadron de police montée ; puis s'avancent une garde d'honneur de soldats de la 95e Division et un détachement canadien que suivent, comme un mouvant parterre aux vives et chatoyantes couleurs, tous les pavillons de l'Entente, tandis qu'une école, auprès d'eux, forme une plate-bande de drapeaux belges. Le gouverneur Stephens et le mayor Snyders ont pris place tous les deux dans la voiture du Roi, cependant que Mme Snyders est assise auprès de la Reine et que Mr F. W. Blanchard, président du Comité de réception, accompagne le prince Léopold.

Parmi les multiples parades dont cette randonnée triomphale à travers les États-Unis nous aura offert le spectacle, celle-ci nous paraît appelée à marquer dans nos souvenirs comme l'une des plus pittoresques et la plus gracieuse de toutes. Il n'en saurait être autrement : les enfants et les roses foisonnent dans cette ville de Californie, et il n'est rien de plus riant que l'épanouissement d'une rose, si ce n'est la fraîcheur d'un enfant. Los Angeles, la bien nommée, est une pouponnière formidable, un nid géant de mère Gigogne : jamais aucune cité au monde ne nous a montré à la fois de telles ribambelles de bambins, de pareilles armées de marmots, des essaims d'anges aussi pressés. Pour peu que cette fécondité ne ralentisse pas dans l'avenir, Los Angeles, qui est maintenant la seconde ville de Californie, — qui se targue même d'être la première, — deviendra avant bien longtemps le centre le plus peuplé du globe.

Toutes les rues que suit la parade — Seventh Street, Spring Street et Broadway — grouillent de ces fourmilières d'enfants qui, rangés en ordre de bataille ou assis

au bord des trottoirs devant la cohue des curieux, agitent dans leurs menottes des drapelets étoilés ou de frêles drapeaux belges, et poussent tous à la fois des cris aigus, stridents, effrénés et joyeux, qui vous vrillent les oreilles mais vous réchauffent le cœur. Toutes les langues, toutes les races, toutes les couleurs de peau se trouvent représentées dans ces écoles sans nombre qui s'égrènent en chapelet sans fin le long du parcours du cortège : outre les Anglo-Saxons, il y a, parmi cette marmaille panachée, des Espagnols, des Mexicains, des Slaves, des Chinois, des Hindous, des nègres, des mulâtres, des métis, — un clavier des espèces humaines où il ne manque pas une seule touche.

Beaucoup, parmi ces frais babys, ont l'air à peine sevrés d'hier, tant ils sont encore minuscules : pareils à des brochettes d'oiseaux serrés en boules l'un contre l'autre, accroupis au bord du trottoir où ils attendent depuis deux heures le passage du cortège royal, pittoresquement affublés des costumes les plus disparates, ils tendent au soleil leurs petites jambes nues, — et cela fait de longues rangées de mollets blancs, bruns, noirs ou jaunes, une gamme chromatique de chair tendre. Les fillettes japonaises surtout sont curieuses et plaisantes à voir, avec leurs kimonos de soie, leurs petits yeux en coups de pinceau et leurs cheveux d'un noir luisant, plaqués sur le front, « à la chienne », comme de l'ébène sur un citron. A chaque tournant de rue, l'on croit que cette file continue d'enfants va s'interrompre; mais non : chaque fois, elle reparaît plus longue, plus dense, plus prodigue de drapelets brandis et de vivats assourdissants, — menu peuple dont les hauts gratte-ciel, d'où pendent des bannières étoilées plus larges que des nappes de banquets, accusent et accentuent encore les proportions liliputiennes.

Une pluie de fleurs tombe des croisées, tandis que, du bord des trottoirs, les jeunes filles bombardent les Souverains à coups de bouquets embaumés; d'autres, plus hardies, fendent la cohue, rompent le barrage de *policemen* pour faire « shake-hand » avec le Roi ou pour mettre un rapide baiser sur la main gantée de la Reine; des boys sautent sur le marche-pied de l'auto du prince Léopold, et l'un d'eux, d'un geste fier et gai, lui tend un chèque de cent dollars pour les enfants pauvres de Belgique. Aux vitrines d'un grand magasin, un tableau vivant représente le groupe des nations de l'Entente, dont les ardents *Angelenos* épousèrent la cause dès le début.

Cette parade mouvementée s'achève à Trinity Auditorium, où la Reine prend dans sa voiture Mme Anita M. Baldwin. C'est là que commence la promenade à travers les riants faubourgs de Los Angeles, la plus riche et la plus gracieusement fleurie des cités-jardins d'Amérique. Les mots manquent pour traduire le charme incomparable de cet éden urbain, dont seuls les nombreux films que l'on y tourne chaque jour peuvent donner quelque idée à l'imagination de ceux qui ne l'ont pas vu, car rien n'en approche en Europe.

Dans ce quartier des résidences, où le plus modeste des cottages s'agrémente d'un jardin féerique, des avenues spacieuses comme des parcs ouvrent de droites et amples perspectives sur un décor de montagnes bleues dont les cimes se couronnent de neige. Entre la chaussée et les cottages, courent des trottoirs de ciment clair, délicieusement unis et lisses, et que des talus d'herbe fine, mollement infléchis et bombés, rattachent aux jardins sans clôtures qui semblent prolonger le boulevard. En bordure de ces gais promenoirs — que l'on fréquente peu, car ici tout le monde use de l'automobile, — s'éta-

lent des plates-bandes de gazon, plantées de hauts eucalyptus, de dattiers aux panaches dentelés, d'oliviers de Chine, d'aloès, de grands yuccas ébouriffés, de poivriers aux grappes rougeâtres ou de ricins arborescents. Le ciment des trottoirs, l'asphalte de la chaussée, le vert velours des pelouses, tout est frais, net, luisant, lustré, fait à souhait pour le plaisir des yeux.

Quant aux résidences mêmes, pour la plupart construites dans le style des Missions, en parfaite harmonie avec ce doux climat — toits plats couverts de tuiles, murs peints de couleurs vives, campaniles ajourés, galeries à colonnettes et arcades en plein cintre, — elles réalisent le comble de la grâce, du confort, de l'élégance sans faste et sans ostentation. Depuis la *palatial mansion*, que surmontent majestueusement des tourelles hispano-moresques et dont le grand parc se décore de colonnades fleuries de roses, jusqu'à l'humble bungalow de bois, qui n'a qu'un rez-de-chaussée trapu au milieu d'un mince jardinet, tous ces cottages, toutes ces villas ont le même charme irrésistible, qu'elles tiennent du cadre ambiant, de la limpide lumière et de l'air embaumé. Il n'est pas une seule de ces demeures qui n'attire le regard du passant et ne lui donne l'envie secrète de s'arrêter pour vivre là : car, à toutes ces croisées fleuries de plantes grimpantes, le visage du bonheur se penche et vous fait signe.

Nous retrouvons ici les enchantements perdus de Santa Barbara : rosiers, volubilis, géraniums, clématites, glycines, bougainvilliers, montent à l'assaut des murs, des galeries et des fenêtres, retombent en folles cascades du haut des sveltes palmiers et des bambous géants, drapent les toits des villas et revêtent leurs façades d'un manteau diapré, étoilent leurs longues galeries d'un fouillis luxuriant de clochettes et de thyrses, de grappes

et de calices, cependant que le moindre jardin, royalement jonché de pommes d'or, semble un verger des Hespérides. Avec leurs colonnades de marbre ou leurs rustiques galeries de bois, leurs étroites allées de ciment, toutes blanches parmi les vertes pelouses où ne traîne pas une seule brindille, l'éclat de leurs buissons en fleurs, dont les feuilles ont l'air émaillées, tant leur vernis a de brillant, ces jardins de Los Angeles, impeccables, polis et lustrés, sont comme ces poèmes parnassiens auxquels l'on est tenté parfois de reprocher leur perfection : on dirait qu'ils sont toujours prêts pour les splendeurs d'une fête nuptiale. Mais quelle fraîcheur, quel velouté, quelle sûre entente de l'harmonie entre l'architecture et le ciel, entre la nature et la maison !

A qui nous parlerait encore des excès d'industrialisme de la République étoilée,nous conseillerions d'aller voir la banlieue de Los Angeles : elle nous laisse ravis, éblouis, enivrés et ensorcelés comme par quelque breuvage magique. S'il y a des villes au paradis, j'imagine qu'elles doivent être conçues à peu près sur ce modèle-là...

Les avenues succèdent aux avenues, les villas et les bungalows défilent avec la vitesse folle des vues cinématographiques, puis s'espacent et ménagent entre eux de larges étendues de campagne. Voici le couvent catholique de Sainte-Marie, dont les bonnes Sœurs ébranlent leurs cloches à toute volée, tandis que d'espiègles écolières jettent des fleurs au duc de Brabant, — l'École militaire de Harvard, dont les cadets présentent les armes, — et enfin, partout enveloppée d'un vrombissement d'aéroplanes, Culver City, la ville du film, la métropole du cinéma.

* * *

Mieux qu'aucun autre lieu sur terre, l'heureuse Los Angeles se prête à la florissante industrie des *moving pictures*, qui réclame à la fois la beauté du site et l'égalité du climat : les grâces de ses cités-jardins, la transparence de sa lumière, le voisinage de l'Océan qui la dote d'un port et d'une plage, la variété incomparable des hautes montagnes qui l'environnent, tour à tour fauves comme les déserts d'Égypte, couronnées de neiges comme les Alpes ou boisées comme la Forêt Noire, la multiplicité des sports que favorise d'un bout à l'autre de l'an la diversité des climats, — tout se réunit à souhait pour faire d'elle l'idéal décor de ces comédies de plein air que sont la plupart des grands films. Italie, Côte d'Azur, Espagne, Scandinavie, Orient, Japon, — Los Angeles, riche microcosme, contient tout cela en résumé : elle a chez elle tous les décors, et des *studios* sans nombre se chargent d'y apporter les accessoires, la mise en scène et les acteurs. Culver City, capitale du truquage, rassemble sur un espace restreint toutes les architectures du monde : elle a une ville orientale, avec mosquée et minarets, un quartier du vieux Nuremberg, un bourg français en style dix-huitième siècle, un donjon féodal et un forum antique; elle possède d'étranges bâtiments dont les quatre coins, ouverts à tous les vents pour que la lumière entre à flots, sont pourvus, chacun pour son compte, d'installations hétéroclites : l'un montre un salon fastueux, l'autre une écurie, le troisième la salle des pas-perdus d'une banque, le dernier une taverne fumeuse. Puis, il y a la gare de chemin de fer, avec trains et locomotives, le *block-house*, le bouge, le château, l'école, le temple, le tribunal, la prison, le bureau postal, la fausse rivière qu'enjambe un pont, l'étang qui porte un grand navire et qu'une machinerie ingénieuse transforme en une mer démontée,

l'abîme d'où le traître précipite un mannequin fait de loques informes, — une collection de simulacres qui sans doute n'a pas sa pareille.

Tous les costumes de l'univers, tous les mobiliers, tous les cultes, tous les modes de locomotion, tous les types, sont représentés dans cette Cosmopolis du toc. Danse du ventre, séguédille, tango, gigue, pas du scalp, valse chaloupée, chorégraphies panathéniennes, se mêlent et se heurtent dans ces lieux, au son des castagnettes, des fifres, des violons, des guitares, des flûtes. Il arrive qu'en un seul *studio*, vingt-sept troupes jouent toutes en même temps, se distrayant les unes les autres dans l'échange des répliques muettes ; et chacune d'elles a son orchestre, qui s'époumonne à perdre haleine pour couvrir le bruit des voisins.

Sur cent films qui passent sur l'écran à Bruxelles ou à Chicago, à Calcutta ou à Melbourne, soixante-dix sont « tournés » ici : aussi est-ce sous ce ciel radieux que viennent se fixer tour à tour, pour briller d'un éclat plus vif, les grandes « étoiles » du cinéma, acteurs ou actrices en vedette, cavaliers fameux, acrobates rompus à tous les exercices ; et c'est sur les riantes avenues et dans les beaux parcs tropicaux dont Los Angeles est si fière que Charlot renouvelle chaque jour ces gambades et ces pirouettes qui amusent l'univers entier.

Un séjour à Los Angeles, si bref qu'il soit, doit donc comprendre une visite à Culver City. La capitale du cinéma s'est mise en frais en l'honneur de ses hôtes : des avions croisent dans l'air limpide, montent très haut, puis, piquant du nez, viennent raser les toits des maisons. L'un d'eux porte, inscrit sur ses ailes en lettres énormes : *Welcome Albert!* Un autre est peint aux couleurs belges. Et, sur une pelouse qui s'étend devant les degrés d'un portique où le cortège royal fait halte,

des fillettes et des garçonnets agitent, en manière de bienvenue, une immense toile noire, jaune et rouge.

C'est là l'entrée de l'Ince Studio, où les Souverains belges, pilotés par les directeurs de la firme, vont assister à quelques prises de vues. Sous l'aveuglante lumière que dardent des projecteurs aux rayons convergents, un jeune homme et une blonde jeune fille, assis, les mains entrelacées, sur le divan d'un somptueux salon, chuchotent des aveux à mi-voix (car, pour la vérité du jeu, les acteurs parlent comme au théâtre), tandis qu'un régisseur, debout, leur indique les gestes et les pauses. Un peu plus loin, dans une grande pièce aux meubles cossus et reluisants, une jeune femme vêtue d'une robe rouge et portant une fourrure de loutre, sanglote en se tordant les mains aux pieds d'une vieille dame qui la repousse, cependant qu'une soubrette curieuse épie la scène, dissimulée contre le chambranle d'une porte vitrée. Un peu intrigué par ce drame dont le dénouement vous échappe, on gagne ensuite un grand hangar, où l'on voit un cowboy alerte sortir son cheval de l'écurie, causer par signes avec un homme âgé, puis s'en aller à la rencontre d'une fraîche amazone qui s'avance, tenant sa monture par la bride. Plus loin encore, on aperçoit, dans l'intérieur d'un sous-marin blessé à mort par une torpille, des matelots que jettent l'un sur l'autre les convulsions de l'agonie et qui poussent des cris effroyables.

Il y a partout, disséminés sur la plaine, d'immenses magasins où s'entassent des piles d'accessoires, un bric-à-brac ahurissant de meubles confusément mêlés, toutes sortes d'installations truquées et de bâtiments démontables, prêts pour toutes les métamorphoses. Puis, ce sont les loges des artistes, longue file de petites cabines de bois semblables à celles de nos bains de mer ; dans l'encadrement de leurs portes, apparaissent, guettant

avidement le passage du Roi et de la Reine, de ravissantes têtes de jeunes femmes glorieusement casquées de cheveux blonds : ce sont là les *stars of the screen*, les grandes coquettes, les ingénues dont l'exquise et troublante beauté fait battre les cœurs dans les deux Mondes. Certaines, brûlant la politesse au régisseur et à l'opérateur, ont abandonné leurs décors, et, sous leur fard et leurs atours, elles se sont jointes à la cohue qui emplit la cour du studio : le soleil accuse cruellement le large cercle de peinture bleue tracé autour de leurs prunelles, la pâte qui souligne leurs paupières, le noir dont se renforcent leurs cils, l'oxygène qui teinte leurs chevelures, le fard épais qui plaque leurs joues, tous les artifices que réclame la lueur crue des projecteurs. Cet éclat emprunté fait plus belles, sur l'écran, ces idoles du public; mais, vu à la lumière du jour, il donne quelque désillusion. Dessous des cinémas ou coulisses des théâtres, c'est tout un : l'on en sort un peu désenchanté.

Cette visite à Culver City n'en reste pas moins une leçon de choses du plus palpitant intérêt. Qu'on aime ou non le cinéma, on est bien forcé de reconnaître que la fabrication des films est désormais une industrie avec laquelle il faut compter et qu'elle représente un facteur de prospérité nationale et d'éducation populaire. Le roi Albert ne s'y trompe pas : il a voulu voir en détail les ateliers où l'on développe, où l'on sèche, où l'on coupe les films; et, en sortant de l'Ince Studio, il n'ignorait plus rien des secrets qui permettent de réaliser l'invention magique d'Edison.

Par une large plaine qu'environnent des montagnes voilées de bleu pâle, le cortège gagne à toute allure l'aérodrome, où sont parquées des automobiles innom-

brables. Le *Chaplin aviation field* doit son nom au frère de Charlot, qui est célèbre en Amérique par ses pirouettes aériennes comme l'autre par ses culbutes terrestres. Nos Princes retrouvent là, confondues parmi la foule qui les acclame, les Reines du cinématographe, prodiguant à Leurs Majestés les gerbes de roses et les sourires. Mais on n'a pas de temps à perdre : immédiatement, rejetant au loin des tourbillons de poussière jaune, les avions s'enlèvent et s'envolent. L'un d'eux, peint de bleu et de rouge, pivote complètement sur les ailes, monte à des hauteurs prodigieuses, puis redescend « en cheminée » aux applaudissements du public. Un *bombing plane*, avion géant qui eût dû emporter le Roi, s'élève dans une tempête de bruit, tandis que, de son appareil, Mlle Elsie de Villiers jette des poupées en parachute, puis se lance elle-même dans les airs d'une altitude de 3,000 pieds. Et tout cela se fait rapidement, avec une audace, un sang-froid et une précision incroyables.

Mais l'heure presse : il faut repartir. Le temps d'entrevoir dans la plaine les tours des puits pétrolifères, pressées comme une forêt de mâts, — et bientôt la route, qui serpente parmi de molles ondulations, nous ramène dans une fraîche campagne parée de jardins luxuriants et pleine de délicieux cottages. Malgré la vitesse de la course, une odeur de roses et d'œillets vous pénètre, vous enveloppe, vous grise. Partout, des écoles font la haie — boys agitant des drapeaux belges, fillettes portant dans leurs cheveux, à la ceinture ou au corsage, de grands rubans à nos couleurs —, et des pluies de fleurs merveilleuses s'abattent sur les voitures en marche, avec de longues volées de *cheers* qui crépitent dans l'air embaumé. On respire, partout répandue, la joie abondante et facile d'un pays où la vie est douce

et comme parfumée de bonheur. Tout sourit : le ciel, les jardins, les yeux brillants et les bouches roses. Une automobile qui nous suit et s'amuse à nous dépasser, porte un fol essaim de jeunes filles coiffées de casquettes de jockeys, et dont l'une manie le volant avec une maîtrise impeccable : jolies, vives et mutines, ce sont, visiblement, des *dancings girls*, que leurs talents chorégraphiques ont fixées à Los Angeles et que nous reverrons sur l'écran. Elles paraissent voler, emportées par un tourbillon d'allégresse, et leurs petites mains désinvoltes mitraillent les autos du cortège d'un capiteux déluge de fleurs.

Le terrain, maintenant, se mouvemente : la route monte, tourne, descend, remonte, à travers une longue succession de coteaux nus ou verdoyants que parsèment des bandes d'écoliers. Et tout à coup, perle de l'éden, paradis dans ce paradis, voici la blanche Pasadena, avec ses vergers d'orangers, ses cataractes de roses ardentes qui dégringolent du tronc des arbres, et ses villas de milliardaires enfouies sous l'épais fouillis des végétations exotiques. Devant la *High School*, des enfants, costumés en noir, jaune et rouge, forment un gigantesque drapeau belge, et cette immense bannière vivante chante la *Brabançonne* en anglais...

Pour savoir ce que c'est qu'un crève-cœur, il faut avoir passé ainsi au travers de Pasadena sans s'arrêter fût-ce une minute, sans même pouvoir cueillir une rose ! Mais le train spécial chauffe déjà à la station de Los Robles, que battent les flots d'une mer fleurie ; et tandis que cinq mille personnes, en face de l'Hôtel Maryland, attendent vainement les hôtes princiers que plusieurs centaines de convives s'apprêtent à fêter en un banquet monstre, le convoi s'ébranle

en hâte et reprend la route de l'Est. « Quand les Rois passent quelque part, dit Vigny, ils passent trop vite ».

*
* *

Heureusement, pour nous consoler, les déserts de l'Arizona et les monts du Nouveau-Mexique vont encadrer pendant deux jours, dans les portières des Pullman cars, un défilé de sites vermeils et d'horizons éblouissants.

A San Bernardino, où a lieu chaque année la grande Exposition nationale des oranges, un océan humain roule en flots bariolés sur les quais de la gare et jusque sur la large galerie qui entoure son premier étage. Le juge Goodcell, au nom de la cité, adresse un excellent discours au roi Albert, qui improvise quelques paroles de gratitude; puis, on hisse vers la haute plate-forme force bambins en atours de fête, qui reçoivent tous quelque caresse, tandis que deux enfants de Wavre serrent la main du prince Léopold et que des dames offrent aux Souverains une coupe de marmelade d'oranges et une merveilleuse gerbe de roses.

Le train gravit maintenant les pentes qui conduisent à la *Cajon pass,* et la végétation, à mesure, se fait plus rare et plus chétive : un cruel soleil brûle les roches et colore d'un rose éclatant une longue chaîne de volcans éteints se bousculant les uns les autres. Puis, c'est la solitude sauvage d'un immense plateau parsemé de pins rabougris, d'armoises grises et de yuccas arborescents, végétaux bizarres, tourmentés, d'un aspect farouche et hostile; et au delà de la plaine, là-bas, de hauts cônes de lave noire se dressent, qui achèvent de donner au site une sorte de majesté tragique.

Quel pays de mirage est-ce là? Le décor change à

chaque instant, comme par l'effet d'une sorcellerie : voici à présent des montagnes criblées de trous jusqu'au sommet, pareilles à des éponges géantes, et qui trempent leurs pieds déchiquetés dans l'eau rougeâtre d'une mince rivière, où doivent sommeiller perfidement ces petits serpents couleur de cuivre et dont la morsure est mortelle. Cette terre sanglante et hérissée, dont les rocs et les végétaux s'arment de dents et de griffes aiguës, ressemble à un grand fauve allongé au soleil et qui guette sournoisement sa proie.

Mais quelle variété prodigieuse dans ces paysages désertiques, qui, comme l'Egypte, doivent leur magie aux vibrations de la lumière ! Proches ou lointains, les cônes des monts s'irisent de toutes les teintes du prisme, accueillent tous les jeux des rayons, rivalisent d'aveuglante splendeur. Les fauves prestiges du Nebraska renaissent ici, mais plus vermeils et plus magnifiquement divers. Des dunes de sable et de cailloux, qui semblent pailletées de mica, renvoient sous les feux du soleil des reflets insoutenables aux yeux. Puis, un nouveau changement à vue ramène un plateau alcalin, où ne poussent plus à l'infini que les tristes touffes d'armoise grise, et que traverse une mauvaise route où parfois une petite auto file dans un nuage de poussière ; et tout à coup surgit une mine, enfonçant dans la terre ocreuse d'énormes cuves de fer rouillé, — vrai cadre d'un récit de Bret Harte.

De loin en loin, une oasis groupe, autour de chétifs palmiers, ses maisons crépies à la chaux : telle est Barstow, qui, dans la foule accourue au passage du train, montre des Mexicains, des métis que coiffent de pesants sombreros chaudement gaufrés par le soleil, aussi larges que des parasols, des Indiennes aux cheveux crépus, informes sous leurs châles de couleur, et des misses au

teint délicat, vêtues de toilettes à la mode, que l'on s'étonne de rencontrer auprès de ces êtres primitifs, dans ce cadre de montagnes arides.

On entre dans le *Mohave Desert :* vers le nord, un vaste horizon découpe des collines pâlement bleues sur un ciel lavé de rose tendre ; au sud, des hauteurs déchirées par une convulsion volcanique sont violettes et tachetées de soufre. Le plateau, parfaitement uni, étale une grande nappe de terre rouge que l'armoise éteint par endroits sous sa grisaille mélancolique ; puis reparaît le sable jaune, blanchi par l'affleurement du sel qui rend toute cette région stérile : il semble qu'on feuillette hâtivement un album d'images exotiques, tant sont promptes les métamorphoses dans ce pays des enchantements.

Peu à peu, pourtant, les *sage-brushes* — buissons de sauges aromatiques, dites aussi armoises tridentées — donnent une figure plus uniforme à cette Thébaïde d'outre-mer : semées en lignes de bouquets ronds qui évoquent les anneaux velus de quelque monstrueuse chenille, leurs touffes tracent sur les pentes rocheuses des zébrures nettement parallèles ; et, mêlées aux plaques d'alcali et aux parois de porphyre roux, elles composent à la « zone aride » une physionomie spécifique, en même temps qu'elles saturent l'air sec d'une saine et pénétrante odeur de camphre et de térébenthine qui fait de ce désert salubre le paradis des poitrinaires.

Dans la plaine, auprès des yuccas aux têtes échevelées de Furies, poussent les cactus-cierges, qui atteignent jusqu'à quinze mètres d'élévation, et dont l'épaisse colonne cannelée se ramifie à mi-hauteur de deux ou trois branches latérales, parfaitement droites et régulières, qui prêtent à ces plantes de grand style l'aspect de candélabres géants. Et c'est aussi ce sol étrange qui

nourrit la *century plant*, dont la hampe énorme et fleurie ne croît, dit-on, qu'au bout d'un siècle.

D'immenses étendues se déroulent, qui n'attendent que l'irrigation pour se couvrir de riches cultures. Ce temps-là viendra quelque jour : si nous repassions dans dix ans, nous verrions peut-être, à la place des yuccas et des cactus-cierges, des arbres chargés de fruits et des villes florissantes.

Le soir tombe, et les monts lointains s'embrasent sous l'adieu du soleil, comme prêts à se réduire en poudre ; et de fait, voici qu'à l'orient ils s'enlèvent en grisailles de cendre, d'une légèreté immatérielle, sur un fond doucement orangé que strient des bandes de nuages roses. Puis, brusquement, tout s'assombrit : les cimes se silhouettent en noir sur la splendeur d'un ciel de feu ; et l'heure est choisie à souhait pour entrer dans l'Arizona, le « pays du soleil couchant », où le train fonce à toute vapeur sous les étoiles d'une nuit sereine, bleue comme un globe de pur cristal.

Samedi, 17 octobre.

LE GRAND CANYON

Le train spécial s'est arrêté devant un gai chalet en bois, sorte de pavillon forestier, qui est la gare du Grand Canyon. Au débarqué, M. Campbell, gouverneur de l'Arizona, qu'accompagnent sa femme et ses fils, reçoit les Souverains belges auxquels il va montrer, pendant toute une journée, la plus éblouissante des merveilles naturelles de l'Amérique du Nord. Par un escalier roide, aux jolies rampes rustiques, les touristes impatients atteignent d'un pas rapide le sommet du plateau ; et

soudain, comme un décor derrière le rideau qui s'ouvre, le Grand Canyon apparaît.

Tout près de l'hôtel El Tovar, un parapet borde une terrasse : on y court, on s'accoude au-dessus d'une sorte de cratère insondable, et tout de suite une stupeur vous prend devant la prodigieuse grandeur et la majesté d'un spectacle qui n'a pas son pareil au monde. L'impression première est confuse : le regard ne perçoit tout d'abord qu'un vaste chaos de granit rouge, un amoncellement inouï de roches aux teintes crues et sanglantes, qui rayonnent et brûlent au soleil au delà d'un immense précipice. De quelque côté qu'on se tourne, cette muraille formidable étale sa dure et tragique nudité; et, bien qu'on en soit séparé par une distance de plusieurs lieues, on s'imagine qu'elle est toute proche, tant l'air sec et pur du désert a d'éclat et de transparence.

Longtemps, on demeure absorbé en une contemplation muette, perdu dans un étrange désordre de sensations vertigineuses : comme ces chiffons qu'emportent dans le vide les tourbillons du vent sauvage qui sans cesse balaye le plateau, et qu'on voit longuement tournoyer, tels des oiseaux pris de folie, sur l'abîme incommensurable, il semble qu'une trombe s'empare de vous, vous lance dans une autre atmosphère et vous arrache aux conceptions que vous vous faisiez jusqu'alors de la figure du vieux cosmos. Et, dans l'ivresse d'immensité, de solitude et de grandeur qui vous assaille et vous accable, on ne se rend plus compte que d'une chose : c'est que ce canyon de roches pourpres dépasse en majesté farouche tout ce qu'on peut voir dans l'univers, c'est que rien ne ressemble à cela et que nulle part sur la planète le soleil n'éclaire un spectacle plus magnifiquement désolé.

Puis, la première stupeur passée, on tâche de reprendre son sang-froid, de mettre un peu d'ordre dans ce chaos,

de décomposer une à une les pièces de l'ossature géante que le Rio Colorado — la « rivière rouge » — a mise à nu au cours d'un travail millénaire. Un examen plus attentif démêle alors, sous la note dominante de cette symphonie écarlate, des nuances grises, jaunes ou verdâtres ; et, de la falaise uniforme qu'on croyait avoir sous les yeux, se dégagent et saillent les contours de pyramides cyclopéennes reposant sur d'énormes assises qui ressemblent, allongées au loin et arrondies à leur sommet, à des croupes de sphinx monstrueux. Des murailles rouges s'étagent et montent, dressant leurs parois verticales découpées en tranches régulières ou façonnées en tuyaux d'orgue, et que séparent les unes des autres des pentes obliques de roches grisâtres. Ces lignes de remparts, contournant les multiples sinuosités des vallées et des gorges étroites, projettent des bastions avancés, dessinent de parfaites demi-lunes et des glacis géométriques, où l'ombre et la lumière se jouent. Et ces architectures étranges, qui se développent à l'infini, sont si précises, si *raisonnables*, qu'il paraît impossible d'admettre qu'elles soient l'œuvre des forces naturelles et que quelque Euclide inconnu n'ait pas soumis à son compas cet entassement de Babylones et de Memphis démesurées.

Mais non : aucun labeur humain n'eût pu édifier de telles masses, et jamais civilisation, eût-elle joint la puissance d'Assur à celle de l'Inde et de l'Egypte, n'eût laissé de pareils vestiges. Si l'énormité du décor ne vous apparaît que lentement, faute de points de repère qui vous aident à évaluer les distances et à mesurer les proportions, certains détails du paysage, restés d'abord inaperçus, commencent de « mettre au point » l'appareil visuel : ainsi, sur la terrasse même, une tour colossale se dresse, faite de blocs superposés, surplombant le

gouffre invisible et détachant son fauve profil sur la pourpre des falaises lointaines ; puis, de place en place, accrochés dans les anfractuosités de la muraille vertigineuse, de menus bouquets verts se montrent, qu'on prend d'abord pour des touffes d'herbe, et qui sont des pins de grande taille. Dès lors, on conçoit peu à peu l'immensité, la profondeur, les dimensions surnaturelles du spectacle qu'on a sous les yeux, et l'on sent redoubler en soi l'impression de grandeur sauvage et de solitude infinie.

Encore la terrasse d'El Tovar n'offre-t-elle point le meilleur belvédère pour admirer le Grand Canyon : il en est de plus favorables, auxquels mène une excellente route — la *Rim Road* — qui traverse d'abord le plateau de l'Arizona, perpétuellement flagellé par les rafales d'un vent furieux qu'on entend siffler dans les branches des cyprès, des pins rabougris, des chênes nains, des hysopes fleuries et des agaves aux glaives piquants, qui forment une maigre forêt steppique au-dessus de la coulière fluviale.

Cette corniche contourne docilement les plus capricieuses découpures de la haute falaise verticale, en sorte qu'on ne perd point de vue la longue chaîne de pyramides rousses qui, de l'autre côté de la gorge, se déroule sans interruption. De distance en distance, un éperon de granit, où des blocs éboulés se culbutent en désordre, s'avance au-dessus du vide en presqu'île aérienne : alors, on descend de voiture, et, parmi les pins rabougris, on gagne le bord du précipice ; là, comme détachés de la terre, il semble qu'un avion immobile vous tienne suspendus sur le gouffre.

Chacune de ces haltes vous apporte une émotion plus saisissante, car cette énorme chaos cosmique est si étrange, si imprévu, si violemment en désaccord avec

tout autre aspect terrestre, qu'il vous laisse d'abord stupéfait, effaré, désorienté, comme ferait un site de la lune, et qu'on n'arrive que par degrés à discerner ses caractères. Verticalité absolue de la falaise que l'on surplombe, absence complète de premiers plans qui puissent servir de points de comparaison, bizarrerie de ce paysage où, dans la coupure gigantesque taillée par le Colorado, s'entassent des cimes extravagantes qui, au lieu de monter du sol, s'élèvent *sous la plaine* et s'enfoncent dans les entrailles mêmes de la terre, — tout vous déroute, fausse votre optique, vous ôte le sens des proportions. On a beau étudier ce gouffre, essayer de mesurer des yeux sa largeur et sa profondeur : l'évaluation des distances et des dimensions vous échappe. Quelle échelle faut-il appliquer à cette immense carte en relief aux lignes si nettes et si précises? On se le demande en vain. Alors, on ouvre un guide,— et l'on reste incrédule aux précisions qu'il donne.

La profondeur de la crevasse varie de trois à cinq mille pieds, et la distance qui vous sépare du bord opposé du plateau atteint à peu près quatre lieues : pour descendre au fond du canyon et remonter à El Tovar, il faut une journée tout entière ; mais la transparence de l'air sec rapproche à ce point tous les plans qu'on se refuse à admettre ces chiffres, jusqu'à ce qu'une preuve irrécusable vous en démontre l'exactitude. Les *trails* escarpés qui s'accrochent aux flancs de la terrible falaise et dont les longs zigzags serpentent parmi des éboulis de schiste, ont l'air de sentiers minuscules: pourtant, des caravanes de chevaux les suivent tous les jours sans danger. Justement, là-bas, à nos pieds, parmi le sable jaune de soleil, une file de points microscopiques s'égrène auprès de je ne sais quoi qui ressemble à des taches de lichen, — et de puissantes jumelles marines

nous permettent de reconnaître des chevaux et les toitures brunes d'un campement.

Quant au Rio Colorado, qu'on entrevoit de loin en loin à travers de minces échappées, coulant dans un étranglement de hautes parois de granit noir, affreusement nues et déchiquetées, il a trois cents pieds de largeur ; mais, d'ici, on s'imaginerait qu'on pourrait le franchir d'un saut. L'eau rouge qui lui donna son nom paraît jaune, à cause de la pourpre qui de toutes parts vêt les montagnes. Solitaire, farouche, mystérieuse, inaccessible en apparence, cette rivière ne quitte un instant l'ombre impénétrable de sa gorge que pour s'enfoncer et se perdre dans une cluse encore plus étroite : si jamais homme dut éprouver le grand frisson de l'inconnu, c'est son premier explorateur, cet intrépide major Powell qui, en 1869, avec quelques rudes compagnons, se lança délibérément dans ce défilé infernal et n'échappa à son étreinte qu'après avoir perdu quatre hommes. Cependant que nous évoquons cette épopée si proche encore, notre attention est attirée par de légères lignes d'écume blanche qui çà et là frisent l'eau ocreuse, pareilles aux frissons d'un ruisseau brisant sa course sur des cailloux : c'est l'un de ces dangereux rapides qui ont décimé autrefois la flottille du major Powell...

Pays d'angoisse et d'épouvante, déchiré de tragiques abîmes dont les puits de l'enfer dantesque n'égalent pas l'effroyable horreur ! Le regard ne s'enfonce qu'avec crainte dans le dédale indéfini de cette longue succession de gouffres, pétrification des cauchemars d'un Piranèse préhistorique : au pied du plateau qui nous porte, un rempart de calcaire rougeâtre domine un éboulis de schiste ; puis, une autre muraille de granit, d'une teinte plus violente et plus chaude, dresse ses énormes parois à pic, surplombant un autre éboulis ; et plus bas

encore, l'œil se perd dans les profondeurs insondables d'une obscure crevasse de rocs noirs, si étranglée, si ténébreuse, si formidable, que malgré soi on recule, saisi de terreur, comme si cette mâchoire de cyclope était prête à vous engloutir. Aussi bien, un vent despotique menace-t-il, si l'on n'y prend garde, de vous jeter à l'abîme béant, où son souffle fait tourbillonner les feuilles, les chiffons, les branches d'arbres qu'il enlève comme des fétus de paille.

Ce qu'il y a de plus singulier dans cet étonnant paysage, où la nature semble s'être plu à contredire ses propres lois, c'est que ce vertige des abîmes fond sur vous du milieu des plaines, pareil à cet aigle gigantesque qui, les ailes largement ouvertes, plane sur nos têtes et guette sa proie. Une aire d'aigle sur un grand plateau : voilà certes une curiosité qu'on ne rencontre nulle part qu'ici.

Ce détail nous aide à comprendre le caractère du Grand Canyon, à dégager les traits marquants de sa physionomie complexe : comme une lame fend l'écorce d'un fruit, la rivière a coupé en deux la haute plaine de Coconino, et les deux bords, au cours des siècles, se sont écartés peu à peu, telles les lèvres d'une plaie monstrueuse, laissant entre eux une confusion de pics et d'abîmes chaotiques. Aussi les arêtes du plateau font-elles sur le ciel une ligne droite, absolument horizontale, et dont la régularité de niveau d'eau se retrouve d'ailleurs à tous les étages successifs des diverses couches géologiques : qu'elles soient de calcaire jaune ou rouge, de schiste gris ou de granit noir, ces coupes parfaitement symétriques rappellent les tranches de pâte feuilletée d'un gâteau partagé en deux. Chacune d'elles raconte et explique, avec une lumineuse clarté, les annales longtemps ténébreuses des grandes périodes

géologiques, où les millénaires pèsent moins lourd que les gouttes d'eau dans la clepsydre : leurs pages de granit, étalées comme les feuillets d'un livre ouvert dont chaque ligne est chargée de sens, permettent de déchiffrer sans peine la genèse de la croûte terrestre et la lente formation du globe, depuis les âges les plus lointains jusqu'à l'apparition de l'homme ; aussi M. de Margerie, l'éminent géologue français, a-t-il pu écrire qu'en quinze ans, les savants américains ont plus nettement défini les phénomènes d'érosion que les chercheurs européens n'avaient été à même de le faire « depuis les origines de la géologie ».

Mais le pittoresque du spectacle est encore plus extraordinaire que les enseignements qu'il donne : le Grand Canyon offre une richesse de lignes, de reliefs, de couleurs dont l'éclatante lumière accuse et fait saillir les moindres détails. Debout au bord du précipice, on laisse longuement errer ses regards sur cet univers pétrifié, qui semble accumuler des ruines de villes bâties par les Titans, superpositions effarantes de hautes murailles noires, jaunes ou rouges, d'où émerge une folle confusion de tours, d'aiguilles, de pyramides fouillées de sculptures fantastiques. De toutes parts, des gorges latérales débouchent dans l'entaille du Rio, où viennent se jeter leurs torrents qu'on voit dégringoler là-bas sur des marches géantes de roche noire, en chutes d'écume que la distance rend étonnamment silencieuses ; et, de chacun de ces ravins, d'autres canyons encore se détachent, multipliant à l'infini leurs coupures que séparent entre elles des monts dont les puissantes assises, couronnées de leurs pyramides, ressemblent à des sphinx accroupis. Et tout cela est incomparable de solennité, de grandeur, de majesté mélancolique.

Midi rutile sur les roches rouges, et, par la forêt bruissante que remuent les frissons du vent, le cortège des automobiles retourne à l'hôtel El Tovar. Ce caravansérail moderne, qui offre au milieu du désert un confort et des raffinements qu'on s'étonne de rencontrer là, reste ouvert pendant toute l'année, et l'affluence des voyageurs ne s'arrête même pas en hiver : car, s'il gèle sur le haut plateau, on trouve une température tiède en descendant au fond du gouffre. Le phénomène inverse se produit en été : tandis qu'au bord de la rivière, les rocs flambent sous l'ardente chaleur, la fraîcheur règne sur le plateau. Ainsi, l'on change à son gré de saisons et de climats : que l'on monte en hiver, le thermomètre descend; qu'on descende en été, la température monte. Du sommet au fond du canyon, il n'y a, en ligne verticale, qu'un mille et demi, et, par les *trails*, une mule y mène en quelques heures; mais cette courte distance vaut, en fait, plusieurs degrés de latitude : car nul site plus que celui-ci n'est fertile en étranges contrastes.

Un flot de touristes va et vient dans le grand hall, mis en émoi par l'arrivée des hôtes royaux, qui d'ailleurs laissent tout décorum et, en attendant l'heure du lunch, se mêlent à la foule qui emplit les salons et les vestibules. Ici comme au Yosemite, le Roi et la Reine, se pliant avec la meilleure grâce du monde aux habitudes égalitaires de ce pays démocratique, déjeunent, entourés de leur suite, dans la salle à manger commune, une vaste pièce riante et claire à laquelle ses cloisons de bois, son plafond aux poutres apparentes et ses grands bouquets de feuillages donnent un charme intime et rustique.

Après le lunch, des chaises attendent les personnes du *royal party* au pied du perron de l'hôtel, tandis que les touristes se massent sur les degrés. Il semble que l'on

9. — Au Grand Canyon : Indiens Hopi costumés pour la danse de guerre.

prépare un groupe photographique : de fait, un appareil se braque, devant lequel vient se camper le vieux chef des Indiens Hopi, un colosse à l'épaisse carrure, assez piteusement affublé d'une vieille défroque européenne. Heureusement pour nous, ses sujets sont restés plus fidèles que lui à leurs pittoresques traditions : ils vont nous offrir un spectacle singulièrement haut en couleur. Au roulement d'un tambour de guerre, ils s'avancent à la file indienne : leurs cheveux d'une noirceur lustrée, d'une épaisseur invraisemblable, retombent sur l'épaule en masses plates ou sont noués en courts chignons ; ils portent de petites casaques de velours, la plupart noires, les autres rouges, jaunes ou violettes, et de longs pantalons évasés par le bas, que retiennent des ceintures de cuir agrémentées de plaques d'argent ; de lourds colliers de verroterie pendent sur leurs poitrines, et leurs têtes sont coiffées de mouchoirs de soie aux bigarrures multicolores. Leur teint reste indéfinissable, et l'on cherche en vain sur leur peau ce « rouge » qui symbolise leur race : leurs joues paraissent plutôt couvertes d'une espèce d'enduit enfumé, qui rappelle la couenne des jambons noircis dans l'âtre aux feux de genêts.

Le protagoniste de la troupe, un guerrier tout de jaune vêtu, arbore aux culottes et aux manches une garniture de franges d'argent, tandis qu'une longue traîne faite de plumes de coq prolonge sa coiffure et lui pend au dos comme une tresse géante. Sa dextre brandit un tomahawk, sa main gauche porte un arc et un bouclier rond. Un fard violet, d'aspect sinistre, s'étale largement sur ses joues. Un autre Indien, dont la tête seule est emplumée, s'assied solennellement devant un grand tambour qu'il frappe à tour de bras, en poussant par moments de petits cris étouffés.

La danse guerrière commence : l'homme habillé de jaune lance d'abord deux clameurs aiguës et prolongées, puis bondit en avant dans une flexion du corps, et esquisse quelques pas — une espèce de gigue lente — qu'il accompagne de cris gutturaux et farouches. Après quoi il s'arrête, pour rebondir bientôt, recommencer sa danse, pousser de nouveaux cris de plus en plus aigus. Ses comparses, marchant à la file, esquissent de leur côté quelques mouvements bizarres de chorégraphie primitive, qu'ils scandent de mélopées confuses ou plutôt d'onomatopées qui se bornent, pour toute mélodie, à monter quelquefois d'un ton. Enfin, le guerrier jaune s'assied auprès du tambour rituel : il est épuisé de fatigue et halète comme un cerf forcé.

Cette cérémonie, qui comporte un sens religieux ou guerrier que l'on ne parvient pas à saisir — danse de la pluie? danse du serpent? on ne sait au juste, et l'esprit se perd en conjectures oiseuses, — laisse une impression monotone et, somme toute, un peu décevante. Cette race, décidément, nous reste étrangère, à jamais fermée.

Un jardin sépare de l'hôtel la maison où niche la tribu, vaste bâtisse rectangulaire, à peine percée, de loin en loin, de quelques ouvertures étroites. Faite de pierres brutes non cimentées, cette demeure des Indiens Hopi semble un immeuble en construction, — impression que renforcent encore les échelles appliquées au mur : car les Peaux-Rouges de la contrée rentrent à leur logis par le toit et retirent l'échelle après eux, moyen aussi simple qu'infaillible de parer à toute intrusion. Ici, un escalier permet aux visiteurs de monter à l'étage, en éludant une escalade que le vent rendrait périlleuse : concession faite aux habitudes civilisées, et qu'explique le bazar qui réunit là-haut des nattes d'un tissu inusable, des poteries d'un

galbe délicat, des corbeilles d'une vannerie si fine qu'elles gardent l'eau comme des jarres de terre, — chefs-d'œuvre d'un art primitif qui ont vivement intéressé la curiosité des Souverains, qu'accompagnait dans leur visite la jeune duchesse de Sutherland.

Mais le soir tombe sur le plateau : c'est l'heure favorable entre toutes, avec l'aube et le clair de lune, pour admirer le Grand Canyon. Les automobiles repartent donc et mènent vivement les voyageurs à l'*Hermit's Rest*, rustique chalet accroché à l'abrupte falaise et où flambe un énorme feu de bois. De là, les Souverains et leur suite gagnent un promontoire solitaire, d'où l'on voit, dans les profondeurs d'un horizon illimité, s'enfoncer parmi les déserts l'entaille effroyable du canyon, que hachent de sanglantes déchirures pareilles aux plaies d'un écorché. De quelque côté qu'il se porte, le regard ne rencontre que la roche, balafrée, fendue, crevassée, affreusement immobile et nue : bouleversement de cataclysme, dont l'horreur sans égale au monde dépasse encore la majesté. Sous les monts du Yosemite, de beaux arbres, du moins, frissonnaient : ici, c'est la rigidité, l'absolu silence de la mort.

Et pourtant, l'adieu du soleil va prêter à ce dur chaos je ne sais quel charme inexprimable, fait de nuances délicates et de douce mélancolie : de légers voiles d'un rose tendre vont draper l'une après l'autre les pyramides sourcilleuses et mettre à ces grandes blessées une parure de corail pâle. Sous les lents rayons du couchant, la pourpre des hautes parois rocheuses avive d'abord son éclat cru et jette une gloire éblouissante, tandis que la lumière et l'ombre multiplient leurs contrastes changeants sur la vertigineuse muraille qui devant nous ferme l'horizon. Tout se transforme, mais sans bouger, et dans un prodigieux silence plus émouvant que tous

les bruits. La ligne nette des pins qui couronnent le bord du plateau opposé est devenue bleue sur le ciel pâle; au loin, tout là-bas vers le Sud, les deux arêtes vives du canyon se foncent et noircissent par degrés, cependant que l'immense plateau, baigné d'une transparente lumière, s'étale et fuit à l'infini jusqu'à une chaîne de montagnes bleues que dominent les neiges étincelantes du massif de San Francisco. A mesure que le soleil descend et que son orbe rouge décroît sous la ligne étrangement unie d'un horizon de planisphère, les pyramides sans nombre allongent leur ombre conique sur les escarpements, et celle des hautes arêtes rocheuses, tendue en travers de l'abîme, ressemble à la noire silhouette qu'une cheminée démesurée projetterait sur un toit de tuiles. Puis, l'ombre du plateau qui nous porte submerge lentement, comme une marée au flux tranquille et régulier, la rouge falaise qui nous fait face. Enfin, le soleil disparu, les teintes ardentes se neutralisent, s'effacent et se fondent peu à peu en une grisaille vaguement bleuâtre, — et l'on dirait qu'une pluie de cendre descend doucement sur toute cette pourpre, tandis qu'à l'occident lointain s'attarde un crépuscule doré.

Ces radieuses images, qu'on voudrait garder gravées sur sa rétine pour en enchanter ses souvenirs, poursuivent longtemps les voyageurs que leur train emporte dans la nuit loin des merveilles du Grand Canyon, de ce paysage sans pareil qu'un écrivain américain a si justement défini « la plus flamboyante signature que le Créateur ait jamais inscrite sur la face de la terre. »

PARMI LES « PUEBLOS » INDIENS

Dimanche, 18 octobre.

Le train spécial vient de franchir la frontière du Nouveau-Mexique et le *continental divide*, que rien d'ailleurs n'a signalé au milieu du plateau uni : cette eau jaune, trouble et paresseuse, descend vers le golfe du Mexique. Nous sommes au pays flamboyant des *mesas* et des *pueblos*, où flotte encore, glorieux et triste, le souvenir de Montezuma, et où les redoutables Apaches vivent enfermés dans leurs réserves.

Cette contrée regorge de merveilles : nous avons passé, à l'aurore, non loin de forêts pétrifiées, aux troncs faits d'agate et de jaspe ; sur le fauve désert, les *mesas* dressent leurs grandes tables de porphyre rouge, couronnées d'arbres, où les Indiens occupent des villes inexpugnables ; et là-bas, dans ces montagnes bleues, subsistent les étonnantes cités des « falaisiers » préhistoriques, qui creusaient dans la roche à pic leurs maisons, leurs forts et leurs temples, s'aidant, pour regagner leurs nids de troglodytes, de longues perches à dents latérales qu'ils inséraient dans les fissures des parois perpendiculaires.

Les tribus indiennes qui habitent cette région du Rio Grande et la parsèment de *pueblos* (villages bâtis en adobé), avaient atteint depuis longtemps une demi-civilisation, et leurs demeures formaient une transition entre les huttes des sauvages du Nord et les fiers palais des Aztèques. Les Navajos, qui, d'après leur légende, naquirent d'un épi de maïs, sont une peuplade industrieuse qui élève des troupeaux de moutons et fabrique

des étoffes de laine d'une solidité sans égale, aux beaux et chatoyants dessins.

Comme le train s'arrête à Gallup, le chef de cette tribu soumise, vieux Sachem tout courbé par l'âge, — entouré d'un groupe de guerriers et de *squaws* aux châles polychromes, qui chevauchent de fougueux mustangs, — s'avance d'un air majestueux vers le roi Albert, qu'il salue avec un mélange imposant de dignité et de respect. Survivant des âges héroïques, Silagotio fut le dernier, parmi tous les chefs de Peaux-Rouges, qu'aient réduit les troupes régulières : ayant soutenu une lutte farouche pour l'indépendance de sa race, accablé enfin par le nombre, il enterra la hache de guerre et donna sa parole d'honneur de ne plus toucher dorénavant un seul cheveu des « visages pâles ». Alors, remis en liberté, ce vaincu garda son serment, non peut-être sans ronger son frein : car la loyauté des Indiens en remontre à certains hommes blancs...

Silagotio, qui s'y connaît en exploits guerriers, et pour cause, a voulu rendre un éclatant hommage au Roi dont la gloire militaire a ému sa stoïque vieillesse : en son honneur, il a permis à ses fameux tambours sacrés de quitter le haut Fort Defiance d'où ils n'étaient jamais sortis ! C'est au son de ces instruments, auxquels les Navajos attachent une vertu magique et terrible, que les Peaux-Rouges du vieux Sachem esquissent sous la plate-forme royale une danse étrange et mystérieuse. Et c'est une rencontre émouvante que celle de ce chef détrôné, mais résigné à son destin, et de ce Roi qui, lui aussi, a combattu héroïquement pour la liberté de son peuple. Qu'importe la couleur de la peau ? Le courage et la loyauté imposent l'estime et le respect, sous quelque figure qu'ils se montrent : aussi n'a-t-on garde de sourire, lorsque l'on voit Albert Ier épingler une

décoration sur la poitrine de cet Indien qui, faisant honte à un Empereur, n'a pas violé la foi jurée...

Maintenant, le désert monotone s'étoffe de quelques bouquets d'arbres. Une rivière roule son onde ocreuse sous des falaises de granit rouge, que l'érosion évide du bas et sculpte en pyramides aiguës : le Grand Canyon en miniature ; puis, une lave noirâtre et craquelée succède à la pourpre du porphyre. Des chariots poudreux et barbares, chargés de figures boucanées, vision de cinématographe, cahotent sur une piste raboteuse. De loin en loin, un village grêle assemble ses masures basses et jaunes. On voit passer des Mexicains qui, parmi la poussière aride, galopent de petits chevaux impatients que harnachent des housses écarlates : coiffés de l'énorme *sombrero*, vêtus d'une chemise de flanelle et de *chaparejos* de cuir ou de poil grossièrement peigné, qui s'évasent en pattes d'éléphant et sont piqués sur les coutures de petits clous de cuivre ou d'argent, ces cavaliers ont grande allure.

A travers les glaces du wagon, l'on voit se succéder ainsi les scènes d'une vie libre, énergique, aventureuse et primitive, d'un charme puissamment romanesque, où l'audace et la mâle vigueur se déploient encore sans contrainte ; car ces intrépides *rancheros* qui s'enfoncent dans un ravin rouge, le couteau et les pistolets passés dans la ceinture de cuir, savent qu'ils rencontreront peut-être, au détour du canyon sauvage ou dans l'auberge des mines d'argent, le danger, cette vieille connaissance qu'ils regardent toujours bien en face...

Mais la plus rare curiosité de cette contrée ensorcelante, pleine de mystère et d'imprévu, ce sont les *pueblos* indiens qu'on aperçoit de-ci de-là, incrustés comme de brunes coquilles aux flancs de rochers verti-

caux, dont leurs hautes maisons à terrasses épousent la forme et la couleur au point de se confondre avec eux. Ces habitations primitives, faites de boue durcie au soleil et percées de semblants de fenêtres, n'ont au dehors ni escalier ni porte : une échelle appliquée au mur, et que l'on retire après soi, en tient lieu, car c'est par le toit que ces Peaux-Rouges pénètrent chez eux. Assises en plein air, quelques femmes, drapées en des châles éclatants, détachent leur figure noire et plate sur la teinte culottée des murs. Les plus jeunes portent leur *pappoo* sur leur dos, ainsi qu'une bosse, et la même pièce de laine rouge enveloppe la mère et l'enfant. Quelle étrange vie l'on doit mener dans ces cubes d'adobé jaunâtre, dont certains, hauts de quatre étages, se suspendent sur le précipice comme des blocs de granit rugueux !

A Albuquerque, les voyageurs rentrent dans la civilisation : le gouverneur Lazzarolo accueille les Souverains à la gare, splendidement décorée de palmiers et de fleurs ; les boutonnières des hommes et les corsages des dames arborent nos trois couleurs, et, dans la cohue dense qui emplit et déborde la place de la Station, il y a, mêlés aux Espagnols, aux Mexicains et aux métis, beaucoup de jolis visages roses auréolés de chevelures blondes.

Les rues, d'abord, se coupent à angle droit et sont bordées de hauts *buildings* abritant de riches magasins, et des foules compactes se pressent là, prodiguant les démonstrations et les vivats étourdissants. Mais bientôt, voici la banlieue, et, sur la route sèche et poudreuse, plantée de peupliers aux feuillages jaunissants, les autos soulèvent derrière elles de pesants nuages de poussière. Le décor est tout mexicain : les maisons, gaîment isolées dans un jardinet tropical, sont précédées d'une vérandah

qu'enferme, ainsi qu'un garde-manger, un treillis aux mailles très serrées, sûre protection contre les moustiques; et, suspendus au plafond bas par des chaînettes ou par des cordes, il y a des divans-balançoires et des fauteuils-escarpolettes qui, en cette chaude après-midi, bercent d'un branle lent et régulier des grappes de créoles langoureuses et de beaux enfants nonchalants, auxquels cet exercice facile apporte l'illusion d'une brise fraîche.

Un grand pont suspendu traverse le Rio Grande, large fleuve qui, en cette période de sécheresse, laisse à nu, sous l'ardent soleil, un immense lit de galets plats où son eau couleur cacao n'occupe qu'un espace resserré. Puis s'ouvre une plaine à demi inculte, parsemée de rares petites fermes qu'exploitent des Mexicains, des nègres ou des Espagnols métissés, dont les frais costumes de toile blanche éclatent derrière les treillis noirs de leurs vérandahs-moustiquaires. Ce paysage est triste et beau : à droite, une longue chaîne de dunes fauves déroule ses mamelons désertiques; à gauche, sur les rochers rougeâtres de la haute Sierra de Sandia, le soleil jette une robe de flamme; parfois, un groupe de peupliers jaunis par le précoce automne, seule parure de cette vallée nue, profile comme un grand bouquet d'or sur le fond bleu des monts lointains.

Un corso ininterrompu d'automobiles suit ou dépasse les voitures du cortège royal, en soulevant des trombes de poussière; et partout, le long de la route, s'échelonnent des rangées de curieux, des écoles de petites mulâtresses qui ont mis leurs robes des grands jours et poussent des hourras frénétiques. Des négresses, venues en *side-car* — Dieu sait de quelles fermes reculées! — regardent passionnément la Reine; parmi ces dames noires, il en est qui ont du charme, de l'élégance et une rare noblesse de démarche.

Enfin, à treize milles d'Albuquerque, au delà de cette grande plaine brûlée où croissent à peine quelques fleurs maigres en de mélancoliques enclos, se dressent les deux clochetons pointus de la petite église d'Isleta, *pueblo* indien converti à la religion catholique. Leurs cloches, sonnant à toute volée, saluent l'arrivée des Souverains, qu'acclame l'innombrable multitude que *motor-cars* et trains spéciaux ont déversée sur la grand'place de ce petit village de Peaux-Rouges.

Comment décrire la fauve couleur, la piquante singularité du spectacle qui nous environne? Tout y est nouveau pour nos yeux : aux murs d'adobé des maisons, de longs chapelets de gousses de poivre, d'un rouge violent, pendent et rutilent, tels d'ardents colliers de corail; au bord de leurs toits plats, des *squaws* sont debout, drapées de châles pourpres que bariolent de vives arabesques, et dont les bigarrures tiennent du tapis d'Orient et du plaid écossais; les plus âgées, lourdes et mafflues, ont les chevilles emmitouflées en d'épais manchons de laine blanche.

Un petit mur d'adobé, très bas, enclôt une spacieuse esplanade où l'humble chapelle de la Mission, bâtie elle aussi de briques crues, tranche cependant sur la teinte neutre du *pueblo* grâce à ses clochers peints en blanc et à ses abat-son vert-pomme. Touchante petite église chrétienne, dressée, depuis plus de trois siècles, sur la terre des rudes Navajos! Chaque jour, pendant près de cinq ans, elle éleva de ferventes prières pour le salut de la Belgique; aussi, quelle toilette elle a faite, et de quels joyeux carillons elle salue ce Roi et cette Reine dont elle a plaint les infortunes et qu'elle voit maintenant victorieux! Tout cela, l'archiprêtre d'Isleta, beau vieillard aux traits vénérables, le dit au pied même de l'autel où il a conduit les Souverains, en un discours qui n'est

qu'un cri jailli du cœur. Puis, assisté d'un prêtre indien, le vieux pasteur chante le salut, cependant qu'au jubé des jeunes filles Navajos entonnent l'alléluia de leurs voix aigrelettes et délicieusement fausses.

Outre cette pieuse cérémonie, Isleta a organisé de grandes réjouissances publiques en l'honneur de ses hôtes princiers. La vaste place du *pueblo* forme un quadrilatère parfait où, au pied des murs d'adobé, les autos sont rangées en ligne derrière la haie des spectateurs, tandis que, sur les terrasses, des grappes pressées de curieux — blancs et Indiens confondus — font de grandes taches noires et rouges dans l'ensemble d'un brun terreux. Au milieu de l'arène poudreuse se sont groupés des musiciens coiffés de *sombreros* souris, le foulard rouge noué sur la chemise verte ou bleue, et les *chaparejos* de peau de vache ou de mouton s'élargissant en jupe à l'entour de leurs jambes.

Mais de l'enclos de la Mission débouche un cortège de Peaux-Rouges couverts de leurs frusques d'apparat, voyantes et criardes au possible — rouge vif, vert acide, bleu de roi, jaune canari, noir d'encre soutaché de blanc cru. Leurs faces sont barbouillées d'une couche de vermillon — signe de force et de joie — où sont tracées en blanc des croix ou des étoiles. Sur leurs bonnets de teintes variées, de hautes plumes sont piquées en cercle, et de ces énormes auréoles pendent de grands rubans tricolores. De lourds colliers de verroterie brimbalent sur l'étoffe des casaques, dont le bas est agrémenté, comme la couture des pantalons, d'une garniture de longues franges blanches.

Six de ces hommes jouent du tambour en chantant une vague mélopée; les huit autres dansent, et ceux-là portent des grelots à leur habit. Lorsque se ralentit le roulement du tambour, la danse cesse un moment pour

reprendre de plus belle, c'est-à-dire que les huit hommes aux plumages de perroquets tournaillent à la queue-leu-leu. En somme, ce divertissement ne laisse pas d'être assez morne, comme l'est fatalement tout rite dont le vrai sens nous échappe.

Un quadrille équestre vient à point pour fouetter les nerfs de la foule. Ah! les beaux, les mâles exercices de vigueur et d'agilité! Quatre cavaliers seulement,— deux hommes et deux jeunes femmes, celles-ci montées à califourchon sur leurs bêtes; mais ces quatre cavaliers suffisent à animer la vaste arène de galops, de cris gutturaux, de mouvement, de bruit et de fièvre, tandis que le *band* de cow-boys souffle éperdument dans ses cuivres et collabore à l'*excitement*.

Puis, on amène sur l'esplanade un mustang encore indompté et dont la bouche ignore le frein : il faut trois hommes pour le seller, tant il multiplie les ruades. Sentant le poids du jeune cow-boy qui s'est élancé sur son dos, le cheval se cabre, écume de rage, et, le corps bandé comme un arc, la tête inclinée vers le sable, bondit en avant, les pieds joints, par saccades brusques et convulsives, pour secouer son importun fardeau. Lorsque, dans sa fureur aveugle, il s'approche des rangs de la foule, deux cavaliers cernent le rebelle et l'enserrent comme dans un étau, en même temps que, pour l'assagir, son dresseur lui pince les oreilles.

C'est sur cette scène impressionnante qu'au milieu des acclamations, les Souverains et leur nombreuse suite quittent le *pueblo* d'Isleta et, par la route toujours semée de *cheers* et de drapelets brandis, regagnent la station d'Albuquerque, où des cactus en fleur font comme des flaques de sang. Le train s'éloigne : à l'occident, des nuages couleur de groseille flottent sur le fond d'un ciel de feu, tandis qu'une pluie de cendre grise semble recou-

vrir la terre, les arbres, les maisons changées en fantômes. Et, sous les paupières fermées des voyageurs qui s'endorment, cette journée d'éblouissements laisse une sorte de buée pourpre.

Lundi, 20 octobre.

Adieu les splendeurs merveilleuses des déserts du Nouveau-Mexique ! Une plaine unie et monotone s'étend maintenant à perte de vue, montrant l'éteule des moissons faites et les tiges du maïs coupé. Nul arbre, à peine de rares maisons. C'est le Kansas, « l'Etat du tournesol », Hesbaye dont la superficie égale une moitié de la France. Le train s'arrête en rase campagne, parmi des chaumes secs où bruissent des vols stridents de grandes sauterelles, et les voyageurs peuvent enfin se dégourdir un peu les jambes.

On retrouve à Garden City, puis à Hutchinson, où la foule s'est précipitée à la gare pour saluer les Souverains belges, ces populations de l'Ouest, si jeunes, si franches, si spontanées et, en un mot, si *red-blooded*. Une immense popularité entoure ici Albert Ier. Les triples *cheers* dont Emporia, malgré la nuit déjà tombée, salua tour à tour le Roi, la Reine et le duc de Brabant, nous restent encore dans les oreilles : c'était sauvage et excentrique, mais singulièrement émouvant. Le train, en quittant Emporia, emportait une délégation de la Légion américaine du Missouri, chargée de présenter au Roi une médaille d'or de membre d'honneur. Et, à la station de Malvern, un banquier de Kansas City monta à bord du train spécial pour remettre à Leurs Majestés un chèque de 25,000 dollars destiné à nos veuves de guerre, don d'un généreux citoyen du Kansas, Mr Henry Laird.

DES RIVES DU MISSISSIPI AUX BORDS DE LA SUSQUEHANNA

Mardi, 21 octobre.

Les grands espaces libres et déserts sont restés là-bas, dans l'ouest; c'est en pleine civilisation que le train spécial nous ramène : des hangars, d'immenses entrepôts, de gigantesques montagnes de houille et d'énormes piles de bois de charpente se succèdent sans interruption, comme si l'on eût entassé là toute la production des forêts et des mines de ce vaste pays. Visiblement, l'on est ici au nœud des routes de fer et d'eau qui sillonnent les États-Unis, au moyeu de cette roue géante dont les rayons multipliés vont aboutir à Chicago, à New-York, à San Francisco et à la Nouvelle-Orléans.

Tout annonce l'approche d'une grande ville et d'un puissant port intérieur, et le ciel de ce clair matin se brouille de bouillonnements fumeux. Saint-Louis : ce nom, autrefois, nous évoquait des rives lointaines, celles de l'antique Meschacebé célébré par Chateaubriand, du fleuve majestueux dont les eaux limoneuses roulaient des îles flottantes, peuplées de hérons roses.

Maintenant que nous revenons de la Californie et du Nouveau-Mexique, Saint-Louis nous paraît tout voisin de l'Europe, et, en y pénétrant, nous rentrons du même coup dans une sphère d'habitudes que nous avions quittée depuis bientôt trois semaines : paysage, atmosphère, physionomies et choses, tout prend un autre aspect, moins étrange, plus conforme aux règles occidentales; car le Mississipi coupe l'Amérique en deux, et cette frontière fluviale sépare nettement de l'Est le jeune et rude Far-West : voilà un phénomène qu'ont tort de perdre de vue certains Européens, trop prompts, dans leurs jugements sur les Etats-Unis, à généraliser.

Aussi bien, Saint-Louis doit-il son origine à des colons français; et, si le vieux Meschacebé a perdu cette fière solitude qui exaltait Chateaubriand, si la bourgade de 5,000 âmes qu'on voyait là il y a trois quarts de siècle est devenue une ville formidable, la quatrième des États-Unis, Saint-Louis n'en garde pas moins, de ses origines françaises, je ne sais quoi de gai, d'alerte, d'aimable et de généreux, qui se mélange sans désaccord à la fraîche et robuste jeunesse, au caractère déterminé, entreprenant et audacieux, bref, à l'ensemble de qualités qu'on résume ici en deux mots : *red-blooded Americanism*. C'est par le Missouri qu'arrive ce « sang rouge » qui circule encore dans les artères de Saint-Louis; mais les chemins de fer qui viennent de l'Est y mêlent le « sang bleu » des vieilles races, et cette heureuse fusion lui donne une figure caractéristique.

La grande cité du Missouri s'est signalée par son ardeur à venir en aide à nos détresses : nulle ville ne nous a mieux aimés et n'a mis à nous secourir une libéralité plus large. Les œuvres de guerre y furent nombreuses et florissantes : *Liberty Loans* et *War*

Savings, Croix Rouge et *Knights of Columbus*, Y. M. C. A. et Y. W. C. A., *Belgian Baby Day* et *United War Work*, Armée du Salut, Ligue patriotique, *Red Cross Motor Corps*, — il faudrait une page pour les citer toutes. Parmi nos marraines de guerre, cette laborieuse métropole fut l'une des plus généreuses : son cœur s'est ému tout de suite au récit de nos épreuves, et il n'est pas une seule femme, ouvrière ou dame du monde, qui n'ait cousu des vêtements pour les sinistrés des Flandres, — vêtements que, durant six semaines, on réunit et tria dans 167 fabriques! Jamais visite de gratitude n'aura été mieux méritée que celle dont le Roi et la Reine honorent aujourd'hui Saint-Louis.

Il y a de cela quelque vingt ans, le Roi est passé par ici sous le pseudonyme de John Banks. Saint-Louis aura quelque peine à reconnaître le Prince Albert; mais le monarque, de son côté, reconnaîtra malaisément la ville, car elle mit à grandir une rapidité fantastique, et, parmi la foule enthousiaste qui va acclamer nos Souverains, il y a sans nul doute des vieillards dont les yeux gardent encore l'image d'une bourgade aux maisonnettes basses, assise, en attendant sa chance, sur la rive d'un fleuve solitaire...

C'est aux *Lindell and Union Yards* que le train royal s'est garé, à l'endroit même où récemment il débarquait à Saint-Louis le Président Woodrow Wilson. Une palpitation de drapeaux salue l'arrivée du convoi, et une immense clameur s'élève de cette vaste clairière gazonnée qui s'ouvre au cœur même de la ville et s'étend jusqu'à Forest Park : des boys, des jeunes filles, des enfants se massent là en essaims pressés, exprimant leur joie par des gestes, des applaudissements et des cris; car, comme celle de Los Angeles, la parade qui va commencer sera surtout une revue des écoles.

A leur descente de wagon, les Souverains sont accueillis par le gouverneur Gardner et le mayor de la ville, tandis que, de tous ses cuivres, le *Jefferson Barracks Band* exécute la *Brabançonne* et qu'un détachement de troupes s'immobilise au port d'armes.

Les voitures s'ébranlent aussitôt, car les minutes de cette visite sont parcimonieusement comptées, et le cortège parcourt d'abord une succession d'avenues riantes, plantées de beaux arbres jaunissants, où des cottages de style anglais, dont le lierre noir et la vigne vierge tapissent les façades de brique rouge, alternent avec les *colonial mansions* aux longues galeries à colonnades. Certaines, parmi ces constructions, trahissent un souci de l'effet et une recherche du « tape-à-l'œil » qui sont chose rare en Amérique, et ces pittoresques disparates, où s'accuse la diversité des races qui peuplèrent Saint-Louis, se retrouvent dans les physionomies si singulièrement dissemblables que montre la multitude compacte qui partout déborde des trottoirs et vient battre de ses flots houleux les autos du *royal party :* des mulâtresses aux bouches lippues voisinent avec des jeunes filles dont le teint vermeil s'encadre d'une luxuriante chevelure d'or, telle qu'on n'en voit qu'aux fées des vieilles ballades anglaises et à leur cousine Mélisande. Ces apparitions contrastées résument le charme de Saint-Louis, fait de dissonances harmonieuses, d'un mélange de langueur créole et de fraîcheur américaine.

Le cortège royal suit maintenant les grandes allées de Forest Park, l'une des plus vastes réserves d'air pur où une ville s'abreuve d'oxygène. C'est là que se dressait naguère l'Exposition de Saint-Louis : veuf de cette éphémère cité, le parc, dont les immenses pelouses s'étalent là-bas à perte de vue, semblerait aujourd'hui étrangement solitaire, sans les haies de curieux qui en

bordent les avenues, et l'on y cherche en vain la forêt éponyme, dont le souvenir fait paraître un peu grêles les massifs d'arbres qu'on y voit çà et là. Mais quel beau terrain pour les sports que ces étendues de gazon!

Tout à coup, dans cette solitude, après une courte halte devant le mémorial de Jefferson, un coup d'œil charmant nous arrête : au sommet d'une molle éminence, *Washington University* silhouette ses créneaux gothiques et ses toits de manoir anglais, tandis qu'au pied du monument, massées sur ses larges degrés, des groupes de femmes vêtues de blanc, la tête coiffée de longs voiles rouges, ont l'air d'un grand parterre de fleurs ; ce sont les dames de la Croix-Rouge, qui figurent ainsi l'étendard de leur puissante Association. D'autres, tenant tendues sur les marches trois bandes de soie noire, jaune et rouge, dessinent un énorme drapeau belge.

L'allée tourne devant le perron du monumental édifice, où toutes les collaboratrices des œuvres de guerre sont réunies, portant l'uniforme d'ordonnance : cela compose une cohue dense, à travers laquelle les autos se frayent un passage à grand'peine, un tourbillon multicolore d'où montent des *cheers* retentissants, des vols de drapelets étoilés et des gestes de mains frémissantes. Ainsi qu'aux grandes heures de la guerre, le noble cœur de Saint-Louis, pendant cette minute historique, bat d'un rythme rapide et fiévreux. Le cortège fait halte un instant, et Mlle Ada Johnson, fille de Mr Jackson Johnson, présente un bouquet à la Reine, qui serre les fleurs sur sa poitrine comme si, dans un gracieux mouvement de reconnaissance et d'amour, elle pressait la ville sur son cœur...

La route, à présent, longe la crête du coteau qui porte Forest Park et d'où l'on voit l'immense cité se développer à l'infini, confusion de toits dans une brume

d'où émergent quelques hauts clochers pareils à des mâts sur la mer. Voici le Palais des Beaux-Arts, où une statue équestre du roi qui donna son nom à la ville domine ce vaste panorama : il y a là un groupe d'écoliers qui, au passage de nos Souverains, frappent leurs tambours à tour de bras, tandis qu'un peloton de fillettes esquisse le salut militaire. Mais les autos roulent rapidement : à peine entrevoit-on le « Zoo », où des antilopes et des buffles paissent placidement derrière leurs grilles, — le *Shelter House*, coquet vestige de la World's fair évanouie, dont les légères arcades, posées sur une pente de pelouses fleuries, encadrent un horizon moelleux, — puis les derniers massifs du parc qui expire aux premières maisons.

Le cortège pénètre dans la ville, précédé par un escadron de police montée, sabre au clair, qui galope à une crâne allure; chaque voiture du *royal party* est flanquée, à droite et à gauche, de deux agents motocyclistes qui en traînent un autre en *side-car*, — soit en tout huit hommes par voiture. Ce déploiement de forces étonne, car cette parade, d'un bout à l'autre, n'est qu'une explosion d'allégresse, une apothéose délirante, un fol concert d'acclamations où toutes les écoles de la ville jettent les notes aiguës de leurs *cheers*.

Une suite d'imposants édifices se succèdent sans interruption : c'est le théâtre municipal, le collège Saint-François-Xavier, la nouvelle cathédrale romane, dont les hauts degrés disparaissent sous une cohue compacte d'enfants qui agitent, en signe de bienvenue, une draperie monstre aux couleurs belges. A mesure que l'on s'approche du centre, les *buildings* dressent leurs murs géants à des hauteurs plus fantastiques, cependant que, sur les trottoirs, la multitude se fait plus dense et plus prodigue de cris joyeux.

Sans fin, les écoles de la ville égrenent leur chapelet bariolé, —petites frimousses blanches, brunes ou noires, réparties par groupes homogènes, et non mêlées les unes aux autres comme dans les Etats de l'Ouest; ici, les races et les couleurs sont rigoureusement séparées. Mais le même enthousiasme anime ces fillettes et ces garçonnets, à quelque sang qu'ils appartiennent : blancs, nègres ou mulâtres, tous accueillent les voitures du cortège royal de *cheers* qui éclatent et crépitent comme des décharges de mousqueterie.

Voici le centre de Saint-Louis, de larges rues grouillantes, fiévreuses, dont le mouvement rappelle New-York. Voici l'immense Hôtel Statler, où un lunch est offert au Roi par la Municipalité et par la Chambre de Commerce. La vaste salle des pas-perdus, les escaliers monumentaux et les hautes galeries à balustres de ce palais tout miroitant de l'éclat des marbres les plus riches, débordent de cohues frémissantes qui saluent l'entrée des Souverains par un tonnerre d'acclamations.

Mille personnes déjà sont assises dans la gigantesque salle de bal, qui a grande allure sous sa frise de bas-reliefs de style antique, et que décorent somptueusement de fraîches corbeilles de roses, mariant à nos couleurs les drapeaux étoilés. Quand le Roi et son fils en ont franchi le seuil, une salve d'applaudissements prodigieusement sonore éclate et se prolonge jusqu'à ce qu'ils aient pris place auprès du Gouverneur et du Maire de la ville.

Le silence une fois rétabli, l'archevêque, Mgr Glennon, après avoir rappelé que c'est un autre roi, lui aussi juste et sage, qui a baptisé Saint-Louis, ouvre la cérémonie par la récitation du *Pater*, à laquelle l'assistance entière s'associe dans le recueillement. Mr James E. Smith prie alors le Gouverneur du Missouri de pré-

sider la réunion, et l'éloquent Mr Gardner prononce un discours de bienvenue dont ce passage est à citer :

« Dites à votre peuple, Sire, que le Missouri lui envoie un message. Ce message porte que l'image de la Belgique, de la glorieuse Belgique, de la Belgique offrant sa poitrine pour l'humanité, la civilisation et la liberté du monde, de la Belgique en retraite, de la Belgique presque repoussée dans la mer, et enfin de la Belgique triomphante et victorieuse aux côtés de l'Amérique et de leurs alliés communs, — cette image, dites-le à votre peuple, vivra dans les cœurs et dans les esprits des Missouriens, à travers cette génération et les générations à venir, jusqu'au jour du dernier Jugement. »

Le mayor Kiel, à son tour, porte, en un style familier, la santé du Roi Albert :

« Nous nous rappelons, s'écrie-t-il, les petits enfants de Belgique, et nous nous rappelons avoir lu quelle fut la bonté de la Reine à l'égard de ces petits enfants, et nous sommes heureux de vous voir aujourd'hui parmi nous, et nous espérons que vous comprendrez notre contentement. »

Quand le Roi se lève pour répondre à ces touchantes déclarations, une folle tempête d'applaudissements l'empêche bien longtemps de parler. En un discours sobre, sans emphase, tel qu'on les aime en Amérique, le monarque exprime son admiration pour ce qu'il a vu aux Etats-Unis : l'infatigable activité, l'esprit d'entreprise, la grandeur des conceptions industrielles et le sens sainement réaliste. Il dit hautement sa conviction que seule une production intense pourra rendre la prospérité au monde appauvri par la guerre. Enfin, au nom de tous les Belges, il proclame sa chaude gratitude pour les bienfaits que nous a prodigués la quatrième

cité de l'Union, et il souhaite à Saint-Louis des jours heureux et florissants.

Toute l'assistance, debout, acclame ces mâles paroles; et l'on sent que ses ovations, où vibre l'enthousiasme unanime d'une grande métropole commerçante, ne s'adressent pas seulement au Chevalier du Droit, mais qu'une bonne part de ces hommages va au Roi plein d'initiative, au Prince *up to date* qui préside, avec une sage intelligence, à l'œuvre ingrate et difficile de notre reconstitution. Ce jeune peuple et ce chef moderne se sont reconnus et compris : il n'en pouvait être autrement.

Ce lunch mémorable se termine aux sons d'une excellente musique, et un vaste ascenseur-express conduit le monarque et sa suite au quinzième étage de l'hôtel, où les dames de la ville offrent un déjeuner en l'honneur de la Reine qui, avant de quitter Saint-Louis, a clôturé un cycle de la *Red Cross* en amenant du haut de son mât le pavillon blanc à croix rouge.

La métropole du Missouri a laissé à ses hôtes royaux, pour courte qu'ait été leur visite, une impression inoubliable où se mêlent les charmes de la ville, la chaleur de la réception, le souvenir des bienfaits passés et la fièvre d'américanisme qu'on sent battre dans cette ville active. Saint-Louis respire la richesse, le mouvement, la force, le travail, et il y a dans toute sa structure je ne sais quelle étonnante grandeur: l'*Union Station*, où les Souverains ont retrouvé leur train spécial, est un monument gigantesque et magnifique tout à la fois; et, surplombant ses vastes quais, une colossale manufacture érige ses quinze ou vingt étages, dont les croisées sans nombre encadrent des rassemblements d'ouvriers acclamant le départ du Roi. Puis, c'est le cours majestueux du Mississipi, entrevu sous la formidable enjam-

bée de ses trois grands ponts suspendus, dans un paysage d'eau, de ciel, et de brouillard fait des fumées que vomissent les toits des *buildings* et les cheminées des steamers.

SPRINGFIELD

A travers de fertiles campagnes, le train roule maintenant vers Springfield, la capitale de l'Illinois : Abraham Lincoln y vécut, et elle a gardé le tombeau du libérateur des esclaves. Springfield doit à ce grand souvenir d'être une manière de ville sacrée, un des « points sonores » de l'Union, un des lieux où l'Américain prend le mieux conscience de lui-même et des vertus qui font sa force. Outre que le fameux Président a parfait l'œuvre de Washington, en soudant à jamais entre eux les États du Nord et du Sud, il demeure le type accompli de ce *self-made man* d'outre-mer, qui, par l'énergie, le travail et le courage persévérant, s'élève d'une condition obscure au sommet de la société et va de la cabane en bois au Palais de la Présidence, — *from the log-house to the White-House*. Et comment n'admirerait-on point un exemple tel que celui-là, en ce pays où l'effort laborieux autorise toutes les ambitions? En Lincoln, les États-Unis reconnaissent l'incarnation même de leur ferveur démocratique et de leur esprit d'entreprise, avec l'expression la plus haute de leur culte de la liberté : aussi, l'ancien *splitter of rails* est-il resté l'une de leurs plus chères gloires.

Le roi Albert tenait à cœur de rendre hommage à cette noble figure, et c'est pourquoi le train spécial s'arrête dans la gare de Springfield, où, sous un grand dais de velours rouge, le gouverneur de l'Illinois, Mr Lowden, exprime éloquemment les sympathies que la Belgique

a rencontrées dans cet État. Une foule compacte et turbulente déborde jusqu'aux quais de la gare, maintenue à distance, non sans peine, par les cordes que l'on a tendues et les bayonnettes des *sammies*; des curieux sont juchés sur les toits des wagons, les hampes des réverbères et les combles des immeubles; on n'aperçoit qu'une nappe de têtes, et cette multitude crie, s'agite, ondoie et bouillonne en tous sens.

Le départ des automobiles soulève de longues acclamations, dont quelques-unes s'adressent tout particulièrement à M. Brand Whitlock, qui a laissé ici d'ineffaçables souvenirs. Par des avenues pavées de briques, bordées de cottages ouvriers et agrémentées de beaux arbres, le cortège gagne un vaste parc dont les allées serpentent sans hâte à travers de mols vallonnements, tout tapissés de fraîches pelouses où bombent les glorieuses frondaisons de chênes et d'érables magnifiques, dorés ou rougis par l'automne. Çà et là, de petites stèles de marbre, des tombes d'une discrétion charmante, se trouvent capricieusement semées parmi ces ombrages idylliques, qui font presque riante la pensée de la mort; car nous sommes au cimetière d'Oak Ridge, où repose Abraham Lincoln.

Déjà le Roi des Belges, que suivent la Reine et le prince Léopold, est entré dans la crypte funèbre ouverte sous le haut monument dont la stèle gigantesque domine les masses feuillues du parc ombreux : debout devant le sarcophage où dort le Pacificateur, qui a été comme lui un loyal artisan du droit, de la justice et de la liberté, et qui n'a fait la guerre que pour mieux assurer la paix parmi les hommes, Albert Ier s'incline trois fois, puis dépose sur le marbre auguste une pesante couronne de roses fraîches... Confrontation inoubliable et hautement symbolique, que celle de ce vivant et de ce mort,

si différents par leur naissance, mais si pareils par leurs vertus et par l'influence bienfaisante qu'ils ont exercée l'un et l'autre sur les destinées de leurs peuples! Conscience, droiture, simplicité, dignité de la vie privée, sens exact des réalités joint à un noble idéalisme, démocratie bien entendue, amour des libertés civiques et respect du droit des nations : ce sont là les traits essentiels qui, aux yeux des Américains, marquent la physionomie morale du Souverain qu'ils ont tant fêté ; ce sont aussi ceux de Lincoln. Dans la courbe de ces deux destins, qui viennent se rencontrer ici par cette après-midi vermeille, un émouvant parallélisme s'accuse pour notre admiration : ce Prince et cet ancien bûcheron furent l'un et l'autre, avec éclat, des « héros » au sens de Carlyle et des *representative men* selon la formule d'Emerson ; à plus d'un demi-siècle de distance, ils ont accompli tous les deux, par l'instrument des mêmes vertus, la même œuvre de libération. Et ce serait un sujet bien digne d'inspirer un graveur d'estampes ou un grand poète populaire, que cette visite d'Albert Ier à la tombe d'Abraham Lincoln.

Aussi, les paroles que le Roi a prononcées devant cette tombe, bien qu'elles n'aient été entendues que d'un petit nombre de personnes, retentiront-elles fortement dans tous les cœurs américains :

« C'est un devoir de gratitude envers la Nation américaine et un hommage de respect vis-à-vis d'un des meilleurs citoyens, non seulement de ce pays, mais du monde entier, que de venir à Springfield honorer la mémoire du Président Lincoln.

« L'honnêteté et la droiture, une confiance absolue dans l'avenir de la Nation, un courage indomptable en face de ses ennemis, la fermeté et la clairvoyance de

l'homme d'État, telles sont les vertus qui ont été personnifiées par votre illustre Président.

« Le 17 novembre 1863, il disait dans son célèbre discours de Gettisburg : « Le monde accordera peu d'importance à ce que nous disons ici et n'en gardera pas longtemps le souvenir, mais il ne pourra jamais oublier ce qu'ont fait ceux qui sont tombés à Gettisburg. C'est à nous, qui avons survécu, à nous consacrer dans ces lieux à la tâche inachevée que ceux qui ont combattu ici ont si noblement fait progresser. »

« Nous, qui sommes ici en ce jour, venus d'une contrée lointaine, nous ne pouvons pas oublier ce que le président Lincoln a fait. Puissions-nous trouver dans son noble exemple la force et la fermeté qui font qu'un chef d'Etat est digne de se consacrer dans son pays à cette œuvre toujours inachevée de progrès, de bien-être et d'idéal que ce grand homme a si noblement poursuivie ! »

Après une courte visite à la chambre des souvenirs, qui groupe au bas du monument maintes reliques d'Abraham Lincoln et tout ce qui rappelle son époque, sa grande œuvre et sa mort tragique, le cortège gagne l'humble demeure où l'illustre homme d'Etat, en 1837, vint ouvrir un bureau d'avocat consultant, et qu'une piété jalouse a conservée intacte. Cette maison à un seul étage ouvre ses croisées sur une avenue plantée d'arbres qui déjà s'effeuillent, et où roulent des flots de curieux qui font comme un océan noir sous les frondaisons jaunissantes. Les Souverains y sont accueillis par Mme Mary Edwards Brown et Mlle Georgia Edwards, nièces du Président, qui leur montrent toutes les chambres de ce vieux logis où tout parle de simplicité, de vie honnête et laborieuse au milieu du calme domestique. Parmi d'autres souvenirs touchants, une vénéra-

tion attendrie entoure un canapé fané, qui fut témoin de la cour que Lincoln, encore obscur, faisait à sa fiancée. Et, suspendus aux murs, des portraits du grand homme montrent la même expression de gravité pensive et de sereine bonté dans le regard nostalgique et le pli de la bouche. Cette maison de Lincoln, si modeste et si basse, on en sort comme d'un temple, émus et recueillis... Puis, le temps d'entrevoir le dôme du Capitole, la tour du City-Hall, une statue du héros dans le jour finissant, et le cortège revient à la gare de Springfield, que battent toujours les vagues d'une cohue enthousiaste.

CINCINNATI

Mercredi 22 octobre.

C'est sur les rives vertes de l'Ohio que s'éveillent, par ce matin gris, les voyageurs du train spécial. Les contours des coteaux s'estompent, brouillés de brume et de pluie fine, fondus en une mollesse mouillée dont la fraîcheur repose nos regards brûlés par la flamme des déserts. Tout fumant des vapeurs de l'aube, le large fleuve roule à pleins bords un flot jaunâtre, rapide et trouble, où se dessinent et se défont de grands cercles mobiles, tout pareils à ceux qui rident les eaux du Rhin. A mesure que le brouillard se lève, dégageant la figure du site, l'impression rhénane s'accentue : devant les détours capricieux du puissant cours d'eau, qui chaque fois découvrent de nouvelles perspectives, — devant cette plaine fertile et grasse qui sépare le fleuve des collines et qui porte des cottages avenants qu'un clocher couve de loin en loin, — devant ces coteaux verdoyants

où se creusent de charmantes vallées plantées de forêts ou de vignes, on songe aux environs de Bonn.

Cette affinité naturelle explique que les colons allemands fussent nombreux à Cincinnati, où ils formaient, avant la guerre, un tiers de la population, et où leur quartier favori fut baptisé « *Over the Rhine* ». L'accueil que va faire à nos Princes la deuxième des villes de l'Ohio, le grand centre manufacturier et commercial du Middle West, empruntera à cette circonstance une valeur extraordinaire et une haute signification.

La salle d'attente du second étage de la gare du *Central Union* est trop étroite pour contenir l'élite de Cincinnati, qui acclame passionnément le Roi et la Reine des Belges, et parmi laquelle on distingue la belle tête d'Eugène Ysaye. Le gouverneur de l'Ohio, Mr James M. Cox, salue en Albert Ier « plus que le Souverain d'une puissance amie, le compagnon d'armes des soldats de la 37e Division », et le mayor Galvin, en un speech éloquent, traduit l'admiration de ses concitoyens. Un sobre et mâle discours du Roi donne à ses nombreux auditeurs l'occasion d'apprécier l'aisance qu'il apporte à parler l'anglais, et c'est parmi les *cheers* vibrants de la foule massée dans la rue que s'ébranle le cortège d'autos. La première voiture porte le Roi et le Gouverneur de l'Etat; dans la seconde, ont pris place la Reine, Mme Charles P. Taft et le Maire.

On remonte la *Central Avenue*, large et riche artère commerçante où grouillent des cohues affairées et que domine une tour énorme, qui figurerait avec honneur dans la *sky-line* de Manhattan, — colosse récemment édifié par une compagnie d'assurance. Mais bientôt, voici l'Eden Park, avec ses frais mamelons boisés, ses pavillons, ses vertes pelouses, ses lacs, ses cascades mugissantes, et les échappées qu'il entr'ouvre sur la ville,

le cours de l'Ohio et les collines du Kentucky, malheureusement noyées de brume. Puis, on suit des boulevards tournants, et les automobiles font halte devant l'entrée d'une grande usine où des *policemen* bleus, très crânes, saluent militairement le Roi en élevant leurs gros bâtons courts au niveau de leurs faces rasées : c'est la *Ault-Wyborg Company*, l'une des plus importantes fabriques d'aniline et d'encres d'imprimerie. Des ascenseurs hissent le *royal party* jusqu'aux immenses salles de l'étage, où des opérateurs de films tournent fiévreusement leurs manivelles : il y a là de grandes cuves, où bouillonne un liquide écarlate ou violet, et des filtres d'où s'égouttent lentement des perles de sang, tandis que, dans un coin sombre, des barils de soude Solvay racontent aux visiteurs flattés l'expansion de l'industrie belge.

Mais l'heure presse : il faut repartir. On traverse une banlieue bruyante, où s'enchevêtrent dans tous les sens des réseaux de fils électriques et qu'environnent de verts coteaux meublés d'usines et de villas. De lourds tombereaux passent, qui charrient du vieux fer ou du vieux papier, et tout respire l'activité d'un grand effort industriel.

Mr et Mme C. P. Taft, qui accueillent les Princes et leur suite en leur résidence de Pikestreet, ramènent brusquement nos pensées aux prestiges d'un passé lointain. Dans cette maison blanche, sans étage, qui rit au fond d'un petit jardin, on a la surprise de trouver l'une des plus splendides collections de tableaux qu'il y ait outre-mer : Hobbema, Franz Hals et Rembrandt y joignent Claude Lorrain et Turner ; Van Dyck, Gainsborough et Reynolds y opposent leur éclat vermeil aux sombres opulences de Goya ; et l'école française y triomphe en des toiles magiques de Dupré,

Corot, Daubigny et Millet. Le cadre rehausse encore le charme de cette galerie incomparable, dont les chefs-d'œuvre sont disposés avec une perfection de goût qui est digne de servir d'exemple à plus d'un grand musée d'Europe.

C'est dans le calme de cette retraite, toute parée des pures gloires de l'art, qu'à l'exemple de Cincinnatus, patron éponyme de la ville, l'ancien Président des États-Unis oublie les tracas des affaires publiques, partageant ses riants loisirs entre les fleurs de son jardin et les tableaux de son musée.

De Pikestreet, les autos royales gagnèrent ensuite la somptueuse résidence de Mille Roches, où eut lieu un lunch offert par Mme L.-A. Ault, et où le Roi Albert décora de sa main Mr. Coleman B. Rose, cousin de M. Brand Whitlock, qui commandait le 148e régiment de la 37e Division, celle des unités américaines qui, lors de l'offensive victorieuse, a pénétré le plus avant sur le sol belge.

La parade proprement dite eut lieu dans l'après-midi : par les rues noires d'une foule compacte, dont les ovations enthousiastes démentaient la réputation de froideur de Cincinnati, les automobiles s'avançaient entre deux haies épaisses d'écoliers agitant gaiement leurs drapelets et poussant des clameurs aiguës, tandis que, derrière ces enfants, ouvriers et *factory girls* prodiguaient leurs démonstrations.

Le cortège s'arrêta enfin au Music Hall, dont la façade regarde le beau Parc Washington, et où se donnent régulièrement les fameux concerts symphoniques que dirige le maître Ysaye. L'illustre violoniste a voulu célébrer la visite royale par une grande manifestation où il a fait une part égale à l'art et au patriotisme, et à laquelle s'est associée toute l'élite de Cincin-

nati. L'entrée des Souverains dans la salle, où six mille personnes sont massées, est saluée d'applaudissements et d'acclamations frénétiques. Le silence une fois rétabli, on entend s'élever les accents d'une *Brabançonne* démesurée, arrangement d'Eugène Ysaye, où ce magicien a su fondre les plus puissantes polyphonies pour élever notre hymne national à la hauteur des circonstances : Van Campenhout, s'il était là, ne reconnaîtrait plus son œuvre ! Toute la salle, debout et vibrante, fait une ovation inouïe à cette *Brabançonne* sublimée, mise au diapason des gloires qui couronnent la Belgique nouvelle. Après quoi, l'orchestre exécute avec une maîtrise impeccable la *Marche héroïque* de Saint-Saëns, la *Symphonie en* do *mineur*, ce pur chef-d'œuvre de César Franck, *Exil*, un poème orchestral écrit par Ysaye lui-même, puis — car il faut compter ici avec un goût un peu spécial, qui s'accommode malaisément d'un programme austère jusqu'au bout — le joli ballet de *Sylvia,* qui offre au fameux virtuose l'occasion de nous démontrer que ses doigts gardent toute la sûreté et toute l'agilité d'antan.

Ainsi, Cincinnati, grande ville industrielle et commerçante, laissera à nos Princes le souvenir d'une cité qui aime la musique et sait honorer la peinture. Quant aux images de paix rustique que son nom évoque à l'esprit, on les retrouve, sitôt le pont franchi, sur les rives riantes de l'Ohio, où file maintenant le train spécial : de l'autre côté du large fleuve, qui serpente et embrasse doucement de longs chapelets d'îles verdoyantes, des collines boisées bombent leurs croupes semées de cottages idylliques ; et partout, de charmants bosquets abritent de petits chalets en bois, souvent montés sur pilotis, qui trempent leurs pieds dans la rivière. Une exquise impression champêtre

se dégage de ces frais décors, où les feuilles, les eaux, la douceur d'un couchant rose et orangé se mêlent pour enchanter les yeux.

PITTSBURG

Jeudi, 23 octobre.

Pittsburg, Carnegie : ces deux noms, qui s'associent naturellement, évoquent à l'imagination un sombre décor industriel, d'une dureté sans grâces ni sourires ; aussi bien a-t-on surnommé ce bassin fameux « un enfer dont on a enlevé le couvercle ». Et, de fait, ce qu'on aperçoit tout d'abord, quand le train s'approche de la capitale de l'acier, c'est une forêt de cheminées noires, qui profile ses fûts gigantesques jusqu'aux limites de l'horizon, et qu'enveloppe une fumée opaque. Mais comme tout, aux États-Unis, est étonnant et imprévu, Pittsburg vous réserve la surprise d'une riche cité américaine, qui mêle aux gratte-ciel colossaux et aux monuments somptueux de gais et frais cottages posés sur une bousculade de collines : car ce Charleroi d'outre-mer est assis dans un site charmant que mouvementent deux larges rivières, l'Allegheny et la Monongahela, qui s'unissent ici pour former l'Ohio.

De la gare, où le gouverneur de l'Etat de Pensylvanie, M. William C. Sproul, et le maire de la ville, M. E. V. Babcock, saluent les Souverains belges, les automobiles gagnent le William Penn Hotel, énorme et fastueux *building* qu'emplit déjà, en cette heure matinale, un bourdonnement fiévreux de ruche : un mouvement continu anime le grand hall et les vestibules, cependant que les ascenseurs emportent vers les plus hauts étages des grappes pressées de voyageurs.

De là, par de spacieux boulevards qui contournent les versants abrupts de coteaux schisteux, dominant l'immense forêt de hauts-fourneaux qui partout recouvre les vallées, le cortège royal, acclamé par de joyeuses bandes d'écoliers, gagne bientôt le *Memorial Hall*, amphithéâtre démesuré où est assemblé tout ce que compte d'étudiants et de professeurs l'Université de Pittsburg. Un tonnerre de vivats accueille l'entrée du Roi et de la Reine. Il reprend et grandit encore quand le recteur, M. Holland, après avoir rendu hommage à la place éminente qu'occupent les savants belges dans cet établissement, confère au monarque le titre de docteur *honoris causa*, dont Albert Ier le remercie en soulignant le magnifique essor des hautes études en Amérique.

Les hôtes princiers visitent ensuite la Bibliothèque Carnegie et le Musée incomparable dû au généreux philanthrope, — institutions de premier ordre, et qui restent comme le modèle même de ces grandes fondations civiques dont le nombre constamment accru est l'honneur des Etats-Unis. Quelle leçon de patriotisme, quel gage de paix sociale aussi offrent de telles libéralités!

Après un lunch de cent couverts, qui eut lieu chez le maire Babcock, tandis que la Reine se rendait à l'hôpital municipal et consacrait l'après-midi à plusieurs œuvres de prévoyance, le Roi et le prince Léopold parcouraient au pas gymnastique, non sans s'arrêter fréquemment afin de s'initier de près aux méthodes de fabrication, les installations formidables des *Duquesne Steel Works*, une section des grandes aciéries Carnegie, qui doit son nom au Fort Duquesne, berceau primitif de la ville. Sans doute, devant ces hauts-fourneaux, ces laminoirs, ces cuves énormes où bouillonne la fonte en

travail, devant ces halls démesurés qui retentissent éternellement du sifflet des locomotives et du rude fracas des métaux, les Belges pourraient se rengorger, rappeler Seraing et Charleroi, n'être pas écrasés de stupeur comme on l'est partout sur cette terre où tout, les œuvres de la nature comme les choses construites par les hommes, est à une échelle monstrueuse; car enfin, nous avons Cockerill, et l'industrie métallurgique demeure notre orgueil national. N'importe : ces usines Carnegie ont de quoi nous surprendre encore, et il faut, ici comme ailleurs, multiplier au moins par dix les choses que nous voyons chez nous. Sur nos têtes, trois étages de fer superposent leurs travées géantes, où circulent des trains aériens. En face, des fourneaux innombrables font une file ininterrompue, ouvrent et referment leurs gueules ardentes en un vacarme assourdissant. De puissants aimants mécaniques chargent des wagons de barres d'acier. Des laminoirs dégrossissent patiemment des blocs ignés, encore informes, qui, en courant sur des plaques rotatives, s'amincissent et s'effilent en rails. Et tout cela se fait, dirait-on, par l'effet d'une puissance magique et presque sans le secours de l'homme : les rares ouvriers qui sont là surveillent le labeur des machines bien plutôt qu'ils n'y coopèrent.

Pour courte et rapide qu'elle dut être, cette visite n'en laissera pas moins une forte et profonde impression au Roi et au Prince héritier, qui tous deux s'intéressent vivement aux questions de métallurgie. Mais quelle douce surprise, au sortir de cet enfer industriel, que le spectacle inattendu de jolies vallées bien boisées, où la route, taillée dans le schiste, serpente au flanc de vertes collines et découvre au loin, par-delà les hautes cheminées des fabriques, d'opulents faubourgs ouvriers

massant leurs grands toits d'ardoise grise ! Sous ce ciel toujours enfumé, on s'émerveille de la fraîcheur des pelouses, des bosquets, des jardins, comme de la vigoureuse santé des patriarches et des vieilles dames qui, debout sur leurs gazons fins, adressent au Roi et à sa suite de longs saluts respectueux, étrangement significatifs.

Un long circuit mène les autos sur une éminence gazonnée, d'où l'on voit se dresser là-bas les hauts blocs carrés des *buildings*, tandis qu'au pied de cette colline s'étend une arène gigantesque où ont lieu les joûtes de *base-ball*, ce jeu favori de l'Oncle Sam, dont la grande épreuve annuelle révolutionne en ce moment même tous les sportsmen américains : c'est Forbes Field, et il y a là une sorte de Colysée en planches où, sur les gradins colossaux, sont massés 15,000 étudiants, les uns appartenant à « Pitt » (Université de Pittsburg) et les autres à « Tech » (Institut Carnegie de technologie). Un brouhaha sourd et confus monte de cette multitude grouillante, et, avant même d'entrer dans le cirque, on l'entend grandir et s'enfler comme le bruit lointain de la mer. Quand la voiture du Roi paraît, cette rumeur vague se fait aiguë et se précise en *cheers* stridents, d'un synchronisme mathématique, que règlent, ainsi qu'à Buffalo, des chefs de chœurs armés de mégaphones et gesticulant furieusement. Et tandis que les cars, lentement, font le tour de l'immense arène, l'assourdissante clameur fouette l'air, se prolonge, renaît, s'amplifie, pareille à un hymne prodigieux de jeunesse, de force et de joie.

Mais le cortège rentre dans Pittsburg, et de nouveau, sur son passage, les écoles agitent des drapelets et poussent des *cheers* étourdissants. A mesure qu'on avance, par des rues qui maintenant tournent, montent

et descendent suivant les caprices des coteaux, les *buildings* se font plus élevés et la multitude plus compacte. Dans certains quartiers populaires, de braves gens ont amené des chaises, des fauteuils, voire même de petites tables qui encombrent trottoir et chaussée : car ils ont dû venir de loin, attendre longtemps et manger là... On distingue, parmi cette cohue, un grand nombre d'étranges figures juives, Judiths aux joues parcheminées ou Shylocks aux houppelandes graisseuses, sortis d'on ne sait quel vague ghetto... Tout ce peuple multiple et divers n'a plus, pour acclamer le Roi, qu'un cœur et qu'une voix unanimes : ce héros, qui incarne en lui la justice et la liberté, réalise l'union des contraires et l'harmonie des disparates dans cette multitude composite ; et il est significatif que Pittsburg, grande ville ouvrière, imbue d'esprit démocratique, apporte dans les démonstrations qu'elle prodigue à Albert Ier autant d'enthousiasme débordant que la cosmopolite New-York et l'opulente San Francisco.

Mais c'est au cœur de la cité que ce délire atteint son paroxysme : nous vivons là un des moments les plus pathétiques du voyage. La rue tourne encore, étranglée, ainsi qu'un canyon resserré, entre de hautes façades de gratte-ciel, d'où toutes les croisées font pleuvoir sur les automobiles royales de blanches pluies de morceaux de papier, tandis que l'écho des murailles renvoie en vibrations sonores les *cheers* aigus, les coups de sifflet, les applaudissements qui crépitent. On roule dans une tempête de bruit, si puissante qu'on croit par instants qu'elle vous coupe la respiration ; et dans cette rue étroite, la foule est massée en rangs si épais, qu'on se demande comment les voitures trouvent encore une place où passer. Un vieux citoyen de Pittsburg nous dit qu'il ne se souvient pas avoir jamais vu dans cette ville

plus folle explosion populaire, même au retour des troupes victorieuses...

Cette apothéose se termine à l'*Exposition Music Hall*, où se trouvent rassemblés, mêlés à des milliers d'Américains, force Belges habitant Pittsburg ou d'autres villes des environs, comme Charleroi, Mac Donald, Tarentum, peuplées par nos compatriotes de colonies très florissantes. Aussi, lorsque le Roi pénètre dans cet immense amphithéâtre, aux accents d'une fière *Brabançonne* que scande une fanfare franco-belge, c'est un cri d'amour éperdu qui monte vers lui, plus émouvant de sortir de ces poitrines belges où battent des cœurs restés fidèles à la lointaine petite patrie. Ces braves gens, tournés vers l'estrade où le Roi, debout, leur sourit, contemplent avec des yeux pleins de larmes cette incarnation bien-aimée de nos souffrances et de nos gloires; et l'on voit d'humbles ouvriers qui, de loin, lui adressent des signes d'une familiarité charmante : car on est ici en famille...

HARRISBURG

Vendredi 24 octobre.

Le train spécial roule ce matin au bord d'un fleuve majestueux, quatre fois aussi large que l'Escaut, mais dont on sait à peine le nom en Europe : la Susquehanna. Les coteaux de ses rives boisées brouillent leurs contours dans une fine brume qui leur donne une mollesse de rêve. Voici la gare de Harrisburg, où la fanfare du *Nevada*, vaisseau de guerre présentement mouillé dans la rade de Philadelphie, exécute la *Brabançonne* et la *Star Spangled Banner* en l'honneur des hôtes

princiers, qui retrouvent ici Mr Sproul, le très sympathique gouverneur de l'Etat de Pensylvanie, auquel s'est joint Mr Keister, maire de la ville.

Malgré la pluie qui tombe à verse, Harrisburg apparaît charmante et fait à ses illustres hôtes un gai et chaleureux accueil : le long des avenues plantées d'arbres et bordées de gracieuses pelouses, une foule de têtes riantes se pressent sous les dômes noirs des parapluies, et les jeunes filles en *waterproofs* ont des fraîcheurs de roses mouillées. L'eau qui ruisselle du ciel maussade n'enlève rien de sa bonne humeur à ce peuple sain et joyeux : elle ne parvient pas à éteindre les éclatantes fusées des *cheers* qui montent sur le passage du Roi et saluent le prince Léopold.

Mais aussi, quelle ville délicieuse, avec ses boulevards verdoyants dont les pelouses fleuries de parterres descendent à la Susquehanna, qui étale comme un lac paisible sa grande nappe d'un mille de largeur, qu'enjambent les arches noircies d'un beau pont de granit — *the biggest in the world*, — orgueil de la cité!

Le tour de la ville est vite fait : quelques rues paisibles, où s'échelonnent des écolières et des *boy-scouts*, tandis que de fraîches couventines se massent devant leurs pensionnats parmi les drapeaux déployés et les blanches cornettes des bonnes Sœurs, et l'on arrive au Capitole, qui érige son dôme imposant et ses magnifiques colonnades dans un cadre de gazons et d'arbres.

Ce Capitole est gigantesque : il semble qu'il soit presque aussi vaste que l'amas de toits qu'il domine et qu'il écrase de sa grandeur ; et l'on s'étonnerait de l'ampleur et du faste de ce monument, si l'on ne savait que Harrisburg a la gloire d'être la capitale de l'État de Pensylvanie, lequel est le second de l'Union pour sa population totale, égale ou presque à celle de la

Belgique, et le premier pour les richesses minières (houille, fer, pétrole, carrières diverses), sans compter son agriculture, la prospérité maritime qu'il emprunte à Philadelphie, et les forêts qui lui donnèrent son nom. Harrisburg, sans son Capitole, ne serait qu'une petite ville dormante : seules, les sessions législatives secouent sa torpeur provinciale. Et il sied d'admirer ici la profonde sagesse politique dont les Américains font preuve en refusant le titre de capitale aux grandes métropoles florissantes et en accordant cette faveur à des villes moins privilégiées : outre qu'ils assurent à ces dernières une vie qui leur manquerait sans cela, ils garantissent de cette façon une pleine et complète liberté aux délibérations des Chambres, que cette prudente mesure soustrait à l'influence des mouvements populaires. Ni New-York, ni San Francisco, ni Chicago, ni Saint-Louis, ne sont capitales de l'État dont ils sont la ville principale.

La riche et fière Pensylvanie étale son orgueil et son luxe au Capitole de Harrisburg, construit sur les cendres de celui qui fut détruit par l'incendie il y a de cela quelque vingt ans. Sans doute, on y admire surtout l'énorme ampleur des proportions, la splendeur des marbres, des boiseries et des dorures éblouissantes : il n'en est pas moins vrai, pourtant, que ce Capitole réalise un type de noble architecture, bien faite pour inspirer l'idée de la majesté de l'État, et que l'on trouve dans sa rotonde et dans sa grande salle du Sénat certaines peintures décoratives qui témoignent d'un heureux effort.

Le Roi Albert, qu'un chœur de dames de la Croix-Rouge avait gracieusement accueilli, sur les degrés du monument, par une *Brabançonne* chantée en français, fut conduit par le Gouverneur dans son salon de réception, où Mr. Sproul présenta au Souverain quelques

personnes éminentes de la ville : après quoi, pour commémorer cette courte mais agréable visite, Albert 1er planta un arbre en face du superbe Capitole, sous les yeux d'une foule frémissante dont le soleil réapparu redoublait le fol enthousiasme.

Puis, le long de la *Cameron street*, grouillante de cohues ouvrières, les autos gagnèrent rapidement la *Bethlehem Steel Company*, grande fabrique de métallurgie qui rivalise d'activité avec les usines de Pittsburg. Un *flat car* surmonté d'un dais aux couleurs belges et fédérales promena devant les hauts-fourneaux le monarque, chaudement acclamé par les ouvriers en blouse bleue qui avaient quitté leur travail. Et les Souverains ravis remontèrent en wagon aux ovations réitérées de la foule massée à la gare.

Maintenant, le train du Roi des Belges a repris la route de New-York, et les fenêtres des Pullman encadrent les frais paysages du *Blue Ridge*, collines aux forêts luxuriantes, immenses parcs bombant leurs grands arbres sur de fraîches et moelleuses pelouses, décors qui évoquent tour à tour des images d'idylle ou de sport, que rompent à peine, de loin en loin, les fumées de quelque grande ville. Et ce tapis d'humide velours déroule ses molles ondulations jusqu'à ce que New-York, tout à coup, dresse sur le ciel l'écran opaque de ses vertigineux *buildings*.

LES DERNIÈRES ÉTAPES DU VOYAGE

Samedi 25 octobre.

Bien qu'il ait assisté hier soir au banquet monstre organisé par l'*Iron and Steel Institute* et qui, sous la présidence de M. E. H. Gary, grand ami de la Belgique, groupait à l'Hôtel Commodore un millier de représentants des industries métallurgiques, c'est aux premières heures du matin que le Roi monte en hydravion pour survoler jusqu'à West Point les rives pittoresques de l'Hudson, tandis que deux wagons spéciaux y emmènent le prince Léopold et les officiers de la suite.

Les Etats-Unis possèdent là leur Académie militaire, l'une des plus merveilleuses écoles où se forment de jeunes officiers : elle combine la vie saine des camps avec une étroite discipline, d'une sévérité monacale, qui explique qu'Edgar Allan Poë n'y soit pas demeuré longtemps. Et pourtant, la beauté du site a de quoi retenir un poète : car ce « Gibraltar de l'Hudson » s'encadre d'un décor de montagnes aux lignes harmonieuses et changeantes, où les détours d'un fleuve largement étalé découpent des fantaisies de fjords, et qui,

par ce matin d'automne, rayonnent sous la splendide parure de leurs forêts pourpres ou vermeilles.

Du bord de la rivière, une route, percée à travers le rocher, monte lentement vers les *Parade grounds*, vaste esplanade entourée d'arbres et où se dressent les bâtiments de l'Académie militaire et les cottages des officiers. Un monument tout flambant neuf, offert par la France à West Point, détache l'éclat de ses dorures sur le fond sombre des frondaisons. C'est là que le surintendant de la fameuse école de guerre, le jeune Brigadier Général Douglas Mac-Arthur, va montrer au Roi des Belges et à sa suite l'un des plus parfaits instruments que l'art militaire ait forgés.

Par la large esplanade, les futurs officiers de l'armée fédérale évoluent en pelotons qui se croisent, se disjoignent, enchevêtrent l'un dans l'autre des mouvements compliqués, puis se ramassent en un seul bloc d'une impressionnante symétrie. Sanglés dans leurs tuniques gris-bleu à triple rang de boutons d'or et coiffés de jolis shakos qui remontent au premier Empire, ces jeunes cadets ont une allure tout ensemble coquette et martiale, et leurs exercices, qui eux-mêmes ont quelque chose de suranné, mêlent aux grâces de la danse l'étonnante précision d'un mouvement d'horlogerie : l'enfilade de leurs jambes, que moulent exactement des pantalons collants, se relève et s'abaisse sans qu'une seule unité fausse cette ligne impeccable. Et l'on admire dans cette parade une perfection géométrique qui confond l'imagination.

Mais, derrière cet automatisme, il y a l'esprit de discipline qui s'inspire d'un haut idéal, d'une ferme et tenace volonté de ne défendre que de justes causes; il y a une force bien décidée à se mettre au service du droit ; il y a la foi qui animait ces grandes armées américaines

dont les chefs furent formés ici. Et c'est à ces sentiments-là que le Roi a rendu hommage en saluant, dans son discours aux cadets de l'Académie, la mémoire de leurs devanciers qui ont combattu et sont morts sur les champs de bataille de Belgique.

Revenu à New-York en avion, le Roi y emploie activement les dernières heures de son séjour : après un lunch offert en son honneur par le baron de Cartier de Marchienne, et qui réunissait, au Waldorf Astoria, ce que le monde des affaires compte de plus éminent, l'infatigable Souverain s'est rendu en auto à la *Columbia University*, où, dans la salle de lecture, le Président, Mr Murray Butler, lui a conféré le titre de Docteur « *Magna cum laude* ». Cette cérémonie accomplie, le Roi est rentré au Waldorf et y a reçu des délégations du Club des *Cincinnati*, de la Chambre belge de commerce et du *New-York Athletic Club*.

De son côté, la reine Elisabeth accueillait une délégation de la Fédération des clubs féminins de New-York, conduite par Mrs Harry M. Lilly, inaugurait l'Exposition d'art belge, puis assistait à un thé que donnait en son honneur Mrs Cornelius Vanderbilt, présidente du Comité organisateur de la grande représentation de gala qui a lieu ce soir même au Métropolitain et dont le bénéfice ira, par une attention délicate, au fonds destiné à créer l'Institut de recherches médicales que voudrait établir chez nous la fille du duc Charles-Théodore.

Les plus beaux noms de l'élite new-yorkaise — les Rockefeller, les Vanderbilt, les Harriman et les Hemphill — figurent au nombre des souscripteurs qui, pour cette soirée mémorable, ont payé mille dollars le droit d'occuper leur propre loge dans le fameux « *diamond*

horseshoe ». Aussi, l'immense enceinte du Métropolitain n'a-t-elle jamais contenu assistance plus brillante et parures plus superbes ; bien longtemps avant l'heure où les héros du jour font leur apparition, le vaisseau gigantesque rutile, du rez-de-chaussée aux galeries supérieures, d'une profusion folle de bijoux qui, sous l'éclat vermeil des lustres, lancent d'éblouissantes étincelles : colliers de perles, rivières de diamants, pendentifs, diadèmes, croisent leurs feux et luttent de splendeur aveuglante. La magnificence des fourrures, que les dames étalent derrière elles sur le dossier de leur fauteuil, unit aux lueurs des joyaux une radiation fauve et lustrée qui rehausse le faste de cette salle, où il semble qu'on ait rassemblé toutes les dépouilles du Labrador et tous les trésors de Golconde. Mais les grands yeux, les fraîches épaules, les lourdes chevelures et les sourires des beautés célèbres de New-York, groupées là en parterre fleuri, sont encore plus éblouissants que les bijoux et les zibelines.

Quand les Souverains apparaissent dans leur loge richement ornée, qui occupe le centre même du « fer à cheval de diamant », la salle entière, debout, éclate en longs vivats et en applaudissements, tandis qu'aux fines mains qui s'agitent dans l'air et sur les poitrines haletantes d'émotion, les joyaux pétillent de plus belle. Une vague prodigieuse d'enthousiasme soulève cette multitude brillante vers le Roi et la Reine des Belges, incarnations augustes d'un peuple qui a souffert pour la justice et devant qui s'inclinent pieusement les grands magnats de la finance.

Une exécution magistrale du deuxième acte de la *Force du destin*, chef-d'œuvre peu connu de Verdi, permit aux Souverains d'apprécier la qualité rare des spectacles que donne l'Opéra de New-York, qui, en

leur faisant des « ponts d'or », attire à lui les plus fameux chanteurs et les meilleurs virtuoses des deux mondes ; c'est ainsi que, ce soir, le compositeur russe Sergeï Rachmaninoff a joué son *Prélude*, dont tous les pianistes connaissent le charme austère, tandis que Jascha Heifetz, le plus jeune prince du violon, étourdissait l'assistance par sa folle dextérité et par sa verve endiablée.

Quand les Souverains quittent leur loge, un tonnerre d'acclamations les poursuit jusqu'à l'avenue, splendidement illuminée, qui semble vouloir prolonger l'éblouissement de la salle.

Dimanche 26 octobre.

Pour tout autre que pour le Roi, une journée aussi remplie que l'a été celle d'hier vaudrait un dimanche de repos. Mais non : levé de grand matin, le Roi a entendu la messe à l'église belge de Saint-Albert, puis, accompagné du prince Léopold, s'est rendu en automobile au charmant village d'Oyster Bay, pour y déposer une couronne sur le tombeau sobre et modeste du cher Président Roosevelt, dont la noble et loyale figure grandit sans cesse aux yeux du monde. Après ce pieux pèlerinage, le Roi gagna Sagamore Hill, où réside la vaillante veuve de l'éminent homme d'Etat, qui, ayant auprès d'elle son fils, le jeune colonel Roosevelt, ses filles et ses petits-enfants, reçut la visite du Souverain et causa longuement avec lui dans une cordiale intimité.

Revenu à New-York, le Roi profita de son passage au Jardin Zoologique pour remercier son directeur du précieux envoi d'animaux qu'il a expédiés à Anvers. Rentré à son hôtel, l'illustre voyageur offrait un déjeuner à diverses personnalités influentes de la métro-

pole et aux membres de la Mission belge à la Conférence internationale des Chambres de commerce qui s'est tenue dernièrement à Atlantic City. A 2 heures, il recevait la *Commission for Relief*, les cinq membres du comité de la Chambre de commerce belge, récemment fondée ici, et enfin, les membres américains de la Conférence internationale de Commerce, tandis que le Roi s'appliquait de la sorte, infatigablement, à servir notre cause et à nous ménager de nouvelles sympathies, la Reine, qu'on voit sans cesse seconder son époux dans une tâche qui parfois est trop lourde pour un seul, se faisait présenter chez Mrs Davidson les principaux dirigeants de la Croix-Rouge d'Amérique.

Nos Princes quitteront New-York demain, et, si exigeante que cette ville puisse être en matière de *hard work*, ils la laisseront émerveillée de leur stupéfiante endurance !

PHILADELPHIE LA FRATERNELLE

Lundi 27 octobre.

Adieu à New-York ! Ce matin, le Roi survolait en avion cette rade et cette ville magnifiques, que l'on ne peut quitter sans regret. A présent, il est presque onze heures : le train spécial attend sur les quais souterrains de la grande gare centrale, et, debout devant son wagon, le Souverain ému remercie les autorités de New-York et adresse un tribut spécial de gratitude au chef de la police... Le train s'ébranle et roule, sort de son noir tunnel, traverse à toute vapeur une banlieue formidable que hérissent des chantiers, puis de gracieuses campagnes où des villas avenantes rient dans leurs frais jardins; de loin en loin une ville surgit, laissant voir dans

un brusque éclair les réclames aux lettres colossales qui chevauchent les toits des immeubles; et, le temps d'expédier le lunch, on débarque à Philadelphie, la troisième cité de l'Union.

En touchant le sol de cette ville, ses hôtes belges se sentent envahis d'une émotion de reconnaissance qui leur fait doucement battre le cœur : parmi nos grandes marraines de guerre, aucune ne fut plus généreuse, plus prodigue de dons et de secours, plus largement hospitalière aux Belges qui lui demandaient asile, plus sensible à toutes nos souffrances. Aussi bien, cette immense cité était-elle mieux placée qu'une autre pour connaître dans toute son horreur le sort de la Belgique martyre, puisque c'est à Philadelphie qu'après avoir passé deux ans dans un pensionnat de Washington, une jeune réfugiée bruxelloise, Mlle Suzanne Silvercruys, inaugura à dix-huit ans, en novembre 1917, cette brillante campagne oratoire qui, poursuivie de ville en ville dans les écoles, les clubs, les temples, les collèges, les chambres de commerce, révéla aux Américains ce que pouvait souffrir un pays envahi par les hordes allemandes. Parallèle à la grande tournée entreprise par Mme Depage, qui alla jusqu'au Pacifique, mais s'exerçant surtout dans l'Est, l'effort de la « petite Jeanne d'Arc belge », comme tout le monde surnommait ici cette jeune fille au verbe enflammé, fut couronné d'un tel succès qu'il détermina tout ensemble des dons d'argent considérables et maints engagements volontaires dans l'armée des vengeurs du Droit.

Le Droit victorieusement vengé des injures de la force brutale : c'est cela que Philadelphie acclamera cet après-midi dans la personne de nos Souverains, avec une unanimité, une conviction et une chaleur qui vont égaler ce triomphe aux apothéoses de New-York.

Le train spécial s'est arrêté à North Philadelphia Station : comme le Roi sort de son wagon, une fillette lui tend un portrait, une photographie de son frère mort au champ d'honneur, dans les Flandres... Le mayor Smith s'avance alors, souhaite la bienvenue à ses hôtes et leur présente immédiatement quelques hautes personnalités, entre autres Mrs Bayard Henry, qui, dès l'origine de la guerre, apporta aux œuvres de secours belges un dévouement de toutes les heures et une splendide *efficiency*.

La foule massée devant la gare salue les augustes voyageurs d'acclamations tumultueuses, tandis que la *First City Troop*, escorte d'honneur, met sabre au clair et que les trompettes sonnent aux champs. Cette garde de cavaliers, qui, tous, ont combattu dans la grande guerre, remonte à l'époque coloniale : leurs casques, dont le type suranné fait penser au premier Empire, forment un étrange anachronisme avec les autos qu'ils précèdent. Mais Philadelphie n'est-elle pas, parmi les grandes villes de l'Union, la seule qui puisse s'enorgueillir de vestiges d'un passé lointain, vieux souvenirs et vieux monuments ? Si moderne qu'elle reste par ailleurs, la *Quaker City* montre parfois des traces d'archaïsme qui étonnent, en ce pays où tout est neuf.

De tels contrastes ont bien leur charme, et c'est à eux que cette parade va emprunter son caractère. Broad Street masse sur ses deux trottoirs un peuple frémissant d'enthousiasme, dont les cordes tendues ont grand' peine à contenir les fougueux élans, tandis que, devant les façades des écoles et des pensionnats, enfants et jeunes gens des deux sexes sont rangés en ordre de bataille. Puis, après les petites maisons à deux ou à trois étages et à volets blancs ou verts, qui valent à Philadelphie le surnom de « ville des homes », voici le

vaste City Hall Square, qui, autour des *Public Buildings* groupe une imposante assemblée de gratte-ciel aux façades grandioses. Ces *Public Buildings*, que domine une tour de cent quatre-vingts mètres surmontée d'une statue géante de William Penn, fondateur de la ville, couvrent quatre acres et demi de terrain, superficie plus large que celle du Capitole de Washington, mais inférieure d'un acre et demi à celle de notre Palais de Justice ! Marquons avec un juste orgueil cette supériorité, flatteuse pour notre amour-propre national : c'est la première et dernière fois qu'il nous est permis d'opposer aux constructions américaines un monument qui les dépasse.

City Hall Square, cœur de la ville, ravive chez les voyageurs belges les grandes impressions de New-York : mêmes blocs d'édifices gigantesques, avec leurs mille croisées ouvertes encadrant des groupes de curieux penchés sur l'abîme de la rue, même densité inconcevable des cohues entassées partout au pied de ces énormes gratte-ciel, même chaleur franche et spontanée des démonstrations populaires qui propagent, sur cette mer humaine, une tempête de clameurs joyeuses et de gestes fiévreux de bienvenue. Tout Philadelphie s'est pressé, et pour ainsi dire comprimé, dans les rues que suit la parade ; et, quand passent les voitures fleuries qui emportent le Roi et la Reine, c'est un déchaînement d'enthousiasme à ébranler sur leurs fondements les colosses de béton armé.

Dans une rue étroite, le cortège s'arrête devant une maison de brique rouge, toute simple : l'*Independence Hall*, relique vénérable, puisqu'elle compte bientôt deux siècles d'existence ! Là, pendant la Révolution, se tinrent les assises du Congrès ; là fut adoptée cette fameuse Déclaration d'indépendance, modèle de force

et de sagesse, dont la noblesse émeut encore tout cœur épris de liberté.

En face du vieil édifice, que l'on ne peut considérer sans un respect religieux, une statue de Washington à été dressée d'hier sur un nouveau piédestal : l'honneur de la dévoiler appartient au Roi des Belges, et, quand s'écroule la draperie qui couvrait le monument, la foule innombrable éclate en ovations délirantes, qui s'adressent tout à la fois au chef des troupes de l'Yser et au héros national. Puis, avec leur suite, les Souverains pénètrent dans la salle sévère où fut promulguée la constitution des Etats-Unis et qui a gardé ses meubles d'autrefois, y compris la table où les fondateurs de l'indépendance signèrent d'une main ferme leur déclaration.

C'est dans ce décor historique que le mayor, officiellement, souhaite la bienvenue à nos Princes, avec cette mâle simplicité dont les discours des hommes publics nous donnent presque toujours l'exemple dans la patrie de Washington. La réponse du Roi ne manque pas d'évoquer l'émouvant souvenir de l'immortelle Déclaration, dont le prestige est dû précisément à cette absence de rhétorique :

« C'est la gloire de votre nation d'avoir toujours trouvé des hommes pour incarner ces hauts principes. Le fait que ma visite coïncide avec l'anniversaire de Roosevelt, rend ces pensées plus solennelles encore. La Belgique, elle aussi, a combattu pour un idéal de liberté et de démocratie. Dès l'origine, sa cause a rencontré dans votre magnifique cité l'aide la plus efficace et la plus fraternelle, et je suis heureux de l'occasion qui m'est offerte de remercier les citoyens de Philadelphie. »

L'assistance acclame ces paroles, qui sont en parfaite harmonie avec le cadre austère et sobre; et, quand

cessent les applaudissements, le mayor Smith montre aux Souverains la fameuse cloche, *Liberty Bell*, suspendue dans le hall central, qui eut la gloire de sonner la première l'indépendance de l'Amérique : fêlée en 1835, il y a maintenant trois quarts de siècle que cette annonciatrice s'est tue. Elle reste la plus précieuse relique de l'auguste berceau de l'Union, qui garde également maints souvenirs de Washington, de William Penn et de Franklin, en sorte que cette maison modeste exhale ce parfum de vieilles choses et de traditions vénérables, d'autant plus touchant outre-mer qu'on l'y respire moins fréquemment.

Dans une salle du premier étage, toute tendue de soie écarlate, quelques gracieuses Philadelphiennes, groupées sur une pompeuse estrade et magnifiquement costumées, figurent les nations de l'Entente, et, au centre de ce tableau vivant, l'Amérique embrasse la Belgique. Mais on n'a que le temps d'admirer, car l'heure du départ sonne déjà, et les autos filent rapidement vers le home du *Belgian Relief*, centre des œuvres d'entr'aide et de secours que fit naître à Philadelphie la sympathie pour notre pays. Cette maison spacieuse, située au n° 1524 de Walnut Street, fut gracieusement prêtée au *Relief Work* par Richard M. Cadwalader. Il semble qu'un esprit généreux pénètre l'atmosphère de ce logis, occupé pendant trente-cinq ans par le Docteur et Mrs Mitchell, qui laissèrent à Philadelphie un durable renom d'hospitalité et de bienfaisance. Là, animées et dirigées par cette fée de la charité que fut Mrs Bayard Henry, d'infatigables activités se sont dévouées à panser les plaies de la Belgique meurtrie; là, affluèrent pendant cinq ans, en ruissellements sans cesse accrus, les offrandes des riches et des humbles, dons de vêtements, d'argent, de vivres, qui partaient vers les quais d'Anvers.

C'est là que le Roi et la Reine, en quelques mots jaillis du cœur, disent à Mrs Bayard Henry et à ceux qui l'ont secondée l'inaltérable reconnaissance de leurs protégés inconnus, tandis que, dans la rue étroite, une cohue compacte se bouscule, où l'on ne compte que des bienfaiteurs et des amis de la Belgique. Aussi, quels prodigieux vivats montent de cette multitude en fièvre, quand les Souverains quittent Walnut Street pour gagner, par de longues rues droites aux trottoirs bondés de curieux, les *headquarters* de la Croix-Rouge!

Des centaines d'infirmières sont là, massées sur les degrés de marbre, agitant follement leurs drapelets et poussant des *cheers* de bienvenue. Seuls, les Princes, le maire, Mrs Smith, Mr et Mrs Bayard Henry et la dame d'honneur de la Reine, pénètrent dans le vaste édifice, car il semble qu'un génie avare mesure les minutes qu'il nous reste à passer dans Philadelphie.

Aussi, en quittant la Croix-Rouge, le *royal party* se divise : tandis que la Reine et sa suite vont faire une visite à Bryn Mawr, l'université féminine, où professeurs et étudiantes vêtues de coquets uniformes accueillent la « fauvette des tranchées » avec des transports d'enthousiasme, le Roi et sa nombreuse escorte gagnent à toute allure Hog Island, le nouveau chantier maritime.

On traverse d'abord les quartiers excentriques de Philadelphie, puis une large plaine d'alluvion arrosée par la Delaware; et tout à coup, du terrain nu, surgit une ville improvisée, sorte de fourmilière titanesque, avec ses rues pavées de briques, ses quais, ses stations de tramways, ses *policemen* debout sous de grands parasols, son fiévreux va-et-vient d'ouvriers, d'employés et de dactylographes, son grelottement continu de sonneries téléphoniques et son incessant vacarme de sirènes et de sifflets : c'est le *shipyard* de Hog Island,

l'une des plus grandioses créations de la guerre aux Etats-Unis. Sa construction fut commencée en septembre 1917, et, en août 1918, le président Woodrow Wilson baptisait le premier transport sorti du formidable chantier. Sa superficie, au total, couvre près de mille acres de terrain, que sillonnent en long et en large 80 milles de voies ferrées ; il emploie 30,000 ouvriers, et reçoit ou lance tous les jours autant d'appels téléphoniques. Il a fourni jusqu'aujourd'hui 62 vaisseaux de haut bord, destinés au transport des troupes, et il a été de la sorte l'un des plus puissants auxiliaires de la victoire américaine. Aussi est-ce avec empressement que le roi des Belges accepta d'être le parrain du *Cantigny*, le 63e numéro de la flotte née dans ce chantier.

Une garde d'honneur de quarante hommes, tous blessés dans la guerre mondiale, précède le long cortège d'autos, qui suit lentement les quais immenses où l'on arme les nouveaux navires. Les coques brutes se succèdent sans fin, montrant, sur leurs ponts inachevés, un fourmillement d'ouvriers ; et, mêlé au bruit des marteaux, on entend le bourdonnement sec des petites machines à riveter. On éprouve là une impression de travail, de force, de grandeur, qui a quelque chose d'accablant et d'enivrant tout à la fois.

Mais voici, tout paré déjà et pourvu de son équipage, le majestueux *Cantigny* : montant jusqu'à ses flancs énormes, un commode escalier de bois conduit à une estrade spacieuse où se groupent, autour du Souverain et des autorités navales, cinq cents Philadelphiens de marque et les chefs de l'*American International Shipbuilding*. Un grand silence se fait soudain : le Roi s'avance, et, d'un coup sec, il brise contre les flancs du monstre la bouteille pleine de vin de champagne qui sert aux baptêmes maritimes. Alors, glissant sur son chan-

tier, lentement d'abord, comme à regret, puis d'une allure accélérée, le *Cantigny* quitte le « berceau » où il a dormi quelques mois, et, aux vivats de ses matelots qui agitent leurs bonnets en l'air et acclament leur royal parrain, plonge aux eaux de la Delaware d'où monte une énorme gerbe d'écume, tandis que sonnent les accents de la *Star spangled banner*.

Le retour est si précipité qu'il permet à peine d'entrevoir, dans le jour pâle du crépuscule qui se fait sur Philadelphie, des rues larges, riches et animées, un fier décor de très grande ville, et, là-haut, par-dessus les toits des hôtels et des magasins où les lampes électriques s'allument, la tour vertigineuse qui porte à son sommet un William Penn géant, dont la tête est coiffée du tricorne des Quakers...

La colossale Broad Street Station, où le train spécial est garé, suffit malaisément à contenir la cohue qui veut, à leur départ, saluer nos Souverains. Nulle part, cet empressement des foules ne s'est affirmé mieux qu'ici. Aussi, quand le convoi s'ébranle, n'est-ce pas sans une vive émotion que le Roi des Belges et la Reine adressent un long salut d'adieu à ce peuple de Philadelphie, de cette cité qui, généreuse et philanthropique entre toutes, porte si bien son glorieux surnom de « Ville de l'amour fraternel ».

TROIS JOURS A WASHINGTON

L'ombre enveloppe maintenant la campagne : Baltimore, dont le train spécial brûle la gare, allume dans la nuit le flamboiement multicolore de ses grandes réclames lumineuses qui l'entourent d'une buée de gloire. Et voici bientôt Washington, où le convoi royal s'arrête

sous les voûtes de l'Union Station, monument qui unit au luxe et au goût architectural la majesté des proportions et la commodité pratique.

Sur le quai de débarquement, plus large d'être à peu près désert, les hautes autorités accueillent les Souverains belges : le Vice-Président et Mrs Marshall, les membres du Cabinet, le général Pershing, mâle figure qu'auréole l'éclat de la victoire, et le général March, chef de l'état-major, adressent tour à tour à nos Princes de chauds compliments de bienvenue. L'ambassade de Belgique se trouve là au complet, et, pour la première fois, nous voyons resplendir, sous les globes électriques, le lustre des chapeaux de soie.

Dans l'immensité du grand hall, derrière le cordon des soldats et le bataillon bleu et blanc des jolies *nurses* de la Croix-Rouge, une foule compacte et frémissante éclate en folles acclamations que répercutent les murs géants de cette cathédrale du railway. Soudain, dans le cadre du portail aux dimensions colyséennes, c'est le magique éblouissement d'une vaste esplanade plantée d'arbres, toute bleue sous le pâle clair de lune dont la baignent ses lampes électriques, avec, aux deux bords d'une avenue qui s'élargit comme un fleuve de lumière, la ligne toute droite d'une garde d'honneur immobilisée au port d'armes devant la digue noire de la foule, puis, fermant l'horizon, la splendeur argentée du dôme du Capitole, illuminé d'en bas, et qui, sur le ciel pur, semble un grand œuf de nacre, translucide et léger.

Massée devant le portail, une fanfare de la marine joue une vibrante ***Brabançonne***, tandis que les hôtes royaux montent dans leurs automobiles. Un son strident de clairon, et l'escorte — quatre détachements du 3e de cavalerie — saute en selle, met sabre au clair, fait demi-tour par pelotons et prend la tête du cortège,

qui gagne le centre de la ville par la Delaware Avenue. La première voiture porte le Roi et le Vice-Président Marshall, la seconde, la reine Elisabeth et la charmante Mrs Marshall, la troisième, le prince Léopold et Mr Lansing, secrétaire d'Etat. Une grande limousine de l'armée emporte le général Pershing et le lieutenant-général Jacques, légitimement associés à cette promenade triomphale.

Bien que l'on approche de novembre, l'air est tiède et mollement suave comme dans nos plus douces nuits d'été, car nous sommes sous la latitude de la Sicile méridionale. Le ciel, d'un azur délicat, pétille d'une profusion d'étoiles, et la brise apporte aux Souverains, en même temps que les *cheers* ardents des foules massées sur leur passage, le parfum des jardins en fleurs. Tout Washington s'est pressé sur les trottoirs de l'avenue que suit le cortège royal : c'est la première fois, en effet, que la capitale de l'Union reçoit la visite d'un Souverain. Allégresse, orgueil, étonnement, enthousiasme et curiosité : il y a de tous ces sentiments dans les joyeuses démonstrations qui saluent le long défilé des automobiles officielles. Ce peuple intelligent discerne que ce qui passe là devant lui, c'est une page de l'histoire du monde, une page aussi glorieuse que pure, une page que les siècles pourront bien transformer un jour en légende, mais qu'ils ne sauraient effacer.

Sous la clarté laiteuse des grands globes électriques, cette parade prend déjà comme un charme de conte bleu : un chœur de fraîches *girls* en robes blanches a l'air d'un parterre de jeunes fées, réunies pour chanter la gloire d'un Roi dont le destin s'égale aux plus merveilleuses aventures; et quand, grandissant peu à peu au bout de l'avenue noire de monde, le dôme d'argent du Capitole détache sur le velours de la nuit

sa majesté resplendissante, sans lien visible avec le sol, il semble que l'on soit en présence de quelque enchantement fabuleux, prêt à s'évanouir dans l'air.

Une multitude fiévreuse déborde la vaste esplanade où se dresse le monument babylonien, dont les colonnes et les frontons luisent d'un éclat phosphorescent; et, sur l'escalier gigantesque qui monte vers son portique central, dans un flot de grande lumière blanche, des jeunes femmes, choisies avec soin parmi les plus belles de la ville, figurent la Belgique accueillie par la République étoilée. Les automobiles des Souverains passent lentement devant ce *pageant*, et, dans la nuit chaude et radieuse, une émouvante acclamation naît, se propage, déferle en vagues sonores jusqu'aux limites de l'horizon.

Puis, toujours salué de *cheers*, le long cortège se remet en marche par la Pennsylvania Avenue, passe devant la Maison Blanche endormie dans ses jardins, longe le glorieux Lafayette Square, mémorial d'amitié française, et s'engage enfin dans la 16e Rue, pour s'arrêter devant la fastueuse demeure du sous-secrétaire d'État Mr Breckenridge Long, dont nos Princes seront les hôtes pendant leur séjour ici : car le président Wilson se trouve toujours alité.

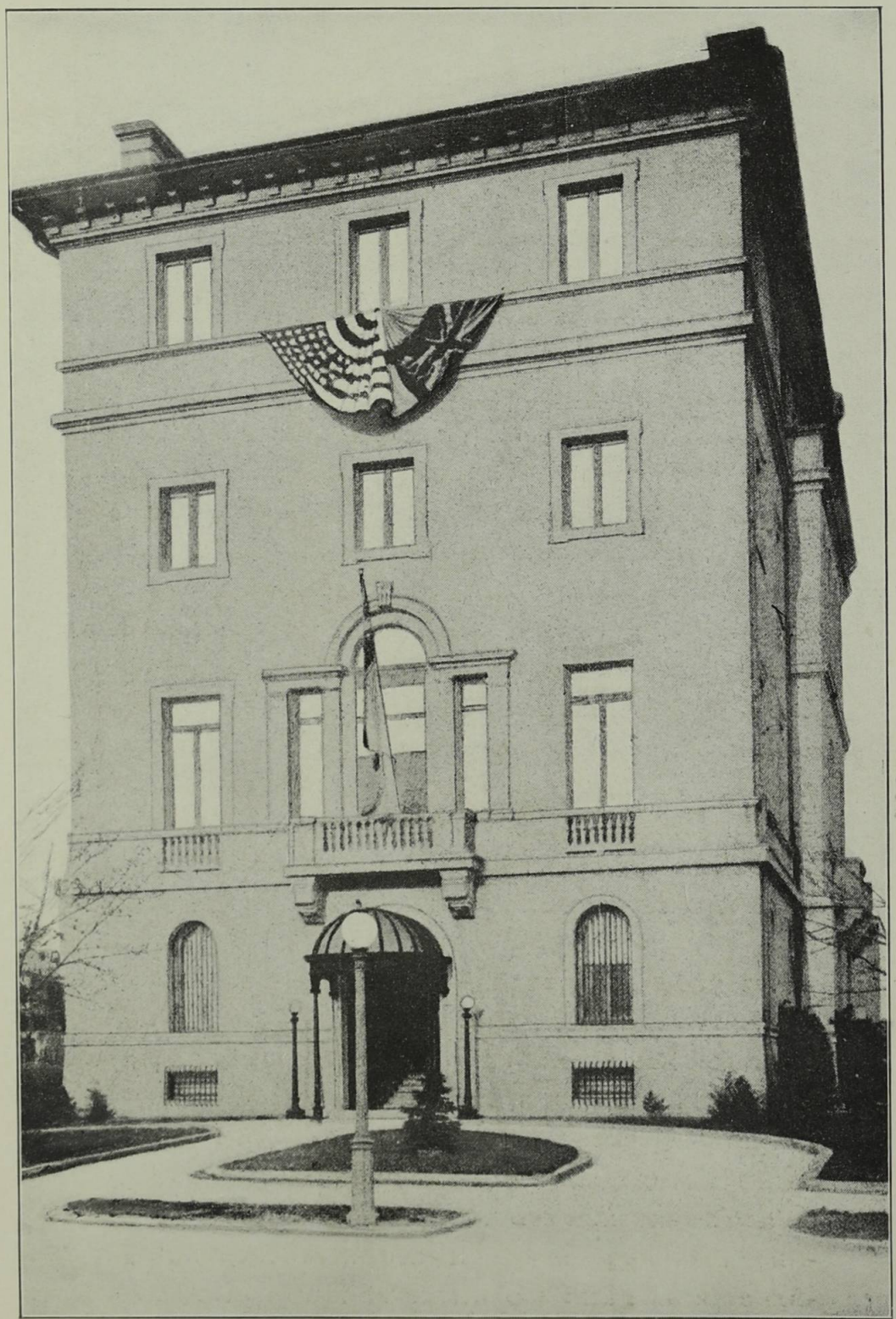
Cette parade, qui s'est déroulée par une nuit merveilleusement claire, a fait défiler tour à tour, sous les yeux des Souverains ravis, tout ce qui donne à cette capitale une physionomie si charmante, faite de grâce et de majesté, de gentillesse et de grandeur : de larges avenues bien ombragées, rayonnant vers le Capitole dont le dôme ferme leur perspective, et alignant des maisons de brique rouge qui, avec leurs jardins fleuris et les plantes grimpantes de leurs murs, prennent des airs riants de cottages; de splendides édifices publics, d'une architecture noble et simple, et dont les parcs qui les encadrent

rehaussent la blancheur éclatante; et enfin, partout répandu, je ne sais quel air de dignité et de décence décorative, mais aussi je ne sais quel parfum de cordialité familiale. Capitale des États-Unis, Washington sait ce qu'elle se doit et ne répugne pas à la pompe : elle tient son rang avec fierté. Mais elle est fraîche, paisible et gaie : c'est une grande dame qui sait sourire.

Visiblement, il fait bon vivre dans cette ville spacieuse et tranquille, où la rumeur des rues s'étouffe dans les frondaisons des jardins : on n'y sent pas, comme à New-York, la fièvre trépidante des affaires, et les arêtes des *sky-scrapers* ne griffent pas l'azur de son ciel. Il semble que Washington soit faite pour la détente et le loisir... Et cependant, les trois journées que le Roi va passer ici, seront peut-être les plus chargées qu'il ait vécues en Amérique : les courtes heures que le monarque peut consacrer à Washington, ne compteront pas une seule minute qui ne soit utilement employée, et un journaliste a pu dire que la seule lecture du programme tracé à l'auguste voyageur vous laissait perclus de fatigue.

Mardi 28 octobre.

Ce matin, dans la maison de Mr Breckenridge Long, élevée pendant ces trois jours au rang de palais royal, le Roi et la Reine ont reçu la visite du Vice-Président et de Mrs Marshall, puis celles des membres du Cabinet, du Président intérimaire du Sénat, Mr Cummins, et du *speaker* de la Chambre, Mr Gillett. Les Souverains se sont rendus ensuite à la Maison Blanche, où ils n'ont pu voir que Mrs Wilson, les trois médecins du Président se consultant à ce moment même au chevet de l'illustre malade.



10. — La maison de Mr Breckenridge-Long, résidence du Roi et de la Reine à Washington (60e rue).

Maintenant, l'heure la plus solennelle de ce long voyage va sonner : la cérémonie qui s'apprête — la visite officielle du Roi au Capitole de Washington —, outre qu'elle mettra le sceau suprême à l'étroite amitié qui lie la Belgique aux États-Unis, marquera dans l'histoire du monde. Cette réception sans précédent restera le point culminant — le *climax*, comme on dit ici, — d'une longue suite de démonstrations dont le haut sens moral mérite de retenir l'attention des siècles. C'est la première fois qu'un monarque est reçu dans l'enceinte du Congrès ; et ce monarque est le Souverain d'un royaume aux bornes si étroites que, parmi les membres du Sénat, on en trouverait qui représentent un territoire plus étendu ! Mais ce Roi incarne un pays qui s'est vaillamment exposé pour la cause de la liberté : c'est pourquoi ces républicains lui décernent cet honneur unique, soucieux qu'ils sont de proclamer ainsi les droits sacrés des petites nations.

Washington a clairement compris la portée d'un tel événement : aussi, la foule s'est-elle pressée sur le terre-plein des fraîches avenues que les automobiles royales suivent pour gagner le Capitole. Des groupes d'enfants endimanchés se distinguent par leur enthousiasme, car, en l'honneur du Roi, les écoles de la ville ont congé aujourd'hui : il convient de graver dans la mémoire des petits la signification de cette cérémonie.

La majesté du Capitole, vaste et magnifique assemblage de colonnades et de frontons, les dimensions babyloniennes de son colossal escalier, où s'ordonnent impeccablement deux cordons de *policemen* bleus, l'immensité de ses portiques, de ses halls et de sa rotonde, — tout cela fait paraître presque étroite la *Senate Chamber*, qui n'occupe qu'un coin de l'énorme édifice. Si l'on y apporte le souvenir de nos enceintes

parlementaires et si l'on songe à l'importance des intérêts qui se débattent dans le Sénat de Washington, cette salle surprend les étrangers, tant par ses proportions modestes que par sa forme rectangulaire et la sobriété de sa décoration. Seuls, les fauteuils des sénateurs dessinent un hémicycle autour de la tribune, tandis que les galeries réservées au public alignent sur trois côtés des gradins droits et nus. Il semble que les Américains aient voulu transporter ici un peu de la simplicité de leur République primitive : aussi bien, cette absence de faste est-elle en parfaite harmonie avec l'esprit démocratique et la rectitude sans emphase dont sont pénétrés les discours que l'on prononce dans cette enceinte.

D'ailleurs, drapant la haute tribune de leurs plis de soie rutilante, une splendide bannière étoilée et un gigantesque drapeau belge suffisent à donner à la salle l'éclat qui sied à ce grand jour. Attendant l'instant solennel, les membres de l'assemblée sont là : car le Sénat siège à midi, et c'est à une heure que le Roi fera sa visite au Congrès. La séance s'achève placidement, et l'on n'écoute les orateurs que d'une oreille déjà distraite... Mais, annoncée par un huissier, la Cour Suprême fait son entrée, et tous les sénateurs se lèvent, tandis que les hauts magistrats prennent place au pied de la tribune. Le moment pathétique approche, et il se fait un grand silence... De nouveau, la voix de l'huissier retentit, plus sonore : « Le Roi ! » Et, en une seconde, le Sénat et la Cour Suprême sont debout, acclamant l'auguste visiteur : les mains s'agitent frénétiquement, les salves d'applaudissements crépitent, et le tonnerre des vivats monte, renaît, s'amplifie, se prolonge en une tempête de folles clameurs que répercute la voûte vitrée. Le nombreux public des galeries s'associe à cette ovation, mêle ses *cheers* à ceux du Sénat, et c'est, pendant plu-

sieurs minutes, une apothéose inouïe. Puis, la salle tout entière se tourne vers la Reine, que l'on voit assise dans la galerie présidentielle à côté de Mrs Marshall, et lui décerne les mêmes hommages, nuancés d'un accent plus tendre. Minutes émouvantes, et bien faites pour enorgueillir le petit peuple dont les Souverains ont mérité un tel tribut d'admiration de la part d'une telle assemblée ; minutes de légitime revanche et d'exemplaire réparation ! « Un jour viendra qui tout paiera. » La prédiction s'est accomplie : elle sonne maintenant, l'heure qui paie tout, — et le monde entier peut l'entendre...

Au pied de la tribune où le Roi et son fils prennent place à côté de Mr Cummins, substitut de Mr Marshall à la présidence du Sénat, Mr Brand Whitlock, le baron de Cartier de Marchienne, le lieutenant-général Jacques, le colonel Tilkens, le major d'Oultremont, le général Wright, l'amiral Long, M. Max-Léo Gérard et M. Charles Graux, occupent une rangée de fauteuils en avant de la Cour Suprême.

Le silence enfin rétabli, le président *pro tempore* prononce d'une voix forte ce discours :

« Sénateurs,

« La mission qui m'incombe aujourd'hui, j'ai eu l'occasion de la remplir vis-à-vis d'hommes de toutes sortes et de toutes conditions : hommes considérables ou modestes, hommes renommés ou hommes obscurs, hommes qui conduisent ou hommes qui suivent, hommes qui commandent ou hommes qui obéissent. Mais, jamais au cours de ma vie, je n'ai assumé cette mission avec un plaisir plus vif et une plus profonde fierté que ceux que j'éprouve en ce moment.

« Par bonheur pour la civilisation, de vigoureux carac-

tères ont joué leur rôle, et l'ont bien joué, à toutes les époques. Cependant, pour être grande, il faut que la force rencontre l'occasion de faire quelque chose d'essentiel en faveur de l'humanité, et le vigoureux caractère doit être associé avec quelque événement qui soit de haute portée dans les affaires du monde. Il est arrivé quelquefois que, lorsque la force de caractère et l'occasion se combinaient, l'homme et le peuple qu'il représente se sont élevés à la pleine mesure du devoir imposé, et alors cet homme conquiert à jamais, dans la direction des affaires humaines, une primauté dont rien ne peut le détrôner ; et ce peuple éveille et garde une gratitude sans égale, qui passe aux générations les plus reculées. C'est parce que notre noble et illustre visiteur est l'un de ces hommes et que son peuple est l'une de ces nations, que je range le privilège qui est échu au Sénat parmi ceux dont il convient d'être hautement honorés et de se souvenir toujours. *(Applaudissements.)*

« Nous vivons dans un monde qui fut près d'être perdu par les ambitions pernicieuses d'une grande puissance, et maintes années dures et pénibles passeront encore avant que l'Europe et l'Amérique retrouvent la paix, la quiétude et le bonheur. Si l'on n'eût détruit que des créations matérielles et des constructions commerciales, le travail de restauration absorberait l'énergie soutenue de décades de patience sans bornes et d'abnégation sans limites ; mais nos pertes dépassent infiniment celles des destructions matérielles. La guerre a ébranlé notre foi traditionnelle dans les formes de la société organisée, dans les relations que ses membres devraient avoir les uns avec les autres, et dans les moyens par lesquels nous pouvons atteindre la justice, le bonheur et le progrès. La guerre peut être finie, pour autant qu'il

s'agisse des armées de l'Allemagne, mais c'est maintenant seulement que commence la lutte avec les forces déchaînées dans le terrible conflit.

« Je mentionne cet aspect d'une question mondiale, non pour diminuer la valeur et la gloire de la victoire gagnée, mais pour fortifier la résolution des bons citoyens de toutes les nations de la terre, en les pressant de saisir ces problèmes avec le même ferme propos, le même courage calme et le même esprit désintéressé que la Belgique apporta à s'opposer à l'avance des armées de Germanie, lorsqu'elles marchaient à la conquête du monde. *(Applaudissements.)*

« En cette occasion, une question me poursuit invinciblement : peu importe la difficulté de l'œuvre de reconstruction et de réajustement, peu importe le temps qu'il faudra pour l'accomplir avec succès ; que serait-il arrivé si l'Allemagne eût vaincu, si on lui eût permis de passer sans obstacle à travers la Belgique, pour surprendre la France et la Grande-Bretagne mal préparées à la guerre ? Si chaotique que soit partout la situation, nous entretenons l'espoir que, sous de libres institutions, le salut de l'espèce humaine est aussi sûr que l'écoulement du temps. Mais que serait-il advenu, si l'Allemagne eût étreint l'Europe de sa main de fer, soumis l'Asie à sa volonté, et alors tourné sa puissance contre l'Amérique ? Je ne sais, aucun mortel ne sait si ses desseins à longue portée eussent pu, sous certaines circonstances, être mis à exécution ; mais ce que nous savons, c'est qu'un pays au territoire étroit, relativement faible en force militaire, mais incomparable par son dévouement à la civilisation chrétienne et à la liberté humaine, et d'une bravoure insurpassée, inspiré par le plus haut idéal, a barré le chemin à la ruée du monstre et, dans un sacrifice suprême, sauvé la liberté

du monde. *(Longs applaudissements.)* Quand les fils et les filles de notre race, à présent ou dans l'avenir, oublieront ce sacrifice ou manqueront à s'en souvenir avec respect et gratitude, le monde sauvé par la Belgique sera indigne d'être délivré. *(Applaudissements.)*

« De tous les récits héroïques du XIVe siècle, il n'en est pas un seul qui touche les fibres du cœur autant que celui de l'immolation d'Arnold Winckelried, le patriote suisse, se jetant sur les lances autrichiennes. Le poète l'a gravé impérissablement dans les annales patriotiques :

« Laissez passer la liberté ! » crie-t-il.
Il lui ouvre un passage et meurt.

« Le sacrifice individuel illustre heureusement toutes les pages de l'histoire, mais il appartient à l'immortelle Belgique et à son Roi bien-aimé de nous proposer un exemple qui montre l'altruisme national élevé à la hauteur du dévouement personnel. *(Applaudissements.)* Quand la Belgique a opposé sa poitrine nue aux armes allemandes, en affrontant la mort elle-même pour que la liberté pût vivre, elle a conquis l'impérissable affection des Etats-Unis ; et c'est le vœu le plus ardent de tous les cœurs américains que, durant les années à venir, notre pays ne perde aucune occasion de témoigner sa gratitude inaltérable.

« De tous les hommes d'Europe, d'Asie, d'Afrique et des îles de la mer, il n'en est pas un seul qui soit plus cordialement bienvenu au Sénat des Etats-Unis que l'homme assis à mon côté. *(Applaudissements.)*

« Sénateurs, je vous présente notre ami, notre défenseur et notre allié, Albert, roi des Belges. »

Ce discours, qui a dégagé avec une si mâle éloquence les sentiments de gratitude dont l'Amérique est animée

envers la Belgique et son Roi, est unanimement salué par une ovation prolongée qui touche jusqu'aux larmes les témoins de cette séance inoubliable.

Aussi est-ce d'une voix pénétrée de la plus profonde émotion que le Roi s'adresse au Sénat :

« Monsieur le Président, Messieurs les Sénateurs. L'honneur est grand pour moi de prendre la parole devant cette illustre assemblée. Je ne salue pas seulement les hommes éminents qui me reçoivent ici aujourd'hui, je salue aussi la mémoire de vos grands prédécesseurs qui, durant 130 années, se sont assis à cette place et ont donné au monde entier l'exemple des plus hautes vertus civiques.

« Du fond de mon cœur, je remercie votre Président pour les belles et trop élogieuses paroles qu'il m'a adressées. Ce fut pour nous un grand plaisir de nous trouver en Amérique : nous n'avons qu'un regret, mais il est profond, et c'est la maladie de votre illustre Président. Nous exprimons les vœux les plus ardents pour le prompt et complet rétablissement de sa santé et de sa force.

« L'accueil du Sénat scelle la réception si chaleureuse et si spontanée qui m'a été faite partout au cours de mon voyage à travers ce magnifique pays. Je suis profondément ému par l'expression des sympathies qu'éveille le nom de la Belgique chez le noble peuple américain. Rien ne pourrait mieux caractériser le règne de la démocratie universelle que cette amitié qui unit la grande République, avec ses 110 millions de citoyens, au petit royaume dont je suis le chef constitutionnel, avec ses sept millions et demi d'habitants. S'il n'y a pas entre eux égalité de puissance et de richesse, il y a égalité dans l'amour de la liberté et dans l'aspiration vers le progrès social. *(Applaudissements.)*

« Des deux côtés de l'Atlantique, le même idéal nous inspire. L'échange des idées, les relations commerciales, les voyages en Belgique d'éminents citoyens américains, dont plusieurs siègent dans cette assemblée, sont autant de moyens de resserrer les liens entre les deux nations. J'espère de tout mon cœur que ces relations, qui datent d'aussi loin qu'on puisse se souvenir, et qui ont été fortifiées pendant la guerre, tant par l'admirable assistance que vous avez prêtée à la Belgique en la nourrissant que par la fraternité d'armes, ne cesseront de se développer pour le plus grand bien des deux peuples. »

Ce vœu royal est salué d'une folle explosion d'enthousiasme, telle que les échos de cette salle n'en ont renvoyé de pareilles qu'aux minutes les plus pathétiques de l'histoire des Etats-Unis. Après quoi, le sénateur Lodge présente au Roi et au duc de Brabant, debout au pied de la tribune, les membres de la haute assemblée, qui les congratulent tour à tour.

Maintenant, la même cérémonie va se dérouler dans le cadre de la Chambre des Représentants, sise dans l'autre aile du Capitole. Par sa forme et ses dimensions, cette salle rappelle celle du Sénat, mais elle est encore moins ornée. Nul apparat, nul décorum ; dans cette enceinte législative, une rude simplicité s'unit à la plus libre franchise d'allures : sur les bancs de moleskine verte où les députés sont assis, on voit des fillettes, des babys qui ont l'air d'y être comme chez eux, et que leurs pères ont amenés là pour qu'ils puissent plus tard se souvenir de cette séance exceptionnelle. Nullement intimidés, les enfants causent gaîment avec les honorables, et leur présence donne à cette salle austère un aspect de home familial qui a quelque chose de touchant.

Au moment où la Reine se montre dans la galerie

présidentielle, accompagnée de nombreuses dames parmi lesquelles Mrs Marshall, Mrs Frederick H. Gillett, la baronne de Cartier de Marchienne, la comtesse de Caraman-Chimay, Mrs Lansing et Miss Wilson, tous les représentants se lèvent et saluent d'une longue ovation l'apparition d'Elisabeth, toute vêtue de satin neigeux.

Quand le Roi pénètre dans la salle avec le jeune prince Léopold, le tonnerre des acclamations recommence et grandit encore, tandis que le Souverain s'avance vers la tribune où il va prendre place à côté du *speaker*. La tempête une fois apaisée, Mr Gillett s'exprime ainsi :

« Sire, Messieurs de la Chambre des Représentants, c'est la première fois que cette enceinte reçoit la visite d'un monarque régnant, et je suis sûr que nous nous réjouissons tous de ce que notre hôte d'aujourd'hui soit le seul à établir ce précédent sans exemple. (*Applaudissements.*) Son héroïsme a dépassé sa royauté. (*Applaudissements.*) Chaque nation aura eu son héros dans cette guerre; en fait, chaque nation aura eu des héros en nombre infini ; mais je pense que l'univers s'accorde à reconnaître qu'il est sorti de cette guerre une figure plus haute que toute autre, une figure qui a conquis la suprême admiration et la sympathie du monde entier par sa conduite héroïque (*applaudissements*), le plus viril des Rois, le plus royal des hommes : Sa Majesté le Roi des Belges. »

Une immense clameur d'enthousiasme, de gratitude et d'amitié, s'élève alors vers le monaque, et il s'écoule plusieurs minutes avant que le Roi puisse enfin prononcer cette réponse émue :

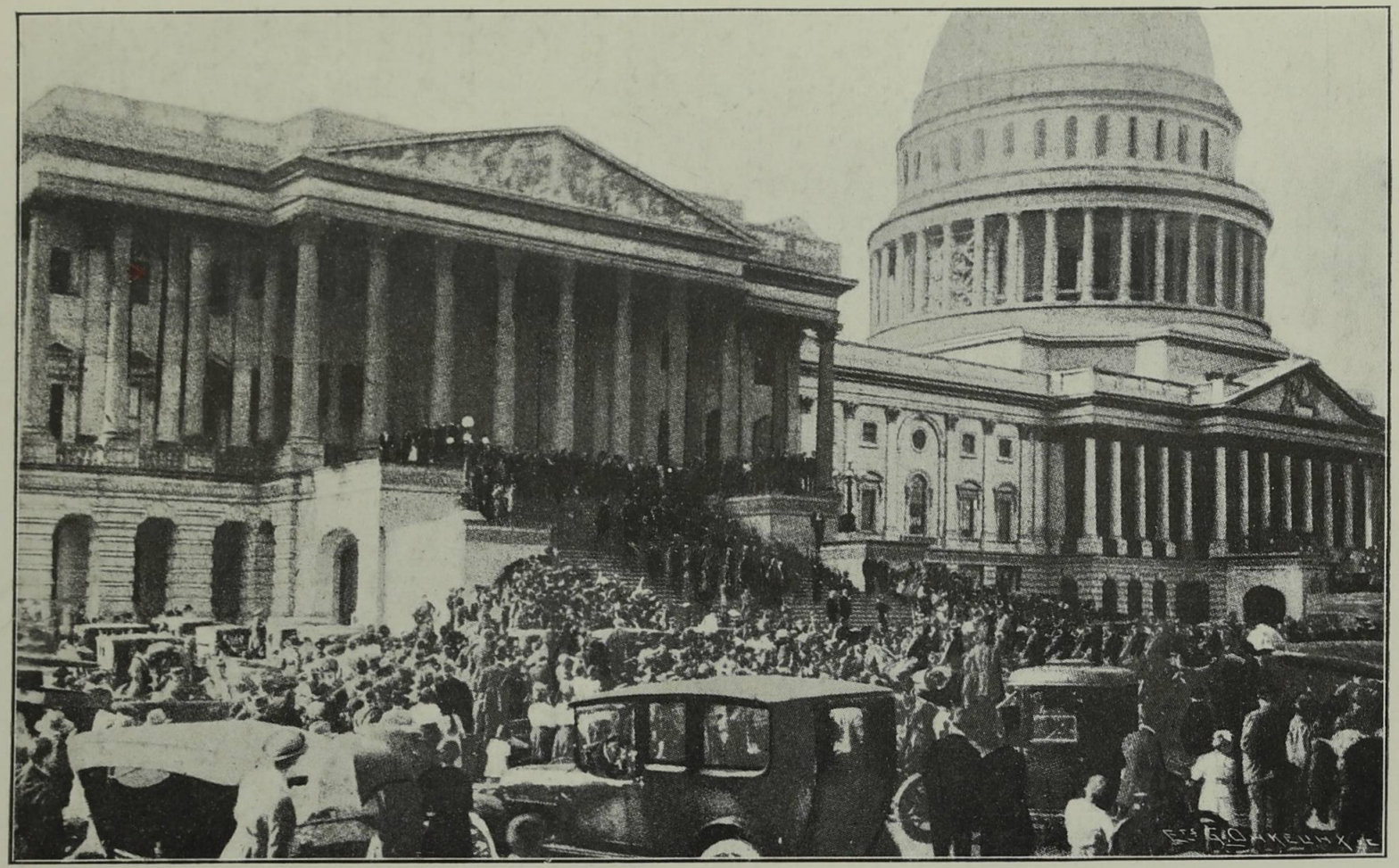
« Monsieur le Président et Messieurs, je suis profondément reconnaissant à M. le Président de la Chambre

pour ses éloquentes paroles de bienvenue. Je suis heureux de pouvoir apporter à cette Chambre, qui incarne le vivant esprit du peuple américain, le salut de la Belgique, État démocratique et parlementaire, créé par le vote de l'assemblée populaire de 1830, qui proclama l'indépendance de nos Provinces. (*Applaudissements.*)

« Il m'est agréable de rappeler que maints articles de notre constitution sont empruntés à votre loi fondamentale, en sorte qu'à l'aube même de son existence la Belgique fut votre débitrice. (*Applaudissements.*) Nos deux peuples ont combattu et ont triomphé ensemble. L'intervention de l'armée américaine fut le facteur décisif de la victoire. (*Applaudissements.*) J'adresse un respectueux et sincère hommage aux officiers, aux soldats, aux marins qui sont tombés pour une grande cause sur les champs de bataille d'Europe et dans la défense des mers. Les cœurs des Belges, que ces héros ont aidés à se libérer de la domination ennemie, vont aux blessés dans une profonde gratitude. En leur nom, j'adresse aux mutilés de la grande guerre l'assurance de notre affection et de notre sympathie.

« J'exprime aussi la gratitude de la Belgique à ces éminents citoyens américains qui se sont donnés eux-mêmes avec un si rare esprit de sacrifice à l'allégement des souffrances du peuple belge. Dans cette noble assemblée, je remercie solennellement les membres de la *Commission for Relief* et les comités sans nombre qui les aidèrent dans leurs admirables efforts. Je salue en particulier les noms, à jamais gravés dans nos mémoires, de Mr Herbert Hoover et de Mr Brand Whitlock. (*Applaudissements.*)

« Puisse cette splendide nation américaine, si richement douée par la nature, si magnifiquement servie par son peuple, poursuivre dans la sérénité de sa puis-



11 — La foule acclamant les Souverains à la sortie du Capitole.

sance son œuvre de perfectionnement, de culture et de progrès! »

Ces paroles du Roi déchaînent, dans la plus démocratique des enceintes parlementaires, un ouragan de vivats qui, par les avenues en fête, poursuit les voitures de nos Princes jusqu'au seuil de leur résidence.

L'après-midi, les Souverains ont reçu, dans les magnifiques salons de M. Breckenridge Long, la visite de trois anciens ministres des Etats-Unis à Bruxelles, MM. Lawrence Townsend, Larz Anderson et Théodore Marburg. Puis, une délégation des dames du comité du Mémorial Edith Cavell-Marie Depage, ayant pour présidente Mrs Larz Anderson, est venue offrir à la Reine une somme de 25,000 dollars, destinée à la fondation d'un hôpital qui doit perpétuer le souvenir des deux héroïnes. Détail touchant : les enfants des écoles de Washington ont donné chacun dix *cents*.

La même après-midi, l'hôtel de Mr Long fut encore le théâtre d'une autre cérémonie, étrangement émouvante dans sa simplicité : le secrétaire d'Etat à la guerre, Mr Baker, a épinglé sur la tunique du Roi des Belges la *Distinguished Service Medal*, décoration réservée aux plus beaux titres militaires. La citation lue par Mr Baker relève encore le prix de cette haute distinction :

« A l'illustre soldat, commandant en chef de l'armée belge, cette médaille est offerte en témoignage de la haute estime du peuple des Etats-Unis et de leur armée pour les éminents et patriotiques services qu'il a rendus à la cause commune sur les champs de bataille d'Europe. »

En remerciant Mr Baker, Albert Ier a exprimé sa

joie de recevoir cette distinction devant le général Pershing, qui complétait par sa présence la signification du geste.

Le soir, un dîner de gala était offert à nos Souverains par le Vice-président et par Mrs Marshall, dans la fastueuse résidence de Mme Veuve Thomas F. Walsh, l'une des maisons les plus spacieuses, les plus modernes et les plus riches qui se puissent voir à Washington. Le grand tapis rouge de l'entrée, les fleurs rares, disposées partout avec le goût le plus parfait, la somptueuse beauté du cadre, la splendeur de la vaisselle d'or luisant, parmi les gerbes de roses, sous l'éclat vermeil des lumières, donnaient à cette fête officielle une magnificence de féerie.

On notait, parmi les convives : l'Ambassadeur de France et Mme Jusserand ; l'Ambassadeur d'Angleterre, vicomte Grey ; le Ministre de la Justice et Mrs White; Mr Cummins, président intérimaire du Sénat; le Président de la Chambre et Mrs Gillett; le Secrétaire d'Etat et Mrs Lansing; le Ministre de la Guerre et Mrs Baker; le Ministre de la Marine et Mrs Daniels; le Major-Général William M. Wright ; le Rear Admiral Andrew T. Long; le Sous-secrétaire d'Etat et Mrs Philips ; le deuxième Sous-secrétaire d'Etat et Mrs Breckenridge Long ; l'Ambassadeur des Etats-Unis à Bruxelles et Mrs Brand Whitlock; le Sénateur Lodge; le Sénateur et Mrs Hitchcock ; le Général Pershing; le Contre-amiral et Mrs Grayson ; l'Ambassadeur de Belgique et la baronne de Cartier de Marchienne.

Après avoir proposé la santé du Président des États-Unis, exprimé les vifs regrets que lui cause sa maladie et formé des vœux sincères pour son prompt rétablissement, le Roi a voulu rendre hommage à la large hospi-

talité que la République étoilée donne aux Souverains et à leur suite depuis qu'ils sont partis d'Ostende :

« J'ai trouvé des amis partout, conclut le monarque, et c'est un ami fidèle qui dans quelques jours vous quittera à regret, en emportant un souvenir impérissable de votre bon accueil et une profonde admiration pour l'activité et le génie du peuple américain. »

A l'issue du dîner, la Reine décora elle-même Mrs Walsh, en témoignage de gratitude pour les services inoubliables qu'elle a rendus aux *Relief works*.

Mercredi 29 octobre.

Nos Princes emploient cette matinée à visiter les *headquarters* de la Croix-Rouge et les curieux ateliers du *Bureau of engraving and printing*, où l'on imprime les timbres et les billets de banque qui circulent par toute l'Union.

L'après-midi est consacrée au pèlerinage de Mount-Vernon, colline des bords du Potomac où Washington, grand planteur virginien, possédait un home colonial que la piété américaine garde jalousement comme une relique sacrée.

Les Princes et leur suite, qu'accompagnent de nombreuses personnalités du monde politique et diplomatique, s'embarquent à l'heure du lunch à bord du *Mayflower*, l'élégant yacht présidentiel, dont la coque blanche et les cuivres polis éclatent sous un soleil de fête, et qui porte le pavillon belge fièrement arboré au grand mât. Trois vaisseaux de guerre sont mouillés près de lui dans la rade de l'Anacostia, et c'est au fracas d'une salve de vingt-et-un coups de canon que les

matelots en grande tenue larguent les amarres du fin navire, qui bientôt, escorté d'avions dont les ailes viennent frôler ses mâts dans leurs cabrioles aériennes, dépasse la pointe du confluent et fend de sa proue effilée le clair courant du Potomac.

Le Potomac! Si Washington n'avait illustré ce cours d'eau, qui saurait son nom en Europe? Et pourtant, nul fleuve du vieux Monde n'est plus large, plus majestueux, plus riche en paysages riants que cette rivière de Virginie, qui, d'un mouvement lent et paisible, pousse ses grandes eaux vers l'Atlantique. Sur les deux rives, des collines basses, boisées ou couvertes de jardins et couronnées de gaies villas, se déroulent en ceinture vermeille jusqu'au plus lointain horizon, où elles s'estompent d'une brume bleuâtre. Parmi les arbres teintés d'or ou de pourpre, de hauts genévriers, pareils à des cyprès, élèvent leurs quenouilles noires. L'enchantement prestigieux de l'automne d'Amérique, la saison radieuse entre toutes sous ces latitudes d'outre-mer, donne à ces humbles coteaux un charme inexprimable : c'est un prolongement de l'été, d'un été seulement plus limpide, qui répand une lumière ambrée sous un ciel d'un azur plus tendre, et qui marque, non la chute des feuilles, mais leur plein épanouissement, et comme leur magique floraison dans les gloires de l'or et du cuivre.

A chaque détour de la rivière, sa nappe largement étalée, où miroitent des reflets d'argent, semble arrondir un lac immense. De loin en loin, d'autres rivières y débouchent, qu'on voit s'enfoncer en des solitudes mystérieuses. Et ce paysage idyllique respire une gravité sereine et une sorte de paix religieuse, qui demeurent le caractère même de la vie de George Washington et du site qu'il a consacré.

Le *Mayflower* a suspendu sa course devant une

colline dont les pentes, semées de bouquets de grands arbres, sont tapissées de molles pelouses; au sommet, une vaste maison blanche montre son portique à colonnade et son toit coiffé de tuiles rouges, qu'environnent d'épaisses frondaisons : c'est Mount-Vernon, tranquille retraite du Cincinnatus d'Amérique.

Du yacht à présent immobile, une lente sonnerie de cloche s'élève pour saluer l'auguste demeure, tandis que, face à Mount-Vernon, les fusiliers marins et l'équipage du bord rendent gravement les honneurs et que le Roi lui-même, debout sur la dunette auprès des officiers, porte la main au képi. Puis, c'est un clairon qui, lentement, répand à travers le silence une sorte de mélopée funèbre, d'une imposante mélancolie. On n'imagine rien de plus beau, de plus fortement émouvant que cette cérémonie, si simple et si grandiose tout à la fois, et dont les rites s'accordent si bien avec la grave douceur du site.

Toute une flottille d'embarcations débarque au pied de la colline les passagers du *Mayflower*. Là, de magnifiques saules pleureurs trempent dans la rivière leurs longues franges, pareilles à de flottants rideaux. Un petit chemin pavé de briques serpente sous des érables dorés et gravit la pente gazonnée où les grillons chantent au soleil. C'est au bout de cette courte allée, que l'automne pare de toutes ses grâces, qu'un mur de brique fermé d'une grille abrite le tombeau du grand homme, une simple dalle de marbre blanc, où le Roi dépose pieusement une lourde guirlande de chrysanthèmes, tandis que la Reine, à son tour, s'incline devant la tombe illustre.

La même simplicité se retrouve, mais nuancée d'un décorum qui atteste de nobles traditions, dans la spacieuse et claire demeure où George Washington se reposait du tracas des affaires publiques et des dures

fatigues de la guerre. Le langage des choses y raconte la vie large et saine du planteur, toute une existence exemplaire de labeur utile et fécond et d'intimité familiale. Devant ces meubles et ces gravures qu'il a touchés et qu'il a vus, la figure du héros s'anime, redevient réelle et présente, accuse lumineusement ses traits : culte de la vertu et du devoir, dignité, sérieux de l'esprit, franchise, bonté, simplicité. On comprend mieux que son action se soit déroulée uniquement « dans le cercle étroit des foyers », et c'est ici qu'il faut relire la belle page que Chateaubriand a consacrée au fondateur de l'indépendance de l'Union : « Quelque chose de silencieux enveloppe les actions de Washington ; il agit avec lenteur, *on dirait qu'il se sent chargé de la liberté de l'avenir et qu'il craint de la compromettre.* » Et comment ne pas souligner, à Mount-Vernon comme à Springfield, l'étroite ressemblance qui s'affirme entre la figure morale du Roi et celle des hommes qui ont forgé les destins des Etats-Unis? Les autorités fédérales ont saisi cette affinité : en ouvrant pour Albert Ier la grille de l'auguste mausolée — insigne honneur que l'on réserve aux seuls Présidents en fonctions, — elles ont voulu montrer au monde que ce Roi leur paraissait digne de la plus étroite communion avec l'homme intègre et loyal qui incarne au suprême degré les hautes vertus républicaines.

La chambre où Washington mourut, dans la sérénité que donne la conscience du devoir accompli, est humble, étroite et presque pauvre. Mais quelle émotion s'en dégage! Le mobilier, resté intact, évoque cette paisible agonie. C'était dans les tout derniers jours du dix-huitième siècle finissant, comme si, au seuil d'un âge nouveau, le rude adversaire des tyrans sentît qu'il pouvait disparaître et que sa tâche était finie. Sans

doute ne prévoyait-il pas que, plus de cent ans après sa mort, le Droit violé serait contraint d'entreprendre une nouvelle croisade, où les petits-fils de ses soldats s'uniraient, cette fois en Europe, aux vengeurs de la liberté, payant ainsi la dette sacrée contractée envers son ami, le jeune marquis de Lafayette, dont le beau souvenir chevaleresque hante encore les salles silencieuses de la vieille maison coloniale...

Sous la galerie à colonnade qui précède le home du planteur, un vaste paysage se découvre, dont la fraîcheur et la beauté retiennent longtemps les visiteurs royaux ; les pelouses du parc, bossuées de mamelons, dévalent en pente rapide vers le large Potomac, qui fait luire ses eaux argentées à travers les dômes des vieux arbres; la rive opposée, toute couverte de gazons et de bois jaunis, arrondit autour de la crique son grand arc harmonieux et pur; et tout là-bas, à l'infini, roulant sans hâte vers l'Atlantique, le fleuve immense étale sa nappe entre deux chaînes de collines bleues, d'un azur presque immatériel. Douceur, gravité recueillie, sérénité contemplative : tels sont les caractères d'un site qui nous enseigne, mieux qu'aucun autre, que c'est la terre où il est né qui façonne l'homme à son image.

Le soir tombe quand les passagers regagnent le yacht présidentiel : il répand, sur l'immensité de ciel et d'eau qui nous entoure, une sorte de silence religieux et de pénétrante poésie qui rendent plus émouvant encore le salut que la cloche du bord et le clairon aux lentes sonneries adressent à la rustique maison où George Washington a vécu... Levant l'ancre, le blanc *May-flower* tourne sa proue, remonte le courant et coupe de son étrave aiguë les flots unis du Potomac, qui s'écartent doucement devant lui. La lente lumière du crépuscule prête aux collines une grâce nouvelle : un

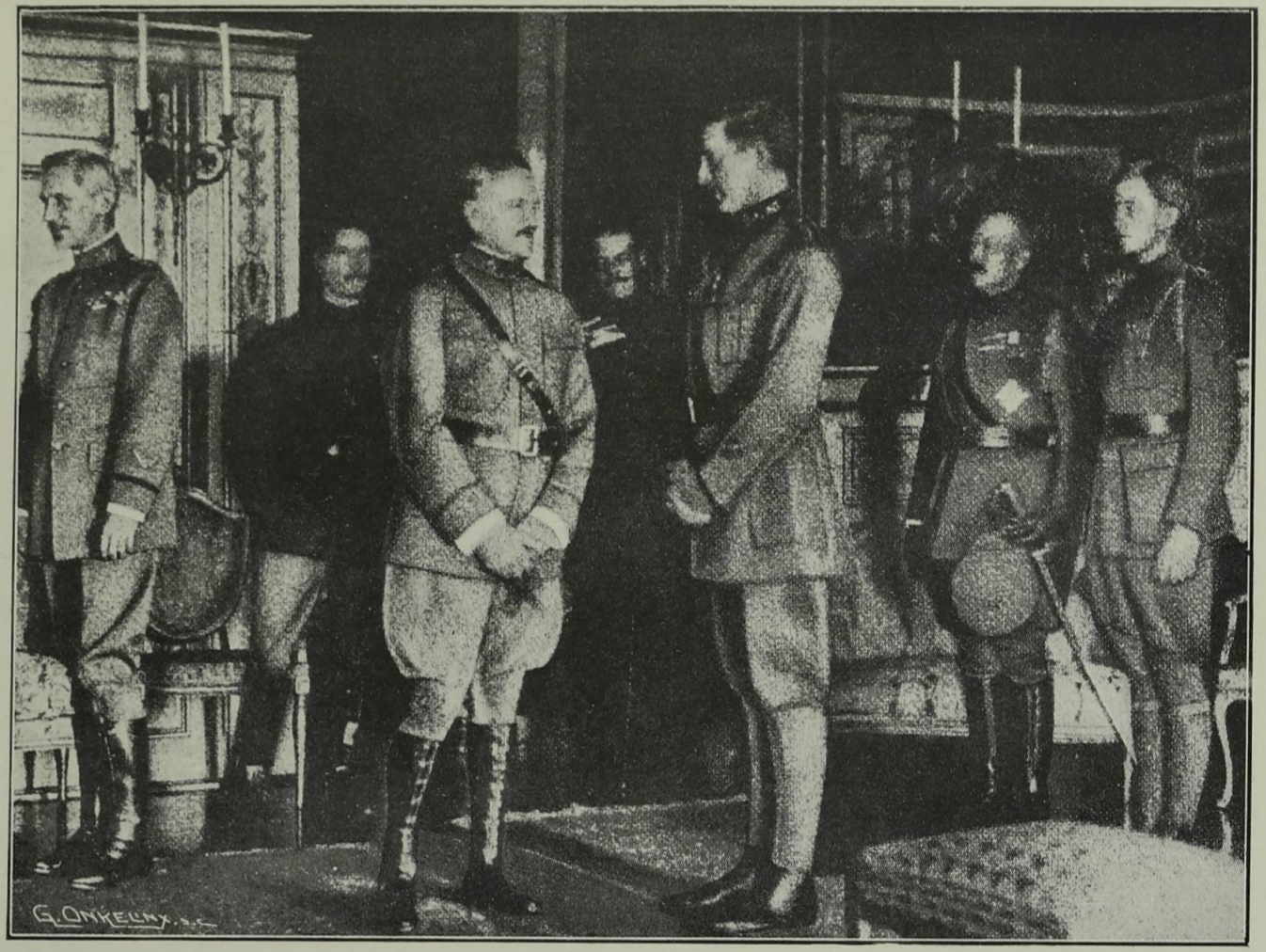
calme d'une étrange profondeur baigne la nappe d'eau maintenant pâlie et le firmament qui s'étoile. Puis, dans l'obscurité naissante, des lampes s'allument sur les deux rives. Et soudain, à un coude du fleuve, on voit surgir à l'horizon et grandir d'instant en instant, suspendu dans l'éther nocturne et magiquement illuminé, le dôme splendide du Capitole, pareil à une couronne d'étoiles qui unirait dans une même gloire Washington et le Roi des Belges.

Le soir, le secrétaire d'Etat et Mrs Lansing offraient, dans leur hôtel de la 18e Rue, un dîner de gala suivi d'une réception qui permit aux Belges de fraterniser avec toute l'élite de la capitale.

Jeudi 30 octobre.

Dans la fraîcheur du matin, de rapides automobiles emportent vers Annapolis, capitale du Maryland, le Roi, le jeune prince Léopold et les officiers de leur suite. Vestige de l'époque coloniale, cette petite ville aux vieilles maisons, agréablement située au confluent de la Severn et de la baie de Chesapeake, garde un pittoresque archaïsme dont la rareté rehausse le prix. Mais le vrai but de la visite royale, c'est sa *Naval Academy*, qui est à la flotte de l'Union ce qu'est West Point à son armée, et dont les vastes installations forment une sorte de ville maritime, tout à la fois port et caserne.

Le monarque a passé en revue les futurs officiers de marine, qui ont défilé devant lui avec cette tenue impeccable et cette perfection de mouvements où s'affirme une stricte discipline. Puis, l'amiral Scales, superintendant de l'Académie, a guidé le Roi à travers



12. — Un entretien du Roi des Belges avec le Général Pershing.

l'immense quartier des cadets et les autres curiosités de la grande école navale. L'amiral ayant remis, à la prière de son hôte, toutes les peines disciplinaires infligées pendant un mois, les « *middies* » reconnaissants poussèrent en l'honneur du Roi un «*yell*» unique dans l'histoire de l'Académie navale.

Dans la même matinée, la Reine, toujours soucieuse de s'initier aux méthodes de thérapeutique, visitait à Baltimore l'Institut de rééducation des aveugles de guerre et l'hôpital John Hopkins, l'un des principaux centres médicaux de l'Union.

Rentré dans la capitale, le Roi a reçu la délégation belge à la Conférence internationale du Travail à Washington, manifestant ainsi le très vif intérêt qu'il prenait aux travaux de cette grande réunion et le plaisir qu'il éprouvait à rencontrer en Amérique les hommes dévoués et compétents qui y représentaient notre pays. Puis, sans se reposer un instant, le Roi a gagné en auto le Continental Memorial Hall, où Mr W. Miller Collier, président de la George Washington University, lui décerna solennellement, devant une brillante assemblée, le grade de docteur *honoris causa*.

L'Université catholique dirigée par les Franciscains réserve au Roi le même honneur. Mais ici, la cérémonie revêt une pompe plus éclatante, due au beau costume blanc et rouge des Chevaliers du Saint-Sépulcre et à la robe de pourpre du cardinal Gibbons, archevêque de Baltimore, qui, assis sous un large dais tendu de velours écarlate, préside la solennité. Malgré ses quatre-vingt-cinq ans, sa taille est restée ferme et droite ; le visage, aux grands yeux perçants, dessine un profil aquilin dont tous les traits disent l'énergie. La voix de l'éminent prélat est forte, mâle, presque militaire : elle rend le son

d'une âme de fer, trempée pour les luttes les plus rudes. Aussi, quand le cardinal, s'adressant au Roi, l'appelle « un des héros les plus purs des temps anciens et modernes », quand il nomme la Belgique « la plus brillante étoile de la constellation du monde européen », toute l'assistance électrisée, sentant le prix d'un tel éloge, éclate en vivats délirants.

L'illustre primat d'Amérique a présidé également l'imposante cérémonie où la Reine a reçu le diplôme de docteur du Trinity College. A cette occasion, la Souveraine a prononcé un discours officiel qui mérite d'être cité ici :

« Je suis profondément reconnaissante à Votre Eminence pour les paroles aimables qu'elle vient de prononcer, et j'apprécie singulièrement le haut honneur que me décerne le Trinity College. Je discerne dans cette attention le désir d'honorer la Belgique en ma personne et de consacrer la communauté d'idées qui existe entre nos deux pays.

« La Belgique intellectuelle tient en haute estime les Universités américaines; nous savons que ces centres de culture sont des foyers où brûlent les flammes de la justice, de la beauté et de la vérité : c'est pourquoi je suis fière de recevoir du Trinity College le grade de docteur ès-lettres.

« Cette cérémonie m'offre l'occasion d'exprimer aux Sœurs de Notre-Dame de Namur et à leurs élèves ma profonde gratitude pour l'entr'aide dévouée qu'elles nous ont apportée pendant nos jours d'épreuve. Je forme les meilleurs vœux pour les succès futurs et la prospérité de Trinity College, maison si étroitement liée à la Belgique. »

Des acclamations enthousiastes, poussées par les bonnes religieuses et par leurs charmantes pensionnaires,

ont salué ces nobles paroles et accompagné la Souveraine jusqu'au seuil fleuri du Collège.

Une visite à la Maison Blanche a terminé sans apparat cette après-midi *strenuous*. Tandis que Mrs Wilson offrait le thé à la Reine, le chef de l'Etat, toujours alité, recevait tour à tour pendant quelques minutes, dans sa chambre à coucher, le Roi, la Reine elle-même et enfin le jeune Prince.

Clôturant la série des fêtes offertes à ses illustres hôtes par la capitale de l'Union, l'ambassadeur de Belgique et la baronne de Cartier de Marchienne donnent ce soir un grand dîner en l'honneur de nos Souverains. On note, parmi les convives : le Vice-Président et Mrs Marshall; le Secrétaire d'Etat et Mrs Lansing ; Mr et Mrs Hitchcock ; le sénateur Lodge ; le représentant Longworth ; Mr et Mrs Brand Whitlock ; M. et Mme Jusserand ; lord Grey ; Miss Wilson ; Mr et Mrs Leffingwell ; M. Levie, ministre d'Etat, et M. Mahaim, professeur à l'Université de Liége, délégués du gouvernement belge à la Conférence internationale du Travail à Washington. Une réception des plus brillante, et qui laissera un long souvenir dans les fastes mondains de la ville, mêla ensuite, dans les salons de l'ambassade, uniformes, habits noirs et toilettes décolletées.

Minuit approche quand les Souverains montent à bord de leur train spécial, salués à leur départ par les membres du Cabinet et par tous les attachés de l'ambassade de Belgique. Mr et Mrs Lansing, Mr et Mrs Daniels, le baron de Cartier et Mr Long accompagnent les Princes jusqu'à Newport News, où, après une dernière nuit en wagon, les voyageurs s'embarqueront pour l'Europe.

Vendredi 31 octobre.

L'aurore éclaire un beau pays de grands bois aux essences variées et que baignent de larges nappes d'eau peuplées de flottilles de canots : dernier coup d'œil sur la nature à la fois riante et sauvage de ces campagnes de Virginie, dont on emporte un nostalgique regret.

Le train spécial s'arrête à Fort Monroe, d'où un cortège d'automobiles conduit les Souverains et leur suite jusqu'à la petite ville de Portsmouth. Là, toute une armée d'écoliers pousse des *cheers* aigus de bienvenue et agite gaîment des drapelets, tandis que les croiseurs en rade tirent de longues salves de coups de canon et que toutes les sirènes mugissent. Ce n'est pas sans mélancolie qu'on entend pour la dernière fois ce fracas puissant et joyeux, cette grande symphonie d'enthousiasme.

Mais le *royal party* s'embarque à bord du destroyer *Stockton* qui, d'un impétueux élan, fend bientôt les flots de la baie, passant en revue l'escadre de guerre essaimée sur l'immense nappe d'eau, et où l'on remarque la présence du superbe croiseur italien qui s'appelle *Conte di Cavour*. Chaque vaisseau salue les Souverains d'une éclatante fanfare de cuivres que leur apporte le vent du large. A l'horizon, sur les rives basses, montent de hautes cheminées d'usine dont les fumées se mêlent dans l'air aux panaches mouvants des navires, et cette rade paraît concentrer, pour la graver dans nos mémoires, toute la puissance industrielle et guerrière des Etats-Unis.

Le torpilleur fait halte aux *Norfolk navy yards*, afin de permettre à la Reine de baptiser deux grandes cales sèches, en y précipitant, d'un geste de sa petite main, les eaux troubles et mugissantes de l'Elisabeth

River, tandis qu'un chœur de sirènes emplit l'air de son vacarme. Puis, flanqué de six destroyers et du cuirassé *Delaware*, le torpilleur reprend sa course et file vers le *George Washington*, mouillé en face de Hampton Roads.

A mesure que grandit le colosse qui doit les ramener en Europe, une émotion plus difficile à vaincre étreint les cœurs de nos Souverains et des Belges qui les ont suivis dans cette triomphale randonnée. Une mélancolie les oppresse, à l'idée de quitter cette terre qui leur fut si bonne et si douce, ces fidèles amis d'Amérique dont l'accueil fut si fraternel... Mais voici déjà, alignés sur les ponts du *George Washington*, les marins en tenue de parade, et le capitaine Mac-Cauley debout au cadre de la coupée, et les vingt-et-un coups de canon qui saluent le retour des Souverains à bord de leur palais flottant.

Longtemps, le Roi et la Reine, appuyés au bastingage, suivent des yeux l'embarcation qui, en dansant sur les lames, va ramener à Newport News les derniers Américains qui les ont accompagnés; longtemps, un blanc mouchoir flotte, jetant des adieux émus, puis soudain cesse de s'agiter pour essuyer une larme furtive... Mais déjà, le *George Washington*, tournant sa proue vers l'Occident, s'éloigne des rivages d'Amérique, escorté d'un vol de mouettes.

Avant de perdre la terre de vue, le Roi a voulu adresser ce suprême message d'amitié à la République étoilée :

« En quittant les États-Unis, il nous est agréable de remercier une fois de plus, du fond de notre cœur, le peuple américain pour la splendide réception qu'il nous a faite. Nous avons été particulièrement enchantés par les chaleureuses ovations qui nous ont accueillis partout

et nous avons été profondément touchés par les démonstrations d'amitié spontanée de la jeunesse de votre pays.

« Nous pensons avec gratitude aux sympathies que le nom de la Belgique éveille dans toutes les parties des immenses territoires que nous avons visités. Nous emportons avec nous une vive admiration pour l'esprit si varié et si plein de ressources du peuple américain. »

Le Roi a adressé en outre ce message spécial aux armées de terre et de mer de l'Union :

« A tous les membres des forces expéditionnaires d'Amérique et à tous les membres de la flotte qui ont été blessés en Europe pour la cause des Alliés, je désire exprimer encore ma plus chaude sympathie et ma plus haute estime. Je les remercie de nouveau, au nom de la Nation belge, pour leurs immenses services. »

Après une traversée paisible, qui fut agrémentée par la présence à bord de la mission française qu'envoya à West Point l'Ecole polytechnique, le grand transport américain fit une courte escale aux Açores et débarqua les Souverains belges dans la magnifique rade de Brest, d'où leur train spécial, salué par des troupes en bleu d'horizon et par des Bretonnes en coiffes blanches, traversant la douce Armorique toute baignée d'un automne vermeil et contournant Paris nocturne, les ramena dans leur capitale aux premières heures du jeudi 13 novembre.

Ainsi se clôtura ce cycle d'apothéoses inoubliables, dignes de servir d'exemple au monde, et dont le moins qu'on en puisse dire est qu'elles ont mis au front du Roi une impérissable auréole et qu'elles ajoutent à notre histoire un chapitre glorieux entre tous, où tous les Belges vraiment conscients de la dignité nationale trouveront de légitimes motifs de réconfort et de fierté.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRES HEURES D'AMÉRIQUE. 5

La Flandre tragique et glorieuse. — Souvenirs des années terribles. — A bord du *George Washington*. — Adaptation au milieu. — Cinéma et matches de boxe. — A travers la ville flottante. — Les spectacles de l'Atlantique. — L'influence des radiogrammes. — La côte d'Amérique en vue — La rade de New-York. — La *Sky-line*. — Une ovation à coups de sifflet. — Un débarquement historique. — A l'hôtel Waldorf-Astoria. — Visite à la colonie belge. — L'illumination de Broadway.

LE TRIOMPHE DU ROI A NEW-YORK. 51

Croisière à bord du *Noma*. — L'apothéose de Broadway. — La réception au City Hall : un nouveau bourgeois de New-York. — L'hommage de la Cinquième Avenue. — Une revue de 20,000 enfants. — Le chêne du président Grant et le hêtre du roi Albert. — La promenade du Riverside. — Au théâtre de l'Hippodrome.

A travers le *Business district*. — Au 54e étage. — L'enthousiasme des boursiers et la cote des valeurs. — Un milliard dans la main du Prince. — Le déjeuner du *Bankers' Club*. — La Reine visite les hôpitaux. — A la Bibliothèque publique. — Au Musée d'histoire naturelle. — Meeting monstre à Madison Square. — Le train spécial du Roi des Belges.

UN DIMANCHE A BOSTON 105

La Nouvelle-Angleterre. — Des sites dignes de Corot. — La liberté des arbres. — Boston dominicale. — La rencontre du roi Albert et du cardinal Mercier. — Impressions d'Occident. — Une visite à Harvard. — Corso d'automobiles.

LE NIAGARA ET BUFFALO 125

Industrie et pittoresque. — Au bord de la cataracte. — La « caverne des vents ». — La chute canadienne. — Les Whirlpool Rapids.

La réception de Buffalo. — Une grande amie de la Belgique. — Un concert de *cheers*. — La cité-jardin. — Home de milliardaire. — Les sports en pleine ville. — Usines *up to date*.

LE VOYAGE DU FAR-WEST 155

Les bords du lac Erié. — Une Heure a Toledo. — L'Etat de l'Ohio en fête. — Démonstrations familières. — Frère Jonathan n'est pas mort. — La banlieue de Chicago. — Une ville qui pousse à vue d'œil. — Les moissons du Nebraska. — Ceux qui nous ont donné du pain. — Dans la grande prairie du Far-West. — Ingénuités de *cow-girls*. — Poésie du soir dans les steppes.

AU PAYS DES MORMOMS 179

Sur les crêtes des Montagnes Rocheuses. — Un paradis géologique. — Le bassin fermé de l'Utah. — L'exode des « Saints du dernier jour ». — Salt Lake City et les Mormons. — Un concert d'orgue au Tabernacle. — Le Lac Salé au clair de lune. — Sierra Nevada d'outre-mer. — L'*El Dorado* californien. — Les *shake-hands* de Sacramento. — Exubérances méridionales.

SUR LES GRÈVES D'OR DU PACIFIQUE 207

A Santa Barbara : une plage de milliardaires. — Tout rayonne et sourit. — La Casa Doringa. — L'éden de Miramar. — Les bungalows en fleur. — La Mission espagnole. — Un authentique pays de Cocagne. — En auto à travers les *trails*. — La popularité du Roi.

L'Accueil de San Francisco. — M. Hoover. — La Porte d'or. — Le panorama de la baie. — Un coup d'œil sur la ville chinoise. — Une conversation transcontinentale.

LA VALLÉE DU YOSEMITE ET LES SÉQUOIAS GÉANTS 245

Le ravin de la Merced. — Curiosités naturelles. — Le Capitan et la vierge. — Peaux-Rouges, ours gris et pumas. — Parmi les forêts primitives. — Le Roi et l'Overhanging Rock. — Les prestiges du soir sur les monts. — Le confort aux hautes altitudes.

La route du Mariposa Grove. — A l'ombre des séquoias géants. — Des arbres âgés de 4.000 ans. — Un tunnel comme on n'en voit guère.

AU PAYS DES ÉBLOUISSEMENTS 275

Les Sourires de Los Angeles. — La ville des fleurs et des enfants. — Cité-jardin paradisiaque. — La capitale du cinéma. — Les Souverains bombardés de roses.

Dans le royaume des mirages. — Végétation désertique.

Le Grand Canyon : premier coup d'œil. — Un paysage unique au monde. — Babel entassée sur Memphis. — Danse de guerre et bazar indien. — Crépuscule de l'Arizona.

A travers le Nouveau-Mexique. — Les *pueblos* et les *ranchers*. — Le dernier des guerriers Peaux-Rouges. — Les langueurs créoles d'Albuquerque. — Un village indien. — Les plaines du Kansas.

DES RIVES DU MISSISSIPI AUX BORDS DE LA SUSQUEHANNA 315

Saint-Louis. — Sang rouge et sang bleu. — Une généreuse marraine de guerre. — Trois couleurs de peau, un seul cœur! — Monarque moderne et *business man*.

Springfield. — Le Roi des Belges au tombeau de Lincoln. — La maison du grand homme.

Cincinnati. — Chez M. Taft. — Un concert d'Eug. Ysaye.

Pittsburg. — Sites industriels. — Aux Aciéries Carnegie. — Ovations monstres. — En famille.

Harrisburg. — Les *cheers* sous la pluie. — Petite ville, immense Capitole.

LES DERNIÈRES ÉTAPES DU VOYAGE 343

Les adieux a New-York. — Une revue à West Point. — Une soirée de gala au Métropolitain. — Au tombeau de Roosevelt. — L'endurance de nos Princes.

Philadelphie la fraternelle. — Le berceau de l'Indépendance. — La maison du *Relief work*. — Aux chantiers de Hog Island. — Le baptême du *Cantigny*.

Trois jours a Washington. — Une parade dans la nuit bleue. — Le triomphe du Roi au Sénat et à la Chambre des Représentants. — Réceptions et cérémonies. — Le pèlerinage de Mount-Vernon. — Washington et Albert Ier. — Une visite à Annapolis. — Le tour des Universités. — Une revue de l'escadre de guerre. — Derniers adieux à l'Amérique.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Le triomphe royal dans Broadway : serpentins et *paper bits* . . . . . *Frontispice.*
Le Roi et Mr Rodman Wanamaker quittant Battery Place en automobile 51
L'arrivée du Roi et de la Reine au City Hall de New-York . 65
La revue des écoles à Central Park 77
Le Roi Albert au *Bankers' Club*. La pyramide de coffres-forts du *Bankers' Trust* 89
Le Roi et la Reine s'apprêtant à descendre dans la *Cave of Winds* 131
Au Yosemite : le Roi Albert debout sur l'*Overhanging Rock*. 261
Au Grand Canyon : Indiens Hopi costumés pour la danse de guerre 301
La maison de Mr Breckenridge-Long, résidence du Roi et de la Reine à Washington (60e rue) . . . . . .
La foule acclamant les Souverains à la sortie du Capitole . . 371
Un entretien du Roi des Belges avec le général Pershing . . 379

Imprimerie Veuve Monnom
32, *rue de l'Industrie*
Bruxelles.

—

1922

de la Littérature

Bruxelles
Imprimerie Veuve Monnom (s. a.)
32, rue de l'Industrie.

—

1922